

nous  
sommes  
partout



NOUS SOMMES PARTOUT





ÉDITION SUISSE ROMANDE  
SAUVEGARDE N° 1

NOUS SOMMES PARTOUT



ABRÜPT

© Abrüpt, 2021.

Cet ouvrage est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution  
— Pas d'Utilisation Commerciale — Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International  
(CC BY-NC-SA 4.0).

Nous avons néanmoins une lecture libre de cette licence.

<https://abrupt.cc/partage>

*(L'ordre des textes dans le sommaire a été tiré au sort.)*

<b>Introduction</b>	<b>19</b>
<b>Conventions typographiques et inclusivité du français</b>	<b>27</b>
<b>1. Drones</b>	<b>33</b>
<i>Grandeur et misère du feu d'artifice antipolice</i> Anonyme [manifestation, émeute] [police] [violence, non-violence] [relation à la militance] [sabotage, action directe]	
<b>2. Je suis une pute</b>	<b>41</b>
<i>Petit guide pratique pour putes révolutionnaires</i> Anonyme [féminismes, questions de genre] [travail du sexe] [DIY] [autodéfense]	
<b>3. Lendemain</b>	<b>49</b>
<i>Vivre la ville postmanif</i> Elena & Rina [manifestation, émeute] [relation à la militance]	

4. **They don't see us** 55  
*Ils ne nous voient pas*  
Aladin Dampha  
[prison, justice, répression] [squat, occupations,  
logement] [lutttes migratoires] [antiracismes] [police]
5. **La piraterie n'est jamais finie** 67  
*Une conversation sur un tchat en ligne lié à Anonymous*  
Anonyme  
[hack, offensive numérique] [sabotage, action directe]  
[prison, justice, répression]
6. **L'usure ordinaire** 85  
*Histoire de ville abimée*  
Anonyme  
[sabotage, action directe]
7. **Du sable dans l'engrenage** 99  
*Occuper, s'organiser, informer, tenir, militer : appel d'R*  
Une militante du Collectif R avec des papiers suisses  
[lutttes migratoires] [prison, justice, répression] [squat,  
occupations, logement]
8. **Transformer une prison en centre socioculturel** 109  
*De l'occupation de Porteous à la négociation*  
Deux personnes actives dans Porteous  
[squat, occupations, logement] [combats  
institutionnels]

- 9. Drop gun & pick coal** **121**  
*Poème*  
 Emmathegreat  
 [antiracismes] [relation à la militance] [luttres  
 migratoires]
- 10. Stay** **125**  
*Poème*  
 Emmathegreat  
 [antiracismes] [relation à la militance] [luttres  
 migratoires]
- 11. T'es clean ?** **129**  
*Journal audio d'une personne vivant avec le VIH  
 et de sa lutte contre toute forme de discrimination*  
 Gleisson Juvino  
 [sexualités] [transpédégouines, queer] [relation à la  
 militance]
- 12. Nique le cynisme** **139**  
*Et tout particulièrement ceux qui sont assez cyniques  
 pour vivre sur Mars*  
 Anonyme  
 [relation à la militance]
- 13. Jean Dutoit en lutte** **145**  
*Discussion entre le collectif noir et le collectif blanc*  
 Oshose, Janko et Z  
 [luttres migratoires] [antiracismes] [autogestion,  
 expérimentations collectives] [prison, justice,  
 répression] [squat, occupations, logement]

- 14. Si ce n'est maintenant, alors quand est-ce qu'on se libérera ?** 157  
*Discours lu sur la plaine de Plainpalais le 8 mars 2020*  
*à l'invitation du collectif 8 mars révolutionnaire*  
Collectif Afroféministe Amani  
[antiracismes] [féminismes, questions de genre]
- 15. Survivre dans un black bloc** 163  
*Théorie, arguments, lacrymos, répression*  
Anonyme  
[DIY] [manifestation, émeute] [police] [violence, non-violence] [autodéfense] [sabotage, action directe]
- 16. L'histoire d'une lutte** 177  
*Une nouvelle vie que tu dois apprendre*  
Samba  
[luttés migratoires] [prison, justice, répression]  
[antiracismes]
- 17. On doit se nourrir de toutes les révolutions** 185  
*Une trajectoire kurde dans la lutte globale*  
Hévi (Espoir)  
[féminismes, questions de genre] [relation à la militance] [antiracismes]
- 18. Vous détruisez une Spyre, on en reconstruira plein** 193  
*Lettre aux propriétaires de la maison occupée*  
Collectif Bambou  
[squat, occupations, logement] [autogestion, expérimentations collectives]

- 19. Lutter dans un syndicat étudiant** **201**  
*Discussion entre quelques militantes du syndicat SUD Étudianxtes et Précaires*  
 SUD Étudianxtes et Précaires  
 [syndicalisme, luttes des travailleureuxes]  
 [autogestion, expérimentations collectives] [relation à la militance] [combats institutionnels]
- 20. La fête est finie** **215**  
*Féminisme, teuf, safe spaces et inclusivité*  
 Anonyme  
 [féminismes, questions de genre] [autodéfense]  
 [relation à la militance]
- 21. Réapprendre à s'organiser** **229**  
*Quelques outils pour une communication et une organisation interne horizontales*  
 Anonyme  
 [DIY] [autogestion, expérimentations collectives]
- 22. C'est gratuit/It's free** **241**  
*Comment occuper les péages de nos voisinexs ?*  
 Anonyme  
 [DIY] [sabotage, action directe] [syndicalisme, luttes des travailleureuxes] [squat, occupations, logement]
- 23. Spectacle nulle part. CARE partout.** **251**  
*Discussion avec un collectif de copwatch*  
 Anonyme  
 [prison, justice, répression] [police] [violence, non-violence] [autodéfense]

- 24. Cachez vos tétasses ou rembourrez-les et laissez-nous tranquilles** 265  
*Réflexions sur le concept de poitrine*  
S. & P.  
[féminismes, questions de genre] [sexualités]
- 25. Lutter sans papiers** 269  
*Choisir ce qu'on veut être*  
Faris  
[luttons migratoires] [antiracismes] [relation à la militance]
- 26. Un jour, j'ai poussé la porte d'un hangar tout pété** 275  
*Militer en perpétuelle remise en question*  
C.  
[autogestion, expérimentations collectives] [relation à la militance]
- 27. Quand l'espace s'étire** 287  
*La mixité choisie*  
Anonyme  
[autogestion, expérimentations collectives] [relation à la militance]
- 28. Arrêtons de « défendre »** 295  
*Quelques réflexions depuis des zones occupées*  
Anonyme  
[écologie] [autogestion, expérimentations collectives]  
[sabotage, action directe]



- 29. Bidule, Truc et Machin à la ferme** **305**  
*Récit d'une action antispéciste dans les hautes herbes*  
 Truc  
 [antispécisme] [sabotage, action directe]
- 30. Cette colère immense, collective, transgénérationnelle, internationale** **311**  
*Colères écoféministes explosantes*  
 Anonyme  
 [écoféminismes] [féminismes, questions de genre]
- 31. Fuir en exil** **319**  
*De collectif en collectif, d'occupation en occupation*  
 Mikele  
 [luttés migratoires] [antiracismes] [autogestion, expérimentations collectives]
- 32. À lire à voix haute** **325**  
*Gymnastique pour apprendre à parler français non binaire*  
 Anonyme  
 [DIY] [transpédégouines, queer]
- 33. Abolir la prison, abolir le patriarcat** **333**  
*Droit, féminisme radical et système répressif*  
 Une militante parmi d'autres  
 [autodéfense] [relation à la militance] [prison, justice, répression] [police] [féminismes, questions de genre]

- 34. L'absurdité des amendes qui permettent de socialiser un peu** 349  
*Travailler sans en avoir le droit*  
Anonyme  
[combats institutionnels] [antiracismes] [luttés migratoires] [prison, justice, répression]
- 35. Solidarité antispéciste** 355  
*Discussion au sein d'un sanctuaire*  
Anonyme  
[antispécisme]
- 36. Pronoms et langage** 365  
*Tuto pour un langage non binaire*  
Loïc Valley  
[DIY] [transpédégouines, queer] [féminismes, questions de genre]
- 37. Pas de féminisme sans les putes !** 371  
*Lutter contre l'abolitionnisme du travail du sexe et pour la défense des droits des travailleureuxes du sexe*  
Une membre de Parapluies Rouges  
(Grève féministe Vaud)  
[féminismes, questions de genre] [syndicalisme, luttes des travailleureuxes] [travail du sexe] [sexualités]
- 38. Piraterie ordinaire** 379  
*Quelques idées de sabotage créatif*  
El.  
[DIY] [sabotage, action directe]

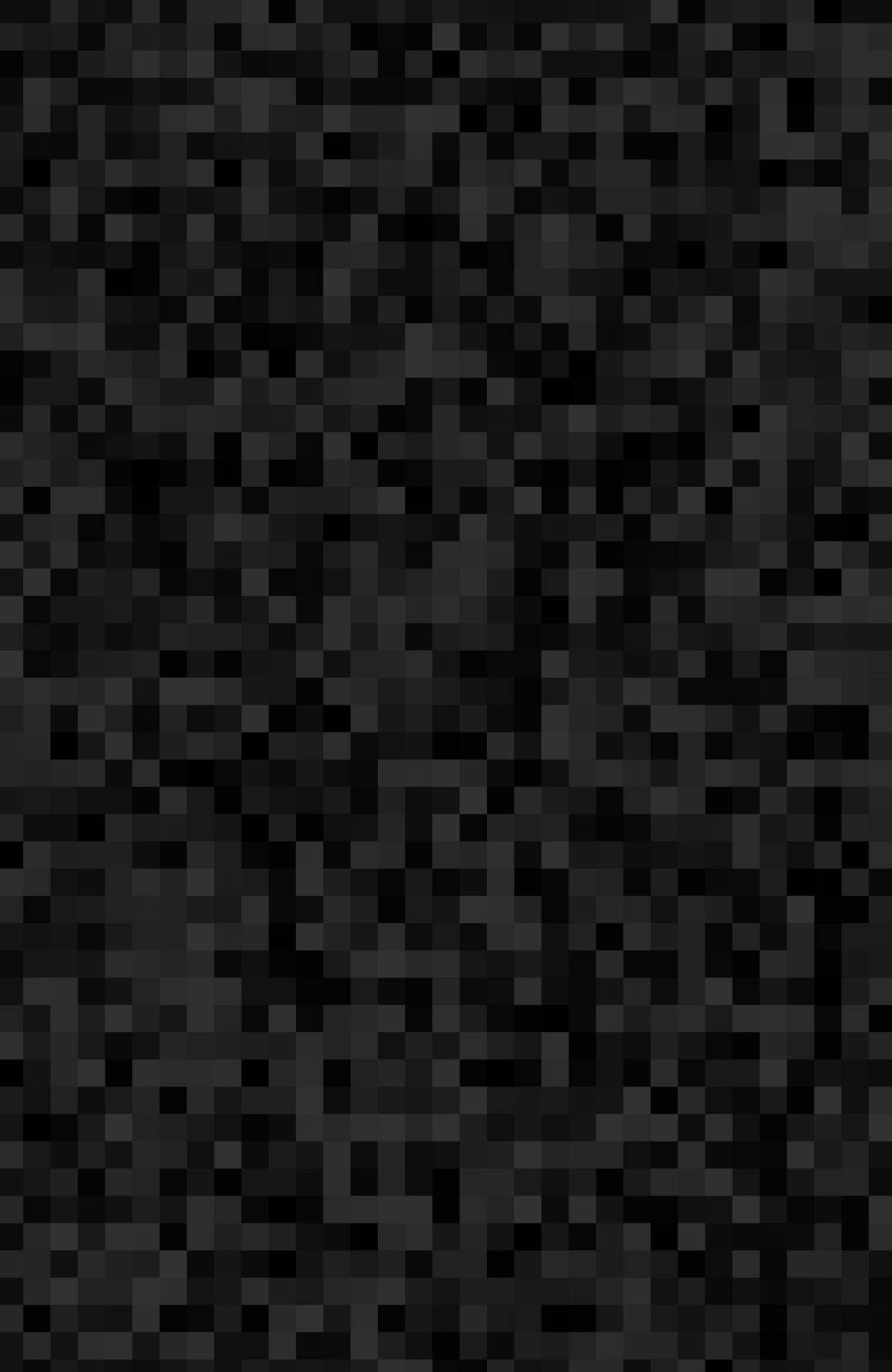
- 39. Brisons l'isolement** **385**  
*Récit d'organisation contre les prisons*  
 Jupiter  
 [police] [prison, justice, répression] [antiracismes]
- 40. Camouflage dans l'infosphère** **391**  
*Quelques bases d'autodéfense numérique*  
 Anonyme  
 [hack, offensive numérique] [DIY] [prison, justice, répression] [autodéfense]
- 41. Le compost généralisé** **415**  
*Compost's revolution*  
 Les composteuses  
 [sabotage, action directe] [écoféminismes] [écologie]  
 [manifestation, émeute]
- 42. Nous sommes touxtes des putes** **423**  
*Trajectoire de politisation d'une travailleuse du sexe*  
 AL.  
 [féminismes, questions de genre] [travail du sexe]  
 [relation à la militance] [syndicalisme, luttes des travailleureuxses]
- 43. ZAB 2028** **433**  
*Dystopie basée sur l'occupation actuelle de l'ancienne usine Reuge, 1450 Sainte-Croix*  
 Ondine  
 [autogestion, expérimentations collectives] [squat, occupations, logement] [écologie]

- 44. Faudrait pas que notre révolution ait l'air trop révolutionnaire** 441  
*Discussion auto-organisée entre plusieurs militantes d'Extinction Rebellion*  
Quelques militantes d'Extinction Rebellion en Suisse  
[violence, non-violence] [écologie] [autogestion, expérimentations collectives]
- 45. Alternative viable ou réappropriation capitaliste** 459  
*Expérience d'un membre d'une association permaculturelle romande*  
Anonyme  
[écologie] [autogestion, expérimentations collectives]  
[combats institutionnels]
- 46. Tout est porno** 467  
*Discussion sur la pornographie alternative*  
H & M  
[sexualités] [transpédégouines, queer] [travail du sexe]
- 47. Le grand midi** 475  
*Une semaine de vie de la cantine autogérée de Lausanne*  
Anonyme  
[autogestion, expérimentations collectives] [sabotage, action directe]
- 48. Kill the hippie in your head** 493  
*Comment j'ai abandonné le pacifisme*  
Anonyme  
[manifestation, émeute] [relation à la militance]

- 49. En el feminismo, lo personal es político** **501**  
*Une trajectoire féministe internationale et révolutionnaire*  
 Antonia Undurruga  
 [féminismes, questions de genre] [manifestation, émeute] [relation à la militance]
- 50. L'absurdité de devoir prouver sa vie** **511**  
*Des difficultés dans la lutte pour l'asile*  
 Anonyme  
 [luttés migratoires] [combats institutionnels]  
 [antiracismes]
- 51. Là-haut sur la colline** **517**  
*Récit d'une zadiste de la Colline, 1312 Éclépens*  
 Anonyme  
 [écologie] [autogestion, expérimentations collectives]  
 [squat, occupations, logement] [sabotage, action directe]
- 52. Un terreau pour les fleurs de la révolte** **525**  
*Colère non binaire*  
 Loïc Valley  
 [féminismes, questions de genre] [transpédégouines, queer] [relation à la militance]
- 53. Swiss made prison system** **531**  
*Récit de parler sauvage avec des prisonnièrèx*  
 Anonyme  
 [police] [antiracismes] [autodéfense] [prison, justice, répression] [sabotage, action directe]

<b>54. Comment bien rater un contrôle technique ?</b>	<b>543</b>
<i>Éléments de sabotage automobile</i>	
Anonyme	
[DIY] [sabotage, action directe]	
<b>55. Surveiller la surveillance</b>	<b>551</b>
<i>Quelques éléments pratiques pour la mise en place d'un collectif de copwatch</i>	
Anonyme	
[DIY] [prison, justice, répression] [autodéfense] [police]	
<b>56. Tu sais faire quoi ?</b>	<b>563</b>
<i>Tout le monde pourrait participer</i>	
Texte collaboratif entre plusieurs participantxtes de cet ouvrage	
[DIY]	
<b>57. Faire face à la répression (Genève/Vaud)</b>	<b>569</b>
<i>Conseils juridiques aux militanxtes</i>	
Anonyme	
[police] [autodéfense] [prison, justice, répression]	
<b>Glossaire</b>	<b>605</b>
<b>Mots-clés</b>	<b>631</b>
<b>Index</b>	<b>635</b>

# Introduction





## OBJET DE PAROLES

*NOUS SOMMES PARTOUT*, l'objet que vous tenez entre vos mains, est une sauvegarde.

Imprimée sur demande et au prix le plus bas possible, chaque édition du livre enregistre l'état d'une base de données en ligne qui accueille des contributions dans lesquelles des militanxtes racontent leurs combats.

La base est accessible sur [www.noussommespartout.org](http://www.noussommespartout.org).



*Nous sommes partout* collecte et partage des voix antifascistes, féministes, anticapitalistes, antiracistes, antisécistes, des paroles de hackeureuxses, des voix en lutte pour les droits des migranxtes, contre toutes les formes d'oppression de nos sociétés, pour les droits LGBTQIA+, contre les écocides, pour les droits des travailleureuxses du sexe, contre les violences policières, pour les droits des sans-papièrèx, pour l'autodétermination et l'émancipation de touxtes les travailleureuxses,

contre la précarisation, contre le système carcéral et pour les ZAD.

Le projet est pensé comme un regroupement de ressources, une constellation de paroles. On y lit essentiellement des témoignages écrits pour l'occasion, des textes retravaillés ou des transcriptions de discussions orales.

Toutes les personnes ayant contribué à l'ouvrage sont rémunérées. Les fonds du projet sont notamment collectés via des partenariats avec des institutions culturelles qui accueillent en échange des soirées d'écoute-lecture. Le public y est invité à lire les textes du recueil à voix haute, pendant quelques heures.

Toutes les personnes contribuant à la base de données sont pleinement informées de ce dispositif. Elles écrivent en sachant que leur texte pourra être lu à voix haute par toute personne s'étant inscrite pour participer à l'une de ces sessions participatives d'écoute-lecture.

Le *Nous* qui donne son titre au projet revendique le rêve d'une énergie agglomérée, d'une somme de *Je* qui écrivent en leur nom et d'autres *Nous* qui écrivent en collectif, ici et ailleurs, une constellation que le pronom n'uniformiserait pas. Heureusement, le *Nous* n'a pas le pouvoir de réduire les parties à un tout. Dans ce projet, le *Nous* fait apparaître les convergences, les synergies de centaines de voix qui sont autant de vecteurs d'un vaste mouvement de transformation.

Si la lutte est comme un cercle, sans début ni fin, alors partout et en tout temps *Nous* sommes là.

COLLECTIF LOGISTIQUE

Le collectif derrière le projet, que nous appelons parfois « groupe éditorial » ou « collectif logistique », est constitué, pour cette édition suisse romande, de sept personnes. Certaines viennent de milieux artistiques ou littéraires et sont politiquement engagées dans leurs pratiques respectives.

En pratique, le groupe éditorial a d'abord rédigé un appel à contributions qui a circulé dans certains milieux militants, puis il s'est occupé des transcriptions, des relectures, de l'harmonisation typographique et des échanges avec les canaux de financement. Le groupe se charge également de l'organisation des sessions d'écoute-lecture dans les institutions (et de certaines sessions ayant lieu en dehors des institutions).

Le collectif logistique essaie de limiter au maximum toute intervention éditoriale autoritaire pour que *Nous sommes partout* reste centré sur son geste primordial : accueillir des voix. Nous voulons éviter de dessiner des lignes de force sculptant trop strictement le projet, nous essayons de lui laisser prendre la forme que lui donnent les contributions, sans intervenir. Notre intention est de socialiser des réflexions sur les pratiques militantes — dans les termes choisis par les très nombreuses auteurices. Nous croyons en la nécessité de l'échange et en l'agentivité des lecteurices à qui nous adressons cette collecte protéiforme comme une interrogation sociale, critique et historique sur les combats qui structurent la société et sur la manière dont on peut lutter pour changer le réel.

Le principe même de cette tentative d'édition participative et organique nous amène toutefois à assumer certains paradoxes inévitables et à faire des choix.

## TERRAINS

Nous avons l'idée d'un recueil qui ne soit ni un ouvrage de théorie critique, ni une enquête problématisée autour d'axes précis, ni une histoire structurée des combats d'un territoire spécifique. Nous imaginons une somme de paroles qui relate l'immédiateté de luttes contemporaines, relevant d'une mise en texte de vécus pratiques et émotionnels. *Nous sommes partout* s'inscrit dans un terrain expérientiel, un terrain géographique et un terrain idéologique.

Chaque texte, à sa manière et à son degré, est lié à l'*expérience* de l'action militante. Cette expérientialité se révèle sous différentes

formes au fil des textes, de partages sensibles au sein de collectifs, de manières de vivre l'action directe ou encore de narrations centrées sur certains moments de vie considérés par les auteurixes comme particulièrement politiques.

Cette édition est située dans un terrain géographique précis, la Suisse romande, afin qu'on puisse y reconnaître un contexte sociopolitique commun, des zones de lutte partagées, une actualité mutuelle, un tissu temporel cohérent. Les villes les plus présentes dans les textes sont Lausanne et Genève (les deux plus grandes villes de la région), mais le recueil visibilise aussi certaines résistances situées dans de plus petites villes ou dans des villages. Les textes se font naturellement écho : les noms de certaines places publiques, de certains lieux ou de certains collectifs reviennent ; certains événements, institutions ou logiques structurelles sont décrits depuis plusieurs points de vue.

Centré sur l'expérience de l'action politique radicale, *Nous sommes partout* ne se structure pas autour de perspectives idéologiques prédéfinies. Cela dit, par souci d'accueillir des voix, des idées et des modes d'action peu présents dans l'interdiscours dominant, un certain environnement conceptuel s'impose de lui-même. On peut essayer de le saisir par la constellation d'adjectifs utilisés par les contributeurixes pour se décrire : non institutionnel, radical, libertaire, intersectionnel, anticapitaliste, antifasciste, antiétatique.

Nous essayons de rester très prudenxtes avec les étiquettes, parce que les mots désignent des réalités différentes selon les personnes, les histoires individuelles, les imaginaires, les villes, les pays, les terrains, les idéologies ou les vocabulaires de référence. Le groupe éditorial n'établit pas de bornes idéologiques stables dans lesquelles chaque contributeurixes serait contrainxte de se reconnaître en participant au projet (touxtes peuvent d'ailleurs retirer leur texte à tout moment de la base de données, et donc des éditions futures du livre).

D'autres paradoxes apparaissent encore si l'on veut décrire cette tentative d'édition participative et organique, mais centralisée tout

de même autour d'un collectif, notamment le choix des textes. Nous ne refusons jamais un texte qui soit un témoignage de lutte contemporain, issu de Suisse romande et n'entrant pas en contradiction avec l'univers idéologique qui se dessine. Au commencement du projet, l'appel à contribution a été diffusé sur internet. Depuis, *Nous sommes partout* se propage en réseau : les auteurixes parlent du projet à d'autres militanxtes dont iels ont envie de faire entendre les voix, qui envoient à leur tour de nouvelles contributions.

## FORMATS

Concrètement, les textes circulent sous trois formes : une base de paroles données, différentes versions imprimées et des sessions d'écoute-lecture publiques.

La **base de paroles données** est en augmentation constante, au fil de l'arrivage des contributions. Tous les textes y sont disponibles gratuitement, en ligne et dans leur intégralité, et tous peuvent également être téléchargés individuellement dans des formats facilitant leur impression et leur diffusion en brochures. La base de données centralise l'ensemble des textes issus des différentes versions linguistiques et géographiques de *Nous sommes partout*.

Les **versions imprimées** sont des sauvegardes de la base de données, orientées autour de territoires précis. Les livres sont imprimés au prix le plus bas possible et nous avons fait le choix de leur ouvrir le circuit de diffusion traditionnel (librairies, vente numérique, etc.) pour privilégier leur circulation et leur visibilité. Ni le collectif éditorial ni la maison d'édition Abrüpt n'en engrangent de bénéfiques sur les ventes.

Les **sessions d'écoute-lectures publiques** ont lieu dans des environnements institutionnels et non institutionnels. La pratique de la lecture collective a une histoire riche et plurielle, protéiforme selon les contextes et les usages. Nous nous sommes inspiréexs, pour ces sessions, de « l'arpentage », une technique développée dans les luttes syndicales pour pallier le manque de temps dédié

à l'éducation législative et politique. Une session d'arpentage fait appel à l'intelligence collective : on prend un livre, on arrache chaque chapitre et on se les partage. Chacun lit les pages qu'il tient entre ses mains puis, dans un deuxième temps, on résume collectivement ce qu'on a lu.

Durant les lectures de *Nous sommes partout*, nous utilisons une forme performative simple. Les spectateurixes sont conviéex à une session d'écoute-lecture pendant laquelle iels donnent voix aux textes collectés, accessibles à touxtes sous la forme de chapitres déchirés. Les lectures dans les espaces institutionnels sont aussi le cœur de l'interface matériel du projet, puisqu'elles permettent de lever les fonds nécessaires à la rémunération des auteurixes.

SUITES

À l'avenir, la base de données accueillera de nouveaux textes tant que le groupe éditorial parviendra à lever des fonds. Nous travaillons à ce que d'autres collectifs puissent mettre en place des collectes de textes similaires dans d'autres terrains linguistiques et géographiques.

Écrivez-nous si vous voulez contribuer à la base de données et aux futures versions du recueil<sup>1</sup>,

Bonne lecture, Plein d'amour,

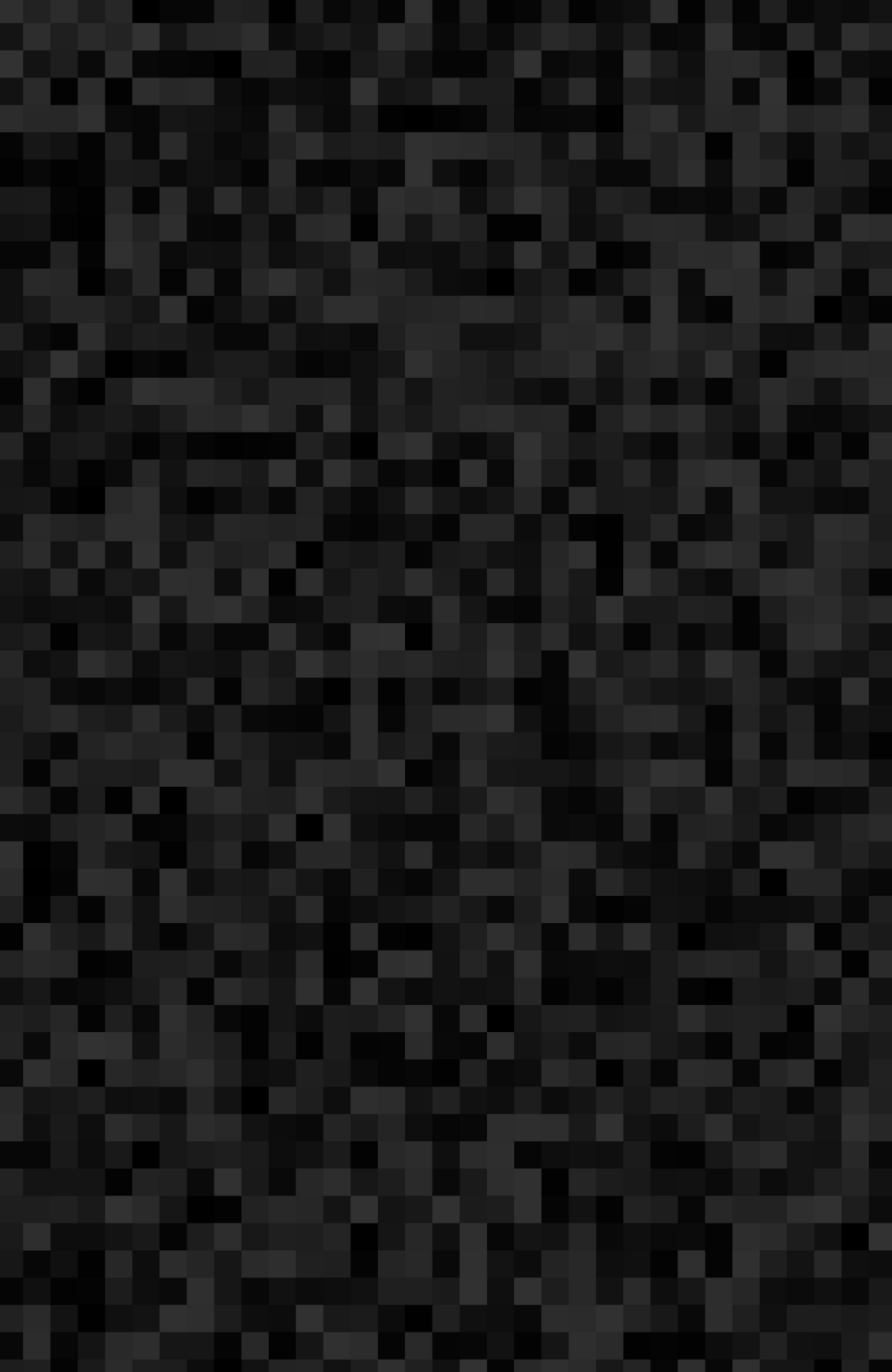
Le groupe éditorial de *Nous sommes partout* (Suisse romande)

1<sup>er</sup> mai 2021

---

1. [noussommespartout@riseup.net](mailto:noussommespartout@riseup.net).

**Conventions  
typographiques  
et inclusivité  
du français**





LE COLLECTIF LOGISTIQUE a décidé d'un ensemble de conventions typographiques, dont la plupart concerne l'écriture inclusive. Dans l'histoire et la pratique militante, cette écriture a connu de nombreuses variations, occasionnant plusieurs propositions de conventions, souvent complémentaires. En compagnie de personnes militant sur la question, nous avons opté pour des conventions fluides, en mêlant expériences et propositions historiques.

#### USAGE DU X

L'usage du X engage, dans la structure genrée de la langue, un trouble, la possibilité d'une troisième voie qui échappe (ou plutôt qui représente la possibilité d'échapper) à la normativité binaire°. Un militant est une personne qui se reconnaît comme un homme, une militante est une personne qui se reconnaît comme une femme, unex militanxte est une personne libre de se situer où iel le voudra dans le spectre riche et complexe de l'identité de genre°.

Dans ce livre, le X est utilisé dans l'ensemble des mots et des classes lexicales sujets à l'accord de genre dans la langue française. Cette typographie inclusive a été appliquée à l'ensemble des termes désignant des individualités génériques ou des groupes rassemblant des personnes dont le nombre et/ou le genre ne sont pas objectivement connus. Elle n'est par contre pas appliquée pour désigner des groupes n'incluant objectivement pas de personnes non binaires. Dans ce cas, c'est le féminin prioritaire qui est employé. Le masculin, quant à lui, est utilisé pour désigner des groupes n'incluant objectivement que des hommes.

Le plus souvent, ces questionnements et ces précisions étaient explicitement souhaités par les auteurixes. Dans certains textes, à leur demande, certains groupes ou fonctions sociales ont été accordés au masculin traditionnel pour mettre l'accent sur les aspects masculins de certaines positions de pouvoir (« les policiers », « les patrons », « les politiciens », etc.).

Enfin, l'écriture inclusive binaire est utilisée pour désigner les animaux non humains.

#### ACCORDS NON BINAIRES SANS POINTS MÉDIANS

Dans la mesure où *Nous sommes partout* est un projet qui se destine également à des formes orales<sup>2</sup>, la priorité a été mise sur l'aisance de lecture.

Les parenthèses, les crochets, les barres obliques, les points classiques ou médians tendent en effet à alourdir la lecture et à générer des incertitudes dans l'énonciation orale (« les militant.x.e.s », « les militant(e)(x)s », « les militant/e/x/s », etc.). Nous avons donc fait le double choix de supprimer l'ensemble des séparateurs typographiques et de placer librement les X dans les mots genrés pour créer des formes plus facilement oralisables. Dans certains cas, quand le fait de genrer s'entend, nous avons employé des formes faciles à oraliser, en interprétant assez librement les possibilités (« les militanxtes »).

Dans les cas où le résultat n'était pas facilement oralisable, nous avons simplement fait le choix d'un X final, placé avant les S au pluriel (« iels n'étaient pas sûrexs »). Quand le genrage repose sur l'ajout de voyelles ou de consonnes muettes, construire des formes oralisables nous a paru plus simple avec l'ajout d'un X final (« des militanxtes énérvéexs »).

Au fil de l'écriture, à mesure que les contributeurixes relisaient et transformaient les conventions, plusieurs formes possibles d'un

---

2. Voir dans l'introduction les précisions relatives aux lectures publiques.

même accord en sont venues à coexister dans le volume, ce qui nous convient très bien.

Les pronoms genrés et certaines locutions d'usage sont contractés : « iel » pour « il/elle », « elleux » pour « elles/eux », lae pour « la/le ».

Nous avons fait le choix de respecter les accords classiques des mots non genrables désignant des groupes sans distinction de genre : « les personnes sont énervées » (et pas « énervéex »).

#### AUTRE

Sur la suggestion bienvenue d'une contributrice, les marques et entreprises privées sont écrites sans leur majuscule initiale pour ne pas leur donner plus d'importance qu'elles n'en ont déjà.

Les termes suivis d'un ° sont définis ou présentés dans un glossaire à la fin de l'ouvrage.



# 1. Drones

**Grandeur et misère  
du feu d'artifice antipolice**

**Anonyme  
Texte rédigé pour le recueil  
mai 2020**

UNE FOIS, j'ai tiré un feu d'artifice sur une rangée de flics. C'était probablement l'un des moments les plus intensément politiques de ma vie.

C'était en Suisse, pendant une manifestation. On avait marché près d'une heure et, pour être honnête, on ne formait pas un cortège très impressionnant, on ne devait pas alerter grand monde. Mais de la masse bouillonnante de colère s'échappaient de petits groupes plus mobiles qui s'engouffraient dans les rues, esquivant les fourgons, pour distraire le dispositif de sécurité, s'emparer de l'inenarrable en attaquant les antiémeutes ou en refaisant la peinture du mobilier urbain (c'est comme ça que les médias appellent les vitrines des banques).

La police avait sorti les costumes noirs, les canons à eau, les lanceurs de balle de défense. Le message était clair, il est toujours très clair : nous sommes le bras armé, la milice dont la violence est légitime par nature, toujours couverte, toujours impunie, et les rues sont à nous, nous sommes les gardiens de l'acceptable, si vous osez franchir les frontières qu'on assigne à vos mouvements, si vous contestez la zone autorisée pour l'exercice de votre pouvoir, on vous éclate en morceaux. Ils n'ont pas de visage, aucun corps reconnaissable. Les experts en design qui gèrent leur apparence étudient leurs uniformes dans cet objectif précis : cacher leur humanité. Même s'ils sont terrifiants, ce n'est pas tellement pour faire peur, c'est pour qu'ils restent acceptables. Quand on les verra à la télé<sup>3</sup>, casser des membres ou tirer à bout portant sur des manifestanxtes, ils ne ressembleront pas à des humains. S'ils

3. *Spectacle nulle part. Care partout* [n° 23] dresse une critique de la (non)couverture des actions policières par les médias.

ressemblaient à des humains, les images seraient bien plus dures à accepter, elles laisseraient un goût plus amer dans la bouche des téléspectateurixes. On verrait, dans les rues suisses, des humains ouvrir le feu à bout portant sur des humains. Mais sans visage, sans corps et sans nom, on ne voit que des drones bipèdes, un genre d'instrument, éventuellement un idéal type de fonctionnaire en prise avec le terrain, jamais des êtres sentients. L'intérêt des robots, à part qu'ils rendent bien à l'image, c'est qu'ils ne produisent pas le spectacle du libre arbitre, juste l'image d'une société froidement organisée qu'on se contentera d'accepter lascivement avant de zapper sur une autre chaîne.

C'est assez difficile, presque un peu douloureux, de considérer qu'un pauvre feu d'artifice sans conséquence soit l'un des moments les plus intenses de ma vie politique. Je le dis par sincérité, parce que je ne veux pas nier cette sensation, mais mon propre vécu me déçoit un peu. Je trouve pas très réjouissant d'avoir trouvé ça aussi intense.

D'abord, et essentiellement, parce que j'ai eu recours à la violence. Ma fusée les a à peine touchés, mais j'aurais pu blesser un visage, déchirer une bouche, crever un œil, atteindre quelque chose de la chair qu'un des drones dissimule sous son uniforme. Le pétard aurait pu se coincer derrière le bouclier antiémeute ou, pire, derrière la visière. C'est déjà arrivé, ici en Suisse, que la rage politique d'une personne en défigure une autre, qu'elle transforme à jamais le reste de sa vie en une vie vraiment sans visage, tout ça parce qu'un jour elle a décidé de se mettre au service de l'État. Et c'est triste à pleurer. C'est triste à pleurer de vivre un monde dans lequel la violence est une réponse légitime et nécessaire à la violence<sup>4</sup>. À peu près trois millénaires de théorie politique pour en arriver là.

Ensuite, mon propre vécu me déçoit, parce que j'en ai vécu d'autres, des moments que j'aurais pu ressentir comme politiques avec beaucoup plus d'intensité. J'ai collaboré à des projets collectifs incroyables, eu la chance de participer à des cercles de parole dans

4. *Survivre dans un black bloc* [n° 15] aborde la violence comme moyen de contestation légitime.



lesquels les gens cherchent à se réparer ensemble, collaboré à des initiatives qui m'ont laissé entrevoir qu'une autre organisation sociale était possible, fondée sur la bienveillance et sur l'amour. Tout ça pour avoir enfin véritablement la sensation d'exister en allumant quelques secondes une fusée fabriquée en Chine dans une rue sans importance. Certaines voix s'élèveront, elles vous parleront de « casseurs sociopathes », d'une jeunesse sans repères qui se défoule en saccageant des vitrines, d'une génération qu'elles appelleront « Orange Mécanique » sans voir qu'elles sont les seules vraies nihilistes de la farce. Elles ne comprennent rien. L'essentiel de nos vies militantes est fait d'amitié, de bienveillance, de remise en question, de réflexions, de transformation de soi, de recherche d'une harmonie entre accomplissement individuel et liberté collective<sup>5</sup>. Nonante-neuf pour cent d'amour, un pour cent de feu d'artifice. Deuxième facteur de tristesse : nous rêvons d'un monde sans feu d'artifice, et moi, c'est le feu d'artifice qui me comble.

Enfin, mon expérience m'attriste, parce qu'on ne peut pas cacher le shoot d'adrénaline, la satisfaction morbide du combat de rue. On en parle très rarement, entre praticienneux de l'émeute, de ce que ça fait de se jeter dans cette joie-là. C'est fondamental, la joie de la mobilisation collective, mais il y a cette petite part sombre qu'on n'aime pas évoquer. Parfois on pleure après, c'est douloureux, ça fait peur de s'affronter dans les rues, même quand c'est du théâtre, un simulacre de combat (comme le sont la plupart des manifestations en Suisse). Parfois, même si on s'en passerait bien dans le monde d'après, on vit avec, c'est comme ça, ça fait partie de la lutte. Parfois, on s'en vante, il y en a qui sont un peu addicts, il y a aussi quelques gros bras trop déterminés qui en font l'éloge, et là on touche au virilisme du feu d'artifice. Sociologiquement, le black bloc est constitué d'environ un tiers de personnes qui ne sont pas des mecs cis° (et de plus de deux tiers d'universitaires, mais

5. Certains autres textes du recueil décrivent ces aspects de la vie militante : *Un jour, j'ai poussé la porte d'un hangar tout pété* [n° 26], *La fête est finie* [n° 20] et *Quand l'espace s'étire* [n° 27].

ça c'est un autre sujet). Le problème de fond, c'est un problème d'imaginaire. On a envie d'en imposer, de montrer qu'on est pas prostréexs dans leur domination et enchaînéexs à leur représentation du monde. On a envie d'anéantir leur sentiment d'impunité. On a envie que la peur change de camp. Alors on les affronte, on leur montre que s'ils veulent jouer le jeu de la violence, on jouera, que si le combat est le seul langage qu'ils comprennent, c'est celui qu'on parlera. On veut démontrer que leur pouvoir ne repose ni sur la bienveillance, ni sur l'empathie, ni sur la délibération, mais bien sur une horde de drones qu'ils sortent quand ils n'arrivent plus à cacher la mascarade ; et il n'y a que quand on commence à tirer des feux d'artifice qu'ils n'arrivent plus à cacher la mascarade. Mais en faisant ça, on tombe inévitablement dans le piège de l'adrénaline et du virilisme. Leur toile imaginaire nous capture et nous pousse à vivre le combat en reproduisant un rapport masculin et autoritaire à nos émotions. C'est extrêmement difficile d'exercer une violence sans mobiliser un ensemble de repères affectifs et intellectuels liés à la virilité et à la loi du plus fort. On ne connaît pas d'autre modèle pour comprendre, expérimenter et raconter le combat auquel ils nous obligent. Et là ça donne ce qu'on sait, les concours de bites militants sur le nombre de gardes à vue ou de coups échangés avec les keufs. Si tu dis que tu pleures après chaque manif un peu agitée, y'aura toujours une voix pour invoquer des valeurs guerrières, comme le courage et la force, pour te faire sentir comme une merde, pour te dévaloriser. Et cette voix, avec son adhésion sans doute inconsciente à l'imaginaire des oppresseurs, avec tout le cortège de discriminations qu'elle embarque, cette voix trop virile, elle n'a pas compris qu'elle était devenue elle aussi la voix d'un drone. Mais malgré tout, dans ce qui m'a rendu mon geste aussi intensément politique, il y a un peu de virilisme que j'ai du mal à affronter.

Donc voilà où ça nous mène, voilà les causes de la tristesse, la racine de toute l'organisation foireuse du sentiment qui fait qu'on en vient à vivre aussi intensément un geste dérisoire. Mais, outre

la tristesse, quelles sont les causes de l'intensité ? C'est sans doute que l'émeute est une forme d'expérience politique sensible qui n'est accessible dans aucune autre situation de la vie ordinaire, aussi militante soit-elle. L'émeute est l'expérience d'une reprise en main de ta réalité sociale, un bloc de sensation qui mélange la possibilité de faire ce que tu veux des rues, des murs, de tout l'espace qui s'impose à toi et la sensation de s'autodéterminer collectivement, d'aller dans le sens que l'on veut et de n'obéir à rien d'autre qu'au sentiment d'être un groupe. Ce qu'il se passe, c'est que tu te reconnectes avec la sensation d'être vivante, c'est pour ça que c'est le contraire du nihilisme. Et ça en dit long sur l'ensemble des processus qui cherchent à tuer en nous le sentiment d'exister, ça en dit long sur la construction sociale de l'angoisse, de l'aliénation putride et de la haine de soi. Allumer la mèche d'un feu d'artifice, c'est à la fois le vertige que tu ressens face à la liberté véritable, à la fois une décision qui t'ancre profondément dans le sol, qui te remet les pieds sur le plancher et qui te donne l'impression de fouler la terre pour la première fois en ayant pleinement conscience de ce que tu es. Plus qu'une loi, un ordre social ou un système politique, tu contestes ce qu'on a fait à ta vie, ce que l'ensemble de l'humanité s'est mise d'accord pour définir comme étant « la vie », une trajectoire existentielle en forme de marchandise négociable, une somme de gestes quotidiens qui te sont profondément étrangers, toute la sociabilité convenue comme l'image d'un monde auquel tu collabores sans y croire, sans t'y reconnaître, sans avoir la sensation d'y vivre.

Mes sensations me dérangent, mais c'est comme ça. Dans la configuration actuelle de nos sociétés supposément démocratiques, vu comme on nous coupe de toute emprise sur le réel, vu comme on noie le sentiment critique et affectif d'avoir le pouvoir sur sa propre vie, vu comme tout est gris et sécurisé, c'est comme ça. Une fois, j'ai tiré un feu d'artifice dérisoire sur une rangée de flics que ça n'a pas inquiétés. C'était probablement l'un des moments les plus intensément politiques de ma vie. Et je le referais sans hésiter.



2. Je suis une pute

**Petit guide pratique  
pour putes révolutionnaires**

**Anonyme  
Texte rédigé pour le recueil  
novembre 2020**

JE SUIS une pute.

Intriguéexs ? Dégoûtéexs ? Envie de m'avoir ? Cela peut vous choquer, mais je m'en fous. Vous vous demandez peut-être pourquoi je fais ça ? Vous vous dites qu'il y a forcément d'autres manières de gagner sa vie ? Que c'est de la thune facile<sup>6</sup> ? Que je suis accro au sexe ? Que je n'ai pas d'autre choix ? Je n'ai pas de comptes à vous rendre, mais je vais vous laisser entrer dans ma vie privée, le temps de ce texte.

Tout a commencé par une envie de faire du téléphone rose — il paraît que j'ai une voix adaptée pour ça — mais je ne savais pas où trouver les informations pour me lancer. Ensuite, j'ai voulu être strip-teaseuse, j'aime danser, ça aurait pu être fun, mais là encore, je ne savais pas comment m'y prendre. Je me suis dit que ça serait plus simple de s'informer sur le métier de prostituée. C'est l'amie d'une amie, elle-même pute, qui m'a expliqué comment elle s'y est prise pour débiter. J'en ai parlé à plusieurs potes qui avaient aussi envie de commencer. Je vous assure, il y a plus de travailleureuxses du sexe ou de futurexs travailleureuxses du sexe qu'il n'y paraît.

Alors, comment devient-on travailleureuxse du sexe (ci-après TDS) ? On ne s'en rend pas forcément compte, mais le TDS, c'est pluriel : il y a mille manières de le pratiquer. Dans la rue, sur internet, via les annonces de journaux, avec plusieurs clients réguliers, avec un seul client régulier, uniquement avec des premiers coups, dans la rue, dans une voiture, dans ta chambre, chez les clients. Je vais vous présenter une méthode parmi d'autres, la mienne,

---

6. *Nous sommes touxtes des putes* [n° 42] aborde aussi ce préjugé de l'argent « facile » lié au travail du sexe.

celle qui me permet de rester anonyme et de m'assurer que mon entourage ne l'apprenne pas.

1. S'inventer un faux nom. On a toutes voulu s'appeler autrement à un moment donné dans notre vie, c'est l'occasion : Sacha, Monika, Cerise, Cannelle...
2. Se construire une fausse identité avec une fausse histoire, tout en restant plausible. Inventez-vous une histoire et soyez prêtes pour les questions. Ne dites pas que vous êtes étudiante en physique si vous ne connaissez pas les lois de Newton. Souvent, les clients aiment vous écouter parler de vos études, de votre boulot, de votre vie. Il m'est déjà arrivé de dire des trucs contradictoires sur mon année d'étude et sur mon âge. J'ai dû improviser toute une histoire selon laquelle j'avais sauté des classes pour que les deux puissent correspondre.
3. Prendre des photos de votre corps. Les photoshootings avec une pote, c'est plus marrant. Perso, je conseille d'éviter de faire circuler des photos de votre visage pour éviter de se retrouver dans une situation de *stalking* (harcèlement) ou d'extorsion.
4. Fixer une tranche salariale qui vous semble correcte. Je dirais 200 CHF minimum par heure et 400 CHF minimum par soirée. Perso, j'ai réussi à me faire jusqu'à 700 CHF par soirée. Pour garantir l'anonymat, n'acceptez que le cash.
5. Créer un compte, par exemple sur petitesannonces.ch. Dans la rubrique érotique, vous pouvez trouver des annonces ou en poster vous-mêmes. Présentez-vous un minimum, dites ce que vous aimez et explicitiez bien vos limites. Les clients n'aiment pas forcément les « professionnelles », se présenter comme une TDS occasionnelle peut être avantageux. Un client m'a dit une fois que les « professionnelles » le considéraient comme un simple moyen de gagner de l'argent, comme un client parmi d'autres, que le temps



est trop bien calculé, etc. Bref, que ça ressemble trop à du boulot. Il y a aussi énormément de mépris, certains trouvent que les TDS qui pratiquent depuis longtemps sont « salexs » ou « étiréxs du vagin ».

Jusque-là, ça paraît simple, facile et efficace, mais en ce qui me concerne j'ai découvert la dose de travail qu'il peut y avoir entre le moment où tu mets ton annonce et le moment où tu reçois ta thune.

Sur 40 messages envoyés, 25 répondent. Sur ces 25, 15 seulement poursuivent l'échange. Sur ces 15, 10 demandent un rendez-vous, sept annulent à la dernière minute et 2 ne vont simplement pas se pointer au rendez-vous. Quand il y a trop de messages et que ça n'aboutit pas à un rendez-vous ou que vous ne le sentez pas, passez à autre chose. Il ne faut pas forcément s'accrocher aux premiers venus, c'est pas grave, je vous assure, il y aura d'autres clients. Les clients réguliers, c'est super pratique. Ça évite de mettre trop d'énergie dans les échanges de mails et du point de vue de la confidentialité et de la sécurité, c'est plus facile à gérer. Franchement, si je pèse le temps passé à échanger, à planifier, à me déplacer et l'argent effectivement gagné, c'est pas aussi bien payé qu'on peut se l'imaginer. Alors pourquoi continuer ? Je trouve ça thérapeutique. Je le vis comme une prise de pouvoir sur les mecs cis°. J'ai un passé d'abus sexuels. Avec mon premier client, je me suis sentie étonnement en sécurité, encore plus qu'avec les partenaires que j'avais pu avoir auparavant. Ça m'a fait réfléchir. Évacuer tout aspect sentimental, ça a été un énorme pas pour réussir davantage à gérer ma sexualité.

Quand j'ai rencontré mon premier client, je suis restée allongée sur le dos, avec sa tête entre mes jambes, sa langue sur mon clito. C'était son *kink*, le seul truc qu'il voulait faire : je me plains pas. Ce soir-là, je me suis sentie puissante, j'ai repris une forme de pouvoir, quelque chose qui m'a aidée à continuer à soigner les blessures de mon enfance. Depuis, avec chaque nouveau client, je reprends

encore davantage le contrôle sur ma sexualité et je profite un peu plus du système patriarcal qui m'est imposé.

Petites anecdotes :

Une fois, avec un client, on est passé en voiture à côté d'un lieu où se trouvaient mes parents. Je me suis baissée d'un coup dans la voiture et mon client n'a rien compris. Réfléchissant, après coup, j'aurais pu leur dire que je faisais du stop.

Une fois, j'ai eu l'occasion de parler d'anarchisme à un ancien communiste, devenu capitaliste. C'était une discussion assez constructive et c'était fun de parler de ça dans ce contexte. Je me suis demandé si, en me décrivant comme anarchiste, je n'en avais pas un peu trop dit sur mon identité. Oups.

Une fois, pendant qu'un client me faisait un cunnilingus, j'ai joué et j'ai crié fort, sans faire exprès, « PUTAIN ! ». C'était la première fois de ma vie que je criais un mot pendant un orgasme et il s'avère que c'était un mot pour exprimer une jouissance, un plaisir. Putain. Ce mot est utilisé à tort et à travers tout le temps. Arrêtez d'utiliser ce terme comme une insulte ou comme un juron, apprenons à le considérer d'une manière nouvelle, comme un mot plein de force, de joie et de jouissance.

Pourquoi ne pas profiter de ce système patriarcal qui nous est imposé ? Ce système que nous subissons sans choix et qui nous objectifie ? C'est justement parce qu'il fait de nous des objets que nous pouvons choisir d'utiliser ses outils contre lui, comme un ressort pour renverser les positions de pouvoir. Contrairement aux propos putophobes de certainexs féministes qui veulent abolir la prostitution<sup>7</sup>, ce n'est pas toujours quelque chose que l'on subit, au contraire, pour certainexs, c'est un moyen de reprendre le contrôle, un moyen de lutter, et parfois, tout simplement, un moyen de bouffer.

Le TDS est un boulot et, comme tout boulot, il y a des disparités dans les conditions de travail. Pour réfléchir à la prostitution et

7. Pour d'autres paroles abordant la question du féminisme abolitionniste°, lire *Pas de féminisme sans les putes !* [n° 37] et *Nous sommes touxtes des putes* [n° 42].

à ses implications en matière de genre, c'est plus facile de réduire ce métier à une seule réalité, véhiculée par l'imaginaire obscur qui hante la figure de la pute. Mais il est plus juste de maintenir la complexité que l'on peut observer sur le terrain, sur *les* terrains. Et puisqu'il y a, effectivement, des réalités plus dures pour certainex TDS que pour d'autres, créons des syndicats, améliorons leurs conditions de travail, faisons des manifs et crions fort, sans jamais oublier que...

...le TDS peut être libertaire. On a touxtes le droit au plaisir sexuel sans amour.

...le TDS peut être subversif, parce que le sexe est un terrain de lutte sur lequel on peut déstabiliser le patriarcat.

...le TDS, donc la marchandisation du sexe, peut être un retournement du rapport social de production.

...le TDS est aussi un travail social.

...le TDS, c'est un peu du théâtre dans lequel tu représentes une figure féminine type sans obligation de l'être véritablement.

...le TDS vend le fantasme d'une domination masculine, mais il ne la reproduit pas nécessairement, ce n'est qu'un échange, une transaction.

Pour des rencontres, vous pouvez m'écrire sur telegram... et c'est 600 CHF la soirée 😊.



### **3. Lendemains**

**Vivre la ville postmanif**

**Elena & Rina**  
**Texte rédigé pour le recueil**  
**septembre 2020**

AUJOURD'HUI, la routine redémarre, les voitures circulent, on marche sur les zones désignées à cet effet.

Stop au rouge, top départ au vert.

Rester sur les bandes jaunes, parallèles.

Désamorcer tout *eye contact*.

Tracer sa propre route, dans une ville-usine, fonctionnelle, ergonomique.

C'est bizarre. J'ai l'impression d'être à l'étranger ou dans un rêve, je ne reconnais pas tout à fait « ma » ville. La sensation est presque physique. Je me sens seule. Je comprends vite pourquoi.

Aujourd'hui, à la Riponne, mon corps entier est surpris de tracer une diagonale toute droite, la diagonale de ce trajet quotidien qui mène au taf. Une diagonale efficace : le moins de pas possible, le plus vite possible. Quelque chose m'incite à prendre un autre chemin, plus chaotique. Mais seule, le chaos n'a plus de sens.

En quittant la place, je vois un pochoir violet, sous un banc, seul lui aussi, ça me rend un peu triste, mais ça m'apaise. Et puis je me retrouve à la gare, là où hier, j'ai fait partie d'une bande, d'une horde, d'un essaim d'abeilles sans reine : une des plus belles manif de toute ma vie, la première de cette envergure. La configuration de l'espace, l'organisation de la circulation, tout est transfiguré. Il y a quelques heures, la rue était à nous, la gare était à nous, toute la ville était à nous. Repasser par là, pour aller bosser, c'est une petite expropriation, c'est des montagnes russes dans un parc d'attractions bien niqué.

Depuis ce jour-là, ça m'est arrivé plein de fois. La cartographie mentale de la ville où j'habite mute. Chaque acte de militance transforme mon rapport à certaines rues, à certaines devantures

de magasins, à certains carrefours. À chaque fois qu'au milieu d'une horde, j'ai repris un morceau de ville, je l'ai perdu, alors c'est paradoxal, mais plus la ville m'appartient, plus la dépossession du lendemain est difficile.

Tout espace qui a été, pendant quelques heures, propriété collective, autrement dit, espace réellement public, fait marche arrière et redevient morcelé : quelques mètres carrés au starbucks, quelques mètres carrés au mcdo, quelques mètres carrés à la coop, quelques mètres carrés à h&m, quelques mètres carrés à une entreprise dont on ne connaît pas le nom qui spéculer sur les matières premières et tout le reste à l'État, avec sa surveillance, ses barrières, ses sens interdits, ses espaces policés, réservés à une seule partie de la population, celle qui est « en règle » et qui attend, au sein d'une démocratie cadrée par les lobbies qui défendent les mètres carrés privés cités ci-dessus, d'obtenir plus de droits. J'ai envie de dire : donner c'est donner, reprendre c'est voler.

Et puis, le jour d'avant, on était une masse avec un but commun, touxtes ensemble, on chantait les mêmes slogans, des slogans qui réclament des droits qui ne te concernent pas forcément, qui exigent une société nouvelle pour touxtes. Le collectif, ça dépasse ta personne, tes intérêts singuliers. Dans une telle configuration sociale et politique, tu gagnes des libertés. Tu peux taguer sur les vitrines des banques qui réclament, elles, les droits des entreprises privées, le droit à l'écocide°, à la précarisation° impunie ; tu peux bloquer les autoroutes pour obliger à réfléchir aux violences conjugales et aux violences de genre.

Les lendemains, tu te retrouves à marcher aux heures de pointe, au milieu d'une masse d'individus isolés qui se chargent de leurs petites affaires. Une masse de personnes qui, au final, se contrôlent mutuellement : tu ne peux plus crier, taguer, obliger les multimilliardaires à partager, à cesser leurs génocides commerciaux.

Quand on fait le compte, on n'est pas beaucoup à ressentir ces sensations, parce qu'on n'est pas beaucoup à crier ou à ouvrir des squats avec les personnes sans domicile fixe. Alors un écart



se creuse entre ton équipe et le reste du monde qui te paraît si incompréhensible et insensé. Tu sais que ta représentation de l'espace est toute particulière. Tu aimerais la partager avec toutes ces passantes, mais ce n'est pas possible. On nous a sacrément bien dressés.

Alors tu continues à marcher. Devant la gare, des potes se sont fait arrêter, devant ce commissariat, on les a attendus pour les accueillir chaleureusement à leur sortie, sur cette place j'ai dansé les seins à l'air, derrière ce buisson, j'ai lancé une bonbonne et un pochoir quand j'ai vu des flics, dans ce bar, j'ai bu un thé chaud pendant un blocage en plein hiver, dans cette rue j'ai compté les keufs mobilisés pour prévenir des camarades qui préparaient une action, dans cette autre rue j'avais plus de voix tellement j'ai crié, ce grand bâtiment vide depuis des années, on a essayé de l'occuper — dans les toilettes du dernier étage, il y a de l'eau courante.

Dans cette ruelle, j'ai pu lire :

*NI*

*UNA*

*MENOS*

en majuscules A4 rouges sur du papier blanc, collé à la hâte sur un mur qui se trouve à 20 mètres du commissariat. Et ce collage me remplit de chagrin autant que de force, il me fait monter des larmes enragées pour toutes les personnes que j'aime et toutes celles que je ne connais pas.

Ça me donne envie de refaire la façade de tous les immeubles de la ville. De hanter tous les murs jusqu'à ce qu'on ne puisse plus regarder ailleurs, puisqu'il n'y aura plus d'ailleurs, jusqu'à ce qu'ils ne s'entendent plus penser, puisque nous serons partout. Dans toutes les rues, je veux qu'il y ait des actes de déprédation qui soient des œuvres d'amour. Je rêve d'un acte d'empathie général et d'une insurrection commune.



**4. They don't see us**

**Ils ne nous voient pas**

**Aladin Dampha**  
**Transcription d'un entretien oral**  
**(traduit de l'anglais)**  
**janvier 2021**

J'AI COMMENCÉ à organiser des actions contre la violence policière en Suisse avec Jean Dutoit<sup>8</sup>, un collectif luttant pour les droits des personnes sans-abri. Tout a commencé dans un lieu appelé le Sleep-in. Là-bas, il y avait beaucoup de gens, principalement des réfugiéexs, des migranxtes, la plupart d'Afrique de l'Ouest, surtout du Nigeria et de Gambie. À un moment, le Sleep-in est devenu bien trop petit pour accueillir tout le monde. Alors, un mouvement a émergé, composé de nous, les gens qui dormaient dehors, et du personnel du Sleep-in. On s'est misexs d'accord pour ouvrir un squat touxtes ensemble. La première maison qu'on a occupée se trouvait dans le quartier de Fourmi, à Lausanne. On y a passé trois semaines et on est partiexs, parce que la maison devait être détruite pour construire une école. Il y a quelques jours, quelqu'un m'a dit que les lieux sont toujours vides. On a déménagé dans l'ancienne usine heineken à Renens. On y est restés toute une année.

C'est là qu'on a commencé à militer contre les injustices et les violences policières. En luttant pour les maisons du collectif Jean Dutoit, j'ai eu la possibilité de rencontrer des officiellexs. C'était un peu risqué, mais il fallait qu'on les confronte à nos problèmes, pour leur expliquer nos revendications. On a décidé de prendre ce risque parce que ce n'est pas juste que ce soient toujours des personnes blanches qui soient toujours en première ligne, qui disent aux officiellexs ce dont on a besoin, alors qu'elles ne vivent pas dans ces maisons. Alors, je faisais toujours partie de ces discussions, j'ai été impliqué dans la plupart des négociations politiques. J'ai même eu ma tête dans le *20 Minutes*. (*Rires.*)

---

8. Pour un historique de ce collectif, lire *Jean Dutoit en lutte* [n° 23].

De là, j'ai rejoint d'autres luttes, des collectifs qui se battent contre le racisme et contre le système carcéral. Je fais partie d'un soundsystem qui fait des collectes de fonds pour les personnes en prison qui n'ont pas de moyens ou de famille pour les soutenir. On fait des fêtes, on récolte de l'argent pour elleux, on leur achète du crédit pour leur téléphone, du tabac, des trucs, des piles. On trouve même des avocaxtes, quand c'est nécessaire.

Ensuite, on a fondé le collectif Kiboko pour récolter des témoignages à propos de la brutalité policière, en se demandant comment on pouvait les rendre publics. On voulait lancer quelque chose pour la défense de nos droits face à la police. Beaucoup ne connaissent pas leurs droits. Les témoignages racontaient deux ou trois crises, comment la police les a gérées et ce qui était juste ou non. Ça a sensibilisé sur les expériences des Noirexs et comment iels peuvent se comporter quand la police est dans les parages. Plusieurs personnes du collectif ont suggéré d'en faire un film sur la situation et sur les modes d'action disponible pour combattre le système. Le film s'appelle « No Apologies », il donne la parole à de nombreuses personnes à propos de leurs expériences avec la police, comment iels ont été confrontéexs à la brutalité, à la discrimination, au profilage racial, à l'injustice et à la violence.

Quand je suis arrivé en Suisse, j'ai été surpris de remarquer que la plupart des gens n'ont aucune idée de comment faire face à la brutalité et qu'iels ne connaissent rien de leurs droits. Quand on n'a pas de papiers, on n'a absolument aucun privilège et aucune arme face à la police. On se sent entièrement responsable de tout ce qui nous arrive parce qu'on n'a pas le droit d'être là. Mais en tant qu'être humain, on a le droit d'être là où on veut.

Maintenant, malgré le fait que j'ai le droit de vivre en Suisse, la situation n'a pas vraiment changé. La police est toujours violente avec moi, comme avec beaucoup de personnes noires ; ils nous voient toujours comme des personnes sans droits. Je vis toujours la même violence, sauf que maintenant je peux résister d'une certaine manière.

Une fois, j'étais en Italie et j'ai pris le dernier train de Milan pour la Suisse. C'était aux environs de 19 heures. J'avais tout avec moi : mon ticket, ma pièce d'identité, mon passeport. J'avais un petit bagage parce que j'avais passé deux jours seulement en Italie. J'étais le seul Noir dans le wagon. Un contrôleur m'a demandé mon billet, je lui ai tendu avec confiance. Je me souviens que je regardais un match de foot sur mon téléphone. Il a directement fait un signalement aux douaniers, en disant littéralement :

— Il y a un homme noir dans le train.

J'ai vu deux officiers de police des douanes s'approcher et me parler en allemand. Je leur ai dit :

— Je ne parle pas allemand.

Ils m'ont parlé en Italien. Je leur ai répondu :

— Oui, je vais à Lausanne.

Ils m'ont demandé mes papiers. J'ai dit :

— Non, pourquoi ? Je suis assis au milieu du train, ça n'est pas comme si j'étais la première personne que vous voyez en ouvrant la porte. Il y a d'autres personnes dans le wagon par lesquelles commencer si vous voulez faire des contrôles d'identité.

Ils m'ont répondu :

— Oui, mais nous devons vous fouiller.

— Non, contrôlez d'abord les gens là-bas avant d'arriver à moi. Ça serait juste pour tout le monde.

Mais ils ont insisté, ils devaient me fouiller. Ils m'ont fait arrêter mon match de foot et éteindre mon téléphone pour que je leur montre mes papiers. Ils voulaient juste montrer aux gens qu'ils faisaient leur boulot. Je leur ai montré mon passeport gambien. Je savais que si je leur montrais ce passeport-là, ils n'auraient pas ce qu'ils voulaient. Alors j'ai décidé de saboter leur journée et de leur faire perdre leur temps.

J'ai insisté avec mon passeport gambien, il a dit :

— Vous devez me suivre.

— Non, je ne dois pas vous suivre. Rendez-moi mon passeport et je vous donne ce que vous voulez.

Il a demandé :

— Qu'est-ce que vous voulez me donner ?

— Rendez-moi mon passeport et je vous donne ce que vous voulez.

Finalement, je lui ai montré mon permis B, mais ça ne s'est pas arrêté là. Ils ont pensé que c'était un faux. Ils ont essayé de le contrôler, d'appeler des numéros et ils se sont rendu compte que tout était en règle. Le contrôleur a dû me rendre mon bagage et mes affaires.

Je lui ai dit que s'il était allé contrôler d'abord d'autres gens avant de se précipiter vers moi, il aurait peut-être trouvé des Blanchexs sans papiers valables. Il a refusé de parler de ça. Quelques minutes plus tard, quand il est parti, un homme italien assis à côté de moi m'a dit :

— On n'a pas de papiers suisses, on est Italiennexs, pourquoi il ne nous a pas contrôléexs ?

— Vous n'êtes pas noirexs et vous êtes européenexs, il s'en fout.

— Oui, mais on est en Suisse, toi tu as des papiers plus valables que les nôtres, nous on n'est pas Suisses.

Une autre histoire. C'était à Lausanne. Ma machine à laver était en panne, alors je suis allé dans un lavomatic près de chez moi où je devais attendre une heure. J'ai décidé d'aller à la bibliothèque à Chauderon pour passer le temps. J'ai regardé un film et, en revenant, devant les escaliers qui mènent à l'arrêt de bus, j'ai hésité sur le chemin à prendre. Un flic m'a vu. Parce que j'étais hésitant, il a cru que j'essayais de lui échapper. Il s'est précipité vers moi :

— Contrôle ! Vous essayez de m'éviter ; vous vendez de la drogue ici.

— Quoi ?

— Oui, vous dealez ici.

— Non, je ne vends pas de drogue. C'est juste que j'avais une heure à attendre pour que ma machine à laver se termine.

— Ouvrez votre sac !

J'ai dit non. Il m'a plaqué contre le mur, rapidement et violemment. Une amie a vu la scène, elle est venue vers moi et a demandé :



— Vous lui faites quoi ?

— Il vend de la drogue.

Il m'a dit :

— Allez, tu mens.

Je lui ai montré mes papiers, j'ai pris mon permis dans mon porte-monnaie et je l'ai jeté par terre. Il l'a ramassé et m'a dit :

— Pourquoi est-ce que tu l'as jeté par terre, tu voulais t'échapper en courant ?

— Non, je ne veux juste pas être poli avec vous. Vous avez mes papiers, mais vous n'en avez rien à foutre.

Il a refusé de voir mes autres papiers, refusé de parler avec nous et nous a dit de bouger de là. On ne voulait pas partir parce que cet endroit ne lui appartient pas. C'est devenu marrant parce que tous les gens de l'arrêt de bus ont commencé à s'arrêter pour nous regarder. C'était trop cool parce que ça nous a donné plus de confiance : les gens voyaient comment la police se comporte, iels voyaient que ça n'est pas juste et qu'il n'avait aucune preuve pour m'accuser. Il a parlé de drogue alors qu'il n'y avait pas de drogue. Les gens pouvaient voir mes papiers. J'étais très heureux. Pour la première fois, j'étais confronté à la police avec des témoins<sup>9</sup>. Le flic a eu l'air stupide et tout le monde a vu à quel point son comportement était injuste.

Avant la sortie de *No Apologies*<sup>10</sup> en 2015, quelques policiers me connaissaient déjà. C'est pour ça que je n'avais pas peur de participer et d'apparaître dans le film. Certains flics, chaque fois qu'ils me voyaient en ville me criaient : « Dampha, je t'ai dit, je ne veux plus te voir ici. » Dans l'espace public. Parfois ils m'embarquaient dans les toilettes publiques, parfois ils me frappaient, me laissaient seul dans des gares, tout ça sans aucune charge. Ils m'ont beaucoup fait souffrir. Maintenant que j'ai des papiers, chaque fois que je croise ces keufs, je leur demande de me contrôler.

9. *Surveiller la surveillance* [n° 55] essaie de renverser le rapport de pouvoir avec la police.

10. Les informations relatives à ce film se trouvent sur : <https://noapologiesfilm.com>

J'espère que le film *No Apologies* aidera à modifier les relations de pouvoir. L'idée était de changer l'état d'esprit de ceux qui nous considèrent comme des moins que rien. La plupart des gens en Suisse ne veulent pas bouger le petit doigt pour aider, pour lutter. Les gens parlent constamment de la brutalité policière en France ou aux États-Unis, mais continuent de penser qu'en Suisse « c'est cool ». Mais la Suisse n'est pas cool, la Suisse est violente et personne ne veut le voir.

Quelque part, j'espère que ce film va effrayer la police. Mais évidemment, le film lui-même n'a pas créé de vraie protection. Un film ne peut pas modifier tout un système basé sur la violence qui maintient les gens dans la précarité. Les personnes sans-papiers ne peuvent pas avoir de job, le seul endroit où elles auraient le droit de travailler, c'est en prison. Elles se retrouvent souvent en prison parce que c'est illégal d'être dans la rue et qu'elles ne peuvent pas payer les amendes<sup>11</sup>. En prison, elles gagnent genre trois francs par heure. En sortant de prison, elles ne peuvent pas travailler légalement. C'est un cercle vicieux. Elles peuvent aussi trouver des jobs illégaux, mais quand tu vis comme ça, chaque jour est dangereux<sup>12</sup>. Le système est fait pour garder les personnes sans-papiers dans des endroits spécifiques de la ville, c'est une décision politique. Tout est fait pour que les Noirexs se sentent en insécurité.

Les gens parlent constamment de ce qui est arrivé à George Floyd aux États-Unis. Mais il est arrivé exactement la même chose à Mike Ben Peter à Lausanne. Les médias suisses ont beaucoup plus parlé de Floyd en quelques mois que de Mike en des années, alors qu'on se bat pour que la justice soit faite pour Mike depuis longtemps. Si un homme noir tirait sur un flic suisse blanc, ça serait dans tous les médias pendant au moins un an. Mais si un flic blanc tire sur un homme noir, on n'en parle pas vraiment parce que, bon, c'est

11. Pour une description plus complète de cette pratique administrative, lire *L'absurdité des amendes qui permettent de socialiser un peu* [n° 34].

12. Pour un autre récit d'expérience du danger pour une personne migrante et racisée, voir *L'histoire d'une lutte* [n° 16].

juste un homme noir. C'est comme ça que le système fonctionne et il inclut la justice et les avocaxtes.

Imagine, la police t'arrête avec un gramme de weed, la police ne vient même pas devant la cour pour témoigner. Je connais un mec noir qui s'est fait choper avec un gramme de weed, un officier de police a écrit une lettre pour témoigner qu'il l'avait attrapé alors qu'il n'était même pas présent au moment de l'arrestation. Le mec noir est devant la cour, devant unex juge, mais tout le système continue à penser que la police dit la vérité. La police ne se retrouve jamais devant unex juge, elle écrit juste des lettres. Les juges pensent encore que « les flics ne mentent pas ». Quoi qu'il arrive, quoi que tu dises, leur décision est déjà prise.

J'ai une autre histoire de flics qui mentent. Quand on squattait l'usine à Renens, la police nous attendait toujours vers l'arrêt de bus. Une fois, j'ai sauté dans le bus et deux policiers, en civil, m'ont sorti de force. Ils m'ont fouillé et n'ont rien trouvé. Mais ils m'ont embarqué dans une petite station pas loin et m'ont enfermé. Un flic a pris le téléphone et je l'ai entendu dire :

— Il a deux grammes de weed.

Alors j'ai dit :

— Non, vous mentez, je n'ai pas de weed, vous venez de me fouiller.

J'ai passé la nuit là-bas et, au matin, ils m'ont emmené dans un plus grand poste de police, pour pouvoir faire un scanner intégral. J'étais là :

— Merde, vous avez menti en disant que j'avais deux grammes de weed et maintenant vous m'emmenez ici comme si j'étais un grand criminel ? J'aurai ça sur mon casier jusqu'à la fin de mes jours ?

Ensuite, ils m'ont relâché et le lendemain, au même arrêt de bus, les deux mêmes policiers m'ont contrôlé à nouveau. Je leur ai dit :

— Sérieusement, vous m'avez contrôlé hier et vous avez menti. Vous allez faire quoi maintenant ?

Ils ont juste répondu :

— C'est notre boulot, notre patron nous demande de faire ça.

— Non, ce n'est pas votre job et votre patron n'est pas là. Ici, il n'y a que vous et moi.

C'est juste un exemple, je sais que beaucoup d'autres sont dans cette situation, se font arrêter pour des choses qu'ils n'ont pas faites. Tu peux te retrouver en prison pour un gramme de weed. Quand ils ne peuvent pas te mettre en prison parce que tu n'as pas de papiers, ils mentent et disent que tu avais de la drogue sur toi. C'est illégal, mais ils le font tout le temps. Quand on parle de statistiques sur les personnes noires arrêtées et mises en prison, on parle principalement de situations comme celle-là : des innocentes en prison à cause de flics menteurs. C'est ça la Suisse.

La violence en Suisse, c'est la violence de l'État et l'État n'existe que grâce au peuple. Bien sûr qu'il y a des gens en Suisse qui aident, qui tendent la main. Mais l'État lui-même nie l'existence de certains réfugiés. Pour moi, les Suisses, individuellement, sont cools pour la plupart. Mais du point de vue de l'État, c'est toujours plus dur pour ceux qui n'ont pas de droit, qui n'ont pas la priorité. Les décisions de l'État ne sont pas en faveur des Noirex ou des gens de couleur. Il ne les considère pas.

Dans la vie quotidienne, tu peux saboter un contrôle de police en faisant perdre du temps aux flics. Mais pour moi, on a besoin de balayer le système dans son entier, parce que le système est pensé pour opprimer ceux qui ont le moins de privilèges, ceux qui ne sont pas suisses, les minorités, les Noirex.

Peut-on vraiment lutter contre un système qui emprisonne les gens sans raison ?<sup>13</sup> Nous devons utiliser nos esprits, nos voix, nos stylos, notre art pour dire ce que les gens traversent. J'espère que beaucoup vont lire ce livre et que d'autres feront des chansons ou des films. Il faut tout changer en armes. Pensons à notre place dans la société : qu'est-ce qu'on peut faire ? Si on est un ex-avocat, on peut faire beaucoup.

---

13. D'autres textes dépeignent les luttes anticarcérales : *Brisons l'isolement* [n° 20] et *Swiss made prison system* [n° 53].

Pour conserver sa légitimité, le système s'est construit en cachant des choses. On doit montrer la vérité et la reconstruire. Changer tout et changer la police. Pourquoi est-ce qu'elle n'est jamais punie ? Arrêtons les flics et jugeons les flics. Ça devrait être simple et facile. Vous m'arrêtez pour un gramme de weed ? Et vous, vous tuez un homme noir sans que rien ne se passe ? Vous ne faites jamais face à unex juge ? Est-ce qu'on parle des mêmes lois ici ? Les flics qui ont tué Mike travaillent toujours dans les rues de Lausanne. Tant qu'on ne les jugera pas, la police se sentira en parfaite impunité.

Les gens disent que les policiers sont mauvais (et c'est la version polie), parce que si tu es une bonne personne, tu ne choisis pas de devenir flic<sup>14</sup>. Si tu es une bonne personne, tu ne choisis pas de devenir quelqu'un qui peut dire « je t'ai tué, rien ne s'est passé et je peux vivre avec ça ».

---

14. Un collectif de copwatch° partage des réflexions sur l'ordre policier dans *Spectacle nulle part*. Care partout [n° 23].



## 5. La piraterie n'est jamais finie

**Une conversation sur un tchat  
en ligne lié à Anonymous**

**Anonyme  
Transcription adaptée  
d'une conversation virtuelle  
décembre 2020**



[ONLINE.channel1407#j8.private.]

[XX.XX.2020]

~ --armor

~ --bash/reset

[Y] : salut X ça va ?

[X] : moyen et toi ?

[Y] : ça va, pourquoi moyen ? 😊

[X] : je sais pas, avec le Covid, c'est chaud, les politiques du canton, on se sent en prison

[Y] : bon c'est normal, ça me choque pas de protéger les personnes les plus vulnérables

[X] : non bien sûr, mais on n'a pas besoin de keufs, on a besoin de fric dans les hôpitaux publics et de couverture médicale gratuite

[Y] : c'est clair

t'as du temps ?

on parle un peu de toi et de quelques actions, pour ce livre, là ?

[X] : je suis chaud 😊

par contre je sais pas du tout écrire

je suis vraiment mauvais

genre je saurais même pas expliquer mes propres actions

ce que je fais

c'est tragique mdr

[Y] : t'inquiète, je corrigerai un peu l'orthographe et la syntaxe 😊

pour le texte, on peut faire plein de formats

limite on fait une version adaptée de ce qu'on se dit

au pire je te pose des questions et on dit que cette conversation

c'est la participation ?

[X] : je comprends pas

[Y] : bah on met ce qu'on se dit dans le livre  
genre dialogue de théâtre mdr

[X] : ouais ok, mais tu connais les règles du tchat

[Y] : ouais, pas de souci, c'est un peu les mêmes dans le livre  
le but c'est pas de faire un annuaire pour la police

[X] : lol

ouais je veux bien confesser mes péchés alors  
mais vous avez fait ça en mode *safe* ?

si toutes les personnes qui brûlent des trucs sur cette planète  
vous écrivent par mail vous êtes surveilléexs dans dix minutes

[Y] : déjà c'est relativement localisé autour du pays et on fait le maxi-  
mum pour que ce soit *safe* numériquement<sup>15</sup>  
d'ailleurs tu serais ok de me dire ce que tu penses de notre pro-  
tocol

[X] : ouais

[discussion technique peu intéressante]

le protocole est bien

bravo baby

[Y] : tu veux commencer par te présenter ?

[X] : bof

honnêtement, qui je suis, c'est pas dingue

[Y] : le forum sur lequel on tchate, là, c'est un lieu d'échange sur l'ac-  
tivismisme numérique et le hack, relativement sécurisé, faudrait  
que tu présentes cet endroit et ce que tu appelles « faire des  
trucs »

[X] : bah ici c'est un repère de clowns qui bricolent des trucs pour  
essayer de détruire le système capitaliste  
mais plus sérieusement c'est une zone d'échange qui a été créée  
par plein de gens et qui est modérée par d'autres gens  
c'est souvent des personnes qui ont été actives pendant les  
grandes années des Anonymous, je sais qu'il y a des anarchistes

---

15. Pour tenter désespérément de communiquer de façon plus sécurisée, lire *Camouflage dans l'infosphère* [n° 40].

et des communistes de partout, des trolls° qui servent à rien, des flics, des révolutionnaires mexicains, plein de monde

[Y] : et toutes ces personnes sont des hackeureuxses ?

[X] : bah tout le monde est unex hackeureuxse

faut pas croire que tu peux arriver et faire de la magie et bada-boum les gouvernements tremblent

disons qu'ici ça s'organise

[Y] : lol ok

quand est-ce que t'as commencé à militer en ligne ?

[X] : y'a trois ou quatre ans je pense

bizarrement c'est venu de rencontres IRL°

même pas de rencontres en ligne

en Suisse alémanique, pour pas être trop précis

mais depuis, je fais que des trucs depuis le net

je déteste les meetings en vrai

les hackerspaces° ou les hackathons°

c'est de la merde

c'est toujours au final des pros de la sécurité qui vont finir par

faire des trucs qui servent des intérêts contre-révolutionnaires

iels se rendent pas compte qu'iels se font récupérer en fait

[Y] : tu te définis comme révolutionnaire ?

[X] : bien sûr, pas toi ?

je sais pas trop, libertaire, crypto-anarchiste, quelque chose comme ça

[Y] : on peut être révolutionnaire sur le net ?

[X] : j'ai envie de dire oui, mais j'en suis pas si sûr

c'est quand même de plus en plus difficile de faire des trucs

à cause de plusieurs trucs

déjà, plus les systèmes se complexifient, plus il faut devenir spécialiste des trucs

par exemple, plus une boîte ou une agence gouvernementale est grande, plus elle peut se payer des pros à tous les niveaux et

en général les *black hats*° ont pas la même force de frappe

ensuite, c'est aussi que le pouvoir, c'est de plus en plus virtuel

la Silicon Valley sera bientôt plus puissante que les États et les multinationales classiques

donc notre marge de manœuvre se réduit avec les années tu vois

[Y] : pourquoi ?

[X] : parce qu'iels décident toujours plus de ce à quoi ressemblent les communications, tout le réseau, toute la connexion des machines et l'interaction avec les utilisateurixes

quand tu commences à t'y connaître, tu sens particulièrement bien la prison qui se referme, mois après mois, année après année, les sites sont toujours mieux protégés

c'est de plus en plus dur d'être anonyme ou de bidouiller des trucs

de se promener là où t'es pas censéex être

ce qu'il se passe dans le cyberspace, c'est un peu comme si, dans le vrai monde, les gens acceptaient d'être masqués, puis acceptaient que les rues soient toutes surveillées, puis acceptaient de plus pouvoir sortir de chez elleux sans décliner leur identité, puis acceptaient de ne plus avoir le droit de marcher où iels veulent dans leur ville... ☹

[Y] : lol

[X] : puis t'apprends que y'aura un keuf dans chaque rue, puis devant chaque maison et finalement t'acceptes que y'ait un keuf qui vive avec toi tout le temps

c'est ça qu'on ressent avec l'évolution du net ces dernières années

demande à des militanxtes *offline* comment iels arriveraient à militer avec un keuf affecté directement dans leur maison

et bientôt, avec tous les objets connectés, y'aura plusieurs keufs par maison, un keuf dans le frigo qui regarde ce que tu manges,

un keuf dans les chiottes qui regarde ce que tu chies, un keuf dans ton bureau qui regarde ce que tu écris

et tous ces robots-keufs communiquent instantanément les données vont très vite

et l'analyse de ces données va de plus en vite aussi  
 ça on le dit moins  
 c'est pas tout de récolter des millions de données  
 encore faut-il leur donner du sens pour des humains  
 il faut les compiler  
 repérer ce qui est utile  
 et les intelligences artificielles font ça de mieux en mieux  
 il y a de moins en moins de failles ou d'erreurs humaines dans  
 la surveillance  
 alors que c'est le principal truc que les hackeureuxses peuvent  
 exploiter

[Y] : en gros, les robots sont de plus en plus doués pour rendre les  
 données humaines compréhensibles aux humains

[X] : oui

[Y] : donc le hack militant est en train de disparaître ?

[X] : oui et non

on se bat quand même

[Y] : on parle un peu des actions que t'as pu faire ? t'as commencé  
 par quoi ?

[X] : franchement j'ai pas fait une suite de trucs logiques

j'ai papillonné ici et là

un peu comme tout le monde dans la communauté

je me suis intéressé au *hardware*, puis je me suis intéressé  
 aux applis, puis forcément aux langages de programmation,  
 au langage machine, aux logiciels libres, à la cryptographie,  
 aux ondes

je suis spécialiste de rien

mais plus je découvrais ces trucs, plus je commençais à envisager  
 leur intérêt politique

et puis quand j'étais plus jeune, Anonymous me faisait pas mal  
 rêver

[Y] : t'as jamais été déçu ?

[X] : bien sûr

c'est une déception permanente Anonymous 

lol  
mais c'est vraiment personne  
ou tout le monde  
et y'a une majorité de connards de trolls  
bon j'avoue qu'au début, j'étais un peu un troll  
j'aimais bien foutre la merde  
mettre des trucs à l'envers pour voir ce que ça faisait  
cracker le facebook du mec *bully* et violent de mon gymnase  
pour exposer sa vie de merde d'agresseur  
mais j'ai jamais trop été le cliché du geek sans amiex

[Y] : et tu t'es politisé comment ?

[X] : en lisant des trucs je crois

en voyant les actions les plus politiques d'Anonymous  
en allant à des manifs un peu  
mais les manifs ça me fait pas mal flipper lol  
je suis pas très courageux dans la vraie vie  
et puis j'ai un taf donc voilà  
c'est plus commode de hacker la nuit  
bref voilà, j'ai commencé à traîner sur les forums et à participer  
à des trucs

[Y] : ça te dit de me raconter des actions possibles, des gestes politisés en ligne qui ont marché ?

[X] : ouais, mais pas dans le détail

il y a des trucs qui se savent pas encore  
vaut mieux les garder scred

[Y] : bien sûr, commence par le cadre : comment on fait pour agir ?

[X] : comment on se met à hacker, il y a pas de règles, faut s'intéresser aux machines et bidouiller et voilà

jamais viser trop gros

toujours se coordonner à plusieurs

jamais rien dire sur toi

ne pas bouger avant d'être sûr de ce que tu fais et des traces  
que tu laisses

après, pour moi, le mieux c'est de comprendre les systèmes,

d'identifier la cible et d'être patiente, tout en guettant ce qui bouge à l'international

le mieux, mais on va en parler je pense, c'est d'infiltrer un réseau, par exemple l'intranet d'une entreprise ennemie, et les surveiller patiemment, pour comprendre ce qu'ils font, voir sans être vu et agir d'un coup, en piratant tous leurs documents ou en vidant leurs comptes

ça tu peux le faire seul, mais en coordination internationale c'est mieux

c'est à ça que servent les IRC°

il y a des gens de partout, d'Inde, de Hong Kong, des USA, de Russie, de plus en plus d'Afrique, des gens qui débarquent et qui disent « voilà dans mon pays il se passe ça et ça, l'État est merdique, les gens sont exploités, il faut agir, attaquer, dénoncer » et il arrive que ça parte en conversation, que ça s'exporte dans d'autres cercles de forums et que ça débouche sur des actions collectives

mais le plus souvent, on va pas se mentir, il se passe rien faut économiser ton énergie

guetter la synergie collective

bon, après, je vais pas rédiger un manuel de hack, mais tu peux faire plein de choses

[Y] : par exemple ?

[X] : le truc classique d'Anonymous c'est de ddosser° des cibles ça veut dire que tu te synchronises à plusieurs, idéalement un petit millier

tout le monde installe un logiciel comme HOIC qui surcharge un serveur de connexions

si t'arrives à planter le serveur qui héberge le site cible, comme un site scientologue ou le site de la NSA, comme ça a été fait par Anonymous, en gros le site devient inaccessible tant que l'action dure, après tu peux faire un communiqué en ligne pour expliquer pourquoi

après les plus fortexs hackent autrement le site et vont en plus

venir ajouter un message qui peut être sur la page d'accueil ou bien dans l'adresse URL  
je me souviens qu'on avait écrit une fois ACAB° dans l'URL d'une agence de keufs aux USA  
je me souviens plus laquelle  
un petit commissariat de campagne qui avait buté des personnes pendant une garde à vue<sup>16</sup>  
bon, le plus important, c'est de faire sortir des informations c'est là que des gens se sont fait un nom, comme Hammond, Manning ou Hamza  
maintenant Chelsea Manning est libre, après 7 ans de prison, elle a fait fuiter les principaux documents *classified* de l'armée américaine qui se sont retrouvés sur WikiLeaks  
Hammond vient d'être libéré, il y a deux semaines, pareil, presque dix ans de taule  
Hamza est encore en taule. Hamza a fait perdre près d'un milliard aux banques américaines et a versé des centaines de milliers de dollars aux luttes en Palestine  
le protocole de Hamza, c'était un *spyware*, un petit virus qui s'infiltrait partout et récoltait les données, comme les mots de passe des comptes bancaires  
faut leur donner de l'amour dans ce texte, à elleux et à touxtes les autres  
Free BX1 ! Free Hamza !  
bref le protocole de ces personnes donne des résultats de ouf mais, même à petite échelle, le vol de données reste le plus intéressant je pense  
pirater des informations  
tu peux soit les diffuser à la presse  
faire éclater des scandales comme les Anonymous ont beaucoup fait  
surtout à l'époque où on soutenait à fond WikiLeaks

---

16. Pour savoir comment d'autres luttent contre les violences après arrestation, lire *Brisons l'isolement* [n° 39].



maintenant c'est plus compliqué, même s'il y a d'autres canaux,  
rien n'a retrouvé la visibilité de WikiLeaks  
c'est probablement le taf le plus important des hackeureuxses  
aujourd'hui  
faire éclater les barricades de la sécurité et l'impunité des puis-  
sanxtes  
après ça suffit pas toujours  
on a révélé que la quasi-totalité des élites mondiales détour-  
naient de l'argent au Panama ou aux Caïmans  
tout le monde s'en doutait hein  
mais là c'était différent, les hackeureuxses et les journalistes  
ont sorti des milliers de preuves, des documents comptables,  
des enregistrements qui condamnent les politiciens, les  
patrons, les sportifvexs, les artistes  
et puis, il s'est juste rien passé  
plouf dans l'eau  
zéro sursaut de conscience de classe chez 99 % des gens  
aucune émeute  
c'est déprimant  
donc il y a l'autre possibilité, plus discrète, ce qu'a fait Hamza  
en gros, tu fais comme les pirates individualistes qui arnaquent  
des privés ou des banques pour gagner de la thune sauf que tu  
reverses la thune dans les luttes  
moi je l'ai déjà fait  
je volais de la thune à des privés riches  
j'ai jamais fait de virement à des ONG  
moi je refilais l'argent volé en cash partout où je passais  
dès qu'il y avait un truc prix libre°  
genre une soirée de soutien antifa  
je lâchais des centaines de francs dans le prix libre lol  
les gens hallucinaient mdrrrr  
bref  
mais la plus belle action que je connaisse à ce sujet c'est ce que  
fait Phineas Fisher, une hackeuse espagnole

elle détourne des milliers de dollars pour arroser de thune les luttes, comme les luttes *natives*° aux USA, les trucs anti-G20, les trucs antiprison et aussi le Rojava je crois (je peux pas être sûr à 100 % d'où vient l'argent)  
mais le plus cool, c'est qu'elle publie des fanzines dans lesquelles elle explique tout son mode d'emploi  
en gros, elle fait ce que je disais avant, elle repère une petite banque, style ces microsociétés qui servent qu'à faire des transactions pour les ultrariches là  
avec des petits scripts de code  
elle infiltre leurs réseaux, leurs boites mails, leurs logiciels de compta ou de transactions bancaires  
personne sait qu'elle est dans leurs réseaux, qu'elle observe tout ce qui se fait, tout ce qui se dit  
elle attend patiemment de comprendre comment fonctionnent les employéexs, les transactions  
et une fois qu'elle est sûre, elle attaque d'un coup, elle lance plusieurs virements internationaux et elle efface toutes ses traces  
c'est un hold-up de haut vol  
c'est souvent de bonnes cibles, ces petites boîtes  
c'est inutile d'essayer d'attaquer des monstres genre UBS ou les services de renseignements  
mais dans ce merveilleux techno-capitalisme mondialisé, il y a beaucoup d'intermédiaires, et les intermédiaires sont fragiles  
toute l'affaire des *Panama papers* a éclaté à cause d'un petit cabinet d'avocaxtes tout pourri, avec quelques employéexs, basé sur un paradis fiscal ; iels avaient une tâche très secondaire dans le réseau de blanchiment, mais leur site c'était un vieux truc bricolé, limite un *wordpress* gratuit mdr  
iels se sont faits infiltrer hyper facilement  
et dans leur base de données, il y avait des fichiers avec des mots de passe d'entreprises sœurs  
et de fil en aiguille

à partir d'une petite faiblesse d'une microsociété  
on a tiré toute la pelote des *Panama papers*  
et bim, voilà comment on passe d'un *wordpress* mal sécurisé  
à l'un des plus grands scandales de l'histoire financière mondiale  
c'est vraiment ça aujourd'hui, lutter en ligne, c'est trouver la  
toute petite faille humaine dans le réseau  
il y a des gens qui ont aussi une technique simple, le *social  
hacking*, en gros tu chopes le numéro d'un ex collaborateur  
de seconde zone, tu l'appelles, tu fais croire que t'es le service  
informatique de la boîte en dissimulant ton numéro, tu chopes  
son mot de passe en lui faisant croire je ne sais quoi, et boom,  
t'as infiltré l'intranet  
ça peut aussi se faire avec du *phishing*° par mail, mais ça tout  
le monde connaît  
souvent, la différence entre le hack de pirate débile et le hack  
révolutionnaire, c'est pas les méthodes, c'est juste les cibles, le  
message politique et là où tu envoies l'argent et/ou les informations  
que t'as récoltés  
plus récemment, avec une technique similaire, on a piraté les  
données de surveillance de la police de Hong Kong en chopant  
les accès d'une start-up qui gérait une sous-tâche de la reconnaissance  
faciale par les caméras posées dans les rues, un clic  
et tu supprimes les fichiers d'identification des manifestants,  
ça a sûrement épargné pas mal de procès  
c'était pas mal cette opération, pas les grandes heures de ce  
qu'on a connu avec Anonymous, un peu chaotique, mais bien  
menée quand même  
le dernier truc qui me semble pertinent et que j'ai un peu fait,  
c'est attaquer tout le monde du hack qui se fait coopter  
les hackeurs militants c'est vraiment 1 %  
il y a des pirates qui la jouent solo  
même pas anars, juste des libertariens insupportables, genre  
qui braquent des banques pour leur pomme

mais surtout, il y a les hackeureuxses du grand Capital  
il y a ceux qui bricolent des logiciels de surveillance, des  
virus-espions qu'ils vendent à la police  
il y a ceux qui testent les failles des sites ou des bases de données  
il y a ceux qui bossent comme détectives privés pour des  
multinationales  
ça c'est vraiment la lie de la communauté, ce que le cyberspace  
a produit de plus merdiques comme individus  
et c'est la majorité  
en vrai, tu peux te faire des fortunes comme ça  
et surtout, tu deviens très riche en toute sécurité et en toute  
légalité  
tu dois pas te planquer en permanence  
tu peux travailler avec le matos surpuissant des boîtes ou des  
entreprises  
il y en a de plus en plus des saletés du genre  
un autre taf révolutionnaire, mais là c'est vraiment réservé  
aux expertes, c'est justement d'attaquer ces programmes-là,  
de les comprendre, de révéler l'ampleur de la surveillance  
mondiale  
ces hackeureuxses cooptées, ces *white hats*, c'est les mêmes  
qui bricolent des programmes de reconnaissance faciale  
dans le cadre d'Anonymous, un truc assez efficace, c'est de soutenir  
les activistes physiques en les aidant à contourner la censure,  
à surveiller leurs machines et leurs serveurs pour voir  
s'ils sont écoutés, à les aider à accéder à des informations  
que le gouvernement dissimule  
dans le cadre des Printemps arabes, il y a eu une énorme mobilisation  
internationale pour soutenir les émeutes, pour contourner  
les pare-feux, déjouer la censure, arrêter les écoutes  
c'est le truc le plus cool je crois, se coordonner à l'international  
pour jouer un rôle de support, un soutien, on enlève une charge  
mentale à pas mal de militantes

pour parler d'autres trucs positifs, c'est arrivé que des hackeureuxses pas très politiséexs se voient misexs au défi de craquer ces trucs, par Anonymous par exemple, alors là leur égo devient utile sur le plan politique, iels passent des heures à essayer de démontrer qu'iels sont les plus fortexs, mais au moins à la fin, on affaiblit les hackeureuxses contre-révolutionnaires

et il y a de plus en plus de taf, le hack se gentrifie, il y a toujours plus d'entreprises qui viennent coopter les petixtes géniexs qui sortent des écoles pour les endoctriner et les mettre au service de la sécurité des riches

[Y] : et c'est quoi les trucs négatifs dont tu parles pas ?

[X] : il y en a plein

y'a la dépression qui frappe, l'isolement social des hackeureuxses, la neutralisation émotionnelle de la génération des enfants du web, l'absence de joie dans la lutte, le fait que tout est mathématisé, mécanisé, inhumain, franchement, il y a des jours où c'est dur 😞

moi j'en vis pas, je refuse de me faire de l'argent, mais c'est encore pire pour ceux qui en vivent, iels ont vraiment plus aucune raison de sortir dehors

il y a la compétition technique, la course à qui est lae meilleur et aussi les trolls, ce qui va ensemble, je connais un hacker militant qui s'est fait balancer aux flics par un collectif de hackeureuxses trolls apolitiques qui voulait juste démontrer qu'iels pouvaient découvrir sa vraie identité, à la base iels s'étaient embrouilléexs sur une connerie, voilà le genre de monde où on traîne

avec ça, il y a les violences sexistes aussi, une atmosphère souvent misogyne ou transphobe, c'est vraiment un monde de mecs imbus, un repère d'*incels*°, un monde où c'est trop lol d'uploader des images pédopornographiques sur des sites pour enfants

heureusement, y'a de plus en plus de cyberactivistes féministes

et queer° qui viennent voler dans les plumes de cet aspect merdique et transformer la culture numérique  
je veux pas faire une image horrible du truc, c'est une contre-culture communautaire, donc il y a plein de dérives et de merdier

mais le vrai message que je veux faire passer, c'est que tout le monde doit apprendre à comprendre au moins les bases, pour arrêter d'être trop contrôlables, trop gouvernables

en vrai, la communauté hack, on s'en fout, c'est une méga minorité, la vraie question sociale du net, c'est la majorité, c'est le fait de donner du pouvoir au peuple par la maîtrise du réseau et de l'information, par la maîtrise du code et des langages de programmation, par la compréhension de la surveillance, du guidage, ne serait-ce que de l'autovalidation de ce que tu penses le problème c'est le fait que les algorithmes t'enferment dans ce que tu penses, ne te présentent que des contenus avec lesquels tu es a priori d'accord, et surtout le fait que c'est complètement la direction que prend le web 3.0, l'internet de demain

pour les gouvernants, c'est super d'avoir des sujets à gouverner emprisonnés dans des petites bulles confortables, y compris les militanxtes de notre côté de la barricade hein

ce truc d'autovalidation algorithmique clive les sociétés, fait que les gens se divisent sur des détails, se rencontrent plus, ça détruit les espaces de sociabilité dans lesquels tu peux constater que les différences sont pas si graves que ça dans la vraie vie pour moi, cette autovalidation par les algorithmes, c'est le plus gros danger technique qui pèse sur la démocratie, je déconne pas, c'est hyper sérieux

d'où l'importance d'une conscience populaire du piège, conscience qui s'acquiert seulement vraiment quand tu commences à comprendre comment fonctionne un algorithme, une base de données, un réseau social

après, quand on arrive à de véritables actions de cyberguérilla, comme celles dont on a parlé, c'est super, c'est un très bon

moyen de résister à l'expropriation capitaliste qui existe depuis toujours et qui se reproduit en mode dérégulation puissance 1 000 sur le web

mais le plus important, c'est que la population se laisse pas avoir par cette transition douce, c'est qu'on fasse circuler suffisamment la connaissance pour que touxtes réalisent qu'iels ne veulent pas avoir un keuf dans chaque maison

[Y] : le mot de la fin ?

[X] :

feu aux prisons  
de béton et de pixels

*Transparency for the powerful*  
*Privacy for the weak*





## **6. L'usure ordinaire**

# Histoire de ville abîmée

Anonyme  
Texte rédigé pour le recueil  
décembre 2020

À 17 ANS, j'ai déjà grave la haine des flics. Je vais cramer la gendarmerie de mon village.

Je décide de lancer un cocktail Molotov sur le bâtiment. J'ai pas encore le permis voiture, je roule en mobylette, sans plaques d'immatriculation. Un soir, je sens que c'est le moment. Je prépare mon cocktail, sans trembler, dans une bouteille en verre, en mélangeant de l'essence avec un engrais chimique qui traîne dans l'atelier de jardin de mon grand-père. Je laisse bien dépasser la mèche en tissu et j'oublie pas de scotcher le goulot pour éviter les appels d'air. Je glisse la bouteille dans un sac à dos, j'enfile un casque de moto intégral, pas celui que j'utilise d'habitude. J'enfourche ma mobylette et je prends la route. Arrivé à l'entrée de la ville, je m'arrête dans un coin, je glisse la bouteille dans la poche de mon manteau. Il doit être une heure du matin et la ville n'est plus complètement allumée. Tout va très vite. Je me gare devant le poste. J'allume le molotov. Je le lance par-dessus la haie. Je prends à peine le temps de le regarder s'éclater sur les marches, un mètre devant la porte, et paf, j'appuie sur l'accélérateur. La bouteille crame les marches devant la gendarmerie, un mètre devant la porte. C'est carrément loupé. Il n'y a presque pas de dégâts. Personne n'en entend parler. Je ne me fais pas choper. À partir de là, je m'améliore.

Je continue à saboter, à créer de l'usure ordinaire. Je ne cherche pas le truc spectaculaire, plutôt le truc qui abîme le système petit à petit, en permanence, ou alors le truc qui décoire. Ça peut aller ensemble : dégrader et décorer. J'ai envie de faire chier les flics, de faire chier l'État. Puis je commence à traîner dans le milieu anarchiste et je rencontre rapidement des gens qui partagent mon goût pour l'usure ordinaire. On commence à faire des tags. Sur les murs,

on laisse des messages simples, contre le fascisme, contre le système. C'est trop bien. On s'éclate. C'est aussi un stress, une adrénaline, on fait un peu n'importe quoi, on ne repère pas les zones d'action avant, on ne s'occupe pas de savoir si on est surveillé. On ne se fait pas prendre. On continue.

On s'organise mieux. On commence à faire attention. Chaque fois qu'on traîne en ville, on note l'emplacement des caméras de surveillance. Au fil des mois, on constitue le plan de la surveillance urbaine, en notant toutes les caméras sur une carte. On l'imprime et on la distribue à toutes celles qui veulent. Avec cette carte dans la poche, tu te sens plus en sécurité, parce que tu sais où est-ce que tu peux taguer, saboter, créer de l'usure. C'est pratique aussi quand tu dois t'enfuir, pour une raison ou pour une autre, ça permet de savoir intuitivement par où passer. Maintenant, si on refaisait le plan, y'aurait des caméras à tous les coins de rue. L'objectif, ce serait plutôt de chercher désespérément une rue sans caméra.

Après, on commence à saboter les horodateurs, les trucs qui servent à payer ta place de parking en ville. C'est assez facile. Il suffit d'enlever la capsule en alu qui ferme les canettes de bière, de l'enrouler dans du papier et de la glisser dans la fente pour les pièces. Les horodateurs se bloquent instantanément. Il y a une sécurité qui s'enclenche et ça devient impossible de payer. Niveau tranquillité, c'est peinarde. Quand on fait ça, personne ne se doute qu'on n'est pas juste en train de payer le parking. On prend l'habitude, dès qu'on marche en ville, d'avoir des capsules pleines les poches et de bloquer toutes les machines qu'on croise. Grâce à ça, non seulement les gens n'ont plus besoin de payer pour la journée, puisque les horodateurs sont rarement réparés avant le lendemain, mais en plus ça fait un manque à gagner pour les villes. Qui est-ce qu'on taxe avec le parking? Toujours les mêmes, comme si ça rapportait vraiment des thunes. On devrait pouvoir se garer où on veut, quand on veut. Pour info, on n'a toujours pas réussi à instaurer une taxe de 0,1 % sur les transactions financières internationales, une taxe qui rapporterait plus de 50 milliards par

an. Bon, aujourd'hui, il y a des horodateurs qui n'acceptent plus que les cartes bancaires. Tu peux glisser des trucs dans la fente pour la carte bancaire, mais c'est plus compliqué. Pour les trucs qui se paient avec un QR Code, comme les trottinettes électriques, c'est plus simple, tu peux gratter le code pour le rendre illisible ou coller du scotch à moquette dessus.

Ensuite, avec des potes, on commence à s'organiser en équipes pour aller démonter des panneaux publicitaires. On fait des petits groupes de deux ou trois personnes et on marche dans la ville pour les saboter. C'est tout simple. Tu dévisses leur cadre, t'enlèves les affiches, éventuellement tu les remplaces, ou tu tagues des trucs dessus et tu remets tout ça en place. Tu risques pas grand-chose. Il te faut juste une clé triangle. Remplacer tous les panneaux des arrêts de bus, c'est quand même grave cool. Après, les gros panneaux électriques arrivent dans les villes, ceux qui affichent en LED. Pour ceux-là, on ouvre les boîtiers et on arrache les câbles à la main. Sur certains modèles, on n'y arrive pas, alors on prend des pinces, mais on flippe un peu à cause de l'électricité. Quand on arrache les câbles à la main, il faut bien tenir la partie haute et arracher depuis le sucre, c'est moins dangereux.

Un autre truc qu'on fait beaucoup avec ces potes, c'est mettre régulièrement de la superglu dans les serrures. On cible souvent les serrures des grillages de chantier, les portes des banques aussi. Grâce à ça, les gens ne peuvent pas aller bosser le matin, ça emmerde bien la direction. Iels sont obligéexs d'appeler une serrurerie. C'est hyper simple, t'as un tube sur toi, tu glisses l'embout dans la serrure et tu vides le contenu. Sur les cadenas, c'est moins utile, parce que ça se coupe plus facilement. On vise souvent les infrastructures de la ville, parce que les gens qui viennent y bosser, les fonctionnaires, s'en foutent particulièrement. On leur fait gagner une journée, un peu de temps de vie. Dans les portières de voiture, la superglu marche bien aussi, mais maintenant, il y a de plus en plus de voitures qui s'ouvrent automatiquement. Aujourd'hui, si t'as encore une voiture qui s'ouvre seulement avec

une serrure, c'est que tu fais probablement pas partie de la classe des gens que j'ai envie de saboter.

Tout ça, bien sûr, c'est de l'usure ordinaire, des actions de faible intensité que tu montes à plusieurs, mais je vais aussi en manif. Je commence à manifester dès que je passe mon permis et que je m'installe en ville. L'avantage des manifs, c'est que t'es protégé(e) par le nombre. Pour moi, c'est important d'utiliser mon privilège dans les cortèges, de taguer, de foutre le zbeul° au nom des gens qui peuvent pas se le permettre, mais qui le feraient s'ils le pouvaient. Il y a plein de manières efficaces d'agiter une manif : foutre le feu aux poubelles, aux arrêts de bus. En dehors des molotov, un bon plan pour faire partir un feu, c'est d'emporter une petite bouteille en plastique d'essence sous ton k-way<sup>17</sup>. Tu la verses discrètement dans une poubelle, plutôt une benne qui a l'air pleine de plastique, le plastique ça brûle bien. Mais faut faire gaffe, si tu mets trop d'essence, si t'as des gouttes qui giclent sur ta peau ou sur tes fringues, tu risques de prendre feu aussi. Pour éviter ça, un truc pas mal c'est d'attacher plusieurs blocs d'allume-feu ensemble avec du scotch. Même, si tu rajoutes une mèche à ton bloc d'allume-feu, par exemple un morceau de tissu coincé dans le scotch, tu fabriques un cocktail molotov à retardement. Quand le cortège passe dans un endroit, tu le glisses quelque part et il s'allume plusieurs minutes après, ce qui peut être efficace pour distraire les flics. Si tu fais ça, privilégie une poubelle, comme ça le feu ne sera pas incontrôlable. C'est efficace pour tout ce qui est manifestation antifasciste, écologiste, pour certaines luttes sociales, pour les droits du travail. Le principal intérêt, c'est de désorganiser le dispositif policier, qui ne sait plus où donner de la tête, alors que les émeutiers s'en foutent pas mal. Le système doit se dire que là, c'est une poubelle qui crame, mais qu'un jour, ça pourrait être une maison ou une usine. Il faut qu'ils gardent bien ça en tête, qu'ils n'oublient pas qu'à la fin, c'est le peuple qui a raison, c'est le peuple qui décidera. Par contre, il faut pas s'amuser à saboter

---

17. *Drones* [n° 1] raconte l'usage d'un feu d'artifice détourné.

et à foutre le feu à n'importe quelle manif. Moi je fais très attention à ça. Dans les manifs qui rassemblent des personnes moins privilégiées, comme les manifs antiracistes, ou alors des personnes pour qui c'est déjà dangereux de participer à un cortège légal, les sans-papierexs par exemple, alors là, il faut surtout pas agiter le cortège ou cramer des trucs, pour pas que ça leur retombe dessus.

En parallèle des manifs, je continue toujours l'usure ordinaire et monte un peu en intensité. Je participe à quelques sabotages de chantiers<sup>18</sup>. On traîne à droite, à gauche et dès qu'on apprend que des engins vont venir pour raser un bout de forêt ou faire des travaux de construction, on essaie d'aller attaquer dans les jours qui suivent. C'est pas compliqué non plus ; faut bien étudier le terrain et il n'y a pas besoin d'en faire des tonnes. Tu ouvres le réservoir, t'y verses du sable ou du sucre et tu sais que le moteur de la machine est foutu, ça leur fait pas plaisir. Ouvrir le réservoir, c'est rarement très difficile, même s'il y a des réservoirs à clé. Par contre, on fait attention à ne pas forcer les bouchons, pour pas que les entreprises se doutent de quelque chose et hésitent à démarrer les machines. Tu forces le bouchon à la main pour les petites machines, ou avec un pied de biche ou une pince pour les plus grosses. À choisir, mieux vaut le sucre, ça fait du caramel, ça donne un petit côté fête au village, ça sent bon la barbe à papa.

Je commence aussi à déboulonner des pylônes à haute tension. L'idée, c'est de faire peur aux entreprises qui gèrent l'électricité. La nuit, on va aux pieds des pylônes et on dévisse les boulons qui sont au niveau du sol. On en déboulonne deux par pied, parfois un peu plus. Ensuite, on va les poser devant la porte des bureaux des entreprises qui gèrent les réseaux électriques. En voyant les boulons, iels savent bien qu'ils viennent de leurs pylônes à haute tension, mais iels peuvent pas savoir de quelle ligne ni de quel pylône. Par contre, iels comprennent que s'il y a un peu trop de vent, leurs lignes pourraient bien se péter la gueule. Alors iels sont obligéexs d'envoyer

---

18. Sur le sabotage, lire aussi *Comment bien rater un contrôle technique ?* [n° 54].

des gens inspecter toutes les lignes, pour trouver les boulons manquants. Certes, tu ne fais pas directement tomber les lignes, mais tu les fais bien chier. Par contre, ces boulons-là sont bien vissés, donc il faut choper des énormes clés, des bras de levier.

En Suisse, il faudrait plus pourrir la ville. Multiplier les collages et les peintures urbaines. Plus il y a de sabotages, plus tu coûtes de la thune au système<sup>19</sup>. Si toutes les personnes motivées allaient faire des rondes de collage ou de tags toutes les deux ou trois semaines, la ville serait transformée. Il y aurait des affiches et des messages partout, ça changerait la donne. On aurait touxtes l'impression de vivre dans une société différente, en pleine effervescence, plus instable et plus créative aussi, moins disciplinée. Une ville transformée en permanence par des actions d'usure, ça inspirerait les gens, ça changerait ton paysage visuel, ça changerait ce à quoi tu penses quand tu prends le métro parce que tu verrais des messages peints tous les cent mètres, des messages qui t'empêcheraient de penser à autre chose. Moi, quand je me lève le matin, je tourne dans la ville, je vais contempler mon travail. C'est la partie la plus cool, regarder le décor urbain qui a changé. Le mieux, c'est de tomber sur d'autres sabotages que des gens ont faits. Ça, ça fait plaisir. On s'inspire mutuellement. C'est beau les villes sales, c'est important de ne jamais obéir, de refuser la vie ordinaire, d'user un peu ce vieux monde qui fait semblant d'être neuf.

#### QUELQUES CONSEILS POUR MENER DES ACTIONS D'USURE ORDINAIRE

- Toujours agir tard dans la nuit et les jours où la vie nocturne est la plus faible (lundi, mardi, mercredi, dimanche).
- Voyager léger, en emportant le strict minimum, si possible dans un seul sac à dos.

---

19. *Piraterie ordinaire* [n° 38] aborde également la question du sabotage.



- S'il y a besoin de lumière, privilégier la lumière rouge, moins visible de loin. Tu peux peindre ta lampe torche.
- Porter des gants, y compris pendant la préparation du matériel, pour éviter de laisser des empreintes. Pour la même raison, avant de partir, toujours nettoyer ton matériel avec un chiffon imbibé d'essence. Ne pas jeter de mégots autour du lieu de l'action.
- Agir en groupe, jamais seul. Pour la plupart des actions, quatre est un bon nombre : deux qui sabotent, deux qui font le guet. Un petit groupe est plus mobile, il peut agir plus vite.
- Essayer de mener des actions avec les mêmes personnes, pour qu'une confiance s'installe progressivement.
- Agir sobre, pour réagir avec lucidité à ce qu'il peut se passer.
- Ne pas voir trop grand. Mieux vaut de petites actions d'usure régulières qu'un gros coup. Les gros coups échouent le plus souvent. C'est beaucoup moins risqué de coller dix affiches en trois nuits, que trente affiches en une nuit.
- Bien étudier le lieu sur lequel on va agir. Prévoir d'effectuer un repérage pendant la journée.
- Réfléchir à l'endroit par lequel on va entrer, et à l'endroit par lequel on va sortir. Prévoir ça permet de mieux anticiper les déplacements du groupe, en envoyant une personne préparer la sortie dès le début du sabotage par exemple.
- Si possible, entrer et sortir de la zone par des accès différents. Si l'on découvre l'entrée du groupe, il pourra toujours s'échapper par une autre sortie prévue.
- Faire attention aux caméras. Si tu dois te cagouler parce que tu vas agir sous une caméra, prévois bien l'endroit où tu vas enfiler ta cagoule, pour éviter que d'autres caméras ne permettent de remonter jusqu'à toi.
- Il existe d'autres dispositifs de sécurité à considérer : alarmes antivols, chiens de garde, détecteurs de mouvements à infrarouge. Si tu veux attaquer un site occupé en permanence, il faudra l'observer longtemps pour comprendre quand et où

la voie se dégage, selon les routines du personnel de sécurité.

- Toujours essayer, dès la préparation, d'être le plus rapide possible.
- Éviter de faire des actions que la police et la justice pourraient facilement lier les unes aux autres. Par exemple, en ne signant pas les tags ou en changeant complètement le style et le contenu de ses affiches ou de ses collages.
- En variant les types d'action, on minimise aussi la probabilité d'un recoupage d'informations. Si tu te fais choper en train de coller des affiches, difficile de prouver que tu es aussi responsable des serrures sabotées il y a trois semaines.
- Saboter peut créer de l'euphorie, de l'adrénaline, mais il faut la gérer. Si tu as peur, si tu fatigues, rentre à la maison et fais-toi un thé. Quand il y a de la peur dans le groupe, les mouvements sont moins fluides, on se met plus en danger.
- Ne pas se mettre de pression, ne pas faire de concours, ne pas y aller si on ne le sent pas, même si c'était prévu.
- Prendre soin les unes des autres, ne jamais mettre de pression sur les autres, ne jamais mépriser ceux qui le sentent pas.

#### DES ACTIONS DE PLUS GRANDE AMPLEUR

##### *Préparer*

Le repérage est essentiel, ainsi que de ne pas se faire prendre en repérant. Use de ton imagination, déguise-toi, trouve de bonnes excuses pour t'introduire incognito et obtenir des informations.

Pose-toi les bonnes questions : à quelle distance est le commissariat le plus proche ? où sont les entrées, les sorties, les ascenseurs ? où sont les caméras ? combien de personnes travaillent ? quand le lieu est-il fréquenté ?

Chaque personne impliquée doit avoir un rôle précis, quitte à oublier la spontanéité. Même ce qui paraît dérisoire (déplier une banderole, etc.) doit être organisé. On improvise le moins possible. Il est important de connaître l'essentiel des personnes qui participent et de savoir qui doit s'occuper de quoi, pour pouvoir réagir au mieux en cas d'imprévu. Plus l'organisation est horizontale et avec des rôles tournants, plus les personnes se sentent impliquées dans l'action. Il faut toujours prévoir une réunion la veille de l'action avec toutes les personnes impliquées. C'est aussi le moment de répéter les rôles et de faire l'inventaire du matériel.

Le plan de base doit inclure un itinéraire vers la cible sans caméras de surveillance, un point de chute ou un parking, un point d'entrée et de sortie de la cible, l'heure et le jour de l'action, le temps que prendra chaque opération

### *Communiquer*

En présence des flics, il est bon de prévoir des systèmes préétablis de communication et des codes simples. Si certains scénarios sont possibles, il faut se mettre d'accord pour leur donner des noms de code (pour signaler que les flics sont arrivés, que l'une ou l'autre éventualité se produit, etc.).

Sur des actions où les personnes sont dispersées et ne peuvent communiquer directement, il peut être utile de mettre en place un numéro de téléphone portable centralisé que toutes peuvent appeler, éventuellement un groupe Signal temporaire, avec effacement des messages<sup>20</sup>. Pour les actions les plus dangereuses, ne pas du tout avoir de téléphone peut être une option. Mieux vaut également se

20. Pour en lire davantage sur les messageries sécurisées, voir *Camouflage dans l'infosphère* [n° 40].

mettre d'accord au préalable sur le mode de décision durant l'action, en accordant aux personnes une confiance et une autorité ou en favorisant la décision collective quand elle est possible, même si sur le coup, elle ne l'est pas toujours.

### *Se sécuriser*

Il faut se fixer un nombre minimal de personnes nécessaires et ne pas agir si ce nombre n'est pas là. La répression va le plus souvent faire peser l'ensemble des charges sur quelques personnes pour faire des exemples. Attention à bien être au courant du type de risques juridiques et des meilleures réponses possibles en cas d'inculpation. Le mieux est de prévoir un topo d'antirépression à communiquer à toutes les participant·es. Durant la préparation, bien appliquer les conseils de sécurité numérique habituels.

Durant l'action, il faut se concentrer sur ce que l'on fait, mais garder quand même un œil sur les autres. Il peut être utile de prévoir des heures précises de rassemblement. Si des personnes manquent à l'appel, mieux vaut chercher à comprendre ce qui leur est arrivé, sans se mettre en danger soi-même. Si l'action ne se passe pas comme prévu, il faut suivre le plan de dispersion de secours, si possible en restant en groupe, au moins en binômes.

### *Documenter*

Il est important de documenter ses actions, d'en garder des traces. Les collages par exemple, disparaissent parfois très vite... Attention à ne prendre aucune photo ou vidéo qui pourrait incriminer les personnes présentes. Le mieux est de bien se renseigner sur la traçabilité des appareils photo. Si on veut utiliser un smartphone,

appliquer les règles d'hygiène numérique. Dans le cas d'abus policiers ou de violence contre les activistes, filmer<sup>21</sup>.

---

21. *Surveiller la surveillance* [n° 55] explique la pratique du copwatch.



## 7. Du sable dans l'engrenage

**Occuper, s'organiser, informer,  
tenir, militer : appel d'R**

**Une militante du Collectif R  
avec des papiers suisses  
Texte rédigé pour le recueil  
août 2020**



SI JE RACONTE mon expérience en utilisant le « on » et le « nous », c'est que ce serait bien prétentieux de dire « je » pour raconter une histoire tissée d'actions, d'ambiances et de décisions collectives dont je n'étais qu'une infime partie. Ce texte n'est qu'un point de vue parmi tant d'autres sur une expérience de lutte de plus de trois ans, qui perdure encore sous d'autres formes.

## OCCUPER

On est début 2015, une année qui restera dans les annales pour le nombre record de demandes d'asile en Europe. L'Italie et l'Espagne sont incapables de s'occuper des nombreuses personnes qui arrivent par la mer, l'accueil dysfonctionne. Les requérantes d'asile vivent dans des conditions indignes. La Suisse, elle, s'obstine à renvoyer systématiquement chaque requérante dans le premier pays européen qu'il a traversé. Comme l'autorise le règlement Dublin°, les décisions négatives sont rendues sans être motivées : de nombreuses personnes reçoivent des décisions traumatisantes de renvoi imminent vers l'Italie.

C'est sur la base de ces témoignages que débute une mobilisation autour de l'idée d'un « refuge », d'un lieu où se cacher pour éviter le renvoi, de l'occupation d'une église<sup>22</sup>. Une église, c'est un lieu où la police ne viendra pas, pas sans faire polémique. Occuper une église, ça fait parler : les soutiens, les oppositions ferventes, les « oui, mais » qui condamnent l'art et la manière. Au moins, ça parle dans la presse, dans la société civile, à l'université où

---

22. *Fuir en exil* [n° 31] raconte cette occupation depuis un autre point de vue.

par la suite un auditoire a aussi été occupé. Cette forte visibilité permet de mobiliser des militanxtes pour se joindre au collectif, organiser des manifestations, etc. C'était aussi un levier pour être entenduexs et entamer des négociations avec les autorités, même si celles-ci ont toujours fermement condamné l'occupation et que les négociations n'ont, dans l'ensemble, jamais abouti.

Cela amène aussi les églises, en tant qu'institutions, à se positionner sur les durcissements de la politique d'asile, sur les renvois dans des conditions inhumaines. Entre dénonciation et charité, elles ne peuvent plus laisser la réalité hors de leurs murs si la réalité y entre sans invitation. Les opinions, les soutiens et les actions de l'église sont éminemment politiques et dans ce cas précis, les liens étaient d'autant plus explicites que le conseiller d'État cantonal chargé de la migration est membre du Parti démocrate-chrétien (PDC).

## S'ORGANISER

Matches de foot, jeux vidéo, ateliers théâtre, bouffes pop' et autres activités se développent au « refuge ». Dans ce cadre, c'est toute une vie collective qui s'organise avec et autour des personnes qui vivent « cachéexs » pour quelques jours, semaines ou mois dans la salle de la paroisse. Cela comprend aussi la récupération des invendus alimentaires, les nettoyages, la définition de règles de vie commune et l'accès aux soins. Des milianxtes et des personnes avec un statut légal se relaient sur place, surtout pour faire écran en cas d'intervention policière, mais aussi pour créer du lien et amener une présence. Les sorties hors de l'église se font uniquement accompagnées pour éviter une arrestation. Les conditions de vie restent malgré tout très difficiles pour les habitantxtes : elles prolongent un parcours migratoire déjà traumatique.

## INFORMER

La mobilisation amène de nombreuses personnes recevant des décisions « Dublin » négatives à venir demander du soutien. Une permanence hebdomadaire se met en place, et, petit à petit, on développe une forme d'expertise orale et collective des pratiques des autorités. La réalité change vite et il faut sans cesse réadapter les informations et les actions.

Durant les deux premières années, les autorités suisses ont un délai de six mois à partir du dépôt de la demande d'asile pour renvoyer les personnes. On en déduit qu'il faut les cacher pendant les six mois qui suivent la réponse négative et la décision de renvoi pour que ce délai soit dépassé et que la procédure puisse être rouverte. L'expérience nous apprend qu'il faut absolument transmettre une adresse de domicile pour chaque personne cachée, faute de quoi elle est considérée administrativement comme « disparue », le décompte de six mois s'arrête et la demande d'asile est en quelque sorte annulée. On contourne cette règle en communiquant systématiquement l'adresse du « refuge », sans risquer d'expulsion puisque la police ne vient pas dans l'église. Au terme du délai de six mois, la procédure d'asile peut alors être rouverte par un simple courrier, puisque la personne a résidé à une adresse connue des autorités, mais n'a pas été renvoyée. Cette stratégie s'est affinée toujours plus et a fonctionné pour environ 300 personnes dans le canton de Vaud. Leurs demandes d'asile sont traitées en Suisse et elles échappent aux renvois vers un autre pays européen.

Par la suite, la situation se durcit et la marge de manœuvre se restreint considérablement. La justice de paix commence à émettre des assignations à résidence qui obligent les personnes à séjourner dans les centres de déportation. Une prolongation étend ensuite le délai de renvoi de six à dix-huit mois, ce qui contraint à se cacher sur une durée quasiment intenable (et toujours sans ressources financières). Finalement, la loi est complètement réformée, de nouveaux centres

d'asile fédéraux sont construits, des centres dont les personnes ne ressortent plus du tout.

TENIR

Les durcissements toujours plus nombreux opérés par les autorités rendent les actions toujours moins utiles. Il devient difficile de trouver du sens à notre présence lors des permanences, alors que l'on ne peut plus rien proposer de concret. Les personnes migrantes viennent toujours nous trouver dans l'attente d'une solution et on répète sans cesse qu'on ne peut rien changer à leur situation. Cela nous force à remettre en question notre posture. On choisit de valoriser l'écoute. Trop souvent, les personnes en demande d'asile disent ne pas avoir la possibilité de s'exprimer. On ne les écoute pas. Ni les employé·e·s qui les « surveillent » et assurent la sécurité ou le logement, ni ceux qui prennent les décisions qui les concernent. Ni parfois les soignant·e·s pour leurs problèmes de santé. Souvent, à leurs proches resté·e·s au pays, iels cachent la vérité pour éviter les inquiétudes ou sauver leur image.

Alors, on change le rôle de la permanence. On répond aux questions concernant les stratégies qu'iels envisagent et on écrit des textes sur les situations qui nous révoltent ou sur notre impuissance. Surtout, on se définit comme un lieu de rencontre. Ce qui nous importe, c'est de tisser des liens avec ces personnes en situation de vulnérabilité. Certain·e·s reviennent régulièrement et l'ambiance est encore plus chaleureuse en petit groupe et avec moins de démarches administratives à entreprendre.

MILITER

Au début, ou à chaque action forte, c'est l'effervescence : une grande visibilité à l'extérieur, beaucoup de choses à faire, à gérer, tout le temps, partout. C'est beaucoup d'espoir, des rencontres, des univers de possibles qui s'ouvrent à l'imagination. Des stimuli qui font

vibrer. La lutte donne du sens à l'existence, de l'épaisseur au quotidien et un sentiment d'appartenance au(x) groupe(s).

C'est épuisant, mais dans ces moments-là, la motivation et l'entrain prennent le dessus. L'immédiateté de l'action ne laisse que peu de place à la fatigue : c'est le sentiment que tout se joue dans l'instant, une notion d'urgence ou d'importance majeure. Combinée à l'absence d'horaires, au mélange entre travail et sociabilité, les limites sont dures à poser, c'est magique, mais cela abîme aussi parfois.

Les actions « fortes » et les moments d'hyperactivité, ça ne dure pas, quelques mois tout au plus. Ils laissent place à des phases de transition, des moments où les membres du collectif travaillent toujours, mais sans grande visibilité. La reconnaissance sociale que l'on tire de ces travaux et ces réunions se situe alors dans des liens inter-individuels : un sourire, une discussion intéressante, une amitié qui se tisse. Pour le reste, c'est un travail parfois peu gratifiant, en l'absence de salaire et à la valorisation sociale restreinte. L'adrénaline ou l'euphorie sont redescendues et il faut continuer. S'installent les réunions interminables, les éternels conflits et alliances internes, les mêmes prises de pouvoir, les mêmes problématiques toujours rediscutées. Dans ces conditions, certains se désengagent. Dont ceux qui sont habitués à une valorisation active de leur travail, via une reconnaissance publique sur la scène politique par exemple. Ou encore ceux qui sont moins habitués au travail domestique gratuit non complimé.

## ÉPILOGUE

Décider de s'arrêter, de dissoudre le collectif ou non, de maintenir certains groupes ou certaines activités ne sont pas des décisions faciles. Le contexte actuel est bien différent de celui durant lequel le Collectif R a commencé à militer. Les CFA, centres fédéraux de l'asile, se situent dans des lieux géographiques isolés et peu desservis par les transports publics. Aucune visite n'est possible

dans ces centres, y compris pour les journalistes ou les associations (hormis l'association mandatée par l'État pour la représentation juridique et encore selon des conditions très strictes). Les liens sont donc presque inexistantes entre la société civile et les personnes requérantes d'asile logées dans les centres fédéraux. Ces dernières peuvent être directement renvoyées depuis les centres, sans avoir jamais mis les pieds à l'extérieur de ces ignobles boîtes noires. La lutte est encore et toujours nécessaire, même si le système veut la rendre impraticable.

Les réalités de l'asile deviennent si dures que plus personne ne veut s'y intéresser.

Il ne reste plus qu'à tout faire exploser.

Allez, viens !

#### D'AUTRES ACTIONS DU COLLECTIF R EN BREF

- Des **mailing lists**, dont une très large (env. 2 000 personnes) utilisée plusieurs fois par année pour relayer des appels à manifester, des témoignages ou des constats sur l'évolution des pratiques des autorités en lien avec les renvois et l'asile.
- Des **autocollants** rédigés à la fin des permanences d'informations aux personnes requérantes d'asile. Chaque semaine, une phrase courte, simple et marquante issue d'un témoignage du jour est imprimée avec la même typographie et identité visuelle sur du papier autocollant. Chaque personne repart avec des autocollants à coller sur son trajet et l'image est parallèlement diffusée sur le site internet. [www.desobeissons.ch](http://www.desobeissons.ch)
- Une **présence** aux audiences de la justice de paix. L'un des durcissements de pratique opérés par les autorités consiste à assigner à résidence des personnes en instance de renvoi. Cela les empêche de se « cacher ». L'issue de l'audience est déjà connue à l'avance, car lae juge prononce l'assignation à résidence sans prendre en considération la situation

individuelle de la personne renvoyée. Nous y avons assisté en tant que public, pour poser des questions à lae juge ou brandir des panneaux dans la salle puis fait une conférence de presse à l'extérieur du bâtiment. Si ces actions n'ont pas eu de portée concrète sur les décisions juridiques, elles rendent visible l'injustice de la procédure. Elles permettent de conscientiser que chaque maillon, chaque rouage de cette machine à broyer des vies qu'est le système d'asile est constitué d'êtres humains qui ont une marge de manœuvre et qui, s'iels s'associaient pour en faire usage, pourrait faire évoluer la situation.

- Des **actions visuelles choquantes** : lors de manifestations, nous nous sommes enchaînéexs pour dénoncer l'usage des chaînes aux pieds qui sont utilisées sur les réfugiéexs, alors qu'il s'agit d'une pratique illégale. Nous nous sommes attachéexs à des chaises et baillonnées pour montrer la violence des vols spéciaux, avons étendu un grillage et des barbelés sur la place de la Riponne pour symboliser la violence aux frontières, et d'autres images symboliquement fortes.
- Des **cartes postales envoyées aux autorités** : envois massifs, avec une sélection de messages communs au recto et la possibilité de signer ou d'écrire au verso.
- Des **tags et des collages**.





## **8. Transformer une prison en centre socioculturel**

# **De l'occupation de Porteous à la négociation**

**Deux personnes actives  
dans Porteous  
Transcription d'un entretien  
septembre 2020**

À GENÈVE, le rendez-vous de la rentrée, c'est la course de radeaux : on construit un radeau avec ses potes et on dérive sur le Rhône dans la joie et la bataille, pendant une bonne heure. C'est une tradition qui existe depuis plus de vingt ans : la première course Intersquat a eu lieu en 1999. C'est une façon de se retrouver entre gens qui luttent pour s'amuser avant de commencer l'année, de reprendre le cours de la vie normale.

Avec le collectif « Prenons La Ville », on ne voulait pas en rester à ce qui nous semblait être l'échec vécu au printemps 2017 : l'occupation avortée après une nuit d'un bâtiment construit il y a vingt ans en plein cœur de Genève pour être une banque, mais jamais investi d'aucune forme de vie. Alors, durant l'été, au milieu des vacances, on a préparé secrètement une occupation pour la fin de la course. La cible était toute trouvée : un superbe bâtiment désaffecté à Vernier, destiné à devenir une prison, inutilisé depuis 22 ans, à quelques pas de l'arrivée de la course.

Malgré un temps plutôt maussade, on était presque une vingtaine de radeaux à prendre le départ, sous les applaudissements d'environ 150 personnes venues nous encourager. L'ambiance était populaire et familiale. À l'arrivée : tâtonnement et cramponnement. On n'était pas vraiment sûre de nous. Quelques fourgons de police antiémeute avaient été aperçus non loin de là et on ne comprenait pas si c'était parce que leur terrain d'entraînement était proche ou si ça indiquait qu'un énorme dispositif se préparait à intervenir. Il y avait de la peur et de l'hésitation. La fuite d'information semblait plus probable que la coïncidence. Et puis, au moment de se lancer,

d'avancer à pas feutrés dans la forêt qui relie le ponton d'arrivée de la course au plongeur servant de point de départ à l'occupation, tout a marché comme sur des roulettes. Quelques personnes ont tendu une échelle, grimpé dans le bâtiment et hissé une banderole sur laquelle apparaissait cette phrase d'espoir : « Nous construisons un monde sans prison ». La soirée s'est poursuivie sous le préau qui s'avance jusqu'au-dessus du Rhône avec un repas, de la musique et la foule venue soutenir l'action. La police locale a pointé le bout de son nez, mais semblait surtout préoccupée par la nuisance sonore : elle a relégué le volet politique à ses supérieurs. Pendant la deuxième nuit, quelques vigiles zélés ont tenté une incursion ratée grâce aux barricades. Le bâtiment était devenu une forteresse. Le lendemain, on s'est surpris à imaginer les activités qui pourraient s'y dérouler, on s'est organisé un programme pour le reste de la semaine. En bref, on s'est installé.

#### LEVER L'OCCUPATION

Pendant les semaines qui ont suivi, il a fait hyper chaud, c'était magnifique. Il y avait tout le temps de la vie, des moments géniaux. Il y avait toujours des gens qui étaient là pour bosser, pour faire des trucs. Puis, peu à peu il a commencé à faire plus froid, il y avait de moins en moins de personnes qui venaient sur place. Il y avait aussi des personnes qui étaient peut-être moins engagées politiquement et davantage intéressées à avoir un lieu où dormir. Au final, c'étaient ceux qui étaient là le plus souvent, parce qu'ils n'avaient pas d'autre choix.

Pendant l'occupation, il y a eu trois pôles. Le pôle des négociations avec l'État, où on faisait toujours attention à se présenter en grosses délégations, pour que tout le monde puisse prendre part aux négociations. Le pôle qui s'occupait de la vie sur place, avec les personnes qui voulaient éviter de trop croiser les politiques. Et enfin, le pôle construction, les gens qui venaient pour faire avancer les travaux. Il y avait évidemment des interactions entre ces pôles.

Au mois de mars, après sept mois d'occupation, les négociations avaient plus ou moins abouti. Enfin, on n'a pas du tout eu l'impression de négocier ; chacunex tenait ses positions. Et finalement, nous avons reçu une proposition.

On nous a proposé de sortir du bâtiment en ayant la possibilité d'avoir deux containers dehors pour qu'on puisse quand même garder un pied sur place. En échange, iels levaient toutes les charges et les poursuites juridiques qu'il pouvait y avoir contre les personnes ayant participé à l'occupation. Aussi, trois places nous ont été attribuées dans une commission qui allait décider de l'avenir de Porteous et iels acceptaient notre revendication principale : la réaffectation du bâtiment à l'Office cantonal de la cohésion sociale qui s'occupe de la culture sous la direction du conseiller d'État Thierry Apothéloz, le retirant ainsi des mains du département de la sécurité dirigé par Pierre Maudet alors embourbé dans plusieurs scandales politiques. Cela voulait dire que le bâtiment aurait dorénavant la vocation de devenir un centre socioculturel plutôt qu'un centre carcéral. C'était déjà une victoire.

On a donc accepté la proposition et levé l'occupation. À cette période, on était une bonne vingtaine, voire un peu plus. Il faisait froid, tout le monde était emmitoufflé, il y avait tout le temps des bougies partout sur la table. C'était une période où j'étais fatiguée. On avait subi beaucoup de pressions. Les négociations étaient épuisantes, toutes ces réunions avec le Conseil d'État dans leur belle salle... En fait, je pense que tout le monde était fatigué. Il y avait aussi moins d'énergie à fournir sur place et, en même temps, la cabane sur le toit venait d'être terminée. J'ai trouvé que c'était un très beau moment, parce que je ne voyais plus forcément où ça pouvait aller. C'était quand même une sacrée réussite et il y avait vraiment l'envie d'en profiter aussi, de continuer à y avoir accès... Enfin voilà, il y avait toutes ces choses qui nous disaient qu'on pouvait quand même avancer dans une direction intéressante. Au final, je pense que les gens ne s'attendaient pas à ce que l'occupation tienne. À la base c'était

un peu un coup de tête : « on fait des radeaux, on accoste et puis voilà... ». Le mouvement « Prenons La Ville » avait déjà fait plusieurs occupations à Genève, mais elles avaient toutes été symboliques, elles n'avaient jamais duré. Du coup, les personnes impliquées n'avaient pas forcément envie de continuer. À cette période-là, il y a aussi eu un très gros changement dans le milieu militant genevois, un changement de génération. Les personnes plus âgées, plus expérimentées, se dirigeaient vers d'autres choses. Certains d'entre eux s'éloignaient temporairement de la Suisse, d'autres avaient des enfants, etc. Et la nouvelle génération n'avait pas forcément envie de s'investir de la même manière que les anciens, en ouvrant des squats par exemple. C'était un moment... très émotionnel. Pendant la discussion où on a décidé de lever l'occupation, tout le monde a pu s'exprimer. On a fait des tours de table et on s'est dit : « on a déjà gagné le fait que ça ne soit plus une prison et maintenant, si on a envie de gagner autre chose, on le fera en essayant une voie plus institutionnelle. »

#### UNE COMMISSION

C'était la première fois à Genève qu'il y avait une commission comme ça. On s'est dit que ça pouvait être intéressant. On avait déjà rencontré Nicole Valiquer<sup>23</sup>, la présidente de la commission. On connaissait aussi pas mal d'architectes, comme Thierry Buache, qui venait de terminer son travail de master sur Porteous et qui nous avait suivis et conseillé depuis le début. Il y avait aussi des gens issus de la culture, des personnes issues des Hautes Écoles, des personnes du patrimoine... Il y avait aussi des représentants de la détention avec l'idée de faire de la réinsertion dans ce nouveau lieu. Et des personnes de l'OCBA, l'Office Cantonal des Bâtiments

---

23. Nicole Valiquer Grecuccio, (1960) « Adjointe scientifique sur les "lieux culturels" chez Office cantonal de la culture et du sport » (in Profil LinkedIn).

et de l'Architecture, sous la direction de Hodgers<sup>24</sup>, et c'est elleux qui ont été les plus difficiles à convaincre au début.

C'était un peu kafkaïen comme commission. On est sorti du bâtiment fin mars 2019 et la première réunion de la commission n'a eu lieu qu'en septembre 2019. Ce sont les temporalités étranges de l'État. Ce qui était ridicule, c'est que jusqu'en janvier, la plupart des personnes qui siégeaient dans la commission n'avaient jamais vu le bâtiment, n'y étaient jamais entrées ; elles en discutaient sans savoir de quoi elles parlaient. Des rapports sur l'état du bâtiment avaient été effectués et montraient une présence restreinte de matières dangereuses telles que le PCB, l'amiante, etc. C'était surtout pour bloquer le processus. Mais à la suite de la visite, en janvier 2020, ça a commencé à se débloquer et l'OCBA s'est montré beaucoup plus ouvert.

L'enjeu de cette commission était de proposer un projet à la fin du processus : soit un projet sur lequel toutes les représentantes de la commission s'accordaient, soit deux projets parmi lesquels le Conseil d'État devait trancher. Finalement, on a réussi à se mettre d'accord. Pour ce projet, on a décidé de partir des nombreuses contraintes de Porteous. Les espaces sont énormes, donc ça ne va pas être possible de chauffer dans un premier temps. L'accès aussi est quand même une sacrée contrainte, parce que le seul accès pour les véhicules traverse les SIG<sup>25</sup>, la station d'épuration des eaux qui est juste derrière. En gros, c'est presque impossible de venir à Porteous en voiture. Et, niveau accessibilité pour les personnes à mobilité réduite, c'est très compliqué. En même temps, c'est une contrainte qui nous oblige à réfléchir sur la mobilité

24. Antonio Hodgers, (1976) homme politique suisse membre du parti des Verts. Il est conseiller d'État du canton de Genève depuis le 10 décembre 2013 et président du Conseil d'État du 13 septembre 2018 au 17 octobre 2020.

25. SIG est l'acronyme de Services Industriels de Genève. Établissement public du canton de Genève, SIG est une entreprise fournissant notamment en eau, électricité, gaz et énergie thermique et responsable des réseaux correspondants. Elle est également en charge du traitement des eaux usées, du traitement des déchets et de la gestion d'un réseau de fibre optique.

douce, qui est une priorité. Pourquoi ne pas réfléchir aussi à une mobilité par le Rhône? À la base, les Mouettes genevoises<sup>26</sup> étaient censées aller jusqu'aux tours du Lignon. Il y a déjà tous les embarcadères...

## UN CENTRE SOCIOCULTUREL

De nouveau, c'est la construction d'un projet à partir des contraintes et de l'expérimentation du lieu. Porteous est un bâtiment difficilement habitable, même si ça aurait plu à beaucoup de personnes. Un temps, il y avait le projet de faire un village de cabanes éparpillées partout sur le site. Mais rendre habitable le bâtiment en soi, c'est un peu utopiste. Du coup, une fois qu'on a mis ça de côté on s'est dit : « bon, qu'est-ce qu'on a envie d'en faire ? ». On a proposé d'en faire un lieu « socioculturel » ; la culture c'est quand même quelque chose qui rassure beaucoup l'État... C'est là où, en tous cas pour moi, ça fait sens de rester dans ce projet, de continuer à essayer de défendre certaines valeurs. En se demandant par exemple de quelles cultures on parle? Ça, ça va être les prochains combats...

Les bases du projet sont déjà posées par le rapport de la commission. Les travaux ne se feront pas durant une seule longue période où le bâtiment serait fermé, mais étape par étape, des activités prenant place dans les parties mises aux normes pendant que les travaux se poursuivent dans les espaces suivants. Cette façon de faire permet également d'intégrer des nouvelles personnes, collectifs, associations de façon organique à mesure que les espaces sont disponibles. Ainsi, on propose plutôt une façon de faire qu'un projet terminé.

---

26. Les Mouettes Genevoises sont un réseau de transport lacustre officiant dans la rade de Genève.



## AUJOURD'HUI

La commission a rendu sa proposition de projet en juin 2020 à la demande d'André Klopmann<sup>27</sup>, le supérieur de Nicole Valiquer. Cette dernière a depuis changé de département, elle fait toujours partie de la commission même si elle n'en est plus la présidente. La présence de l'architecte français Patrick Bouchain, qui a développé l'idée du « permis de faire », a permis l'organisation d'une visite de Porteous en septembre 2020 avec les conseillers d'État concernés par le projet, le Chef du Département cantonal de la Cohésion Sociale Thierry Apothéloz, et aussi Antonio Hodgers. À ce moment-là, on s'est rendu compte qu'Apothéloz n'avait même pas encore eu le dossier entre les mains. Du coup, l'hiver s'est passé au fil des mails pour relancer la commission, on ne savait même pas si elle était terminée, ce qui allait se passer par la suite.

Klopmann, en copie, n'a jamais répondu. Il y avait ces questionnements : sur quoi faut-il appuyer ? quelle pression faut-il jouer ? On a décidé qu'on allait continuer à avancer. Comme le projet est en train d'être validé et qu'il a été plus ou moins accepté par la commission, c'est le Conseil d'État qui doit valider maintenant, et s'il y a des fonds à voter c'est le Grand Conseil. On s'est dit qu'on allait avancer de notre côté et qu'on allait se tourner vers la FPLCE, la Fondation pour la Promotion de Lieux pour la Culture Émergente, pour demander des fonds pour l'aménagement de Porteous et la mise en fonction de la première salle du bâtiment, le Chic and Shlag<sup>28</sup>. De plus, une sous-commission a été formée pour rédiger les statuts de la future coopérative qui gèrera Porteous. C'est ça la stratégie pour le moment.

---

27. André Klopmann, (1961) directeur général a.i. de l'office cantonal de la culture et du sport.

28. Le bar installé au rez-de-chaussée de Porteous.

## LE RISQUE QUE ÇA NOUS ÉCHAPPE

C'est le risque qu'on a décidé de prendre, mais c'est un risque qui était clair depuis qu'on a décidé de sortir du bâtiment. Ce sont des choses qui ont été longuement discutées. Après, on a déjà gagné le fait que ce soit un lieu socioculturel ; tout ce qu'on gagne ensuite, c'est du plus... On l'a vu comme ça. Et ça nous a permis de lâcher un peu la pression, parce que... On était épuisés. Il faut que le temps qu'on passe à monter ce projet, ce soit aussi du plaisir, parce qu'on ne sait pas ce que ça va donner. Il faut que les souvenirs qui mènent à ça soient de bons souvenirs.

J'ai confiance dans le fait que ça va gentiment se mettre en place. C'est un projet qui a quand même reçu un soutien populaire très large et très fort. Maintenant il va falloir être stratégique et trouver des fonds, c'est aussi un bon moyen de mettre la pression sur l'État pour que ça se débloque. On leur propose un projet à trois millions. Avant, pour le projet de prison, ça montait à 22 millions... C'est clair qu'ils ne vont pas mettre de l'argent pour la culture là-bas, mais tant mieux en fait. Ils nous filent le terrain, on fait la coopérative, et puis... on n'a plus besoin de l'État.

## LA MOTIVATION DE DÉPART

En fait, je pense qu'il faut se rendre sur place une fois pour le voir, on se dit qu'on ne peut pas laisser un lieu comme ça vide. Déjà, quand j'étais ado, je me souviens, il y avait les anciennes caves de Satigny qui étaient vides et j'adorais aller me balader là-bas et faire des projets, me dire « ah mais ce serait tellement bien de reprendre un espace ». Il y a vraiment ce truc de s'approprier un lieu qui n'est utilisé par personne pour en faire quelque chose de chouette, parce qu'on a la créativité, on a l'envie, on a l'énergie... Moi ce sont des valeurs avec lesquelles j'ai grandi et avec lesquelles j'ai envie de continuer à grandir. Et je pense que ce sont des possibilités géniales à partir du moment où t'as une responsabilité et que tu

t'appropries quelque chose. Tu vois les effets de ce que tu fais. Je pense que ce sont des pratiques qui se perdent et qui manquent beaucoup. Alors ça donne beaucoup de pouvoir aux gens de se rendre compte qu'ils sont capables de le faire par eux-mêmes. Et de réaliser qu'on n'a pas besoin de l'État pour tout.

Aussi, pour moi, les espaces sont essentiels. Les endroits où j'ai pu me politiser, c'étaient des lieux, c'était des espaces. C'est là où tu rencontres des gens, où tu peux construire des choses. Les espaces sont essentiels à la politisation. À partir de valeurs qui peuvent être conceptuelles, réussir à se dire « bon maintenant, comment est-ce que concrètement on les met en place ? ». Que ce soit l'inclusivité, le féminisme, les questions de prix... Se dire : « comment on fait pour que Porteous soit équitable et accessible à touxtes en termes de prix ? » Il y aura des personnes qui seront payées pour faire l'administration, mais du coup est-ce qu'il faut payer les artistes ou pas ? Ben oui, il faut payer les artistes. Mais, en même temps, si c'est le collectif, qui est parfaitement bénévole, qui s'occupe des tâches ingrates de gestion et de nettoyage, c'est compliqué de payer les artistes. Je trouve que ce sont des choses qui ouvrent sur beaucoup de questionnements pratiques en fait. De la théorie à la pratique, et la pratique changera la théorie. Expliquer ce que c'est qu'un bar prix libre, le fait qu'il y ait une attention portée au respect du consentement d'autrui... C'est déjà construire un lieu accueillant. Enfin voilà, ce sont des ambiances qui permettent de poser des premières questions et de construire quelque chose de chouette.



9. Drop gun  
& pick coal

Poème

Emmathegreat  
Texte rédigé pour le recueil  
18 janvier 2021

DROP GUNS and pick coal. Stop shooting, but save soul.  
I'm not stronger, but I've just been bold to regain my mentality that  
has been sold.  
And to share some piece of it with you, maybe together we can grow  
old.  
Because you all know we've lost so many young souls, because they  
chose colors, guns and not coal.  
I've been to places where they have different races. Where I never  
heard a gunshot in nine years.  
Which got me thinking about my place, where I see blood so many  
times in one year.  
All by violence.  
Many by gunshot.  
I wish I had some other ways to reach you. I really wish I had some  
other ways to show you.  
I imagine your feet, fitting in my shoes, they can't.  
So all I can do is to tell you my shoe size, maybe we can have a year  
with few suicide.  
By violence or by gunshot, at least a few lost.  
"Black lives matter", I don't know if that includes us. Or should we  
say "African lives matter", just to gain trust.  
I think I'm strong enough to carry more than my own cross. You  
speak for yourself, they speak for themselves, I speak for us.  
So I say "Drop guns and pick coal. Stop shooting, but save soul."

## **Lâchez les armes et allez ramasser du charbon**

Lâchez les armes et allez ramasser du charbon. Cessez le feu, sauvez des âmes.

Je ne suis pas plus fort, j'ai seulement eu le courage de retrouver ma conscience qui avait été vendue.

Et si j'en partage un peu avec toi, peut-être qu'on pourra vieillir ensemble.

Vous le savez toutes, nous avons perdu tant de jeunes âmes, parce qu'iels choisissent les couleurs, les armes et pas le charbon.

J'ai été en des lieux où il y a des races différentes. Où je n'ai jamais entendu un coup de feu en neuf ans.

Ça m'a fait penser à chez moi, où je vois du sang si souvent.

Toujours à cause de la violence

Souvent à cause des balles.

J'aimerais pouvoir vous atteindre autrement. J'aimerais vraiment pouvoir vous le montrer autrement.

Je vous imagine dans mes chaussures, mais ça ne marche pas.

Tout ce que je peux faire, c'est vous donner ma pointure, il y aura peut-être une année avec moins de suicide.

À cause de la violence ou des balles, toujours des vies perdues.

« Black Lives Matter », je ne sais pas si ça nous inclut. On devrait peut-être dire « African Lives Matter », au moins pour reprendre confiance.

Je pense que je suis assez fort pour porter plus que ma propre croix.

Tu parles pour toi, iels parlent pour elleux, je parle pour nous.

Alors je dis « Lâchez les armes et allez au charbon. Cessez le feu, sauvez des âmes ».



**10. Stay**

Poème

Emmathegreat  
Texte rédigé pour le recueil  
janvier 2021

IF I KNEW what I know now, I would have walked up to Her and say “Stay”.

These could be the worst parts of me, I have some best parts. You want them? then “Stay”.

There were some adorable ones. They left, they couldn’t wait, maybe because I never said “Stay”.

Show me Your worst side, I’ll take it, because if I don’t, then I don’t deserve your best side. I’ll never leave as long as you “Stay”.

“Stay!” Like it’s the only thing I ask for.

“Stay!” Like every good sex we have, we want more.

“Stay!” Just like how we forget about the bad times while having some good times.

“Stay!” Like you’re the only road I took that leads me Home. Not Rome.

“Stay!” I’ll remember how long you stay. How you do the things that you do, that make me call you “Chouchous” In Switzerland we say “Coucou”. My native name is Ebuka, but relatives call me “Bubu”.

“You’re a nice guy”. That’s what they all say.

“You have a big heart”. But they can have the same.

“I love You”. That’s what we all say.

“Stay!” That’s what I’ll do.

## Reste

Si j'avais su ce que je sais aujourd'hui, je me serais approché d'Elle et je lui aurais dit « Reste ! ».

C'est peut-être ce qu'il y a de pire en moi, mais j'ai aussi de bons côtés. Tu veux les découvrir ? Alors « Reste ! ».

Il y en a eu des adorables. Ils sont partis, ils ne pouvaient pas attendre, peut-être parce que je ne leur ai jamais dit « Reste ! ».

Montre-moi le pire de toi, je le prends, si je ne le fais pas, je ne mérite pas le meilleur. Tant que tu « Reste ! », je ne te quitte pas.

« Reste ! » Comme si c'était suffisant.

« Reste ! » Comme quand le sexe est bon et qu'on en veut encore.

« Reste ! » Comme on oublie les mauvais jours quand tout va bien.

« Reste ! » Comme si t'étais le seul chemin qui m'avait mené chez moi. Pas à Rome.

« Reste ! » Je me souviendrais du temps passé ensemble, de toutes ces choses que tu fais qui me font t'appeler « Chouchous ». En Suisse, on dit « Coucou » Mon vrai nom est Ebuka, mes proches m'appellent « Bubu ».

« T'es un mec sympa ». C'est ce qu'ils disent touxtes.

« T'as un grand cœur ». Iels pourraient en avoir un aussi.

« Je t'aime ». C'est ce que nous disons touxtes.

« Reste ! » C'est ce que je vais faire.

**11. T'es clean ?**

**Journal audio d'une personne  
vivant avec le VIH et de sa lutte  
contre toute forme de discrimination**

**Gleisson Juvino  
Journal audio enregistré pour le  
recueil  
avril 2021**

JE M'APPELLE Gleisson, nous sommes le 11 avril 2021. J'aimerais commencer en parlant de moi, parce que c'est important pour la suite de mon témoignage. Je me considère comme une personne non binaire<sup>o</sup> et, même si je pense que je l'ai toujours été, je n'ai trouvé que récemment les ressources pour embrasser cette part de mon identité<sup>29</sup>.

Je vis avec le VIH depuis bientôt six ans et c'est grâce au travail de déconstruction des stigmates et de l'autostigmatisation, grâce à une recherche d'autres types de représentations aussi, que j'ai eu l'opportunité de prendre conscience de qui je suis. Sans en avoir honte.

Dans ma pratique, la lutte contre la sérophobie est une lutte contre toutes les formes de discrimination. On ne peut pas vaincre une épidémie sans essayer de comprendre ce qui éloigne les gens des systèmes de santé. Mon vécu avec le VIH est, dans ce sens, une ressource qui m'a sensibilisé, qui m'a permis d'embrasser des identités. Mon vécu avec le VIH m'a amené à des questionnements, à des prises de conscience sur les privilèges que je peux avoir — notamment en tant que personne blanche, qui vit là où je vis, qui a accès à des ressources comme la thérapie antirétrovirale. La transmission pédagogique, la proximité avec la communauté, être là, lutter pour la visibilité : tout ça a commencé pour moi avec le VIH, tout ça m'a amené là où je suis aujourd'hui.

---

29. Pour se familiariser ou s'exercer oralement à l'accord non binaire, voir *À lire à voix haute* [n° 32].

Nous sommes le jeudi 15 avril 2021. J'aimerais commencer par un point sur ma météo intérieure, en disant que je suis heureuse et reconnaissante de pouvoir mener mes activités et déconstruire les perceptions négatives de la vie avec le VIH aujourd'hui.

Je m'investis beaucoup dans la lutte contre les idées reçues, principalement auprès des populations les plus jeunes. Ces groupes, je les rencontre soit dans mes activités volontaires, soit sur internet. J'y entends des choses comme « le VIH et le SIDA c'est la même chose, non ? ». Cette confusion<sup>30</sup> est stigmatisante et discriminatoire : elle propage des images négatives qui ont été construites et médiatisées au début de l'épidémie, dans les années 80. La différence entre les deux est primordiale pour comprendre le principe de traitement comme prévention : une personne vivant avec le VIH, sous traitement, peut être indétectable. Cela veut dire qu'une personne peut vivre avec le VIH, sans le transmettre et sans qu'il évolue vers le SIDA, le stade où le système immunitaire est trop affaibli pour combattre des infections mortelles. Comprendre cette distinction est essentiel pour lutter contre les discriminations et les préjugés, mais aussi pour conduire les discussions vers la réalité contemporaine de l'épidémie.

J'entends aussi des choses comme : « le SIDA se soigne aujourd'hui ». Et là, j'utilise mon vécu personnel comme ressource pour affirmer que c'est faux. Oui, je vis bien avec le VIH en dépit de toutes les difficultés rencontrées sur le plan médical et social, et oui, on peut maîtriser le VIH grâce aux thérapies rétrovirales, mais ce sont des traitements à vie, lourds et coûteux. Par contre, ce qu'on peut « soigner », c'est le manque d'informations autour du VIH et du SIDA. On sait très bien que la prévention par la peur ne fonctionne plus aujourd'hui et qu'il faut surtout éviter de stigmatiser

---

30. Le VIH (virus de l'immunodéficience humaine) est le virus responsable du syndrome d'immunodéficience acquise (SIDA).



encore plus les personnes concernées. C'est pour ça que je préfère toujours parler en JE et aborder mon propre vécu.

### 3. — AUTO ENREGISTREMENT —

Nous sommes le samedi 17 avril 2021 et c'est mon troisième enregistrement. Comme d'habitude, j'aimerais commencer par un point météo. Je me sens chanceuse et fierx. Chanceuse d'avoir des alliéxs°, des personnes sur qui je peux compter dans mon entourage, pour des moments de *care*° et de partage. Chanceuse de me sentir soutenux dans ma trajectoire en tant que personne vivant avec le VIH. Je ressens beaucoup de gratitude envers toutes les personnes qui sont venues avant moi, depuis le début de l'épidémie, il y a 40 ans. Cette force communautaire et militante me donne l'énergie de continuer, l'envie de faire ma part.

Aujourd'hui, je retrouve les raisons pour lesquelles je lutte contre l'*outing*<sup>31</sup>, pour développer des ressources de bienveillance et de protection. J'aimerais illustrer ça par quelque chose qui m'est arrivé récemment. En dépit de ce que je fais publiquement, du fait que je parle ouvertement de mon vécu avec le VIH sur internet ou lors d'événements, il y avait encore des personnes dans mon entourage familial qui n'étaient pas au courant, dont mes grands-parents. Et il se trouve qu'une personne leur en a parlé. Je suis heureuse de dire que, contrairement à une expérience similaire que j'ai vécue il y a quelques années, ça ne m'a pas autant affecté cette fois. J'y ai même vu l'opportunité d'un échange. Je suis fierx de dire que je ne me sens pas *outéx*, parce que j'ai les ressources nécessaires pour clarifier ces situations. La nécessité de parler ouvertement et l'urgence de changer les mots posés sur les réalités m'apparaissent clairement — utiliser, par exemple, les termes « personnes vivant avec le VIH » plutôt que « les contaminéxs, maladéxs, souffranxtes, infectéxs ».

31. L'*outing* est le fait de révéler à des tiers l'homosexualité, la bisexualité, la transidentité, la non-binarité ou, dans ce cas précis, le statut sérologique d'une personne sans son consentement, voire contre sa volonté.

## 4. — AUTO ENREGISTREMENT —

C'est le 23 avril. Je ne me sens pas très bien émotionnellement depuis quelques jours. Je m'enregistre quand même, parce que cela fait partie d'une vie avec le VIH. Les années qui ont suivi le diagnostic, j'étais en très grande souffrance. La solitude me poussait par moments à une recherche absolue d'adrénaline, comme un besoin de me sentir vivanx, et parfois il me devenait impossible d'accorder de l'importance à ma vie ou à ceux qui m'entourent. Il arrive, comme aujourd'hui, que je ne me sente pas bien, et j'ai l'impression d'emprunter ce chemin à nouveau. Sauf que je ne suis plus la personne que j'étais durant les premières années du diagnostic. Je ne veux plus être là, je sais où ça m'a mené et c'est pour ça que ça me blesse autant.

## 5. — DISCUSSION ENREGISTRÉE POUR LE RECUEIL —

Nous sommes le samedi 24 avril 2021, il est 14 h 06. Le point météo du jour : je me sens plus forxt que ce que j'étais au cours de la semaine passée et heureuse de l'être. L'enregistrement d'hier était le plus personnel, le plus émotionnel. Ça m'a permis de voir que tout ce que j'ai vécu me touche encore. Ça a été une semaine difficile. J'étais liéx à quelqu'un pendant sept ans et on est en train de se séparer légalement. Il y a des hauts et des bas liés à mon vécu avec le VIH. Une des choses qui m'a beaucoup fait souffrir, c'est que j'ai été *outé* par mon ex-compagnon. Ça m'a blessé, j'ai vécu des moments terribles, car cela a pris d'autres dimensions : on se servait de mon statut sérologique pour m'attaquer personnellement et professionnellement. J'ai porté plainte, mais l'affaire a été classée sans suite à cause du contexte dans lequel l'*outing* a eu lieu : une discussion entre amiexs. C'est très difficile d'arriver à un procès pour ce genre de cas. J'ai porté plainte, mon ex et ses amiexs ont été convoquéexs au poste de police, iels ont été entenduexs et ça a été transmis pour évaluation, puis classé sans

suite. À la suite de ça, j'ai continué cette relation pendant encore trois ans. C'était très difficile parce qu'à ce moment-là, je vivais avec le VIH depuis deux ans, j'essayais comme tous les jeunes de 23 ans de trouver des repères dans la vie, personne de ma famille ne savait, j'en avais pas parlé. L'*outing* et les attaques qui ont suivi m'ont plongé dans un profond désespoir, je n'avais pas de soutien, je n'avais pas de réseau, j'avais seulement ma sœur qui habitait à Genève, mais elle ne savait pas non plus, je n'avais pas vraiment d'amie, ça ne faisait que quatre ans que j'habitais ici. J'ai fini par commettre une tentative de suicide. J'ai eu besoin d'être hospitalisé, j'ai eu besoin de suivi.

Aujourd'hui, je regarde tout ça et je me dis que, paradoxalement, c'est une ressource essentielle : j'ai vécu le pire, je sais comment ne pas en arriver là à nouveau. Même dans les moments où, comme hier, je suis pris dans un tourbillon de sentiments, j'essaie de prendre du recul et je vais rechercher dans ce qui m'est arrivé une forme de soutien. Le militantisme me sert à trouver de la force dans ce genre de moments.

Une part de mon activité consiste à travailler avec des jeunes adolescentes, des étudiantes du postobligatoire à Genève. J'essaie de déconstruire, de faire de la prévention sans avoir recours à la peur et à la culpabilité, en évitant de stigmatiser davantage la sexualité. La manière dont nous construisons des relations a beaucoup changé en 40 ans de lutte contre le VIH. Mais le discours des années 80 a toujours un impact sur les imaginaires contemporains : il y a encore des gens qui pensent qu'on peut attraper le VIH en partageant un verre ou en embrassant quelqu'un.

J'ai commencé à faire du volontariat avec le groupe SIDA Genève il y a deux ans et demi, principalement dans un groupe qui s'appelle « Regards Croisés » où des personnes vivant avec le VIH reçoivent, dans leurs locaux, des étudiantes du postobligatoire pour parler de prévention en dehors du contexte scolaire. On mène des entretiens, dans un cadre moins formel,

en se servant d'outils comme le photolangage par exemple<sup>32</sup>. Durant ces rencontres, d'autres thématiques émergent fréquemment. Les étudiantxtes arrivent souvent à faire des parallèles entre la sérophobie et d'autres formes de discrimination, de genre ou d'origine par exemple. À part ce travail-là, j'organise des événements, des campagnes de prévention, des discussions autour de la vie avec le VIH. En ce moment je suis dans un nouveau projet, un pôle trans qui promeut des espaces en mixité choisie<sup>33</sup>, des ateliers, des rencontres entre personnes trans et alliéxs<sup>o</sup>.

Quand le Covid-19 est arrivé, j'étais au Brésil et j'ai dû rentrer en urgence en Suisse. J'étais enferméx chez moi, je me suis retrouvéx coupéx de toutes ces activités et c'était dur. Du coup, j'ai commencé à faire des choses sur le net. J'avais déjà utilisé grindr<sup>34</sup>, de manière anonyme, comme outil de prévention. Sur l'app, on peut indiquer son statut sérologique dans son profil. Dans le langage courant, la question « t'es clean ? » revient souvent. J'ai eu pas mal d'échanges, mais aussi beaucoup d'attaques directes sur le fait que je parlais ouvertement de mon statut ou que j'en parlais de manière anonyme. Il y a une sorte d'aura sexuelle autour des personnes vivant avec le VIH, sur leurs comportements sexuels. Je recevais des messages avec des propositions sexuelles très ouvertes, sans protection, comme si le fait d'avoir le VIH induisait que j'allais tout me permettre. J'étais assimilé à une personne qui prend des risques.

Depuis cette première expérience, j'essaie d'écrire davantage, j'ai créé le compte instagram @goodhivvibesonly pour partager mes

- 
32. Méthode pédagogique inventée en 1968 qui vise à permettre à un groupe d'exprimer ses représentations sur un thème par le biais d'un outil qui favorise l'expression orale. L'objectif de cette méthode est de faciliter la prise de parole de chaque membre du groupe à partir de sa connaissance, ses attitudes, ses valeurs, sa pratique et son expérience.
33. Pour une perception poétique de la puissance des rencontres en mixité choisie, lire *Quand l'espace s'étire* [n° 27].
34. Créée en 2009, grindr est une application de rencontre géolocalisée conçue pour les hommes homosexuels, bisexuels ou bicurieux.

expériences. Il m'a fallu du temps pour me sentir prêt à en parler publiquement, à répondre à des questions, même de la part de ma famille ou de mes amiexs, notamment parce que, dans certains cas, je n'avais pas de réponse moi-même. Ça m'a pris du temps. Sur grindr, puisque c'est un site de rencontre, j'ai choisi l'anonymat pour éviter de me faire *outer*. Sur ces plateformes, comme partout ailleurs, les personnes vivant avec le VIH ne sont pas toujours très bien traitées. J'ai commencé anonymement sur instagram pour apprendre, pour voir comment je réagissais, pour me protéger et explorer en me familiarisant avec cet outil. Aujourd'hui je ne fais plus de prévention sur grindr, mais ailleurs. Sur Instagram, je ne suis plus anonyme et ça me rend fierx de pouvoir parler de façon ouverte. C'est important qu'on le normalise : je ne vois pas pourquoi ce serait si grave. C'est une partie de moi, ça n'est pas qui je suis. Je ne vis plus ça comme une punition. Je me rends compte qu'on n'est pas à l'abri, qu'on peut touxtes prendre des risques à un moment donné. La charge morale de la sexualité autour du VIH est très importante, elle induit une culpabilité qu'il faut savoir remettre en question.

Quand j'ai appris ma séropositivité, je venais d'arriver en Suisse, j'étais une personne migrante. Je me rends compte de plus en plus que l'accumulation des discriminations est dangereuse : on sait que le taux de suicide est plus élevé chez les personnes trans, non binaires, chez les personnes migrantes et chez les personnes vivant avec le VIH. Le milieu médical n'est que peu ou pas préparé à la prise en charge de ces personnes, alors que ces groupes sont précisément les populations clés dans la prévention. J'ai essayé de ne pas y prêter attention, j'ai laissé passer des choses parce que j'étais déjà assez fatigué, que j'avais beaucoup de charges et de traitements. Depuis 40 ans de lutte contre le VIH, on est encore et toujours en train d'essayer d'améliorer cette prise en charge, alors qu'on sait qui sont les personnes qui souffrent le plus. Qu'on en soit encore là, quand on voit le peu de ressources financières qui sont investies mondialement pour la prévention, c'est choquant.

En fait, on aurait les moyens d'en finir avec l'épidémie du VIH/SIDA : la PrEP<sup>35</sup>, le préservatif, le traitement comme prévention et le dépistage. Mais le manque d'informations et de ressources est évidemment politique. Les populations clés, quand on parle de prévention, sont aussi celles qui sont le plus marginalisées et discriminées : les travailleuses du sexe, les personnes trans, LGBTQIA+, les migrantes, etc. Au-delà des enjeux de santé, la véritable impasse à la fin de cette épidémie est une question sociopolitique.

---

35. La PrEP (prophylaxie préexposition) concerne les personnes séronégatives qui s'exposent à un risque important d'infection. Elle permet d'éviter une transmission du VIH et est reconnue comme un outil efficace de prévention depuis 2014 par l'Organisation Mondiale de la Santé. Les nouveaux diagnostics au VIH ont diminué de 28 % à San Francisco ou de 25 % à Londres, depuis 2014, où la PrEP est disponible. En Suisse, le médicament Truvada est prescrit depuis 2006 dans le cadre de trithérapies visant à contrôler le virus. Comme ce médicament n'est pas enregistré comme traitement préventif, il n'est pas remboursé par l'assurance maladie de base et coûte 900 CHF par mois — 65 % de plus qu'en France. Aucun générique n'étant autorisé en Suisse, de nombreuses personnes s'en procurent à l'étranger. Le 1<sup>er</sup> avril 2019, Swissmedic a fait passer de trois mois à un mois la quantité maximale de médicaments pouvant être importés pour usage personnel tels que ceux utilisés dans le cadre de la PrEP. En janvier 2020, une pétition a été remise à Alain Berset, ministre de la santé publique, demandant de supprimer cette limitation.

## 12. Nique le cynisme

**Et tout particulièrement ceux  
qui sont assez cyniques  
pour vivre sur Mars**

**Anonyme  
Texte rédigé pour le recueil  
février 2021**



ON REPROCHE souvent au discours militant d'extrême gauche radical sa rigidité, son impression d'avoir toujours raison, d'avoir toutes les solutions. En vrai, j'avoue, je trouve que j'ai raison sur pas mal de trucs. Il faut penser que t'as raison pour bouger ton cul et militer, au moins un peu raison. C'est pas un défaut de penser que t'as raison. Avoir des « convictions », si on change un peu les mots, c'est plutôt une qualité, un truc qu'on noterait presque sur son CV.

Pour créer un bon consensus mou helvétique à deux balles, je prends deux exemples bien faciles :

Au plus profond de moi, je crois que j'ai raison de m'insurger contre le fait qu'il y a des multimilliardaires qui se la coulent douce et des pauvres qui galèrent. Au plus profond de moi, je crois que j'ai raison d'être contre la peine de mort, pour la création d'une société plus juste, plus sociale, plus heureuse.

On me dira : « Mais bien sûr tout le monde trouve ça injuste, c'est un élément de langage de gauche ! Vous n'avez pas le monopole du cœur ». Alors, bon, déjà, la Gôche ça veut rien dire. Ensuite, une chose : si c'est un élément de langage que tout le monde partage, ça veut dire qu'on est tous d'accord. Et si on est tous d'accord, pourquoi il y a encore des multimilliardaires qui se la coulent douce pendant que des pauvres galèrent ? Ma logique est implacable. D'une manière ou d'une autre, si tu me réponds ça, c'est que tu ne partages pas *vraiment* cet avis, que tu ne trouves pas ça *vraiment* injuste.

« Oui, mais c'est plus compliqué que ça ». Ok, ce qui est peut-être plus compliqué, c'est de renverser ce qui maintient ces inégalités, mais si t'es d'accord sur le fond, pourquoi t'es pas en train de t'insurger, toi aussi ? Et surtout, pourquoi t'es pas d'accord avec moi ?

Pourquoi t'adoptes cette posture de, « je maîtrise la complexité », au lieu de venir gueuler avec moi ?

Au pauvre banquier cynique et social-traître de ma famille de prolos qui trouve que c'est bien normal que sa mère gagne le cinquième de son salaire parce qu'au lieu de faire des études elle a passé son temps à le mettre au monde et à le biberonner de lait et d'amour, j'ai envie de répondre avec un pavé dans sa gueule. J'ai envie de répondre qu'il a choisi son camp seul, ok pas tout à fait, la pub, sa propre banque, la grosse inertie idéologique de la démocratie, tout ça l'a bien aidé, mais il a fini par choisir. Sa logique est efficace, son intelligence est capable de recracher des principes méritocratiques cyniques et pourris : il a tous les outils en main pour être d'accord. Je ne lui demande pas de s'engager, même pas d'envoyer septante balles par année à Greenpeace, juste d'être d'accord, juste de pas s'obstiner à me contredire, juste de pas prendre un malin plaisir à répéter que « c'est plus compliqué que ça » d'un air satisfait avant de repartir travailler, le cœur tranquille, dans sa banque.

Je suis triste, et énervée, triste de pas comprendre, de pas réussir à m'expliquer pourquoi tout le monde n'est pas d'accord avec moi, pourquoi tout le monde n'est pas en train de s'insurger. C'est tout con comme réflexion, je dis pas que je suis intelligente, je dis que j'ai raison.

Et des pauvres banquiers qui gagnent cinq fois plus que ma tante, il y en a plein, des multimilliardaires, il y en a nettement moins. On serait de taille pour répartir, même un poil plus, toute cette thune, celle qui finit dans ces projets débiles qui visent à créer des capsules blanches et lisses et dégueulasses pour habiter sur Mars. On s'en tape de Mars. Tant qu'il y aura encore une seule personne sur cette planète-ci qui crève la dalle, qui n'a pas de toit sur sa tête, qui est moins « légale » qu'une autre sur un territoire, on chiera sur Mars. Il n'y a rien là-bas qui puisse nous aider véritablement, juste de la poussière rouge qui vit sa meilleure *life* en dehors de l'anthropocène. Il n'y a pas (encore) de multimilliardaires à spolier, de sociétés à transformer, de forêts à sauver. Sur Mars, y'a personne à aimer.

Voilà, c'est mon coup de gueule quotidien, perpétuel et cyclique, celui qui me vient quand je regarde les infos, quand je marche dans les quartiers riches, quand je vis le dérèglement climatique, quand je lis, quand je bois, quand je mange, quand je vais faire les courses, quand je vois toutes ces tantes précaires et tous ces cousins banquiers.

Et parfois j'en peux plus, je gonfle comme une montgolfière et j'ai envie de lâcher du lest pour me casser dans les airs, pour faire la course avec leurs fusées. Mais j'arrive pas à détacher les poids de la cabine, c'est trop lourd, les nœuds sont trop serrés. C'est dur de faire capter cette sensation sans passer pour la bonne âme charitable.

C'est pas des éléments de langage, c'est réel et surtout, c'est  *fucking*  raisonnable.

Il n'y a que le cynisme qui soit déraisonnable.

Voilà, ce sera tout pour moi.

Militer, c'est niquer le cynisme.



## 13. Jean Dutoit en lutte

**Discussion entre le collectif noir  
et le collectif blanc**

**Oshose, Janko et Z  
Transcription d'un entretien oral  
juin 2020**

LE COLLECTIF JEAN DUTOIT a été fondé en 2015 à Lausanne. Il est né de la rencontre entre une centaine de personnes originaires d’Afrique de l’Ouest et un groupe de citoyen·n·e·s suisses. Si le Collectif s’est formé dans le but de trouver un toit pour ses membres africains — ils vivaient et dormaient dans la rue faute d’hébergement disponible adapté — il a été immédiatement confronté aux dimensions politiques, sociales, économiques et culturelles qui conditionnent l’existence des personnes qui migrent en Suisse et en Europe. Ses membres issus de la migration (résidents de la maison occupée par le Collectif) et ses membres suisses (qui tiennent un rôle d’interface avec la société locale) ont uni leurs efforts au cours des deux dernières années pour combattre les discriminations et les abus dont les premiers sont la cible, en construisant des alternatives viables. Le collectif soutient que l’amorce d’un changement de cap devrait venir d’une politique de coopération et de mobilité, qui pourrait passer par la mise en place d’une stratégie d’accès aux droits et de plusieurs transformations législatives et structurelles favorisant l’état de droit et la démocratie.

DISCUSSION ENTRE OSHOSE ET JANKO,  
DEUX RÉSIDENTS DE LA MAISON OCCUPÉE À ÉCUBLENS

— J’ai rejoint le collectif alors que j’étais requérant d’asile. Je venais d’arriver en Suisse, on avait pris mes empreintes à Chiasso et j’ai été envoyé à Thoun. Ma requête a été refusée après deux ou trois semaines et on m’a dit que j’allais être renvoyé chez moi. Je leur ai dit que je n’avais nulle part où aller. Alors, je suis venu

à Lausanne, où on dormait dans des bunkers pour 5 CHF par nuit qu'il fallait quitter chaque matin. Quand j'ai rejoint Jean Dutoit, le collectif était déjà fondé. C'était en 2016 au Sleep-In. C'était très dur là-bas. On survivait grâce à une association qui nous amenait de la nourriture chaque soir, aux environs de 19 h. Les conditions étaient terribles, il y avait trop de monde à l'intérieur, alors on dormait dans des tentes qu'on avait construites nous-mêmes, dehors. Un jour, la police est arrivée et a dit « fini les tentes ». La nuit, quand il pleuvait, on devait aller se mettre à l'abri et revenir quand la pluie s'arrêtait. Et puis la police a commencé à arrêter des gens à la sortie du Sleep-in : un jour, ils ont arrêté 30 ou 40 personnes qui ont été expulsées du pays.

— Quand nos frères et nos sœurs ont vu la situation, iels ont commencé à vouloir nous aider à trouver une solution. La solution c'était d'avoir un lieu où vivre. C'est à ce moment-là que nous sommes partis à Chailly-Village. Le propriétaire nous a dit qu'on pouvait rester un mois. Après un mois, il a fallu déménager à Romanel. C'était très dur, pas confortable du tout. On a tout juste réussi à mettre un toit sur nos têtes. Ça a duré un an avant qu'on doive déménager à nouveau. On est partis à la Blécherette où on a aussi vécu un an, avant que le propriétaire nous annonce qu'il avait besoin de récupérer les lieux. Là, on a investi l'usine switcher. Là-bas, la répression policière était très dure : à chaque fois qu'on sortait, on se faisait contrôler<sup>36</sup>. C'était trop. Le propriétaire nous a dit qu'il fallait partir et nous avons déménagé, encore, à la Sallaz. Je crois qu'on a vécu là-bas quatre ou cinq mois. C'était le meilleur endroit où on a vécu : les conditions de vie étaient bonnes et la police nous contrôlait moins. Mais, à nouveau, le propriétaire a exigé notre départ. On a essayé d'expliquer qu'on ne pouvait plus vivre dans des tentes. Malheureusement, la maison devait être détruite, alors on n'avait pas le choix. Nos sœurs et nos frères ne pouvaient pas nous laisser tomber, imaginer

---

36. La question du profilage racial quotidien est abordée dans *They don't see us* [n° 4].



qu'on se retrouve à nouveau dans la rue. Iels ont dit : « trouvons une solution ». C'est là que nous avons investi les lieux où nous sommes maintenant, c'était...

— Il y a trois ou quatre mois.

— Oui, il y a trois ou quatre mois.

— Début mai, au début du confinement.

— Dans ce bâtiment, aujourd'hui, on est environ 70. Au début, on accueillait tout le monde, soit 10 à 15 nouvelles personnes par mois. Mais ça nous a amené tellement de problèmes, qu'on a dû limiter. Ici, on s'auto-organise, on traite les problèmes nous-mêmes. On a créé une *task force* avec une dizaine de personnes pour écrire et mettre en place des règles pour vivre ensemble. Ce n'est pas si facile de cohabiter avec autant de monde, d'organiser un si grand groupe. Ici, personne n'est au-dessus des règles. C'est comme un pays : qui que tu sois, tu dois suivre les règles. S'il y a un problème, un conflit, on en discute et on essaie de trouver des solutions collectivement. Grâce à cette organisation, on est devenu comme une famille, on se conseille, on explique ce qui est bien pour nous, pour tous. On organise par exemple un ménage général deux fois par semaine, pour garder les lieux propres. On s'assure que tout soit calme. Tout le monde s'est engagé à suivre les règles communes.

— On a différentes nationalités, ça n'est pas toujours facile de cohabiter. Aussi, on a tous des statuts légaux différents : certains ont des permis de séjour, d'autres sont en attente que leur permis soit approuvé, d'autres sont sans-papiers. L'important, c'est d'essayer de créer des conditions pour vivre ensemble, qu'importe nos différences. On n'encourage pas les luttes tribales par exemple, c'est inscrit dans nos règles. On se voit tous comme des frères. On a le même but : trouver de meilleures conditions de vie. Donc dans l'intervalle, on doit se soutenir comme une famille. On est aussi en contact avec d'autres collectifs à Lausanne, on fait des actions ensemble, on essaie de trouver des idées ensemble. Il y a des choses qu'on ne peut pas faire sans un soutien mutuel.

— Quand on doit trouver un nouveau lieu de vie, il se peut qu'on l'occupe illégalement. Si c'est le cas, la police vient et nous demande ce qu'on fait là, ils entrent en contact avec le propriétaire qui vient généralement sur les lieux pour négocier. Il se peut qu'il accepte qu'on reste, sous certaines conditions, pour peut-être quatre ou six mois. Normalement, quand le contrat est terminé, on doit partir. Ça dépend de comment on y vit, si on crée des problèmes ou pas. S'ils voient qu'on ne détruit rien par exemple, il se peut qu'on puisse rester plus longtemps, que le contrat soit renouvelé. Dans ce bâtiment par exemple, on est en train de le renouveler, j'espère qu'on pourra rester.

— Les choses se sont améliorées depuis 2016, on ressent moins de pression de la police, les choses changent graduellement. C'est aussi parce qu'on a manifesté, on a lutté, on a parlé publiquement de notre situation. On ne profitera peut-être pas directement de notre lutte, mais on espère que d'autres en profiteront.

— Arriver dans un pays différent, c'est rencontrer des gens nouveaux et apprendre des manières de vivre différentes. On trouve toujours des gens qui nous encouragent et qui nous aident à comprendre. Ces gens font aussi partie du collectif, on tire aussi notre courage de leur présence : c'est une question de survie. On a besoin de courage pour avancer. Il y a des personnes à Lausanne qui n'ont pas de lieu où vivre, pas d'endroit où reposer leur tête la nuit. Si on abandonnait, on n'aurait nulle part où aller.

— Le plus grand challenge auquel on fait face, c'est la fin des contrats de logement. On se demande toujours « On va où maintenant ? ». On va de lieu en lieu, c'est sans fin. Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas avoir une maison ? Le prochain endroit sera-t-il meilleur ? Sera-t-il pire ? Ici, maintenant, on connaît le bâtiment, on sait comment aller au centre-ville, on a nos habitudes. Le prochain lieu pourrait être loin du centre, sans transports publics. L'insécurité est notre plus gros défi, c'est ce qui nous tire vers le bas. Nous sommes beaucoup ici, on pourrait faire tellement de choses, aider la communauté, faire des projets. Mais c'est impossible :

dans notre situation, les choses sont trop incertaines et on est toujours occupé à se loger.

— Le futur de ce projet, c'est qu'on trouve tous un meilleur endroit pour vivre. Certaines personnes nous voient, elles voient qu'on lutte, qu'on ne pourra pas trouver seuls des solutions. Peut-être qu'un jour, le gouvernement nous aidera, nous donnera des papiers pour qu'on puisse vivre ici. Même si on déménage tous, le collectif survivra, parce qu'on se voit comme une famille. Ça nous aide à rester concentrés, et ça, on ne l'oubliera jamais.

— Avant, il y avait beaucoup de gens qui venaient nous voir, beaucoup de médias qui parlaient de nous. À mon avis, beaucoup de ces gens le faisaient pour leur propre gloire, iels tiraient profit de nous pour leurs projets. Les journalistes qui écrivaient sur nous, ça ne faisait qu'attirer l'attention sur nous et amener la police. Et notre situation ne s'améliorait pas, rien ne changeait. Alors on a décidé de se concentrer sur notre propre chemin et d'organiser le collectif de l'intérieur.

ARRIVÉE DE Z DANS LA DISCUSSION,  
MEMBRE DU COLLECTIF BLANC, SUISSE

J'étais là dans les premiers moments du collectif. Certaines de mes amies blanches de Lausanne m'ont dit ce qu'il se passait. Je les ai rejointes pour un meeting qui a eu lieu dans le jardin du Sleep-In. De là, on a rapidement décidé de déménager dans une maison à Fourmi, c'était le premier pas.

Je trouve inacceptable que des lieux restent vides alors que des gens sont dans la rue. La Suisse, c'est dur pour les gens qui ne viennent pas d'ici. Mon engagement a changé depuis le début, parce qu'avant j'étais seule et maintenant j'ai des enfants. Je suis moins là qu'avant. Et il y a autre chose qui a changé : au début, les blanches qui faisaient partie du collectif dirigeaient beaucoup. C'était avant le mouvement *Black Lives Matter*. Les gens, et surtout

les blanches, ne remettaient pas autant en question leur position dominante. C'était difficile<sup>37</sup>.

Puis, à l'usine heineken, il y avait énormément de monde. On a dû dire non aux arrivants. Il y a eu des bagarres, les gens ne pouvaient pas se reposer, l'énergie n'était pas toujours au beau fixe. On a mis en place un fonctionnement qui permettait de prendre des décisions collectivement. Au début, c'est beaucoup le collectif blanc qui prenait les décisions, puis le pouvoir a commencé à se répartir, et maintenant c'est le collectif noir qui est en charge. Nous, les gens qui ne vivons pas ici, on ne vient plus à toutes les réunions. On fonctionne davantage comme un support administratif. On écrit des lettres en français ou on cherche des informations. Quand il faut se déplacer, on vient aider pour occuper des maisons, vu qu'on est moins vulnérables face à la justice. Mais pour l'essentiel de l'organisation de la vie quotidienne, les personnes qui habitent sur place sont complètement autonomes. Et je n'ai rien à dire sur la manière dont ils veulent vivre.

Au départ, on était une vingtaine dans le collectif blanc, il y avait une certaine mixité de femmes et d'hommes. Mais, très vite, il n'y a plus eu que des femmes. Je me l'explique en partie par la manière dont on a été élevées : quand t'es une femme, la société t'apprend à prendre soin des autres. J'aimerais bien qu'il y ait plus d'hommes impliqués dans ce genre de collectif, qui prennent soin des autres.

Mais globalement, on ne veut pas vraiment que plus de gens rejoignent le collectif blanc. Il y a beaucoup de personnes qui ne s'investissent que pour elleux-mêmes. C'est souvent le même schéma : une personne approche le collectif blanc pour essayer d'atteindre les personnes qui occupent le bâtiment. Elle veut que ses bonnes actions soient vues par des personnes blanches : mais vas-y, rends-toi directement sur place, rencontre les personnes qui vivent là et propose ton aide. C'est arrivé qu'une personne veuille donner des cours de français et me demande de les organiser,

37. Dans *Un jour j'ai poussé la porte d'un hangar tout pété* [n° 26], une militante raconte les remises en question qui la traversent.

sans jamais réussir à comprendre que ce n'était pas moi qui organisais la vie collective du bâtiment occupé. C'est arrivé aussi qu'une personne insiste pour venir participer aux réunions, se décommande plusieurs fois, puis finisse par se pointer à une réunion dans laquelle on discutait d'affaires internes. On lui a dit qu'elle ne pouvait pas y assister et elle a piqué une colère du genre « moi je prends du temps, je me déplace ici et je ne peux pas rester, c'est saoulant » et elle n'est jamais revenue. C'est important de comprendre que si tu veux vraiment aider, parfois, tu dois te mettre en retrait et accepter de faire ce que les gens te demandent de faire, accepter que ce n'est pas à toi de décider à leur place. Tu dois aussi comprendre que le collectif reçoit de l'aide d'ailleurs, par exemple des églises parce que beaucoup sont croyantes, et que tu n'as pas à juger ça. Et d'ailleurs, tu dois aussi comprendre que le collectif est une étape de vie pour des personnes, un espace temporaire avant de construire quelque chose de plus durable, en obtenant des papiers ou en se mariant. Personne n'a pour objectif de vivre dans une usine vide avec 70 autres personnes.

La chose qui me décourage le plus, c'est les réactions des voisins et de la police. La mort de notre ami Mike, tué par la police de Lausanne, a été l'une des pires choses que nous ayons dû affronter. Vivre sans papier, ne pas savoir où tu vas, ça crée beaucoup de violence. Si tu n'es pas putain de fortex, ça peut te bouffer. On a vu des personnes emmenées en prison et médicamentées de force. Quand elles reviennent, elles ne sont plus les mêmes. C'est arrivé ici. Ou alors les flics emmènent quelqu'un et le tabassent tellement qu'il ne sera plus jamais pareil. Ce genre de choses bousille vraiment les êtres.

Personnellement, ce qui me donne du courage, c'est que certains sont devenus des amis. Il y a plus de cinq ans que je viens ici. J'ai envie qu'ils se sentent bien, que leur vie soit meilleure. J'aimerais pouvoir en faire plus, mais je n'ai malheureusement pas l'imprimante adéquate pour faire des passeports suisses. Sur le fond, je pense que créer ensemble, ici, nous rend heureuses.

Et puis, on partage beaucoup de joie, on rit, on fait des fêtes, les gens sont géniaux.

DISCUSSION ENTRE OSHOSE, JANKO ET Z

— Occuper un bâtiment, c'est entrer dans une zone de guerre. On se prépare à fond, on s'organise scrupuleusement. On s'assure d'être en nombre, si on n'est que trois ou quatre, c'est sûr que la police va nous arrêter. Et le risque d'être arrêté est trop grand pour les personnes sans-papiers. Alors on prie pour que rien ne nous arrive.

— Dieu fait partie du plan ?

— (*Rires.*) Oui il fait partie du plan ! C'est mieux de l'avoir avec nous que contre nous !

— Quand tu entres dans un bâtiment, plusieurs charges peuvent être retenues contre toi : occupation illégale, cambriolage, etc. Si la serrure est cassée, ils vont t'accuser de dommages à la propriété. Alors il faut entrer sans rien casser. Il faut contacter lae propriétaire avant que la police arrive pour maximiser ses chances. Comme ça on peut leur dire que lae propriétaire est au courant, qu'iel connaît la situation. C'est un truc qu'il faut préparer minutieusement : la lettre doit être envoyée, puis le bâtiment occupé directement, sinon ton plan est foutu. Il faut aussi parler à lae propriétaire d'une certaine manière pour qu'iel te laisse entrer : dire que tu vas payer pour l'eau et l'électricité, que tu ne vas pas faire de dommages, que tu vas t'occuper des ordures, que tu vas respecter le voisinage, que tu veux lae rencontrer, que tu l'aimes bien. (*Rires.*)

— C'est un mélange d'engagement et de manipulation. (*Rires.*)

— Pour emménager ici, on a eu de l'aide de nos amiexs pour nos affaires. D'abord on a occupé avec nos corps, puis avec nos affaires. On ne garde pas grand-chose, on n'achète pas de bons meubles parce qu'on sait qu'on va devoir bouger bientôt et que ça fera trop à déménager. C'est assez minimaliste comme mode de vie. Avant, on avait des grands lits, maintenant on est tous passés à des plus petits parce qu'ils sont plus simples à déplacer. On sait

qu'on ne va pas rester ici indéfiniment. On choisit ce qu'on possède en fonction de nos mouvements.

— Tout le monde ici souhaite avoir un lieu de vie pour au moins deux ou trois ans, un espace pour penser à d'autres choses, pour pouvoir faire des projets.

— Dans l'intervalle, on est plus fortexs ensemble, on se donne du courage mutuel. Ça serait très effrayant sinon. Et ce qui nous aide aussi, c'est de croire profondément que ce qu'on fait est bon. Ça n'est pas mal, nous ne faisons de mal à personne. On ne doit pas se sentir coupables d'occuper des lieux. C'est à elleux de se sentir coupables de laisser des bâtiments vides alors que des personnes dorment dans la rue : avoir cette conviction nous aide à faire face à la police et aux propriétaires, ça nous rappelle que notre action est légitime et nécessaire.





**14. Si ce n'est  
maintenant,  
alors quand est-ce  
qu'on se libérera ?**

**Discours lu sur la plaine de Plainpalais  
le 8 mars 2020 à l'invitation  
du collectif 8 mars révolutionnaire**

**Collectif Afroféministe Amani  
Texte retravaillé pour le recueil  
avril 2020**

Nous, le collectif afroféministe Amani de Nyon, nous nous inscrivons dans la lutte contre le racisme et le sexisme que subissent les personnes noires et afrodescendantes qui se reconnaissent dans le genre féminin en Suisse. Suivant une approche intersectionnelle°, nous luttons pour assurer l'élimination des discriminations de race, de genre, de classe, de sexualité, de religion et contre l'oppression capitaliste.

On est une grande famille, on peut tout se dire, non ?

On le savait déjà, les voix des femmes\*° noires, quand elles affrontent le *statu quo* dans les arènes publiques, sont sources de confusions, elles engendrent des débats moraux sur la véracité, la justesse ou la respectabilité de nos propos. Dans un monde où les questions féministes gagnent de plus en plus de terrain dans notre champ de crédibilité politique, nous, femmes\* afrodescendantxtes, vivons à la marge et dans l'ombre d'un féminisme blanc, dominant, qui se veut universel, tout en se positionnant comme étant le seul gardien de la justice sociale. Pourtant, ces grands récits héroïques ne sont jamais neutres, car leur vérité particulière, élevée au statut mythique, invisibilise les visages et assourdit les voix de toutes les autres femmes\* non blanchexs. Comme l'a dit Bell Hooks, « Toutes les femmes\* sont blanches, tous les hommes sont noirs, mais nous sommes quelques-unes à être courageuses. »

Nous, personnes afrodescendantes, migrantes, mères, travailleuses, étudiantes, portons le poids de notre passé dans un présent qui nous nie la possibilité d'exister entièrement. Être une femme\* noirex et afrodescendantxte, c'est tous les jours, encore, tenter d'être dans la discrétion absolue, de se dissoudre dans une norme impossible à atteindre, de ne jamais se voir représentéexs

autrement que dans des rôles stéréotypés, et ne surtout jamais, jamais, se mettre en colère.

Vous vous demandez souvent : « mais où sont les femmes\* noirexs dans les luttes féministes ? ». Nous répondons : « Elles s'occupent de vos enfants, de vos aînéexs, de votre ménage ». Comme ce fameux 14 juin dernier, où des employéexs raciséexs° nous ont fait signe par la fenêtre d'un hôtel, dans lequel visiblement, elles étaient en train de travailler. Elles savent que prendre la parole, c'est dangereusement s'exposer à des représailles. Le coût de la liberté peut valoir la mort sociale. C'est pourquoi, dorénavant, nous exigeons un futur dans lequel nous pourrions exister et qui ne se fera pas sans une éducation décoloniale, libératrice, sans l'instauration d'une justice réparatrice° et émancipatrice. Nous parlons d'une éducation décoloniale. Oui. La Suisse, se cachant derrière les pays ayant été ouvertement esclavagistes, a un passé tout aussi colonial et devrait faire face à cette histoire. À l'heure du réchauffement climatique et des soulèvements populaires en faveur de l'environnement, la Suisse a tout intérêt à remettre en question sa politique capitaliste d'enrichissement aux dépens des pays du Sud. Les activistes écologistes de ces pays ont été les premièrexs à alerter sur les modifications de leurs environnements causées par les multinationales occidentales. Iels n'ont pas été écoutéexs et sont encore effacéexs, aujourd'hui, des grandes photos de famille des militanxtes écologistes (comme nous l'avons vu récemment dans le cas de Vanessa Nakate, activiste noire ougandaise).

Être afroféministe, c'est assumer ce défi révolutionnaire, assurer un futur libre pour touxtes, une justice réparatrice et émancipatrice pour les personnes trans, intersexes, non binaires°, en situation de handicap ou homosexuelles. Si nous ne sommes pas touxtes libéréexs, alors personne ne le sera. Nous les voyons et nous voyons aussi les changements radicaux que la société doit réaliser, afin que la vie de ces personnes puisse compter à part entière. Nous croyons en notre potentiel et en notre rage d'exister. Nous la portons, pour que dans un futur proche, nous puissions assurer un

avenir radicalement inclusif. Nous sommes pleins d'espoir, ce soir, au côté de nos sœurs de lutte, dans ce virage intersectionnel que prend le féminisme en Suisse. Nous luttons ensemble, car nous savons que nous sommes toutes capables de solidarité.



# **15. Survivre dans un black bloc**

**Théorie, arguments,  
lacrymos, répression**

**Anonyme  
Texte rédigé pour le recueil  
février 2021**



[...] *les Black Blocs sont les meilleurs philosophes politiques du moment.*

— Nicolas Tavaglione, *Le Courrier*, Genève, 2003<sup>38</sup>

VOILÀ VINGT ANS qu'on annonce la mort du black bloc° et vingt ans qu'il réapparaît, partout autour du monde, y compris en Suisse. Il renaît parce qu'il est à l'image de notre époque. Avec l'essor de la surveillance de masse, la militarisation croissante des polices et la coupure toujours plus visible entre le peuple et les élites qui s'auto-légitiment par les urnes, tout mouvement de transformation sociale un peu significatif semble exiger l'anonymat, la confrontation violente avec les autorités<sup>39</sup> et une mise en scène de soi en pleine position de pouvoir sur la ville.

Avec la crise globale du capitalisme mondialisé et les prémices de la crise écosociale qui s'annonce, les stratégies du bloc sont de plus en plus adoptées, notamment dans des pays et des contextes culturels où elles constituent une nouveauté. Ces stratégies se sont développées dans un environnement résolument hostile. Souvent clandestines, elles sont cantonnées à des contre-médias°, sans véritable organisation ni partage de savoir ouvert, contre une structure de pouvoir stable et sans recevoir beaucoup de soutien des mouvements sociaux pacifistes comme du reste de la population. Et c'est pourtant bien ce « reste de la population » qui ne cesse de rejoindre les formes les plus radicales de présence urbaine, les rangs du black bloc.

---

38. Cette citation ouvre le livre *Les black blocs, la liberté et l'égalité se manifestent* de Francis Dupuis-Déry.

39. Lire *Drones* [n° 1] pour un récit critique de cette confrontation.

Ce texte mélange l'expérience suisse romande avec certains éléments de *Défense du black bloc* (2010) par Harsha Walia, militante antiraciste, et de *Les black blocs, la liberté et l'égalité se manifestent* (2016) par Francis Dupuis-Déri, théoricien et militant anarchiste.

#### SURVIVRE EN THÉORIE

À quoi sert un bloc radical ? Eh bah, à plusieurs trucs :

— il constitue une tactique, qui peut être efficace ou non, mais dont la légitimité n'a pas à être discutée *pour elle-même*.

— dans son principe, il est au service de l'idée qu'on est un seul groupe anonyme, et en pratique, il permet à touxtes d'avoir une possibilité de manifester en échappant à la surveillance d'État, d'éviter un fichage qui les poursuivra parfois toute leur vie.

— très souvent, le bloc permet de désarrêter° des personnes aux mains de la police en déconcentrant, en surprenant et en adoptant une attitude offensive. Le bloc est l'une des meilleures formes que prend l'expression « on ne laisse personne derrière ».

— il brise la ritualisation de la désobéissance et de la contestation, qui tend à obéir à la gestion de l'espace autorisé, et à rester dans les limites des conventions supposément démocratiques (manifestations, sit-in°, pétitions, etc.)<sup>40</sup>.

#### SURVIVRE AUX CRITIQUES

On reproche souvent au bloc radical d'ouvrir grand la porte aux policiers-agitateurs, qui s'habillent en manifestants et perpétuent des casses inutiles (en attaquant des cibles incohérentes, comme des petits magasins et non des grandes banques) ou piègent d'autres manifestanxtes. Le reproche ne tient pas, l'histoire des luttes sociales montre que ces agitateurs ont toujours été là et

---

40. *Kill the hippie in your head* [n° 48] raconte une déconstruction progressive de la non-violence.

que les policiers se déguisent très souvent en journalistes ou en manifestanxtes à visage découvert.

On lui reproche beaucoup d'être inefficace, et c'est souvent vrai, mais on s'intéresse trop peu à l'inefficacité d'autres tactiques, comme le fait d'interpeller continuellement des politiciennexs avec des pancartes. Pourtant, le bloc concentre l'essentiel des discours sur « l'inefficacité », ce qui signifie que l'ordre du débat relève avant tout d'une intériorisation des systèmes de valeurs dominants relatifs à la représentation de la propriété privée et de la violence.

On reproche souvent au bloc sa violence. Mais l'on pourra toujours répondre qu'il existe trois sortes de violence. D'abord la violence première, celle du capital, de l'extorsion, de l'exploitation, de la mise à mort, du racisme, du patriarcat. Ensuite, la violence défensive, qui n'existe que parce qu'elle réagit légitimement à la première. Enfin, la violence de la répression, qui se manifeste lorsque l'État veut s'assurer que la violence première puisse continuer de s'exercer. Quand on casse les vitrines de banques qui se font de l'argent grâce à des dictatures, des réseaux néocoloniaux, parfois même des génocides, et produisent à elles seules jusqu'à 20 fois plus d'émissions de CO<sub>2</sub> que la population suisse tout entière, n'est-ce pas la violence défensive du vivant qui s'exprime ? Les cibles du bloc ne sont jamais choisies au hasard : Organisation Mondiale du Commerce, Fonds Monétaire International, G8, G20, WEF, banques, assurances, multinationales. Il ne faut jamais oublier à qui le bloc essaie de faire peur. Et il ne faut pas oublier la puissance du dispositif policier. Quelques personnes avec des cailloux et des écharpes contre des soldats surentraînés dont l'équipement antiémeute coûte des dizaines de millions de francs. Qui défend la police ?

Il ne faut pas non plus oublier que la violence contestataire devient légitime et nécessaire aux yeux de l'essentiel de la population dès lors qu'on l'historicise, dès lors qu'elle devient une violence *passée* sur laquelle certaines avancées essentielles de notre monde se sont construites. En France, la décapitation du roi est un

bon exemple et, aujourd'hui, Jeff Bezos est autrement plus puissant et oppressif que ne l'était Louis XVI. Les actions directes des grévistes, des suffragettes ou des Black Panthers, particulièrement violentes, ont mené à un monde plus féministe, moins raciste, un monde dans lequel on ne bosse plus 12 heures par jour, 360 jours par an. Et ces violences-là, ces violences d'hier, sont largement acceptées, sinon justifiées par la population. S'il est plus juste, plus antiraciste, plus féministe, plus écologique, notre futur justifiera la violence des black blocs d'aujourd'hui.

On reproche au bloc de diviser les luttes, mais l'expérience montre aussi qu'en guidant le discours public vers une division entre les gentilleux et les méchanxtes manifestanxtes, il tient la police occupée loin des initiatives communautaires ouvertes et alternatives, tout en forçant les médias à considérer positivement ces dernières (par opposition au bloc). Très souvent, presque toujours, les personnes qui participent aux blocs revendiquent la diversité des tactiques, défendent la nécessité d'une entraide communautaire et comprennent l'utilité de stratégies pacifistes et non violentes.

En revanche, les porte-parole des mouvements réformistes qui jouent le jeu et en profitent pour redorer leur blason dans la presse, en se désolidarisant du bloc, ceux-là ne font que renforcer la légitimation de la violence d'État. D'ailleurs, il n'est pas rare que les représentantxtes politiques émettent des sommations, des injonctions à condamner la violence. C'est un élément très important de la rhétorique politicienne pour pacifier et diviser les luttes.

Petite pièce de théâtre réelle qui montre un exemple de bonne réaction face à une injonction médiatique au pacifisme :

David Pujadas : On comprend bien sûr votre désarroi, mais est-ce que ça ne va pas trop loin ? est-ce que vous regrettez ces violences ?

Xavier Matthieu (délégué CGT de *Continental*) : Vous plaisantez j'espère ?

(*Un moment d'interview.*)

David Pujadas : Bon, on entend votre colère, mais est-ce que vous lancez un appel au calme ce soir ?

Xavier Matthieu : Je lance rien du tout. J'ai pas d'appel au calme à lancer. Les gens sont en colère et la colère faut qu'elle s'exprime. Qui sème la misère, récolte la colère.

(*Journal télévisé de France 2, 21 avril 2009.*)

On notera au passage que Pujadas appelle « désarroi » ce que ressentent des centaines de salarié·e·s licencié·e·s par une multinationale qui affiche des bénéfices indécentes cette année-là. En dénigrant les stratégies plus violentes, le discours médiatique renforce l'image publique d'un mouvement chaotique et divisé, alors qu'il faut construire l'image d'un mouvement cohérent acceptant des tactiques plurielles<sup>41</sup>. Plus certaines formes d'actions seront marginalisées par les médias, les politiques et les autres mouvements, plus la police pourra se permettre de les réprimer violemment.

On reproche souvent au bloc de constituer une minorité isolée. Or l'histoire des luttes repose fondamentalement sur le recours à l'action directe<sup>o</sup> par des petits groupes. C'est ce qu'il s'est passé pendant les grèves suisses de 1917 par exemple. L'action directe émerge quand les gens se défendent. S'il fallait toujours attendre que des millions de personnes se mobilisent simultanément ou que les politicienn·e·s écoutent les revendications des collectifs militants et des syndicats, nous vivrions aujourd'hui dans un monde bien pire. En tant que tactique, on pourrait même refuser l'argument de la « minorité radicale », puisqu'il y a en réalité un continuum entre les revendications émancipatrices et l'action du bloc : en pratique, un *green bloc*<sup>o</sup> porte souvent les mêmes

---

41. *Faudrait pas que notre révolution ait l'air trop révolutionnaire* [n° 44], une discussion critique à l'interne d'un grand mouvement pacifiste, offre des éclairages sur cette question.

revendications que des mouvements pacifistes, comme la Grève du Climat en Suisse.

On reproche aux black blocs leur seule envie de casser : les opposanxtes les appellent d'ailleurs les « casseurs », on les dépolitise. On les caractérise par « une folie destructrice apparemment sans raison [...] sans aucune motivation politique ou idéologique<sup>42</sup> ». Le contre-argument principal se situe sur les banderoles présentes dans les black blocs et sur la sélectivité des cibles vandalisées.

On reproche souvent au bloc de légitimer et de renforcer la brutalité de l'État policier. Si ce genre d'argument peut être utilisé, alors autant abandonner d'emblée toute idée de descendre dans les rues ensemble : l'État policier se justifie lui-même. Dès qu'une revendication prend suffisamment d'ampleur, tout le dispositif répressif s'active, et dans toutes les situations. Depuis quand tenons-nous nos alliés pour responsable de l'augmentation croissante des violences policières ?

On reproche souvent au bloc de délégitimer les mouvements et de leur faire perdre toute crédibilité aux yeux des médias dominants. Même logique : depuis quand les médias dominants sont-ils du côté des luttes sociales ?

En résumé, il n'y a aucune raison d'idéaliser le black bloc, qui n'est qu'une tactique comme une autre (pas toujours pertinente et efficace), mais le problème, c'est que la majorité des arguments qui s'y opposent relèvent essentiellement d'*a priori* ayant largement intériorisé des valeurs dominantes et oppressives (le respect de la propriété privée, la présentabilité, la responsabilité administrative, la légitimité aux yeux des médias de masse, etc.).

---

42. Office fédéral de la police, Département fédéral de Justice et Police, Service d'analyse et de prévention, « Le potentiel de violence résidant dans le mouvement antimondialisation », Berne, juillet 2001.

## SURVIVRE AUX LACRYMOS

La police antiémeute suisse recourt plus souvent aux fumées lacrymogènes pour disperser les énormes manifestations, souvent festives. D'expérience, elle semble plus encline à l'usage de flash-balls ou de canons à eau lorsqu'il s'agit de disperser de petits groupes organisés.

Les lacrymos, ça arrive, mais on peut s'y préparer :

- ne panique pas, c'est horrible, mais ça passe en 10 à 15 minutes, ça ira mieux quand tu seras au chaud, avec un thé et un câlin.
- si tu as des nausées sur le moment, elles passeront.
- si tu as des crampes ou des spasmes sur le moment, ou si tu as une gêne respiratoire qui persiste après une heure, va consulter unex médecin.
- si tu attends un enfant et que tu es exposé·e à du gaz lacrymogène, il faut aussi aller voir unex médecin.
- produire un excès de sécrétions (salive, morve) est un réflexe biologique de défense, n'hésite pas à te moucher et à cracher autant que possible, autrement, tu peux vite avoir le sentiment de te noyer dans tes miasmes.
- essaie d'enrouler ta bouche et ton nez dans une écharpe mouillée (y compris sous une cagoule), si elle est mouillée de transpiration, ça peut marcher aussi. Assure-toi de toujours avoir de l'eau dans ton sac.
- protège ton cuir chevelu, le gaz lacrymogène s'infiltré dans les pores.
- de manière générale, moins ta peau est exposée, moins le gaz sera agressif.
- évite de te raser toute partie du corps exposée (y compris le visage) juste avant une manifestation, le gaz irrite beaucoup les pores à vif.
- touche tes yeux le moins possible.
- n'oublie pas tes lunettes de piscine.

- apporte du sérum physiologique en quantité dans ton sac (ça s'achète en pharmacie sans ordonnance et c'est pas très cher).
- si possible, privilégie les lunettes aux lentilles, même si c'est parfois galère sous une cagoule. Le contact avec le gaz risque de les faire fondre. Si t'as quand même tes lentilles, dès que la moindre particule de lacrymo se pointe à l'horizon, dépêche-toi de les enlever avant d'avoir du gaz plein les doigts et enfile tes lunettes. Si tu te retrouves avec du lacrymo sur les lentilles, remplis tes yeux et tes mains de sérum physiologique, enlève tes lentilles, et nettoie encore.
- sur le coup, tu peux aussi essayer d'arrêter les lacrymos, mais attention, cela implique de se rapprocher du gaz. Il y a deux approches.
  1. Prendre une raquette de tennis, ou tout objet long et élastique, puis renvoyer la grenade d'un coup sec (en visant l'envoyeur, bien sûr).
  2. Une bombe lacrymogène émet du gaz sur la base d'une explosion pyrotechnique. En gros, quelque chose brûle à l'intérieur, et tant que ça brûle, du gaz sort. Tu peux donc essayer de l'éteindre comme tu éteindrais un feu (tu peux aussi allumer des feux<sup>43</sup>), par exemple en posant un cône de chantier par-dessus et en versant beaucoup d'eau par l'ouverture supérieure (peu efficace, car cela demande beaucoup d'eau et qu'on en a rarement en grande quantité sous la main), ou plus simplement en posant par-dessus un carton, voire en jetant la grenade dans un conteneur poubelle (qu'il faut refermer bien sûr). Aujourd'hui, plusieurs modèles sont waterproofs et l'astuce risque de ne pas marcher.
- finalement, une fois rentré(e) à la maison, limite au maximum le contact entre tes vêtements et ton intérieur (les

---

43. On trouvera dans *L'usure ordinaire* [n° 6] d'autres usages des feux en manifestation.



particules des lacrymos peuvent rester actives jusqu'à cinq jours) et prend une douche froide d'environ 20 minutes, elle réduira l'irritation au minimum.

#### SURVIVRE À LA RÉPRESSION POLICIÈRE

- d'abord, et c'est le plus important, tu peux exposer les autres à la répression, alors RÉFLÉCHIS au mouvement que tu viens agiter : si c'est pour mettre en danger des personnes déjà particulièrement vulnérables face à la répression (dans un mouvement de lutte des sans-papiers par exemple), autant rester chez toi. Les luttes du travail et/ou écologiques sont souvent plus propices à des actions radicales et autonomes.
- de manière générale, ne débarque jamais à une manifestation équipé·e·s comme ces gens cools sur les photos, avec tout ton matos sur toi. Déjà, parce que tu auras pas l'air malin·e·s dans le métro, ensuite parce que si tu es identifiable, la police ne va pas te tirer dessus ou te gazer, elle va très probablement juste t'encercler et t'arrêter. Pour y échapper, mieux vaut être mobile et bien se fondre dans la masse.
- ne te lance jamais seul·e·s, viens toujours accompagné·e·s d'un groupe avec qui tu as des affinités et essaie de ne jamais le perdre de vue. Pour se déplacer ensemble à travers une foule, toujours se tenir la main. Si tu ne connais pas un groupe, viens au moins avec une personne « binôme » pour pouvoir veiller mutuellement l'un·e·s sur l'autre.
- agis toujours au début ou au milieu d'un mouvement de masse, jamais à la fin. D'abord pour donner un ton à la journée (qui va souvent se radicaliser si elle est agitée dès le départ) et surtout pour éviter de se retrouver isolé·e·s en fin de journée. La police est beaucoup plus violente quand il n'y a plus un grand nombre de « gentil·e·s » citoyen·ne·s pour les regarder.

- le moment du masquage est crucial et c'est une question difficile : trop tard, tu risques d'être identifié, trop tôt, tu risques de te faire attraper. Des petits groupes masqués qui se promènent isolés avant un événement sont des cibles idéales. Dans les grandes manifs, le mieux est de se fondre dans la masse, avec des gens autour de toi en qui tu as confiance, pour rejoindre un point de rendez-vous et se masquer.
- prépare plusieurs couches de vêtements pour te changer en cours de route, et te rechanger avant de partir.
- essaie d'être toujours en lien avec une éclairceuse (une personne qui a envie de prendre moins de risque), qui tourne autour du bloc pour le prévenir des mouvements de masse de la police.
- essaie de maintenir un bloc compact, pour éviter que des petits groupes de flics ne se glissent pour saisir une personne en particulier. De grandes bannières renforcées à l'avant et sur les flancs sont utiles aussi pour éviter ce genre d'interpellation. Attention, il faut être plusieurs pour les tenir.
- utilise un surnom d'un jour, dans le groupe, pour éviter de s'adresser les uns aux autres par des identités connues.
- communique en respectant les règles de sécurité numérique, notamment si tu as besoin d'un canal de discussion sur smartphone<sup>44</sup>. Sortir sans smartphone est toujours plus prudent.
- une banderole ou une pancarte peut efficacement dissimuler un bouclier plus solide.
- les protections de sport (tibias, genouillères, etc.), ça peut servir.
- les lampes torches, ou même les lasers de loisir, ça peut aveugler.
- le plus souvent, la police disperse (avec du gaz, des flash-balls, etc.) quand elle n'est pas préparée pour effectuer des

44. *Camouflage dans l'infosphère* [n° 40] présente quelques éléments pratiques de sécurité numérique.

arrestations. Une fois prête, elle va probablement charger, en ligne et par vagues successives (en avançant, puis en reculant). La première stratégie est généralement d'effectuer quelques arrestations individuelles violentes pour impressionner et décourager les autres manifestanxtes. Si la foule est compacte, elle va probablement garder ses distances. Si la foule a l'air évasive, chaotique ou passive, la police va essayer de former des lignes pour découper la masse et isoler des plus petits groupes, qu'elle pourra alors encercler (c'est ce qu'on appelle une « nasse° »).

- si tu te fais prendre par la police, garde à l'esprit que même le plus petit réflexe d'autodéfense de ta part peut considérablement aggraver les charges (assaut sur agent). Une bonne méthode est de devenir instantanément un poids mort, en arrêtant tout mouvement. Cela limite les charges et complique souvent le travail des flics.
- à la fin de l'action, le dernier challenge, c'est de s'en sortir tranquillement. Les couches de vêtements sont bien utiles : trouve un endroit tranquille pour te changer, pourquoi pas au milieu de la foule ou dans une rue parallèle, mais toujours en vérifiant la présence de caméras. Si tu ne connais pas la ville, n'hésite pas à suivre les groupes de gens qui s'enfuient, ou à t'installer dans un café en attendant que le temps passe. Mieux vaut dissoudre le groupe et rester en binôme.
- prépare-toi bien aux aspects juridiques de la répression. Pars en manif avec un numéro d'avocat appris par cœur, ou écrit sur ton bras, et consulte un bon guide d'antirépression écrit par des militanxtes de ton pays, si possible un guide récent (les lois changent vite). Ces guides aident par exemple à comprendre ce que tu peux dire ou ne pas dire pendant une garde à vue, etc.
- et puis la règle absolue de l'action directe : arrête quand tout va encore bien, n'abuse pas et économise-toi pour la prochaine.

L'émeute n'est pas un projet politique, elle ne doit jamais le devenir, elle n'est qu'une forme de contestation (d'ailleurs, dans l'histoire, il y a même eu des émeutes policières). En gardant à l'esprit qu'on agit ainsi *parce qu'on ne nous laisse pas le choix de la violence*, on reste concentré sur ce qui importe : construire un monde bienveillant et fait de *care*° mutuel. Le reste est accessoire et tactique. Parfois c'est un exutoire, parfois c'est une réparation, mais l'expérience du bloc nous rappelle toujours *ce qui compte vraiment* : être ensemble, résister, s'aimer et ne pas abandonner le rêve d'un monde moins pire<sup>45</sup>.

---

45. Lire *Lendemain* [n° 3] pour se préparer à affronter la ville le jour d'après.

## 16. L'histoire d'une lutte

**Une nouvelle vie que tu dois apprendre**

**Samba**  
**Transcription d'un entretien oral**  
**(traduit de l'anglais)**  
**avril 2020**

JE M'APPELLE Samba<sup>46</sup>, je viens de Gambie. Ça a été une épreuve de venir en Europe. Sur la route, on a fait face à beaucoup de difficultés en traversant tous les pays africains. C'était pas toujours facile d'être avec tous ces gens que je ne connaissais pas, de vivre une vie que je ne vivais pas avant. L'endroit le plus dur par lequel je suis passé, c'est la Libye. Là-bas, personne ne va te donner quelque chose à manger ou t'aider. On a essayé de trouver de la nourriture, du travail pour survivre, un endroit où dormir. Tu peux te prendre un coup de couteau sans raison. Ta vie est toujours en danger. Au bout d'un moment, tu penses même plus qu'un jour tu vas pouvoir partir de là. Chaque jour, quand tu sors, tu ne sais pas si tu vas revenir ou non. Tu te réveilles chaque matin en te disant : « aujourd'hui, peut-être que je meurs, peut-être que je vis ». Je suis allé en prison, j'ai été maltraité, j'ai vécu des trucs vraiment graves, des trucs que tu ne peux pas imaginer.

Arriver en Europe, c'est encore une autre histoire. Tu dois réapprendre à vivre dans une société différente, dans une culture différente, avec des gens différents, en surmontant la barrière de la langue. Tu es dans une nouvelle vie que tu dois apprendre et tu passes par beaucoup de choses. Ma vie en Europe, elle a commencé dans un camp en Italie. Tu habites dans un camp avec plein d'autres personnes, qui ne viennent pas du même pays que toi ou qui ne parlent pas la même langue. Là-bas, les problèmes s'enchaînent. Les gens font face à toutes sortes de difficultés, certains ont de graves problèmes psychologiques. Tu n'as pas le choix, tu dois partager ton

---

46. *Fuir en exil* [n° 4] et *Lutter sans papiers* [n° 25] sont d'autres récits personnels du rapport à l'exil.

lieu de vie. Après avoir quitté le camp, il y a d'autres difficultés à surmonter. Tu n'es plus dans un lieu sous contrôle où il y a des gens qui s'occupent de la nourriture, tu te retrouves tout seul. Si tu n'as pas de papiers, ou même si tu en as, comment tu trouves un travail si tu ne parles pas la langue ? Comment tu trouves un travail si tu ne connais personne ? Certains jours, c'est vraiment très dur. Si tu n'as pas de papiers, tu ne peux pas avoir une maison, tu ne peux pas payer un loyer... Pour moi, quitter le camp a été le début des épreuves. Je ne connaissais personne, je suis arrivé en Suisse et j'ai fait une demande d'asile. Mais ma demande a été rejetée. Je n'en connais pas la raison, mais je pense que c'est parce qu'il n'y a pas de violence dans mon pays, il n'y a pas de guerre. La Suisse m'a dit de retourner en Italie, où on avait pris mes empreintes<sup>47</sup>. Alors je me suis dit : qu'est-ce que je vais faire de ma vie maintenant ? Tu dois te battre pour rester un être humain. Si tu n'oublies pas, même un peu, ce que tu as vécu, tu vas perdre la raison. Ça arrive à des personnes qui deviennent folles dans la rue.

J'ai rencontré le collectif<sup>48</sup> à travers plusieurs événements. Je suis venu dans le lieu qu'ils occupaient pour cuisiner avec elleux et quelqu'un m'a demandé si je voulais rejoindre les conversations en français. Cette personne m'a aussi demandé si j'étais motivé à venir tous les mercredis, parce qu'il y avait de la nourriture et des gens. C'est un endroit tellement cool : je ne vais pas au restaurant ou dans les cafés parce que je n'ai pas d'argent. Ici, c'est prix libre et comme je n'ai rien, je ne paie rien. Je peux me reposer aussi. Ici, j'ai commencé à me sentir faire partie de la société, j'ai commencé à organiser des événements, à rire. J'ai réalisé que c'était bien d'apprendre le français pour mon futur. Je progresse : *je parle maintenant un peu français*<sup>49</sup>. Alors bref, je venais de plus en plus ici et, un jour, on m'a demandé si je voulais carrément intégrer le collectif.

47. Référence aux Réglementations dites de Dublin°.

48. Un collectif qui fonctionne en autogestion et lutte pour l'accueil des personnes sans-papiers.

49. En français dans le texte.



J'ai accepté avec plaisir, mais il m'a fallu du temps pour me sentir connecté. À cause de la barrière de la langue, mais aussi pour comprendre le système, comment ça fonctionne. Ça prend du temps... D'un point de vue politique et administratif, c'est vraiment dur si tu n'as pas le droit de vivre dans le pays. Parfois, tu ne te sens pas à l'aise d'aller quelque part parce qu'il y a des contrôles et que tu risques de finir en prison. Ne pas avoir de papiers, ça change tout. Ça empêche beaucoup d'actions. Il y a aussi le racisme omniprésent, tu y fais face dans la rue, tu es attaqué constamment et tu ne peux jamais te défendre. On te retire le droit de te défendre. Si les flics arrivent, même si tu as raison, tu finiras en prison. Quelle que soit la situation, les flics ne verront qu'une seule chose : tu n'as pas le droit d'être ici, tu n'as pas de droits tout court. Alors tu laisses tomber, tu n'as pas les armes pour te défendre. Ça m'affecte de plein de manières différentes, mais faire partie d'un collectif organisé, c'est une nouvelle expérience, c'est cool, ça me donne plus d'opportunités, plus de connexions. Organisé·e·s ensemble, on peut participer à une manifestation, et ça nous donne de la visibilité, comme personnes noires et comme personnes à qui on refuse le droit de vivre dans ce pays et les moyens de se défendre. La seule chose qu'on peut faire, c'est manifester pour que les gens entendent ça de nos propres bouches. C'est important de rendre les gens conscients, même si ça prend du temps. Ça amène le changement, pas à pas.

Vivre sans papiers c'est une vraie lutte, et ça fait cinq ans et demi maintenant. Partout où tu vas et tout ce que tu fais, tu dois bien réfléchir : comment je fais pour aller d'un point A à un point B ? Par où je passe ? Même pour aller au parc, tu dois faire attention. Les flics sont peut-être en train d'attendre pour t'attraper. Parfois tu calcules si ça vaut la peine d'y aller : tu n'es pas libre. J'ai des ami·e·s avec des papiers, quand on se voit, c'est moi qui leur dis où on va. Parce qu'iels n'ont pas à réfléchir à ce genre de choses, iels ne vivent pas la ville comme moi.

Chaque fois que je trouve un job, j'y vais une journée et ensuite iels me disent que je ne peux pas rester, que je ne peux plus travailler

dans cet endroit. Iels disent que je suis un bon travailleur, mais que sans papiers c'est impossible et iels me renvoient chez moi. Ma vie dépend toujours des autres, que ça me plaise ou non. Sans les autres, je dormirais à la rue et je devrais faire des choses illégales, parce que je n'aurais pas d'autre choix. Je ne suis pas à l'aise avec ça, je ne veux pas demander de l'argent directement à quelqu'unex. Mon but c'est de vivre, de trouver un travail, d'avoir un futur. Je suis heureux de faire partie du collectif, ça a changé ma vie, c'est toujours difficile mais au moins je ne dors plus dehors. Alors même si c'est difficile, je ne vois pas d'autre pays où vivre maintenant, à part en Suisse. Ici, c'est l'endroit que je connais, c'est là où je veux être et je serais terrifié de devoir vivre à nouveau dans la rue.

Être noir c'est une autre lutte encore. Tu fais face au profilage racial tout le temps, même s'il y a des lois contre le racisme. Tu peux dire à quelqu'unex que ce qu'iel dit est raciste. Tu peux y mettre des mots, juste pour que les gens se rendent compte que ce qu'iels disent est raciste, même si tu ne peux pas les changer. Mais quand tu n'as pas de papiers, c'est comme si tu n'avais pas d'armes pour te défendre. Il y a quelques jours, j'étais à la gare et un mec m'a frappé le bras de manière très inappropriée. Je sais très bien qu'il n'aurait pas fait ça à une personne blanche. Je n'ai pas pu le garder pour moi, je lui ai dit « Pourquoi vous m'avez fait ça ? Je ne vous connais pas. » Je lui ai expliqué comment je me sentais et il a fini par s'excuser. Mais avant de penser à s'excuser, il faudrait d'abord penser à ce que tu fais et ne pas le faire. Si j'avais eu des papiers, j'aurais pu avoir une vraie conversation avec lui, une conversation plus longue. Je ne voulais pas avoir de problème, même si ce n'était pas moi qui avais créé le problème. Mais bien sûr, avant que les gens autour aient pu comprendre ce qu'il se passait, iels auraient immédiatement appelé les flics. Et même si j'étais la victime dans cette histoire, c'est moi qui aurais payé parce que je n'ai aucun droit. Alors j'ai juste laissé le mec. Ce qu'il a fait n'était pas juste, il a fini par s'excuser, mais ça n'était pas satisfaisant pour moi. Cette histoire est une anecdote qui résume la situation : je me bats pour mes

droits, mais je n'ai pas les armes pour le faire à cause de ma situation illégale.



**17. On doit  
se nourrir de toutes  
les révolutions**

**Une trajectoire kurde  
dans la lutte globale**

**Hêvi (Espoir)  
Transcription d'un entretien oral  
novembre 2020**

JE SUIS une Kurde, née dans une grande ville turque et j'ai grandi en Suisse. D'après mon passeport, je suis turque. On ne peut pas être kurde sur un passeport : l'État turc nie toute existence à l'identité kurde. Depuis 2009, je suis naturalisée suisse et aujourd'hui, je pense, je m'exprime et je rêve en français. Le turc, je le parle avec un accent français ; le kurde, je ne le parle pas.

J'ai grandi dans le rejet de mes origines, de mes appartenances, de la culture kurde. Mon père et ma mère se sont installées en Suisse, nous laissant mon frère et moi en Turquie, avec nos grands-parents maternels. J'avais trois ans quand mon père s'est installé en Suisse, ma mère l'a rejoint deux ans plus tard. Je ne les ai pas revues avant mes huit ans. Iels ne nous ont pas expliqué leur départ. Ma mère a seulement dit « Je vais chez le médecin, je reviens », et elle n'est pas revenue. Nous étions trop jeunes pour comprendre, du moins c'est ce qu'iels pensaient, iels ont voulu nous épargner et ont créé, sans le vouloir, un traumatisme profond.

Leur départ pour la Suisse était à la fois économique et politique, ce qu'iels voulaient, c'était nous offrir « une meilleure vie ». Jusqu'à mes huit ans, j'ai vécu dans une grande ville turque, une ville où il fallait toujours cacher nos origines pour notre sécurité. Lorsqu'on écoutait de la musique kurde, il fallait fermer les fenêtres pour que les voisinexs n'entendent rien. Un des rares souvenirs de mon enfance, c'est justement le jour où nous avons pris l'avion pour la première fois avec mon frère, pour nous rendre en Suisse. Il avait six ans. Une hôtesse de l'air — je me souviens qu'elle était gentille — nous a guidées jusqu'à nos parents. Nous restions des enfants et nous considérions nos grands-parents comme nos véritables parents. Ces deux personnes que nous retrouvions là,

ces étrangères, c'étaient ceux qui nous avaient obligées à quitter le seul foyer que nous n'ayons jamais connu. Alors, quand ma mère essayait de nous parler en kurde, nous nous bouchions les oreilles.

Une fois en Suisse, j'ai essayé de m'intégrer, de ne pas être rejetée. Je ne voulais pas être « l'étrangère », mais ça ne te quitte jamais. Quand t'es migranxte, t'es étrangèrex dans le pays où tu arrives et tu deviens inévitablement étrangèrex dans le pays que tu quittes. Le rejet de ma culture d'origine est probablement lié à ces multiples traumatismes : abandon, humiliation, rejet, peur, déracinement, volonté d'intégration, désir d'appartenance.

Aujourd'hui, j'ai 39 ans et je suis infirmière. Mon engagement militant est présent dans toutes les sphères de ma vie. J'ai toujours ressenti le besoin d'infuser du sens à ce que je vis, j'ai toujours voulu construire une cohérence entre mes valeurs, mes croyances, mes idées et mes actions. Je suis combative, révoltée et opposée au système depuis l'enfance. Issue d'un peuple qui subit un génocide, je n'ai pas d'autre choix que de lutter, c'est inscrit dans mon ADN. Je suis vite entrée en force dans le mouvement des femmes\*° kurdes. Je fais maintenant partie de l'Assemblée des Femmes\* Kurdes et j'y suis très active.

La lutte kurde est complexe et diverse, je commence tout juste à la comprendre réellement. Nous sommes la plus grande minorité au monde sans État-nation, une minorité séparée de force entre quatre nations. En Turquie, on nous assimile de force, ma famille en est un bon exemple. Je pense que certainex de mes petixtes cousinex ont même oublié qu'iels ont des racines kurdes. D'autres sont devenuex des nationalistes turcquexs. Peu de personnes réalisent l'ampleur du génocide en cours. Dans l'activité révolutionnaire et émancipatrice du mouvement kurde, les femmes\* jouent un rôle central. Le mouvement des femmes\* kurdes est très bien organisé, une organisation qu'il doit à son ancienneté, aux années passées à lutter. Le postulat de base d'Abdullah Öcalan, un des leaders du PKK (Parti des travailleureuxses du Kurdistan), c'est que la libération de la société passe par la libération de la femme\*. Son



travail a d'ailleurs contribué à l'essor de la Jinéolojî, une science des femmes\*. L'idéologie d'Öcalan a été un outil très puissant pour implémenter une nouvelle organisation politique féministe, pluraliste et écologiste, qui plus est dans un coin du globe où ça aurait pu sembler improbable. Öcalan a écrit des dizaines de livres, il a produit une idéologie politique globale, mais le plus intéressant, c'est qu'une partie du peuple kurde se l'est véritablement appropriée, a commencé un travail de concrétisation de l'utopie.

On retrouve un souci politique égalitaire et paritaire jusque dans l'organisation de la guérilla, ce qui n'est pas la norme dans les luttes armées de la planète. Cette lutte, même dans la diaspora, continue à être très active et fertile. Le fait de s'organiser et de lutter ensemble ici, en Suisse, ça donne un sens au fait d'être ici, ça justifie d'être tout le temps l'étrangère. Ce n'est déjà pas facile d'être une femme\*, mais être une femme\* migrante qui vient d'un pays à majorité musulmane ouvre à tellement de stéréotypes et de préjugés. Faire partie d'une communauté de femmes\* en lutte donne de l'unité, du courage, un sentiment d'appartenance, et ça c'est fort. Le fait de se sentir faire partie de quelque chose de plus grand que soi, c'est essentiel, et nourrissant<sup>50</sup>.

C'est aussi cohérent sur le plan politique, puisque l'un des fondements intellectuels de la libération kurde, c'est qu'on n'est pas une île, qu'on ne peut pas vivre en paix si le reste du monde est en guerre. Donc la libération des femmes\*, elle est importante dans le monde entier et pas seulement au Kurdistan. La lutte est globale et commune. La volonté de mes camarades, c'est de s'ouvrir au monde et aux autres luttes. Il y a de plus en plus de liens qui se créent. Par exemple, j'ai rejoint le collectif de la Grève féministe, j'y représente l'Assemblée des Femmes\* Kurdes<sup>51</sup>, je soutiens la Grève du

50. *Cette colère immense, transgénérationnelle, internationale* [n° 30] évoque aussi le sentiment d'appartenance à quelque chose qui transcende le quotidien.

51. Pour faire connaissance avec un autre groupe de travail de la Grève féministe, lire *En el feminismo, lo personal es político* [n° 49] ou *Pas de féminisme sans les putes!* [n° 37].

Climat et Extinction Rebellion<sup>52</sup>, je suis proche des milieux squats, anarchistes, communistes. Selon moi, au-delà de la diversité de nos idéologies et de nos outils, nous luttons pour un horizon de transformation commun. Je pourrais mettre mes œillères et vivre une vie relativement confortable ici en Suisse, beaucoup de gens le pourraient et le refusent, beaucoup de gens le font. Lutter n'a rien de facile, c'est inconfortable, ça demande du temps et de l'énergie, des sacrifices, des remises en question parfois douloureuses. Il faut sans cesse argumenter face à des détracteurixes qui peuvent se montrer violentes pour protéger leur vieux monde confortable. On ne le fait pas juste pour le plaisir de le faire : il y a quelque chose de puissant qui nous pousse, une pulsion de vie.

Le but de nos révolutions, de nos énergies révolutionnaires, c'est la liberté. Ici en Occident, même chez certaines féministes, il y a cette idée latente que les femmes\* ont des vies libérées, parce qu'il y a une certaine reconnaissance au niveau des lois, des droits, des constitutions, parce qu'on n'est pas enfermées à la maison, parce qu'on peut conduire, parce qu'on peut voter. Mais dans les mentalités, dans la mise en pratique des lois, il y a encore tellement de chemin à faire, sinon comment expliquer que la révolution féministe pointe le bout de son nez en Suisse aussi ? L'enfermement est peut-être moins visible ici, mais comme le disait une féministe tunisienne « on est enfermées dans l'apparence ». Il faut rester jeune, belle, mince, être comme ci, être comme ça, subir des injonctions, parfois contradictoires.

Je connais des femmes\* qui ont l'impression d'avoir perdu tout pouvoir d'action en arrivant en Suisse. Au pays, elles étaient combatives, sans peur, elles étaient dans la rue, elles ont subi les pires violences sans sourciller, elles s'organisaient, elles luttaient. Ici, avec la barrière de la langue, face à un système dont elles dépendent beaucoup plus et qui leur rappelle sans cesse leur statut, elles se sentent souvent diminuées et n'osent pas s'exprimer. Je suis rentrée

52. Lire *Faudrait pas que notre révolution ait l'air trop révolutionnaire* [n° 44] pour une autocritique du mouvement.

simultanément dans le mouvement kurde et dans le collectif de la Grève féministe. Au sein du deuxième, il existait déjà un groupe de femmes\* migrantes qui avait été initié par des femmes\* kurdes, africaines et chiliennes. C'est important qu'il y ait une représentation des femmes\* migrantes ou kurdes au sein d'un mouvement comme celui de la Grève féministe. Un collectif aussi large donne de la visibilité. La visibilité leur donne de la légitimité.

On m'a demandé de représenter les femmes\* kurdes dans ce groupe. Ça me semblait aller de soi parce que j'ai plusieurs identités, plusieurs casquettes. Pendant de nombreuses années, je luttais à mon niveau, dans mon coin. Aujourd'hui, pour moi, la révolution ne pourra passer que par les solidarités transnationales. Les actrices de ce changement, ce seront les femmes\* et la jeune génération. La lutte des femmes\* kurdes a commencé il y a une centaine d'années déjà, peut-être même plus, mais le mouvement organisé tel que nous le connaissons n'existe que depuis les années 80. La lutte doit s'organiser sur le plan international, mais on doit accepter de s'inspirer mutuellement. Il n'y a pas de bonne façon d'y arriver, il faut se nourrir et s'inspirer de toutes les révolutions.



**18. Vous détruisez  
une Spyre, on en  
reconstruira plein**

**Lettre aux propriétaires  
de la maison occupée**

**Collectif Bambou  
Lettre retravaillée pour le recueil  
décembre 2020**

*Le collectif bambou a été évacué de la Spyre au début du mois de janvier 2020, après l'envoi de cette lettre.*

ON ÉCRIT ces lignes depuis la Spyre — ses grandes maisons rose pâle et son immense jardin retiennent leur souffle, se demandant combien de temps il nous reste. La Spyre, c'est ce squat perché dans les hauts de Pully, où, depuis déjà plus de trois mois, on crée ce drôle de processus de gentrification<sup>o</sup> inversée, comme une incursion de vie communautaire et engagée dans un quartier bourgeoise et individualiste. On écrit coincés entre plein de personnes incroyables, sur un canapé qu'on devra sûrement abandonner. Dehors, d'autres se réchauffent autour du feu qui brûle dans le vieux puits décoré de fer forgé. Les maisons vibrent de vie, de réjouissance, mais aussi d'incertitude — c'est potentiellement un de nos derniers jours ici. On oscille entre plein d'émotions beaucoup trop intenses. Aujourd'hui, plusieurs personnes se sont fait poursuivre par la police en essayant de revenir à la maison. On sent qu'on n'a plus le luxe de remettre nos rêves à demain. La répression des lieux alternatifs ne semble pas aller en s'adoucissant.

Après avoir reçu la décision du tribunal qui nous demande de quitter les lieux dans les 48 h, on a décidé d'écrire une lettre aux propriétaires. On ne sait pas trop si on l'a écrite pour eux, pour leur faire changer d'avis, ou pour nous, pour pouvoir pousser un dernier cri avant de disparaître. En tout cas, le lendemain de la réception de notre lettre, ils ont quand même donné l'ordre à la police de nous évacuer dès que possible. On ne sait pas encore quand cette décision sera exécutée, mais la résistance s'organise.

Voici cette lettre — on espère qu'elle aidera à saisir tout ce qui nous anime dans cette période périlleuse d'activisme sur fond d'urgence climatique et de pandémie globale. Les mots ne rendront jamais justice à l'amplitude émotionnelle de ce qu'on vit ici, mais au moins, ils pourront laisser une trace de ce combat contre l'immobilier de luxe et son monde.

LETTRE OUVERTE À DUNE CAPITAL SA,  
PROPRIÉTAIRE DES BÂTIMENTS DE LA SPYRE,  
LIEU DE VIE ET D'ACTIVITÉS ALTERNATIVES ET ENGAGÉES

La Spyre, peut-être que vous n'en aviez jamais entendu parler avant. On commençait à bien se faire connaître dans le monde militant. En dehors de ces réseaux-là, on n'avait pas priorisé l'image qu'on renvoyait, on était trop occupé·e·s à vivre, à construire, à créer. Mais désormais, on n'a plus trop le choix, on utilise une de nos dernières armes : le pouvoir des mots et des histoires, même si on se doute que la nôtre risque de disparaître, car l'histoire est toujours écrite par les vainqueurs. On vivait un peu caché·e·s, mais aujourd'hui, on veut partager quand même ce que vous vous apprêtez à démolir : nos envies, nos créations, nos maisons. Bienvenue dans notre monde, celui qu'on construit dans les poubelles du vôtre.

Hier, à la tombée de la nuit : on est dehors, sur la terrasse de notre maison, celle qu'on habite depuis bientôt trois mois. On est heureu·se·s, on discute du passé de cet endroit, de tout ce qu'on y a vécu. On s'aventure même à parler de l'avenir — chose rare car on est encore en suspens sur ce qui va se passer. On checke nos mails — et c'est la douche froide : le tribunal estime que la situation juridique dans laquelle nous nous trouvons est limpide et nous donne 48 h pour partir. On savait très bien que la soi-disant « justice » était de votre côté. On met « justice » entre des guillemets car on a de la peine à voir ce qu'il y a de juste dans le fait que certaines personnes peuvent avoir plusieurs maisons — dont certaines ne seront jamais utilisées — pendant que d'autres n'en ont pas.



Il y a presque trois mois, on vous rencontrait pour la première fois. C'était dans des circonstances un peu particulières, pas forcément idéales. On avait occupé des bâtiments qui vous appartiennent. Ces bâtiments, vous les avez achetés il y a deux ans dans le but de les démolir, pour remplacer un immense terrain verdoyant par des immeubles d'appartements de luxe.

La Spyre a moins de trois mois, mais c'est devenu un lieu de rencontres, de création et de vie. Après deux années à l'abandon, ces maisons ont été habitées par un nombre incroyable de personnes différentes et de moments forts; elles ont été réparées, repeintes, aimées. Ce n'est pas juste un projet d'habitat personnel, c'est un projet politique qui met en place et défend des modes de vie plus communautaires, plus solidaires et plus écologiques. C'est énormément de travail de réflexion, d'organisation, de logistique, de construction, de décisions collectives et de prises de risque. Sachez que chaque fois qu'un squat se fait expulser, c'est tout un monde qui s'effrite. Ce sont des personnes qui, du jour au lendemain, se retrouvent sans chez-soi, ce sont des centaines, des milliers d'heures de travail qui disparaissent brutalement.

On se demande comment vous avez réagi à la réception de la décision du tribunal. Vous avez sûrement dû célébrer ça. Nous, on pleure, on rage, c'est toute notre vie qui bascule du jour au lendemain.

Vous nous avez déjà exprimé que ça vous semble bien culotté qu'on vous expose ces ressentis et ces sentiments d'injustice, alors que nous sommes *chez vous*. Or, c'est peut-être là, le problème. Aucune communication constructive n'a pu être établie, car la toute-puissance culturelle et juridique de la propriété privée vous aveugle. D'emblée, nous étions à vos yeux des criminellexs, certes *gentillexs*, mais des criminellexs quand même. Tout le système pousse à ce constat et vous en perpétuez les méfaits à travers votre refus de la discussion. Vous allez expulser des personnes qui n'auront probablement jamais vos privilèges, votre richesse et votre protection sociale. Vous détruisez un habitat regorgeant

de vie en croyant en fabriquer un autre. Or, dans le quartier, les appartements du même type que ceux que vous prévoyez sont, pour la plupart, vides. Vous ne pensez pas ces espaces pour les faire vivre, mais pour les faire fructifier, au détriment des personnes qui ont simplement besoin d'espaces. Vous détruisez de la vie pour créer du vide, qu'il soit physique, social ou moral, tout en continuant d'alimenter les mécanismes qui pillent les ressources terrestres et poussent notre société dans ses derniers retranchements. Le simple fait que ce vide vous enrichisse vous suffit pour, chaque jour, fermer les yeux sur les vérités qui sont devant vous, devant nous touxtes. Cette lettre sera probablement notre dernière, mais vous, vous continuerez d'être confrontés à cette réalité créée par le camp que vous avez choisi. Vous continuerez d'observer l'accroissement exponentiel des inégalités sociales, la montée du niveau des océans, les migrations climatiques que cela va induire, ou encore la jeunesse révoltée dans les rues contre les mains sales du capitalisme.

Vous avez encore le choix, puisque vous n'avez pas encore de permis de construire. Venez nous rencontrer en personne ! Venez parler d'humain à humain, sans l'intermédiaire du langage juridique qui protège les intérêts financiers ! Venez voir ce qui a été créé avant de donner à la police l'ordre de nous sortir avec force et violence. On ne sait pas si vous nous entendez, si vous nous comprenez : on parle le langage du partage et des possibles ; vous nous répondez à coups de lois absurdes et d'amendes. Venez, si vous osez sortir des chemins confortables et du statut social que vous procure votre pouvoir financier. Venez voir ce qu'on fait ici, comment on vit avec des chambres pleines de lits, des têtes pleines de rêves et des cœurs pleins de vie. Venez goûter le sirop de romarin fait avec les plantes du jardin. Venez vous confronter personnellement à ce que vous vous apprêtez à détruire, à cette brèche qu'on a ouverte dans le destin de ce terrain que vous voulez vider à tout prix.

Vous nous pensez utopistes ? Ça fait longtemps qu'on ne l'est plus. Nos actions sont une concrétisation d'alternatives réalistes face à ce

qui se déroule dans ce monde. La vie avance, on en tire des leçons à force de se la ramasser en pleine face. Alors on continuera d'essayer, on continuera à créer des modes de vie plus communautaires, plus résilients. On continuera à contester la logique selon laquelle il est normal que la majorité de notre temps soit vendue pour enrichir les riches et détruire le vivant. On vit en squat pour plein de raisons : par besoin, par conviction, par envie. On squatte pour libérer du temps et pour le consacrer à des actions qui font bouger, au moins un peu, le monde que vous défendez si ardemment. Cette lettre n'est pas une attaque personnelle, elle dénonce une situation qui fleurit et meurt dans un contexte très spécifique, mais qui prend racine dans des problèmes et des dynamiques bien plus larges. L'expulsion du lieu de vie et de rencontres qu'était la Spyre peut sembler n'être qu'une petite vague face à l'ampleur du désastre global, mais elle est un symptôme bien concret d'un système qui court à sa perte.

Pour terminer, nous ne citerons qu'une seule phrase du tribunal, bien emblématique de l'absurdité de la situation : *« ...l'argument selon lequel les bâtiments demeureraient vides durant plusieurs années avant d'être démolis ne légitime aucunement les membres du Collectif bambou à usurper les lieux, chaque propriétaire étant libre d'exercer sa possession comme il le souhaite. »*

Mais bon, on espère que votre liberté d'exercer votre possession en la vidant de toute vie vous fera plaisir.

Vous détruisez une Spyre, on en reconstruira plein.



**19. Lutter  
dans un syndicat  
étudiant**

**Discussion  
entre quelques militantes  
du syndicat SUD  
Étudianxtes et Précaires**

**SUD Étudianxtes et Précaires  
Transcription d'un entretien oral  
24 septembre 2020**

— L'IDÉE d'un syndicat étudiant en Suisse, c'est un peu particulier. En France, il y a une tradition de lutte étudiante, mais en Suisse, à part la CUAE<sup>53</sup> qui se déclare syndicat étudiant, ça n'existe pas. Nous, on s'appelle SUD Etudianxtes et Précairexs, on est un syndicat de lutte indépendant qui existe depuis 2013. On se situe du côté des étudianxtes, mais aussi plus largement du précaire°. On fait pas mal de défense individuelle pour des personnes qui sont précaires. L'idée, c'est d'aider les personnes à obtenir des moyens de se défendre, tout en menant une bagarre juridique sur des situations d'oppression au travail en particulier. Ce qui a lancé la création de ce syndicat, c'est le besoin de penser sa condition en tant qu'étudianxte et on a très vite pensé que ça pourrait servir pour touxtes les travailleureuxses en formation. C'est pas parce qu'on est en formation qu'on ne fait pas partie du prolétariat. La notion de travailleureuxses en formation repose sur l'idée que les étudianxtes, même s'iels sont en formation, sont producteurixes de valeur.

— Tu travailles, quoi... et tu produis de la valeur. Une des revendications qu'on a toujours portée, c'est le salaire étudiant. C'est une revendication centrale.

— Un syndicat étudiant a aussi du sens, parce que les étudianxtes travaillent à côté de leurs études, iels ont souvent des jobs de merde, pas ou mal payés, précaires. L'idée, c'est de ne pas se limiter à la défense individuelle, mais de créer un rapport de force politique en réunissant des défenses individuelles, en aidant les personnes à construire des défenses communes, à se reconnaître dans

---

53. CUAE : La Conférence Universitaire des Associations d'Étudianxtes de l'Université de Genève — la faitière des associations facultaires.

leurs situations mutuelles. Mais c'est dur d'y arriver, ça demande des forces.

— Le collectif s'est construit par des combats de plus ou moins grande envergure, situés parfois sur des lieux de formation précis comme l'Université de Lausanne ou des campagnes transversales, comme celle sur les bourses d'études qui touchait les apprentiexs, les étudianxtes en haute école spécialisée et à l'université. Les défenses individuelles, c'est venu plus tard. Tout à coup, on est devenuexs une espèce de pôle d'expertise (pour parler comme les patronnexs) sur un certain nombre d'enjeux et de questions sociales qui touchent aux conditions de vie, de travail et d'études.

— Le syndicat s'est aussi créé à partir d'une déception fondamentale vis-à-vis des structures institutionnelles, de la représentation étudiante, en particulier à l'Université de Lausanne. Les associations représentatives, qui refusent systématiquement d'intervenir sur les questions sociales — les conditions de travail et de vie des étudianxtes seraient des trucs externes à l'université. Il fallait une structure indépendante qui ne soit pas une structure liée à l'université, qui vise la construction d'un rapport de force politique, dans une visée de transformation sociale. On fait de la défense individuelle, des trucs de loi, envoyer des textes ou des lettres, mais c'est toujours inscrit dans un horizon révolutionnaire.

— Dans nos revendications et nos positionnements, il y a la gratuité de toute formation, mais aussi de la bouffe et des transports, la généralisation de l'accès aux formations pour tout le monde et on estime aussi que tout service public doit être autogéré par les gens qui y bossent. On veut pas de ces structures pyramidales avec toute la violence qu'elles perpétuent pour le personnel en bout de chaîne, pour les assistanxtes, les travailleureuxes du nettoyage externalisé qui sont à la merci du service de sécurité de l'Unil (Université de Lausanne), du patron de la boîte privée, mais aussi du mépris de certainexs étudianxtes.

— La question des contenus des cours, on l'a moins traitée. Un peu, par le biais d'une construction plus égalitaire du rapport de



formation, entre étudianxtes et personnel enseignant, où y'a des hiérarchies et une toute-puissance dans la détention du « savoir ».

#### DE BEAUX MOMENTS

**Office des bourses.** Moi j'ai envie de parler de cette occupation de l'office des bourses en 2016, parce qu'on a réussi à créer un certain rapport de force. On est alléxs occuper le hall de l'office des bourses pour exiger des négociations sur la mise en œuvre de la nouvelle loi. C'était une période où il y avait des retards monumentaux. D'ailleurs, notre première manif en 2013, c'était par rapport au changement de la loi sur les bourses. C'était notre premier gros truc, en hiver, avec du feu, des flambeaux, c'était beau. Iels avaient voté une loi, on l'a analysée collectivement, on a dit qu'on était contre. On a fait une coalition avec différents groupes et une manif d'environ 800 personnes. On n'était pas 50 000, mais c'était une jolie manif. On a décidé de faire une occupation pour repolitiser le sujet. On est arrivéexs avec du café et des croissants pour les employéexs de l'office des bourses et on a suspendu une banderole. On demandait, en même temps, plus de moyens pour les employéexs, pour qu'iels puissent engager du personnel : iels avaient, par personne, le double de dossiers que dans les bureaux de Genève. On a distribué des salades aux députéexs pour... qu'iels arrêtent de raconter des salades. Le problème fondamental, c'était qu'il y avait à peu près six mois de retard dans les rendus de réponses des bourses. Des mois pendant lesquels les étudianxtes ne percevaient aucune thune : ces bourses sont le dernier filet social étudiant. La moitié du bureau était en *burnout*. La loi, on l'avait perdue, mais on demandait des négociations. Après deux ans de tractations pour dire qu'il manquait du fric pour tout le monde, on a obtenu une rallonge de près de trois millions sur le budget des bourses, ce qui n'est pas rien. Et puis on a négocié ça relativement bien, dans le sens où c'était des choses qui touchaient tout le monde et pas seulement certaines catégories de boursièrèxs,

à savoir les forfaits repas, les forfaits logement, les forfaits mobilité. Entrer dans le jeu institutionnel permet un accès privilégié à cet office des bourses et c'est utile pour les défenses individuelles. Ça nous a bien aidé·e·s pour passer certains dossiers en accéléré, pour pouvoir intervenir sur des situations particulières.

**Bourses d'étude — FAE.** Même si on se considère, pour une partie en tout cas, révolutionnaires, on a des victoires sur le terrain institutionnel dont on est fier·e·s. Un beau jour, à l'Unil, l'association représentative (FAE) décide de baisser les montants des aides d'urgence aux étudiant·e·s du fonds qu'elle a elle-même créé, alors que c'est nos taxes étudiant·e·s qui alimentent ce fonds. Iels se sont dit « il y a trop de demandes, faut que les montants qu'on donne baissent », sans se poser une seconde la question inverse, sans réfléchir à comment ce fonds pourrait avoir plus de thunes. On a réussi à faire capoter ça. On a fait ça dans les règles. (*Rires.*) On a organisé un référendum, genre le truc qui ne se fait jamais. On les a eu·e·s sur leur propre terrain, parce que le référendum universitaire a été créé par les statuts de la FAE. Ce droit n'a été utilisé que deux fois depuis qu'il existe et la FAE a perdu à chaque fois. Mobiliser ce droit a créé un chaos assez monstrueux, les services informatiques de l'université ont dû mettre en place une plateforme de vote. En fait, tu fais chier tout le monde. C'est assez jouissif. On a mené campagne, ça nous a conduites à faire notre première vidéo. Olé! (*Rires.*) Les étudiant·e·s ont voté et ont gagné. Les aides d'urgence n'ont pas été baissées.

**Harcèlement sexuel.** On a fait une campagne sur le harcèlement sexuel dans toutes les Hautes Écoles. Il n'y avait pas que nous, c'était avec la CUAÉ et le Collectif Féministe d'Étudiant·e·s en Lutte contre les Violences Sexistes et le Harcèlement Sexuel (CELVS) à Genève, l'Association Féministe Universitaire (AFU) à Lausanne et la Kritische Politik (KriPo) à Zürich. Il y a eu une autre campagne destinée aux apprenti·e·s, une campagne que le bureau de l'égalité du canton de Vaud essayait de préparer depuis trois ou quatre ans. Le harcèlement sexuel n'est reconnu que dans

les relations de travail, salariées, ce qui est profondément absurde. On demandait qu'il le soit aussi dans les lieux de formation. On demandait un retrait de permis aux entreprises formatrices en cas de harcèlement sexuel sur les apprentiexs. En 2019, l'Unil a enfin produit le règlement sur l'égalité qu'on avait demandé. On a ouvert une brèche en 2015 et la Grève féministe de 2019 a conduit à l'impulsion finale. Sans la grève, on aurait sûrement attendu encore 10 ans. L'ECAL est en train d'emboîter le pas, on verra sûrement un règlement sur le harcèlement sexuel d'ici un ou deux ans. On en chie longtemps, mais au final, ça paie quand même.

**Domino's pizza.** C'est un exemple intéressant. On a été contacté par des personnes qui bossaient là-bas, et à partir des défenses individuelles, on a fini par avoir une petite organisation de lutte au sein même de l'entreprise. On a réussi à faire virer plusieurs gérants, les journaux en ont pas mal parlé, surtout parce qu'on a beaucoup médiatisé le truc. On a gagné quelques petites victoires, elles ont mis en lumière les conditions de travail horribles dans ces boîtes-là. Mais au final, de nouvelles raclures remplacent les anciennes et reprennent les licenciements abusifs. C'est la roue infinie du travail syndical, dans toute sa splendeur déprimante.

**Les apprentiexs.** On travaille beaucoup sur les questions de l'apprentissage, mais c'est le plus difficile. Ce qui pèche, c'est le manque de moyens d'organisation chez les apprentiexs. Faut dire que leur quotidien de travail est organisé de sorte à empêcher la formation d'une conscience collective et d'intérêts communs. Iels sont fragmentéexs sur différents lieux de travail, seulex, et ne se retrouvent à l'école qu'une fois par semaine. C'est presque encore plus difficile avec ce qu'on appelle les préapprentiexs, toute la main-d'œuvre que l'État et les institutions font bosser gratuitement. C'est le cas aussi des personnes migrantes placées par l'État qui sont complètement exploitées.

**La fête des cinq ans.** Il fallait qu'on fête notre survie dans un climat particulièrement hostile, dans un paysage de luttes étudiantes morne, voire complètement plat. Cette fête avait aussi

une dimension internationale, puisque nous avions des invitéexs de France et de Belgique qui gravitent autour de la pensée de Bernard Friot et qui réfléchissent au salaire à vie. C'était sur deux jours, on accueillait des camarades avec une fête le premier soir et ensuite y'avait une journée de conférences. Il y avait des autoformations, une conférence d'Aurélien Casta... le week-end de discussions avait débouché sur une résolution internationaliste sur la nécessité d'un salaire étudiant pour toutes les personnes en formation. Ça c'était beau, oui.

### QUEL MILITANTISME ? QUELLES DIFFICULTÉS ?

— La question de la relève est difficile dans ce syndicat, parce que t'étudies pas toute ta vie. La transmission des savoirs pose aussi problème. Ça fait deux ans que je suis là, mais je suis larguée, c'est aussi parce que je suis pas suisse, donc y'a plein de trucs que je ne connais pas sur les différentes formations, sur les lois, j'ai jamais été à l'université de ma vie, etc. Il y a énormément de choses à apprendre pour faire du travail syndical, la transmission des savoirs est essentielle mais on est dans des cycles courts, c'est un vrai problème.

— Il y a aussi un truc un peu triste, il n'y a pas beaucoup de révoltes dans les écoles. À l'ECAL (École cantonale d'art de Lausanne) par exemple, on a fait plein de trucs pendant une année, mais finalement j'ai dû porter ce combat toute seule étant la seule syndiquée, ça m'a épuisée, c'était chouette, mais l'année d'après j'étais trop fatiguée.

— Il y a aussi la question du temps, c'est un grand engagement les défenses, les campagnes politiques, etc. Et la plupart des gens ont leurs études. Iels travaillent à côté et ont envie d'avoir un peu de plaisir dans leur vie sociale, mais ça c'est comme toutes les luttes.

— Quand il y a une super ambiance dans un collectif, ça peut devenir méga fun les luttes, ça peut faire partie de ton temps libre, quelque chose que tu fais avec plaisir. J'ai l'impression que ça fait longtemps qu'il n'y a pas cet engouement de lutter ensemble, le fait

de se marrer tout en ayant la rage... Et c'est méga important. Je fais partie d'un autre collectif militant avec lequel je passe neuf heures par semaine depuis des mois et c'est un vrai plaisir.

— Ouais mais le syndicalisme, y'a plein de moments où tu peux te marrer, faire des manifs, des actions, c'est cool, mais y'a quand même beaucoup de taf, faut le dire, qui est très chiant.

— En fait, oui, à certains moments y'a des synergies et des dynamiques collectives motivantes quand t'es dans un truc créatif, un truc qui peut commencer à avoir une expression révolutionnaire par exemple, mais je pense pas que tu t'engages politiquement parce que tu cherches du plaisir.

— Moi je le vois assez différemment. J'ai besoin de prendre plaisir à ce que je fais même dans les luttes, le plaisir se mêle à la rage, la colère, la frustration. Le plaisir est d'autant plus grand.

— Ça peut être motivant, mais moi je suis pas pour dire que l'activité révolutionnaire c'est ça. Le désir de changer les choses, c'est différent que le plaisir que tu prends quand tu vas regarder un film.

— Ouais mais tu vois, quand tu participes à une manif que t'as peut-être organisée, tu ressens de la joie et ce plaisir sera méga plus puissant que quand tu regardes un film. Et ce plaisir, cette joie est liée à tout le travail collectif en amont, même légaliste.

— Non mais il y a un truc qui s'est passé, elle a raison. On s'est donné pour objectif, par exemple, la transmission des savoirs pour mettre en place la répartition des défenses individuelles — ce qu'on n'a jamais réussi à faire. Nous, on veut mettre en mouvement les gens sur des questions qui concernent leurs conditions de vie, de travail et d'études. Il se trouve qu'historiquement on a eu un poids sur certains sujets et qu'on appartient à une fédération syndicale « représentative » du service public. À ce titre, on a *de facto* une raison d'être et d'exister, y compris pour les autorités. On a réfléchi ensemble à ce qu'on voulait faire pour mettre en marche les gens au sein d'un mouvement d'émancipation. Et en même temps, il y a la misère du monde qui nous arrive dans les bras. C'est hyper chaud de devoir s'occuper d'un dossier syndical individuel. L'avenir de la

personne que t'as en face dépend de ce que tu fais, de tes décisions, de ta gestion administrative de son dossier. C'est un truc lourd. Du coup, les gens ne veulent pas prendre des défenses individuelles. Ce qui nous fait « vivre », c'est pas de dire « J'ai gagné six mois de bourse pour telle personne ». Ce qui nous fait « vivre », c'est qu'on a donné les moyens — collectivement — à des gens de vivre mieux, on a obtenu collectivement une augmentation salariale pour les assistanxtes étudianxtes de l'uni, on a obtenu que les parents en période de Covid ne soient pas traitéexs comme de la merde à la Haute École de Travail Social — c'est ça qui nous intéresse. Et puis de faire des actions *avec* des gens, pas d'être dans notre bureau à écrire des lettres. Alors il se trouve qu'on doit le faire. Et on en reçoit trop pour les forces qu'on a. C'est le piège ultime, quand on vient à manquer de propositions parce qu'on a trop à faire, on s'institutionnalise si on ne fait plus de la politique telle qu'on la conçoit, *avec* les gens, par en bas, contre le haut, dans la rue.

— Nos actions directes restent généralement dans le cadre de l'action syndicale. On a un rapport assez bon enfant à l'illégalité. En général, c'est des actions symboliques, comme quand on a tapissé les bâtiments universitaires d'affiches, mais genre tapissé très abusivement, pour faire tomber une directive qui soulignait que les affiches devaient avoir été validées par la direction avant d'être apposées. Quand on occupe des bâtiments, on ne demande pas d'autorisation, nos rassemblements sont illégaux, mais comme on est une structure connue, personne fait chier.

#### QUI EST DANS LE SYNDICAT ?

— Il y a des personnes qui viennent de tous les horizons. Et on essaie d'être aussi dans les autres luttes. On porte une visée sociale et transversale, on voit le syndicat comme un outil. Quand je vais à des réunions avec des gens de la Grève du Climat, j'y vais en tant que syndicaliste. Et en tant que syndicalistes, on essaie de porter une politique, une analyse politique, des revendications politiques

qui viennent du fait qu'on est un outil prolétarien et puis que le climat, le harcèlement, l'antisexisme, ce sont des questions prolétariennes. C'est ça qu'il faut marteler. C'est pour ça que ça fait sens d'être dans un syndicat et de toucher à toutes ces questions-là.

— On fait pas de hiérarchie des luttes. On a une perspective révolutionnaire globale.

— L'autre jour après la réunion, on discutait avec un camarade qui est marxiste-léniniste, ce qui est quand même un mouvement très minoritaire chez nous...

— Insiste sur « minoritaire ». (*Rires.*)

— Ben oui, c'est le seul dans le syndicat. Mais c'est important de confronter les différentes perspectives et expériences politiques.

— Ici, il n'y a pas de position politique dogmatique ou de ligne à adopter et c'est pas le but. Le but, c'est un horizon révolutionnaire en soi, qui peut potentialiser des forces, des puissances.

— On a des gens qui ne se disent pas révolutionnaires et qui ne le seront jamais. On se rejoint toutes sur un truc extrêmement flou, mais qui n'est pas un positionnement sur un échiquier. Puisqu'il y a autant des marxistes-léninistes que des libertaires, que des gens qui se disent plutôt d'affinité Parti socialiste, il faut admettre qu'on essaie surtout de s'organiser démocratiquement, en autogestion par le bas. Et potentiellement on pourrait même avoir des gens de tout le spectre politique, parce que personne n'est cohérent. On pourrait même avoir des réacs qui tout à coup se mobilisent quand on touche à leur salaire.

— On a seulement vocation à organiser les travailleuseuses et pas à regarder qui tu es.

— Le fondement de notre histoire est anarcho-syndicaliste. À SUD-EP, on a établi des codes qui sont plutôt anarcho-syndicalistes, une organisation par la base.

— Mais c'est pas une position sur l'échiquier.

— C'est une pratique avant tout, l'anarcho-syndicalisme.

— On essaie, mais ça crée aussi des limitations : par exemple, personne n'est payé, contrairement aux gros syndicats institutionnels.

Alors on manque de forces. Et en fait, on a besoin de forces... pour pas devoir s'institutionnaliser nous aussi. C'est ça le paradoxe. Mais il y en a, des dérives institutionnelles qu'on peut nous reprocher. On en est pleinement conscient. Quand on se fait balader, nous, à notre faible niveau, dans une plateforme de bourse d'études : là on devient les fameux « partenaires sociaux ». On le sent, et ça nous fait mal de l'être autour de cette table. À chaque fois qu'on en sort on se dit : allez on arrête, on se barre de cette table. Mais pour faire quoi ?

— La lutte !

### QU'EST-CE QUI NOUS A POUSSÉES À MILITER ?

— Je fais de la politique parce que la vie c'est de la politique, parce qu'on se territorialise sur le champ social avant tout, et c'est difficile de parler de motivations individuelles qui sont déjà, quelque part, façonnées. Pour moi, l'individualité est façonnée, elle ne s'était pas sur le corps, sur la biologie. La subjectivité est d'abord collective, politique et sociale, on individualise dans un second temps.

— Moi ça me dépasse tout ça, tu vois. Quand je suis arrivée en Suisse, j'ai rencontré par hasard quelqu'un qui était chez SUD et on a commencé à parler d'anarchisme. Je me suis dit « Tiens, c'est la première personne que je rencontre en Suisse avec qui je connecte en termes politiques ». C'était à un moment où je vivais très mal l'école dans laquelle j'étais, tout me semblait violent, c'était la merde et en fait je voulais faire quelque chose, mais je savais pas quoi et je me sentais seule. La personne m'a proposé de venir à une réunion du syndicat. Je suis venue et je me suis lancée là-dedans. C'était l'outil pour faire ce que j'avais envie de faire à ce moment-là en termes politiques.

— Y'a des gens qui commencent à faire de la politique institutionnelle parce qu'ils ont envie du pouvoir. Ce sont des gens qui veulent se faire élire. La vraie question, c'est comment on devient militante politique de base, et comment on le reste, sans commencer à servir ses intérêts propres. En fait, c'est aussi une histoire de



pouvoir, mais différente, c'est l'envie d'avoir un outil collectif pour retrouver une emprise sur sa vie. C'est aussi simple que ça.

— Moi je milite pour sortir de ma subjectivité triste, toute façonnée. Individuellement, notre monde est super triste. Alors se retrouver, créer, co-construire ensemble des espaces de convivialité, des espaces de lutte, c'est une joie, mais c'est aussi que tu construis un rapport de force avec le monde autoritaire. C'est sûr, on refait de nouveaux espaces. Quand on arrive autour de la table, qu'on fait des trucs ensemble, on est toujours dans le même monde, avec ces mêmes rapports de force, ces mêmes choses, et toute la question c'est comment on arrive à sortir de ça. Parfois on y arrive, juste trois secondes. Trois secondes où on arrive à sortir de ça, après on y replonge, mais ces trois secondes, elles sont loin d'être dérisoires.

— Moi, quand j'étais jeune, j'avais besoin de faire bouger les choses, mais j'étais dans un endroit très isolé, alors je me suis inscrit dans un parti, un peu par défaut, ce genre de conneries de jeunesse. Et je suis arrivé à l'université où j'ai vu des gens se mobiliser pour changer leur condition. Quand je parlais avec elleux, je me sentais mille fois plus connecté que quand je parlais à des politiciennexs. Et dès que j'ai pu faire des réunions, ça m'a botté. La controverse interne, c'est aussi quelque chose qui m'a fait rester. J'étais beaucoup plus stimulé, beaucoup plus que par les cours. J'étais extrêmement secoué dans mes préjugés, dans mes opinions politiques, certaines très arrêtées, je me rendais compte qu'elles étaient peut-être un peu trop arrêtées.

— Toi tu travailles à côté en plus.

— Oui, je fais différents boulots. Là, je travaille principalement de nuit comme veilleur.

— Et t'en as jamais marre ? Y'a pas des moments où tu te dis que tu vas abandonner le syndicalisme ? Parce que moi, ça m'arrive.

— Ben y'a des moments où à cause du travail, j'venais plus au syndicat. C'est surtout l'aliénation au travail qui pesait sur mon engagement en politique. Mais je suis toujours là.



**20. La fête est finie**

**Féminisme, teuf,  
safe spaces et inclusivité**

**Anonyme  
Transcription d'un entretien oral  
novembre 2020**

— EST-CE QUE TU TE CONSIDÈRES comme militante ?

— C'est difficile de répondre, ce serait arrogant de dire : « oui évidemment je suis militante ». Je fais des trucs, c'est clair, je participe à des projets et j'en crée. Je vois des gens, on se retrouve et on est vénèrexs°... Donc si la militance ça veut dire : essayer de faire changer les choses en mieux dans une perspective radicale, oui. Après, je ne suis pas dans un parti politique, je n'arrive pas à concevoir la politique comme une forme de militance efficiente. J'ai ma manière de militer. Mais je ne serais pas à l'aise de dire : je suis militante. C'est un mot que je trouve trop vague, utilisé par des personnes avec lesquelles je ne suis pas toujours d'accord.

— Dans un de tes *posts* instagram, tu dis que tu t'es radicalisée ces dernières années. Ça veut dire quoi pour toi ?

— Ça veut dire que j'essaie de tendre de plus en plus vers une forme de cohérence politique pour casser les dissonances cognitives. Mais bon, je dis ça alors que je suis en train de rouler une cigarette avec un tabac qui vient de dieu sait où, exploité par dieu sait qui. (*Rires.*) La radicalité m'apporte un confort intellectuel. En face, on considère souvent la radicalité comme quelque chose de dangereux, pour moi c'est une manière de trouver des ressources, de gagner beaucoup de temps. Arrêter de faire des compromis avec n'importe qui, arrêter de faire de la pédagogie, de discuter avec des gens qui puent trop du cul... enfin, qui ont des idées opposées à ce que je considère comme bienveillant. La radicalité, je pense qu'elle est nécessaire, si on veut vraiment changer, faire évoluer les choses, le compromis et la tiédeur, c'est plus possible. C'est pas en bouffant tous les jours un burger que t'as acheté au petit producteur du coin que tu vas faire évoluer la question antispé' par exemple.

La radicalité est aussi liée à la question de la violence, c'est important. La violence est légitime, pas uniquement celle liée à l'autodéfense. La violence est une forme de proactivité. Casser des choses, brûler des machins, crier, bloquer, occuper, se réapproprier des espaces et des langages...

— À quel moment dans ta vie ces questions ont commencé à t'occuper ?

— Je suis tombée dans le chaudron de la radicalité et de la militance à 17 ans, quand j'ai déménagé à Saint-Imier. Dans ce bled, il y a un des plus vieux centres anarchistes d'Europe. J'y ai passé sept ans à bouffer pas mal de littérature et à faire des actions. C'est venu naturellement. Enfin, je ne me suis pas réveillée un matin en me disant, hmm, je vais devenir anar' et féministe. De par mon entourage et par la seule structure intéressante du bled, j'ai mangé tout ça. C'était logique, c'était radicalement plus à gauche que de m'inscrire dans un parti. Quelque chose de beaucoup plus concret. À partir de là, la suite a été logique : déménagement à Lausanne, fréquentation d'endroits alternatifs, de squats, de l'Espace Autogéré.

— Tu trouves où la force ?

— À l'origine, il y a beaucoup de frustration et de colère et, au bout d'un moment, c'est énergivore. Tu ne t'alimentes pas vraiment avec la colère... par contre la colère des autres, ça marche bien. La solidarité est très nourrissante aussi. Les collectifs, les potes, les espaces en mixité choisie°, l'adelphité°, la sororité° : c'est ça qui me tient encore à flot. Parce que je t'avoue que j'ai beaucoup d'épuisement militant et que ce n'est pas toujours facile de continuer à se nourrir... Aussi, ma strat', c'est de faire moins de trucs avec des collectifs larges, et plus de trucs affinitaires, très précis, où j'ai moins l'impression de me répandre dans tous les sens et de m'épuiser. Le gros de la force vient de la colère des autres, que je partage : on est en colère ensemble, hyper contenxtes d'être simplement ensemble et c'est hyper galvanisant.

— Tu peux raconter le contexte des actions « La fête est finie ! » et comment ça a commencé ?

— La genèse, c'était il y a deux ou trois ans. Une pote d'une pote s'était fait droguer au GHB<sup>54</sup> pendant une soirée au Bourg et elle en avait parlé. C'était effroyable. Puis, il s'est avéré que durant cette même soirée, il était arrivé la même chose à une autre femme qui n'a malheureusement pas eu la « chance » de la pote de ma pote. Elle s'est fait amener dans un camion et violer dans les bois... Horrible, vraiment effroyable. Avec une copine, on s'est dit que ce n'était vraiment plus possible, qu'on ne pouvait pas laisser passer ça. On a déjà entendu 1 000 histoires horribles sur le GHB et le GBL, sur ce genre d'abus sexuels, avec une absence totale de consentement. On a écrit un premier texte, le texte de base de « la fête est finie ! » et on l'a diffusé. On a commencé par aller sur le lieu en question, on était une vingtaine à distribuer des fascicules. Ensuite, j'ai pris contact avec des personnes du Bourg, tant avec l'Association du Salopard<sup>55</sup> qu'avec le Bourg. Les réponses ont été assez tièdes. Les salopards disaient « c'est très bien, c'est nécessaire, mais nous, on ne peut rien faire ». J'étais là « mais c'est complètement de la merde ta réponse, ça ne va pas ». J'ai donc repris contact avec un de ces types quelque temps plus tard pour dire « hey, est-ce qu'on se voit pour en discuter, je pense que ce serait bien qu'on vous file deux, trois outils pour faire en sorte que ça n'arrive plus ». Lettre morte, on n'a jamais répondu à mon courriel.

Quand il y a eu, une énième fois, des agressions au GHB à Lausanne l'été passé, on a ressorti ce vieux texte, on a fait des banderoles, des nouveaux fascicules à diffuser, et là, ça a fait un peu plus d'écho. Grâce aux réseaux sociaux et à la Grève féministe,

- 
54. Le GHB comme le GBL sont des substances qui induisent un état de désinhibition et d'euphorie. À haute dose, elles ont un effet sédatif qui augmente encore quand elles sont mélangées à de l'alcool. Surnommées « drogue du violeur », elles plongent dans une profonde inconscience et provoquent une forte amnésie.
55. L'Association du Salopard est à l'origine du projet culturel du Bourg, programmant des concerts, performances, projections, spectacles et autres activités culturelles à Lausanne depuis 2005. Après 15 années au Bourg, l'association a quitté la salle lausannoise et poursuit une saison d'itinérance dans divers lieux lausannois.

j'ai l'impression que ça a fait le tour, plus que lors de la première action il y a deux ans. Ça a fait une chouette tache d'huile sur les terrasses lausannoises. C'est une action qui faisait notamment écho à Bienne et à la Chaux-de-Fonds, il y a eu des copines là-bas qui s'étaient fait droguer plusieurs fois et la réponse des bars a toujours été la même : « si on en parle, ça nous met en porte-à-faux avec les autorités, donc on préfère cacher la merde au chat »...

— Ou la réponse de la police fribourgeoise<sup>56</sup>...

— Ah ! « Ne marchez pas seule la nuit, fermez vos volets, ne laissez jamais paraître que vous êtes une femme qui vit seule, ne montez jamais dans la voiture d'un inconnu, etc.<sup>57</sup> ». Nom de dieu, merci le patriarcat ! C'est vraiment effroyable, kikou la culture du viol, horrible, vraiment indécent. Ça me gave, ça me met encore en colère. D'ailleurs, lors des tractages, tu vois des personnes déjà sensibiliséxs et extrêmement soutenanxtes, mais tu vois aussi les réactions des autres, souvent complètement j'm'en-foutistes, voire rigolardes. Il y a un type par exemple, qui nous a littéralement dit « ah bah moi j'aimerais bien qu'on me drogue si c'est gratuit... ». C'est vraiment pas hilarant Jean-Charles, c'est vraiment de la merde ce que tu dis. Certains bars étaient franchement mal à l'aise de nous voir débarquer, parce que tu vois, des personnes un peu masquées, un peu alterno, avec des tatouages, ben ça fait cheni dans le décor.

Au centre de tous ces problèmes, il y a aussi toute la question du divertissement capitaliste. Comment, ces salles de concert

---

56. En août 2020, la police fribourgeoise a publié une liste de conseils aux femmes afin de « prévenir les délits et les agressions sexuelles ». Après les multiples réactions, notamment sur les réseaux sociaux, dénonçant le paternalisme de ces conseils et la culpabilisation des victimes, ce guide a été retiré et des excuses ont été présentées.

57. On peut *encore* trouver la liste des « conseils » donnés par la police fribourgeoise sur le site Skppsc.ch, le site de prévention criminelle suisse. URL : [www.skppsc.ch/fr/wp-content/uploads/sites/5/2016/12/guidedesecuritedelapolice.pdf](http://www.skppsc.ch/fr/wp-content/uploads/sites/5/2016/12/guidedesecuritedelapolice.pdf).



et ces bars, ont-ils capitalisé sur le fun? Sans prendre soin des personnes qui leur filent de la thune, des personnes grâce à qui, iels peuvent organiser des soirées festives, etc. Je trouve que même dans les espaces politisés on ne s'occupe pas assez de ce genre de questions. Qu'est-ce qu'on fait pour anticiper ces problèmes, pour les prévenir? Le slogan « ton GHB dans mon verre, ma main dans ta gueule », c'est une réaction. La violence qu'on propose est légitime et on continuera de l'utiliser. On détruira des bars si on doit vraiment le faire, parce que ce n'est plus du tout tolérable que les personnes qui organisent les soirées soient ravies qu'il y ait plein de gens sans prendre soin d'elleux, voire en prenant soin des potentiels trous du cul qui se permettent de verser des produits dans les verres ou, à l'extrême, de leur faire du mal. À Bienne, il y a même eu deux ou trois bars pire alternos, voire sauvages, qui étaient là « oui mais après on ne peut plus faire la fête ». Mais la priorité elle est où? Prioriser la fête sur la santé mentale et physique d'autres personnes, c'est pas possible. Tu ne peux pas te considérer comme un bar alterno ou un espace militant si tu mets les priorités dans ce sens-là.

— Ce texte, il proposait quoi concrètement?

— Le premier texte qu'on a fait est relativement tiède, c'est une série de propositions de réactions pour les personnes qui pensent s'être fait droguer et dans le pire des cas, pour les personnes qui ont été abusées sexuellement. On dit qu'on peut alerter des proches, alerter si c'est possible, s'il est informé, le personnel du bar, qu'on a aussi le droit de ne rien faire, de ne pas vouloir porter plainte, de ne pas vouloir en parler, etc. On a essayé de créer un truc extrêmement bienveillant vis-à-vis des personnes qui ont subi ces attaques. Et puis on a essayé de dire aux proches « vous pouvez réagir » et « il y a tout ça à faire ». On peut aller au CHUV (Centre Hospitalier Universitaire Vaudois), on peut (surtout) entourer la personne avec bienveillance, l'empouvoier°, c'est-à-dire lui dire : « est-ce que t'as envie de faire ça? », « est-ce que t'as envie de boire un coca? », « est-ce

que t'as envie qu'on se déplace? », « est-ce que t'as envie de t'asseoir? » « est-ce que t'as envie de discuter? », de sorte à renverser cette dynamique victimisante, tout en restant extrêmement délicates.

Toute une série de points abordent les questions de la plainte (comment porter plainte ou comment ne pas le faire?), de la dénonciation, de l'identification de ce qu'on a subi — est-ce qu'on se considère comme une « victime » ou non? etc.

Et il y a surtout le message « check tes potes ». Et en fait, « check tes potes », ça ne veut pas forcément dire check tes potes qui risquent de se faire emmerder, ça veut surtout dire check tes potes qui risquent de faire de la merde. Ceux qui font de la merde ne sont pas juste des sociopathes sans potes, qui errent seuls dans les bars dans l'espoir de droguer quelqu'unex. C'est vraiment important de le comprendre. On connaît touxtes quelqu'un qui utilise ce genre de produit, on a touxtes pu déceler des comportements inacceptables autour de nous. Après, chacunex fait comme iel peut avec ses potes problématiques, tu peux ne plus jamais lui parler, lui péter la gueule, faire de la pédagogie, le sensibiliser, le faire réfléchir à ça, le *outer* (le dénoncer publiquement dans son entourage)... Il y a plein de strats toutes aussi bonnes les unes que les autres. Mais il faut arrêter de se *focus* que sur les personnes qui subissent des agressions quand il s'agit de faire de la prévention et de donner des conseils pour pas que ça arrive, il faut réagir vis-à-vis des personnes qui font du mal.

On doit repenser le sens de la fête : est-ce que la fête est légitime quand ça met en danger d'autres personnes? J'ai l'impression que non. D'où le choix du slogan « la fête est finie ». On chie sur la fête si elle n'est pas *safe* pour touxtes. Qu'on s'entende bien sur ce truc de *safitude*, c'est impossible de créer un *safe space*<sup>o</sup> parfait, et l'ultrahygiénisme est aussi insensé... Mais c'est FINI d'organiser des fêtes sans se dire qu'il faut que ce soit agréable pour touxtes. C'est une réflexion qu'il faut étendre et avoir sur des questions féministes,

antiracistes, sur la lutte contre les oppressions de genre et d'orientation sexuelle. Il faut que la fête soit agréable ou qu'il n'y en ait plus.

— Évidemment, il y a la solidarité et la bienveillance dans un cercle de gens qu'on connaît, mais ça remet la responsabilité sur les gens, sur nous. Quid des réactions merdiques, de la prise en charge médicale, de la prise en charge de la police ? Est-ce que tu as des ressorts ou des idées pour atteindre aussi ce niveau-là ?

— Pour moi, militer c'est aussi pouvoir militer à des strates dans lesquelles on se sent efficienxte. Moi, je suis pas une personne qui aurait envie de discuter avec la municipalité, avec la police du commerce ou pire, la flicaille. Je pense qu'il y a d'autres gens qui sont capables de le faire bien mieux que moi. J'aime bien cette idée d'envisager la militance comme un ensemble de strates. Il y a celle du terrain hyper déter, hyper vénère, potentiellement hyper « radicalisée » et il y a, peut-être, ceux qui arrivent à faire des ponts entre les différentes strates, jusqu'à pouvoir interpeller le chef de la police communale, ou cantonale, ou réfléchir carrément à des aspects législatifs... Moi je ne suis pas dans ce délire-là, du tout. Mais j'ai l'impression que les actions « La fête est finie ! » sont arrivées à plusieurs niveaux : il y a eu des contacts avec Fribourg par exemple, qui a mis en place, depuis des années, des trucs assez concrets sur la prévention en soirée. L'idée c'est d'arriver à des effets plus globaux. Mais ça ne sera pas possible tant qu'on aura pas détruit et le capitalisme, et le patriarcat, et le racisme, et toutes les oppressions qui y sont liées.

— T'as l'impression qu'il y a eu des effets directs de ce que vous avez fait, des prises de conscience ?

— Oui, clairement. Ne serait-ce que faire peur aux tenancièrexs et autres limonadièrexs, c'est assez chouette. Tu les vois chouiner sur les grands internets en disant « mais quoi j'ai reposté votre story, pourquoi vous m'agressez ? ». Je trouve assez cool que ça mette un petit malaise, qu'il n'y ait plus une impunité totale. Le rayonnement sur les réseaux sociaux fait que les gens se calment

un peu le cul. Lors des actions physiques, il y a deux ou trois Jean-Kevin qui font des blagues extrêmement gênantes, qui refusent de prendre le fascicule parce que ça risque de tacher leurs mains de féminisme (beurk). Mais tu vois aussi que ça en remet certains dans leurs petits souliers. Et ça, c'est vraiment extrêmement agréable, cette manière de reprendre l'espace public tout en disant « poussez-vous, vous allez pas *mansplainer*<sup>o</sup> dans tous les sens, dans ces terrasses, ces rues, ces bars on a aussi le droit d'y être ». Plus on est nombreuses dans les rues à être fâchéexs, plus on prend l'espace, plus on devient légit', et plus on a les coudées franches, plus on peut se sentir à l'aise. Rien que ça c'est déjà très confortable.

— C'est intéressant parce que l'excès est globalement accepté, voire encouragé dans le contexte de la fête, mais le soin apporté aux autres ne l'est pas.

— Clairement. Droguez-vous si vous avez envie, si ça vous fait plaisir, je m'en fous, pas de jugement. Mais si tu te défonces assez pour que tu ne remarques même pas que les autres sont dans une situation à risque, c'est un peu ennuyeux. Du coup, peut-être développe des stratégies pour te dire « ok, ce soir je me défonce à fond, mais je vais checker avec d'autres potes » — alors ça peut être les potes du bar, ça peut être la clientèle, ou des travailleureuxses sur place : il faut qu'il y ait des gens avec l'esprit assez clair pour prendre soin des autres, pour ne pas encourager la surconso tous azimuts.

— C'est cool de ne pas se limiter aux réseaux sociaux, on évite l'entre-soi. Tu ne vas pas forcément toucher Jean-Kevin sur ton réseau facebook, mais peut-être que tu vas le toucher avec un flyer parce qu'il sera dans ce bar.

— C'est fondamental. On avait aussi mis en place un petit infokiosque portable sur un caddie, avec plein de brochures féministes. Ça parlait de contraception, de vasectomie, de la légitimité des espaces en mixité choisie<sup>o</sup>... plein de petites brochures auxquelles les gens pouvaient avoir accès gratuitement. La question de l'accessibilité à ce genre de brochure est importante.

C'est vraiment bien le support papier, c'est très bien de le diffuser, mais il y a aussi très vite des langages qui vont être des langages d'entre-soi militants. Il y a plein de néologismes qui ne sont compris que dans certains réseaux. On se pose la question de les réécrire, voire même d'en faire des formats audio, pour les personnes malvoyantes ou pour ceux qui ont des troubles de l'attention, des difficultés de lecture, etc. On s'est dit que ça pourrait être aussi très rigolo de prendre d'assaut des soirées avec une boombox et puis de balancer ces textes hyper fort. Tu sais tout à coup : pfouah, on baisse le volume sur la table de mix et on envoie ! Le fait de monter sur une scène et de diffuser ces messages, d'attendre les gens à la sortie, d'avoir ces trucs qui tournent, c'est aussi des bonnes strat' pour atteindre des gens qui n'ont pas trop envie d'écouter ou qui n'ont pas la possibilité d'y accéder.

— On en revient à ce que tu disais plus tôt, l'importance de prendre possession ou de reprendre le pouvoir sur des espaces, en se les réappropriant, très concrètement.

— À l'époque, quand j'étais pas encore trop fatiguée par les nuits lausannoises, on organisait beaucoup de soirées à l'Espace Autogéré, c'était méga bien. Mais il y avait vraiment un énorme travail. Quand t'es derrière le bar ou à la caisse, tu te casses le cul à expliquer la vie — enfin la vie... — en tout cas les fonctionnements internes comme le prix libre°, ce qu'on considère comme des comportements relous, pourquoi on va potentiellement te sortir de l'endroit ou, si on a l'énergie, t'expliquer pourquoi ce que tu fais ne correspond pas du tout aux positions politiques du lieu. J'étais plus à l'aise de faire ça moi : expliquer concrètement sur place nos modes de fonctionnement plutôt qu'à l'entrée. Mais par contre on devait se préparer pendant plusieurs réus en amont : se mettre touxtes d'accord, mettre en place un petit cordon de bienveillance qui se déplace durant la soirée, rencontrer les nouvelles personnes qui participent à l'orga de la soirée pour discuter avec elleux. Ça me

paraît indispensable si tu veux que ta soirée ait un minimum de cohérence politique.

J'aimais bien que ce soit un peu la gueule du loup quand on organisait nos soirées. On se réjouissait presque des trous du cul qui avaient un comportement inadéquat pour pouvoir leur bourrer le mou avec des trucs, des cinq ou six meufs et mecs non cis qui tiennent des conversations avec l'index brandi en gueulant. Jean-Cishet, soit il revenait plus et c'est bien, soit il revenait dans un état d'esprit différent. Et puis Jean-Cishet peut potentiellement en parler à ses potes, en bien ou en mal, c'est pas grave, mais en tout cas le message se diffuse quoi.

— Tu disais qu'aujourd'hui t'es épuisée, mais tu continues quand même à faire des trucs. Tu trouves quand même l'envie et l'énergie.

— Il y a vraiment plein de militanxtes épuiséexs. Tout le monde dit qu'iel est fatiguéex. Et souvent, la strat' c'est de se mettre en retrait. Du coup tu perds les gens, tu perds les réseaux, tu perds les affinités. Donc les nouvelles personnes doivent réinventer la roue à chaque fois, c'est hyper chiant. J'aimerais avoir plus d'outils pour savoir comment ne pas s'épuiser. L'épuisement complet, ça m'a menée à ne faire que des trucs en mini groupe, mais vraiment mini mini mini, des trucs extrêmement précis, qui me font pire du fun. Organiser une manif par exemple, je ne le ferais plus, je n'en serais plus capable. J'arrive juste à marcher. Si vraiment je veux me donner de la peine, j'ai un panneau et des slogans et c'est cool, à la limite je prends quelques bières pour ceux qui en veulent, ou des boissons sans alcool parce que c'est important aussi.

— En faisant des choses plus petites, tu vois les effets directs de ce que tu fais. L'épuisement vient quand t'as quelque chose de trop gros en face de toi, non ?

— Bah quand t'as le patriarcat en face...

Il faut remettre au centre de la militance, la notion de plaisir, c'est hyper important. On peut parfois l'oublier dans les luttes militantes vénères. Il faut vraiment qu'on ait du fun. Si on n'a plus de fun, ça apporte de l'aigreur, de la fatigue et de la frustration. Les réus

deviennent tendues, il y a moins d'écoute, moins de bienveillance...  
Il faut un militantisme joyeux.





# 21. Réapprendre à s'organiser

**Quelques outils  
pour une communication  
et une organisation interne  
horizontales**

**Anonyme  
Texte rédigé pour le recueil  
octobre 2020**

LES MODES DE COMMUNICATION et d'organisation que nous mettons en place naturellement sont issus de la société dans laquelle nous nous sommes construits et dans laquelle nous vivons. Instinctivement, nous reproduisons les codes et les réflexes d'une société qui s'organise hiérarchiquement, qui valorise la spécialisation et dans laquelle certaines voix prennent naturellement plus d'importance que d'autres.

Lorsque nous voulons créer des alternatives et que nous voulons militer ensemble et horizontalement, il nous faut nous réinventer, apprendre des nouvelles formes d'écoute et de partage. Dans l'autogestion anarchiste ou autonome, il ne s'agit pas de créer des espaces sans règles et sans cadres, mais de construire et d'organiser des alternatives qui permettent une répartition des pouvoirs, des tâches chiantes, des tâches valorisantes. Il s'agit d'inventer des outils qui ne sont pas imposés par des patronnages, des cheffes, des États et des polices, mais qui sont créés par le bas, par nous-mêmes, des outils amovibles et mouvants et non des lois gravées dans le marbre.

Il existe certainement des livres d'outils théoriques sur ces questions, mais je n'essaierai pas de les reproduire ici. Dans les collectifs auxquels j'ai participé, nous nous sommes formés sans livres, peut-être plus lentement que si nous avions appliqué un savoir déjà constitué et reconnu, par tâtonnements, en créant les outils qui nous convenaient selon nos situations, nos particularités, nos objectifs.

Voici une liste d'outils que j'ai utilisés et que j'ai participé à mettre en place ici et là, pour créer des modes d'organisation et de communication plus horizontaux. Comment communiquer lorsque nous

ne parlons pas la même langue et que nous n'avons pas les mêmes bagages éducatifs ou expérientiels ?

## LE SILENCE

### *Pourquoi ?*

Dans une société où parler fort et prendre de la place sont des constructions sociales valorisées, l'instauration et l'accueil du silence peuvent se révéler un outil puissant ; c'est l'outil de ceux qui ne peuvent pas sauter sur la parole, c'est un outil qui permet de prendre le temps de réfléchir et d'écouter. Le silence peut aider à rétablir un semblant d'horizontalité.

Il nous a fallu un peu de temps pour que le silence soit accueilli dans nos interactions. Quelqu'un a dit l'autre soir, durant une réunion, « si la qualité de nos liens se calcule à la qualité de nos silences, alors on est bien ». Et oui, les silences étaient de qualité pendant cette réunion. Ce sont de réels instants de partage, des instants pendant lesquels on digère ce qui est dit.

### *Comment accueillir le silence ?*

- Au début d'une discussion ou d'une réunion, annoncer simplement que le silence est bienvenu et que l'on peut tenter collectivement de lui laisser une place réelle dans les interactions. Le dire permet d'évacuer une bonne partie de la gêne qui peut s'installer pendant les moments de silence. En fait, assez rapidement, il n'y a plus besoin de le dire, car le silence devient un vrai participant.
- Instauration des tours de paroles avec un temps délimité : cinq minutes par personne, par exemple. Si une personne dépasse le temps de parole accordé, on l'interrompt. Si la personne s'arrête de parler après trois minutes, on laisse le temps restant s'écouler en silence. Lorsque des traductions

sont nécessaires, il ne faut pas les faire pendant ces deux minutes de silence. Il vaut mieux attendre que ce temps se soit entièrement écoulé.

- Pour distribuer la parole, au lieu de faire des tours de table pendant lesquels chacun·e parle à son tour, on peut utiliser les formules « je prends » et « je laisse ». « Je prends », lorsque je souhaite parler et « je laisse », lorsque j'ai terminé. Cet outil permet de laisser la place au silence si on annonce dès le début qu'il est possible de garder la parole sans rien dire. En plus, puisque l'ordre des prises de parole n'est pas défini à l'avance, lorsque quelqu'un·e laisse la parole, on ne ressent pas l'obligation de sauter sur la parole.

## L'ÉCRITURE

### *Pourquoi ?*

Nous ne sommes pas tous·tes égaux·es face à l'écriture, mais encore moins face à la parole. Il ne s'agit pas ici d'écrire des longs textes, mais de laisser des espaces pour que chacun·e puisse prendre un temps à soi pour écrire une idée ou une envie sans être stressé·e de devoir parler vite, de devoir répondre tout de suite aux choses qui sont dites ou de parler en public.

### *Comment ?*

- **La criée** est une boîte où il est possible de glisser des idées, de partager des mots d'amour ou des déceptions, des envies ou encore des rêves. Une criée peut être un objet physique dans un lieu précis, il reste là, on y glisse des mots pendant les journées ou les semaines de discussion et d'organisation collectives. On peut ensuite choisir des moments communs de partage pendant lesquels on fait tourner cette boîte. Chaque main s'y glisse, prend un billet et le lit à voix haute. Toutes ces

voix peuvent ainsi être entendues. Parfois, il s'agit de traiter des situations précises ensemble, parfois on peut choisir de réagir, parfois on peut simplement être à l'écoute.

- La criée peut servir à gérer un partage émotionnel collectif, mais elle peut aussi permettre de faire un ordre du jour participatif ou d'organiser un partage d'idées et de thématiques à discuter en réunion. Il est parfois plus évident d'avoir un temps de réflexion seul, que de devoir s'exprimer devant tout le monde.
- Attention, à mon avis, la criée ne doit jamais servir de tribune publique pour les dénonciations. S'il existe des conflits à l'interne, il vaut mieux les traiter d'une autre façon. Il faut éviter de dénoncer publiquement une personne en particulier dans une criée anonyme. L'impact émotionnel peut être trop fort. La criée peut servir à dénoncer des insuffisances collectives, mais pas individuelles.
- **Le butinage.** Pendant un butinage, on répartit des grandes feuilles sur des tables. Après un brainstorming (écrit ou oral), on écrit sur chaque grande feuille l'un des thèmes que l'on a décidé de traiter. Ensuite, on se promène avec un stylo à la main de table en table, de feuille en feuille, et on écrit des mots, des phrases, on discute sur papier, on tourne et on laisse le butinage se faire naturellement. Ce qui en sort, ce sont ces feuilles où chaque thème a pu être nourri par chacun et où chaque mot a pu mûrir dans des esprits tranquilles.

## LES GROUPES RESTREINTS

### *Pourquoi ?*

Parler en public est plus simple pour certaines personnes que pour d'autres. Parler devant 10, 15 ou 20 personnes, c'est pas facile. Les

plénières traditionnelles sont un haut lieu de prise de pouvoir où ceux qui ont le plus de facilité à s'exprimer ou le plus d'informations prennent de la place et installent un rapport de pouvoir. Prendre des décisions en plénière est particulièrement compliqué car les débats se polarisent souvent autour de quelques personnes et deviennent inégaux. Se répartir en petits groupes de discussion permet de diminuer ces prises de pouvoir.

*Comment ?*

- C'est tout simple : on se répartit en petits groupes pour discuter d'un ou plusieurs sujets avant de revenir en plénière. Lorsque tout le monde est à nouveau réuni, une personne par groupe peut résumer ce qui s'est dit afin de mettre en commun.

Lorsqu'il s'agit de sujets sensibles, on n'est pas obligé(e) de tout raconter dans la mise en commun. Dans les petits groupes, on se confie plus facilement, on se permet d'aller dans plein de directions pour ensuite se reprendre, etc.

- Par groupe de 3 : une personne parle d'un sujet pendant une durée définie, une deuxième personne l'écoute de façon active. Elle pose des questions ou la relance si elle s'essouffle, mais n'émet ni commentaire ni jugement. La troisième personne prend des notes de ce qui est dit. À la fin du temps défini, les rôles s'inversent. Quand tout le monde a parlé, on prend un moment pour synthétiser, comprendre là où l'on se rejoint et là où les idées diffèrent.
- Cette méthode est intéressante pour aborder des questions de fond ou des questions très ouvertes. Elle permet d'aller en profondeur et de tisser des liens entre nos différents vécus. Elle permet aussi de s'exprimer en toute confiance, avec peu de gens, et d'avoir un moment où toutes les personnes se sentent vraiment écoutées et prises en considération.

*Pourquoi ?*

Le théâtre-image est un outil d'éducation populaire que nous avons testé à plusieurs reprises dans nos collectifs et qui a permis, à chaque fois, de faire émerger des émotions, des sujets profonds et sincères. Il permet, à l'aide de nos corps et de différents objets, d'exprimer des choses que nous n'exprimerions pas forcément avec la parole. Il permet aussi de prendre du temps pour penser autrement notre rapport au groupe. Cet outil peut être utilisé pour traiter de différents sujets, mais celui du rapport de chacunex au groupe fonctionne particulièrement bien.

*Comment ?*

On met en place une scénographie avec ce qu'on a sous la main. Souvent, on utilise des chaises ou des canapés, pour signifier différentes positions dans l'espace. La scénographie se construit en lien avec la question qui est posée et que l'on souhaite traiter. Si on veut parler du rapport de l'individu au groupe, il est intéressant de jouer avec la « centralité » en mettant certains éléments très au centre et d'autres plus en périphéries, dans les recoins. On peut également jouer avec la verticalité, avec la hauteur, en plaçant, par exemple, une chaise sur une table *et* au centre de l'espace ainsi que des chaises basses sur le sol.

Ensuite, on peut orienter les chaises dans différentes directions : tournées vers le centre ou, au contraire, dos au centre. On peut aussi déséquilibrer une chaise en la plaçant sur une surface inégale ou créer toutes sortes de scénographies adaptées aux sujets qu'on a envie de traiter.

Lorsque la scénographie est prête, on pose trois questions au groupe et chacunex peut ensuite aller se placer à l'endroit où iel le souhaite selon son ressenti par rapport au groupe. - Première



question : où te situes-tu dans le groupe ? Deuxième question : où penses-tu que les autres te situent dans le groupe ? Troisième question : où aimerais-tu être ? - Après chaque question posée, chacunx circule dans l'espace et va se positionner sans bruit. Ensuite, on pose la deuxième question, puis la troisième. À la fin de l'exercice, chacunx sort de la scénographie. Pour la mise en commun, chacunx, à son tour, va refaire son trajet en expliquant aux autres son parcours et les raisons qui l'ont poussé à se positionner dans les différents endroits choisis. - Cet outil permet de faire voir des choses qui restent souvent invisibles, il conduit parfois à des moments émotionnels forts. C'est un outil qui peut être pertinent dans plusieurs contextes, mais il est particulièrement intéressant à mettre en place dans un groupe déjà formé depuis un certain temps.

#### LA CHARGE MENTALE ET LES TÂCHES INGRATES

On le sait, une histoire de vaisselle pas faite, de frigo qui pourrait ou de chiottes sales peut suffire à faire péter un collectif. Au-delà de ces tâches ingrates et souvent invisibles, comment fait-on pour répartir les charges mentales qui prennent souvent beaucoup d'ampleur dans les lieux collectifs ? Les enjeux sont d'éviter les « spécialisations » et de valoriser et visibiliser chaque tâche effectuée pour éviter les frustrations et les rancœurs.

Mais concrètement, comment peut-on le faire ? D'autant plus qu'il y a plusieurs visions qui s'affrontent : celle qui consiste à dire « je ne veux pas de règles et de contraintes » et celle qui consiste à dire « j'ai besoin de règles et de répartition des tâches pour ne pas culpabiliser ou pour ne pas en faire trop ».

Différents modes d'organisations ont vu le jour, aucun n'a jamais fait l'unanimité, mais un mode d'organisation en particulier m'a semblé pertinent et intéressant et a été, en ce qui me concerne, très satisfaisant.

Comment visibiliser toutes les tâches et se rendre compte de leur répartition au sein du collectif ?

- Distribuer des tas de post-it à chaque personne pour qu'elle y note toutes les tâches qu'elle prend en charge au sein du collectif : nettoyage du frigo, des chiottes, tenue du bar, achats, travaux, accueil, réponses aux mails, écriture des newsletters, finances, etc. Chaque tâche est écrite, de la plus petite à celle qui prend le plus de temps, de la moins valorisante à la plus valorisante. On place ensuite tous ces post-it sur une grande table. On peut tenter de les répartir par « pôles » : administration, entretien de la maison, communication extérieure, etc.
  - Tous ces post-it permettent d'avoir une vue d'ensemble sur tout ce qu'on fait au sein du collectif et de mettre en valeur toutes les tâches. On se rend aussi vite compte qu'il y a des tâches qui sont effectuées par plusieurs personnes et d'autres tâches qui reposent sur la même personne. L'idée n'est pas de comparer le nombre de tâches effectuées par chacun·e. Pour éviter cette dynamique, on peut poser les post-it anonymement. Il s'agit simplement de se rendre compte de tout ce qu'on fait, parce que c'est valorisant, et de prendre conscience de la répartition du travail au sein du collectif.
- On peut ensuite développer l'exercice en tirant au sort les personnes qui seront chargées de s'occuper d'un des « pôles » pendant une période déterminée, un trimestre par exemple. Lorsqu'aucune des personnes tirées au sort n'a les connaissances ou compétences nécessaires à la « gestion » de ce pôle, on refait un tirage au sort. Le groupe formé par les personnes qui ont été tirées au sort a ensuite la responsabilité, la charge mentale et une partie de la charge de travail du pôle en question. On peut et doit bien sûr s'investir et agir en dehors de ces pôles attirés et on n'a pas à effectuer toutes les tâches qui concernent ces pôles, mais on a pour mission de savoir le plus possible, ce qui est déjà fait et ce qui est encore à faire. Chaque groupe s'organise ensuite comme il le souhaite. Puis, à chaque trimestre, on change.

- Cette technique permet de répartir la charge mentale et de mieux s'organiser. Elle permet aussi d'apprendre de nouvelles choses, puisqu'on change de pôle après chaque trimestre, et de se rendre compte de tout ce qui est fait par chaque personne, dans le but de valoriser les rôles de chacun et d'éviter les frustrations du travail invisible. Ces tournus par petits groupes tirés au sort permettent que chacun s'organise avec des personnes avec lesquelles iel n'aurait pas eu le réflexe de former un groupe.

À nous d'inventer, d'adapter, de piocher ici et là et de chercher des solutions qui conviennent au plus grand nombre et au plus de sensibilités possibles. L'envie de continuer à militer vient aussi de là : des configurations de socialisation, d'écoute et d'organisation nouvelles.



**22. C'est gratuit/  
It's free**

# **Comment occuper les péages de nos voisins ?**

**Anonyme**  
**Texte rédigé pour le recueil**  
**mars 2020**

*Le texte est signé par une personne française habitant et militant à Genève qui se déplace fréquemment en France voisine pour participer aux mouvements des Gilets jaunes. Si l'action racontée se passe effectivement en France, nous avons intégré le texte dans le recueil pour rendre visible cette militance que la frontière n'arrête pas, qui ne se situe pas et ne se pense pas par rapport à une délimitation artificielle entre la Suisse romande et la France.*

ALORS, qu'est-ce qu'on fait ? Quand on voit ce qu'il se passe dehors et dans le monde, on est obligéex de se poser cette question : qu'est-ce qu'on fait ?

Choisissons d'abord plusieurs objets et étalons-les devant nous. On ne va pas prendre des objets au hasard. Prenons des lunettes de piscine, un mégaphone, une voiture, des allumettes, un transpalette, un casque, des masques, du gel hydroalcoolique, un parapluie, des clous, des palettes et bien d'autres choses — ce qui traîne à droite et à gauche dans nos lieux d'habitation, dans nos rues. Étalons ces objets devant nous et laissons-nous la liberté de nous demander ce que ces objets peuvent nous permettre de faire. Regardons-les comme des outils pratiques. Pensons concret !

Prenons la voiture. À quoi ça peut nous servir ? Je démarre, vous montez à l'arrière, on s'engage sur la route. Par la fenêtre, vous voyez les radars défiler, ceux qui flashent à gogo et vident nos épargnes. On s'arrête à la pompe à essence, pompe à fric, pour que ça roule. Vous savez que ça se paye le droit de conduire ces objets ? Permis, assurances, leasings, contrôles techniques, taxes... Ça a l'air con tout ça. Ça ne l'est pas. Ce n'est pas anodin, parce

que c'est un peu le point de départ du mouvement des Gilets jaunes. Et ça, ce n'est pas rien.

Nous sommes maintenant sur l'autoroute, le vent souffle autour de l'habitacle.

On s'engage sur une voie de sortie. Il y a un panneau : « Péage, 200 mètres ». Il y en a beaucoup en France. On y paie une taxe pour un trajet effectué sur une autoroute. À la base, cette taxe existe pour amortir les coûts de construction et les salaires des travailleurs. Mais bon, ça fait des années que ce coût a largement été amorti pour la plupart des autoroutes françaises. Les autoroutes ont été vendues à des grands groupes, au privé quoi. Maintenant, aux péages, on paye directement les actionnaires.

La question que l'on va se poser maintenant, c'est « comment rendre un péage gratuit ? »

Au premier abord, ça paraît assez simple. Il y a une barrière, assez légère d'ailleurs, soulevez-la : c'est gratuit. Vous vous en doutez bien, c'est pas si simple, mais on va passer en revue tous les détails qui peuvent nous permettre d'occuper un péage nous-mêmes. Comme un tutoriel quoi. Apprendre les savoirs pratiques des mouvements amis, ça ne mange pas de pain.

Avant de passer à l'action, demandons-nous encore : sur quels réseaux militants, citoyens, de voisinage, associatifs, va-t-on s'appuyer pour faire ce type d'action ?

Ensuite, le nombre est une question essentielle. Si nous sommes nombreuses, nous allons pouvoir tenir l'occupation du péage plus longtemps. Par contre, être beaucoup, ce sont des contraintes d'organisation et de communication. Plus on veut être nombreuses, plus on va se sentir obligé·e·s d'utiliser des médias sociaux de masse non sécurisés. Il y aura plus de risques de fuites d'information et les troupes du pouvoir seront là avant nous. Au contraire, moins nous sommes nombreuses, plus c'est facile de s'organiser, mais plus c'est difficile de tenir le péage longtemps. Faut pas se mentir, le bouche-à-oreille, c'est ce qu'il y a de plus sûr. Il y a aussi des réseaux de communication sécurisés qui peuvent nous rendre bien



des services<sup>58</sup>. On va dire qu'il faut être minimum dix pour un petit péage. À 50, on peut tenir un bon moment, quelle que soit la taille du péage.

Une fois le groupe constitué, il faut définir un lieu et une heure de rendez-vous et se demander comment arriver sur place<sup>59</sup>. Plus le lieu de rendez-vous est éloigné du péage, moins on aura de chance que les plaques d'immatriculation de nos voitures soient relevées. Par contre, être proche, ça permet d'intervenir rapidement. C'est à nous de savoir ce qui est mieux selon la stratégie d'occupation adoptée. Bien sûr, un repérage en amont est essentiel, notamment pour prévoir une échelle s'il y a une barrière (ça permet à touxtes, quelle que soit la condition physique, d'être de la partie) et, pour étudier les voies d'accès. Il y a différents péages, de différentes tailles et différents types d'accès. Les plus petits, on peut y accéder à pied. Les plus grands sont protégés par des barrières.

Tout le monde est prêt ? Allez, on entre dans la zone. Notre objectif est d'occuper le côté du péage où les automobilistes *sortent* et payent. N'empêchons, en aucun cas, ceux qui *entrent* de prendre un ticket, sinon iels auront une bien mauvaise surprise quand iels sortiront de l'autoroute après leur trajet !

Ensuite, que faire des caméras ? Les péages sont équipés de caméras et leur présence a été renforcée avec le mouvement des Gilets jaunes. Il y a deux types de caméras. Celles qui sont prévues pour relever les plaques d'immatriculation et celles sur pylône qui ont été ajoutées, afin d'avoir des images générales. Les premières se situent le long des voies de circulation, elles prennent les plaques à l'avant et à l'arrière des véhicules. Vous pouvez les baisser avec la main ou prévoir du scotch pour masquer les objectifs. Le scotch, ça permet d'être sûrex qu'aucunex automobiliste ne puisse être inquiétéex. Et

58. Lire *Camouflage dans l'infosphère* [n° 40] pour quelques éléments de sécurité numérique.

59. *L'usure ordinaire* [n° 6] offre quelques réflexions sur les points de rendez-vous et l'organisation.

les caméras sur pylône ? Bon, on va partir du principe que personne ne prend de disqueuse, d'accord ?

Ce tutoriel est pensé pour qu'il y ait le moins possible de flagrants délits. Ce choix permet de recruter large, de mener des actions faciles à faire, funs, pas trop engageantes. D'ailleurs, pour lever les barrières et masquer les caméras, on peut former un petit groupe masqué qui entrera en premier : aucun individu ne sera associé à ce qui peut être considéré comme un délit par un représentant de l'ordre excessivement zélé. Ce groupe peut ensuite aller se changer hors du champ des caméras ou tout simplement partir. Par la suite, le reste du groupe peut avoir le visage découvert<sup>60</sup>. La seule chose que nous avons à nous reprocher, c'est de rendre gratuit ce qui *doit* l'être. Nous sommes légitimes ! Dans ce tuto, on part de l'idée qu'il y aura forcément des images de nous par la suite et que la tactique consiste à ce qu'il n'y ait rien de « délictuel » (dégradations, vols, mise en danger) sur ces images tant qu'on est à visage découvert.

N'oublions pas de nous munir d'un gilet fluorescent pour être bien visible. Jaune, bleu, orange, rouge, multicolore, à chacun ses tips *fashion*.

Ensuite, il faut savoir que les péages ont été conçus de sorte qu'il y ait des voies de circulation piétonnes : des travailleurs passent par là et avant, il y avait même des guichets avec de vraies personnes. Ce n'est plus le cas, mais les passages piétons existent encore et entre chaque voie de circulation il y a des zones protégées par des terre-pleins en béton. Restons dans ces zones et soyons vigilants les uns aux autres. C'est une action qui peut être très grisante et on peut facilement se mettre en danger là où des voitures roulent à grande vitesse. Diminuons les risques, nos vies sont précieuses !

60. *Survivre dans un black bloc* [n° 15] propose une réflexion tactique sur le fait de se changer et sur l'anonymat dans la rue.

Une fois les barrières levées, la société d'autoroute appelle la troupe. Une première patrouille arrive assez rapidement, ils sont moins de dix, souvent trois. Généralement, leur première question est : « C'est qui lae responsable, c'est qui lae cheffex ? » Votre réponse peut être : « personne » ou « les Gilets jaunes » ou « Y'a pas de cheffex ici. » Ne donnons jamais de nom, ne nommons jamais une personne référente et favorisons, par là même, les organisations non hiérarchiques pour que la troupe ne cible personne en particulier. Diffusons la responsabilité ! S'ils veulent nous poursuivre, qu'ils osent nous poursuivre touxtes et nous construirons une défense collective. La deuxième question qu'ils peuvent poser, c'est : « Combien de temps allez-vous rester ? » Là encore, préférons les réponses évasives : « On sait pas, on verra bien, ça dépend du soleil. »

Ensuite, ils nous demandent d'évacuer le péage, mais ce n'est pas prévu pour tout de suite ! À partir du moment où la troupe est là, un rapport de force s'installe : celui du nombre. Si nous sommes nombreux, jamais la troupe n'engagera une opération pour vider le péage, parce qu'iels se mettraient en danger. Il faut garder en tête que le péage est un lieu dangereux. Pour mener une évacuation, la troupe va devoir vider la sortie d'autoroute en amont et en aval, de sorte qu'il n'y ait aucune voiture pour une intervention sans danger. Là est notre avantage, la troupe a besoin de déployer un important dispositif et des effectifs conséquents, s'iels décident de nous sortir *manu militari*. Iels vont donc appeler des renforts, si renforts il y a, et ils mettront du temps à arriver. C'est un enjeu stratégique majeur que de faire déplacer des membres de la troupe : ça peut permettre à d'autres groupes amis de mener des actions ailleurs. La tactique que je propose dans ce tutoriel consiste à quitter le péage une fois que les renforts arrivent en nombre suffisant et que le rapport de force bascule en leur faveur. On peut négocier 10, 20, 30 minutes supplémentaires, ça ne coûte rien si la situation s'y prête ! Préférons une posture pacifique pour ce type d'action. N'oublions pas qu'ici,

le cœur et le sens, c'est la redistribution des richesses pour les automobilistes<sup>61</sup>.

La troupe ne doit pas accaparer notre attention, elle ne la mérite pas. Bien sûr, l'autodéfense populaire et la solidarité en cas d'agression doivent être un réflexe<sup>62</sup>. Rappelons-nous que si nous occupons un péage une ou plusieurs heures, ce sont déjà des centaines, voire des milliers d'euros, qui restent dans les poches de ceux qui comptent à nos yeux. Soyons satisfaites et donnons-nous rendez-vous une prochaine fois !

Quand nous décidons de partir, à nous de voir si nous voulons laisser le lieu dans l'état où nous l'avons trouvé en remettant les caméras en place et en récupérant nos pancartes. Il peut être plus malin de récupérer le scotch qui garde une bonne mémoire de nos empreintes et de récupérer nos banderoles pour la prochaine fois. Aussi, n'oublions pas une règle d'or : ne jamais laisser personne isolé, pour ne pas créer une vulnérabilité accrue face à des membres malintentionnés de la troupe. Ce que l'on se dit souvent entre Gilets jaunes quand on part en action c'est : « si on part à cinq, on revient à cinq ». Cette vigilance doit prévaloir dans les groupes d'affinité, mais aussi dans les groupes élargis quand il y a plus de monde.

Sur une action péage gratuit, vous pouvez mettre en place une caisse de grève ou une caisse solidaire. Lors du mouvement contre la réforme des retraites (hiver 2020), des syndicalistes, des retraités et des Gilets jaunes m'ont raconté qu'ils ont récolté plus de 2 000 euros pour les travailleuses en grève au péage de Cluses en Haute-Savoie. Il faut se dire que les automobilistes ayant prévu de s'acquitter de la taxe ont souvent déjà préparé de la monnaie avant d'arriver au péage. Heureuses de découvrir le péage gratuit, ils soutiendront volontiers votre cause. C'est d'ailleurs une action très appréciée qui va nous permettre de visibiliser et de populariser

61. Lire *Comment bien rater un contrôle technique ?* [n° 54] pour un questionnaire automobile.

62. *Spectacle nulle part. Care partout* [n° 23] propose une réflexion sur l'autodéfense face à la police.

nos luttes. Il y a aussi des automobilistes qui vont être un peu déboussolés et qui vont parfois freiner ou changer de voie au dernier moment. Nous devons prévoir des pancartes claires et visibles pour les informer à bonne distance.

Notre rôle est aussi de les accompagner dans cet acte de désobéissance civile notamment en leur expliquant que leurs plaques d'immatriculation ne seront pas relevées par les caméras (que nous avons pris soin d'obstruer). S'ils souhaitent quand même donner leur argent aux actionnaires, grand bien leur fasse, laissons-les faire, mais vous verrez, c'est assez rare.

Et voilà, quand est-ce qu'on part sur le péage le plus proche ? Cette action n'est bien évidemment pas la seule à réaliser et n'est pas magique. D'ailleurs, tous les pays ne sont pas équipés de péages, et heureusement. Ce tutoriel est aussi conçu pour nous permettre d'exercer notre imagination à réaliser des actions possibles et pour s'éduquer ensemble à l'action directe°. Revenons aux objets que nous avons étalés devant nous, je vous laisse imaginer tout ce qui peut être possible avec un peu d'organisation



**23. Spectacle  
nulle part.  
*CARE* partout.**

**Discussion avec un collectif  
de copwatch**

**Anonyme  
Discussion retranscrite  
6 mai 2020**



*NB : Cet entretien a eu lieu près d'un mois avant la diffusion des images du meurtre de George Floyd et de leurs répercussions politiques mondiales et près de sept mois avant le projet de loi « Sécurité Globale » en France qui cherche à rendre illégale la diffusion d'images d'un policier identifiable.*

EST-CE QUE « TOUS LES FLICS SONT DES CONNARDS » ?

— OUAIS. Qui a juste envie de dire oui ?

— Oui.

— Oui.

— Oui.

— Oui.

— Oui. (Rires.)

— La réponse typique des gens au slogan ACAB°, c'est : « Moi je connais un flic qui... blabla ». La question soulève la différence entre critique individuelle et critique institutionnelle ou systémique°, une différence qui n'est pas toujours évidente, je trouve.

— Perso, hors milieu militant, je réponds souvent à cette question en mettant l'accent sur le fait qu'il s'agit d'une critique institutionnelle et systémique, parce que c'est le cas déjà et que c'est plus simple de convaincre comme ça, mais allons au bout de la question. Parce que oui, l'institution organise la violence avec son corps policier, mais en même temps, on a les individus flics ultra racistes, d'extrême droite, qui vont s'encourager les uns les autres à être des connards et à se comporter de manière violente. On est d'accord, c'est quelque chose qu'ils ont hérité de l'institution et du

système dans lequel ils évoluent, mais c'est aussi quelque chose qui dépend de leur « libre arbitre ». Toutes ces violences, ils les font quand même, dans une certaine mesure, en toute conscience. C'est juste que la conscience aussi, elle est construite par l'institution, parce que l'institution te traverse, te fait exister.

— Tu vois, chaque année il y a deux ou trois keufs qui quittent la police suisse en prenant parfois la parole sur ce qu'ils ont vécu. Le dernier que j'ai vu, c'était un mec qui a quitté la police parce qu'il en pouvait plus et un truc qu'il racontait, c'est un jeu entre collègues : faire des tours en voiture et balancer des insultes racistes par la fenêtre aux personnes racisées<sup>63</sup>. C'était à Genève. Il y a un piège à ne vouloir critiquer que l'institution policière. Quand tu formules une critique institutionnelle, t'as un discours qui empêche parfois de faire comprendre aux gens qu'il s'agit de vécus humains et d'individus, autant en ce qui concerne les policiers que les personnes qui subissent les violences policières. Quand tu racontes des trucs bien précis comme ce « jeu », le vécu quotidien du profilage racial, les fouilles à nu humiliantes après des manifestations pacifiques, là tu fais comprendre aux gens le sens de « tous les flics sont des connards ». Parce que dans la pratique, c'est pas le système dans sa globalité que tu regardes dans les yeux quand tu te fais contrôler dans la rue, c'est un flic. À quel point existe-t-on en dehors des cadres sociaux qui nous font exister ? Être dans la police, se comporter en policier parce que l'institution est faite comme ça, c'est se comporter en connard, donc tous les flics sont des connards en tant qu'ils sont des flics et qu'ils ont décidé de performer ce rôle social.

— D'un autre côté, on peut dire ACAB si on considère le rôle de flic, mais maintenant, je pense qu'il y a aussi la personne et...

— Attention, la séparation de l'homme et de l'artiste ! (*Rires.*)

— Non mais je pense qu'il y a aussi des composantes sociologiques. Une fois qu'on est dans un cercle social, c'est difficile d'en

---

63. *They Don't See Us* [n° 4] témoigne des violences policières en Suisse.

sortir. C'est chaud de décrire une personne par son métier de policier, en fait c'est chaud de le faire avec tous les métiers...

— Je vois, mais on n'en a rien à foutre au fond, on peut pas commencer à penser au bien-être de personnes qui perpétuent un système raciste et qui passent leur vie à défendre les intérêts d'un état profondément inégalitaire. Ce discours a des limites, c'est comme si on avait ce discours avec des patronnxs d'entreprise qui licencient en masse et qui détruisent la planète, on s'en fout, on n'a pas le temps de s'occuper de ces gens, d'avoir de l'empathie pour elleux, on a des priorités politiques. Ces personnes se battent pour sauvegarder leurs privilèges, elles sont violentes. On vit des situations de petites guerres avec la police, des manifestations ultra violentes, on voit en face de nous une ligne de front<sup>64</sup>. On comprend qu'on est contrainxtes d'utiliser la violence pour se faire entendre et pour changer quelque chose, et c'est pas cool du tout, c'est triste. La violence, c'est une nécessité, c'est pas une source de joie et on se rend bien compte que s'il n'y avait pas des personnes détères à lancer quelques pavés, à repousser les CRS ou à tenir des barricades, on ne pourrait rien faire. C'est un aveu d'échec constant de l'humanité. Et c'est pareil avec la violence verbale, avec la haine. Quand elle ne te bouffe pas de l'intérieur, elle aide à garder la force et à construire un réel contrepouvoir. Parce que face à une ligne de CRS armés de la tête aux pieds<sup>65</sup>, il faut avoir le cran et il faut montrer notre puissance, sinon c'est perdu d'avance, tu te fais embarquer en deux secondes. La violence verbale du ACAB, c'est pareil, ça fait partie du même « contrepouvoir » qu'on tente de créer.

— Il y a souvent cet argument selon lequel les flics font face à des situations difficiles.

— Ouais, c'est l'interdiscours public, mais je pense que ça va plus loin. La plupart du temps, puisque t'es un mâle, que t'es fort et que t'as conscience de « ton devoir » et qu'on sait que l'être humain est « une sale merde », ben on accepte et on héroïse les personnes

64. *Survivre dans un black bloc* [n° 15] aborde l'usage de la violence face à la police.

65. *Drones* [n° 1] raconte un vécu affectif face aux policiers antiémeutes.

qui sont capables de mettre de côté leurs émotions pour faire leur devoir et emprisonner les « sales merdes ». C'est justement ça, j'ai l'impression, qui est considéré comme héroïque, c'est le fait qu'ils ont des émotions et qu'ils tuent et punissent quand même les « méchanxtes ». C'est ce qui est considéré comme « difficile ».

— Une petite histoire pour parler des « émotions » de la police. Une fois je me baladais ici, à Genève, et vers le Grütli il y avait une baston, deux gars qui se foutaient sur la gueule grave, grave, grave. Du sang, ils étaient physiquement épuisés. C'était deux personnes racisées, toujours important de préciser ce genre de choses pour les histoires qui concernent les flics... tous les gens au Grütli étaient passifveux bien sûr, mais le gérant d'un bar avait appelé la police. Avec un ami on essayait de calmer le jeu puis la police est arrivée. Un des deux mecs était parti. Et les flics étaient en mode ultra saoulés, « encore une baston entre un Noir et un Arabe quoi », ils ont ignoré le gars qui était encore là et qui était dans une situation ultra précaire : mal physiquement, sans endroit où dormir, on lui avait volé son téléphone, etc. Et il y avait un manque hallucinant d'émotions envers cette personne. Il y a un manque d'empathie incroyable envers des personnes qui vivent d'autres réalités.

— Oui, c'est une question d'empathie. L'empathie n'est pas nourrie dans une institution policière ou alors elle est extrêmement canalisée et « triée ». L'empathie est une construction sociale, elle se soustrait pas aux problèmes liés au racisme, à la transphobie, à toutes les oppressions sociétales, c'est ce qui fait que certaines personnes sont complètement déshumanisées.

— On va pas considérer une personne noire comme une personne blanche. En Suisse, quand on amène des sans-papierex dans les avions pour les renvois sous contrainte, il y a un ligotage intégral, avec menottes, casque sur la tête, pieds attachés, des flics partout. Hamid Bakiri et Samson Chukwu sont morts dans le cadre de ces renvois. Il ne faut pas oublier leurs noms.

— Si on voyait une personne suisse dans un pays étranger entrer dans un avion dans ces conditions, ce serait le scandale

de la dictature. On imagine toutes ces choses que ça donnerait dans la presse. L'empathie et les émotions sont configurées par un système policier de contrôle qui a pour but de maintenir le pouvoir en place et ses inégalités. C'est pas pour rien que dans la police on vote beaucoup plus à l'extrême droite. Alors savoir si les flics sont racistes et violents à la base ou s'ils le deviennent, c'est une question intéressante à laquelle il y a sans doute des sociologues qui consacrent du temps, mais ça ne change pas le fait qu'ils sont racistes. Donc dire des trucs genre « j'ai un ami qui est flic et qui a un ami noir » et je ne sais quel autre argument pourri, c'est pas possible. (*Rires.*)

— C'est marrant les discussions qu'on se tape avec les flics dans un lieu occupé quelque part en Suisse. Ils se sont accaparés le rôle de sauveurs, de personnes bien qui doivent se tenir à une charte faite de règles, donc à des lois qui évitent le chaos. Pour eux, c'est hyper construit. Dans leurs têtes, ils ne se posent pas de questions. Ils ne viennent jamais dans cette occupation en se demandant si ce qu'on fait c'est bien. Non, ils viennent en nous disant des trucs genre « oui quand on va sur des scènes de violences conjugales, les gens sont bien contents de nous voir ».

— Sans entrer dans la discussion de la prise en charge catastrophique des violences conjugales par la police, toute cette héroïsation nourrit leur envie de continuer.

— déconstruire la nécessité d'une police, nécessite aussi de remettre en question toutes les institutions qui l'entourent. Le système carcéral, par exemple. La société s'en fout du sort des personnes qui vont en prison, on construit la figure de la prisonnière comme « grande méchante » et on laisse tout ça de côté. C'est ultra invisibilisé, on ne sait rien des prisons. Quand tu vois un flic, tu ne vois pas la prison derrière ses épaules, tu ne vois pas toutes les caméras de surveillance qui l'entourent<sup>66</sup>.

---

66. Pour d'autres réflexions sur les prisons et le système judiciaire, lire *Abolir la prison, abolir le patriarcat* [n° 33] ou *Swiss-made prison system* [n° 53].

PAS DE BIENVEILLANCE POUR LA SURVEILLANCE

— Le prochain truc dont on avait prévu de parler, c'est la répression du copwatching.

— Une des questions, c'est de savoir à quel point tu dois être visible en manif. Certaines cellules militantes de copwatch s'affichent en tant que telles. On a un brassard et on dit aux flics que c'est différent. Le problème c'est que la plupart des personnes qui font ce choix deviennent des cibles privilégiées de la police. Même quand tu t'annonces et que c'est très clair dans la tête des keufs, tu fais d'autant plus peur parce qu'ils savent très bien qu'ils font des bavures et des débordements. Ils ont les boules et ils te prennent pour cible plus que n'importe quelx militanxte.

— Une fois, à Genève, j'étais en train de filmer, le flic m'a directement retiré le téléphone des mains, il m'a insulté et m'a amené de force dans un coin avec tous ses collègues en rond autour de moi en attendant que j'efface toutes les vidéos, alors que c'est tout à fait légal de filmer la police dans l'exercice de ses fonctions. Ça a été clairement perçu comme une provocation, il avait peur de mes images et ça a justifié ce comportement tout à fait illégal de leur part.

— Ça montre que le système a peur qu'on le voie sous un angle qu'il ne maîtrise pas, qu'on voie autre chose que ce qu'il a décidé de montrer. Il y a cette réaction de défense en mode « on doit être maîtres de notre image », sinon, on est en danger. Du coup, on réprime ceux qui vont montrer une autre image.

— Les tribunaux français ont fermé le site Copwatch.fr, le motif invoqué, c'était « diffamation ». Est-ce que c'était le cas pour l'ensemble des images qu'ils diffusaient ? Non, bien sûr, elles n'étaient pas diffamantes, elles étaient juste vraies. Pour qu'il y ait diffamation, il faut qu'il y ait diffusion de FAUSSES informations. Il a fermé à cause d'une ligne dans sa description qui était insultante pour la police. Tu crois vraiment que c'est normal de mobiliser des procédures judiciaires aussi vastes juste parce qu'il y a écrit ACAB sur un site ?

— Voilà le fond de ce que c'est le copwatch, j'aime bien le mot sous-veillance. Les keufs sont dans un espace public, c'est de la surveillance mentale et physique pure et simple. À Lausanne, maintenant ils ont des *body cameras* (des minicaméras fixées sur l'équipement des policiers) dans le cadre d'un projet pilote qui va sûrement être approuvé. À Zürich, le même projet pilote a eu lieu. Le Conseil cantonal de sécurité vaudois prévoit de foutre ces caméras à tout son corps policier.

— Pendant les actions maintenant, il y en a toujours qui filment continuellement les militanxtes, ça c'est pas un projet pilote par contre, c'est systématique. Bientôt, il y aura des drones en masse, les commandes de drones en France pendant le confinement, c'est atroce. Il y a la surveillance numérique, etc. Et on se rend compte que la contre-surveillance ou la sous-veillance, ça dérange à fond, c'est de la provoc', tout d'un coup les organes de surveillance ne se sentent plus assez protégés.

— C'est pour ça aussi que tu dois faire attention à ton propre comportement quand tu filmes. Si tu gueules sur les keufs et qu'on le remarque à l'image, ce qui est quand même très probable vu que le téléphone est à trente centimètres de ta bouche, tes images peuvent ne plus être recevables devant un tribunal.

— Jacqueline, c'est son gros problème, elle filme, elle met pause, elle gueule et elle recommence à filmer.

(Rires.)

— Le dernier truc dont on voulait parler, c'est « pourquoi faire du copwatch alors que la presse est souvent présente ? ».

#### LA PRESSE

— Parce que les médias suisses sont une honte ?

— La plupart du temps, quand on copwatche, il y a des médias partout et les images de violence et d'abus de pouvoir qu'on a sur nos natels et qu'ils ont aussi, ils ne les diffusent pas. Peut-être par souci de « neutralité » mdr.

— Un autre truc, c'est que c'est pas pareil de filmer pour un télé-journal ou de filmer pour un procès. Notre but c'est aussi de faire des vidéos claires, de filmer le plus longtemps possible pour avoir plus d'éléments de contexte et d'insérer des éléments écrits s'il le faut, pour expliquer ce qu'il s'est passé. D'ailleurs, quand on monte les vidéos qu'on envoie à la presse, on pourrait noter les articles de lois qui ne sont pas respectés sous les images, même si à tous les coups les journalistes les enlèveraient. Ah mais en fait la dernière fois, iels ont effectivement enlevé les trucs qu'on avait écrits avant de diffuser les images.

— Ouais c'est vrai. Pff... de toute manière iels ne font pas leur boulot, c'est ok on l'a compris. Ça filme un type qui casse une vitrine pour faire le buzz, bravo super, ça m'énerve.

— Je pense que toute information est la construction d'une situation dans l'information, que ce soit le journal Le Monde ou ma chère maman qui partage un truc sur facebook. On est toujours en train de construire des récits pour essayer d'expliquer les choses. La question, c'est de savoir dans quelle perspective on essaie de construire une situation. Là, je pense que tu vas de toute façon être confronté aux interprétations, même si tu fais ça dans une perspective révolutionnaire qui est la mienne par exemple. Je filme pour montrer que l'existence de la police est une erreur politique, ben il y a tout un tas de monde qui va me répondre que mon regard est biaisé. Je pense que la seule chose qu'on puisse faire, c'est de donner un maximum d'éléments de contexte et après on produit une information visuelle qui sera de toute façon débattue et discutée, dans les tribunaux comme dans l'espace public quand les personnes décident de la faire sortir dans la presse. Finalement, on ne peut rien faire d'autre que d'essayer d'avoir une éthique qui est quand même journalistique et informative, parce qu'elle est juridique pour donner notre représentation de témoin, la plus fidèle possible, et c'est évident pour tout le monde que toute personne qui filme et qui prend la parole pour dire ce qui s'est passé parle en tant qu'elle-même.



— Et après, une image sur laquelle tu vois une personne à terre se faire matraquer à répétition, c'est une information en soi. Tu peux donner tous les éléments de contexte possibles, ça ne peut rien changer à ces gestes. En plus, souvent, les « éléments de contexte » donnés par la presse sont ceux de la police. Il y a eu plein d'exemples en Suisse. L'effort de contextualisation est très soigné par la police qui fait tout pour construire des portraits de grossex méchanxtes militanxtes.

— En fait, il y a une guerre de contextualisation, un combat de narration : comment on raconte l'histoire ?

— C'est un combat entre mondes possibles, un combat de narration.

— C'est aussi pour ça qu'on filme en continu et que lors d'une action par exemple on a mal aux bras. (*Rires.*) C'est pour minimiser un maximum l'absence de contexte qui justifierait quoi que ce soit.

— Dans la diffusion de ces images, il y a tout un tas de questions différentes qui se posent. Il y a un mec sur youtube par exemple, il a une carte de presse et il poste des longues vidéos dans lesquelles il se promène en manif, il a beaucoup couvert les Gilets jaunes. Il y a souvent des abus de pouvoir et des violences policières dans ses vidéos et il fait ça dans une perspective critique vis-à-vis de la police. Souvent, il y a une caméra subjective et tu te promènes dans les rues de Paris en pleine manif et tout d'un coup il se fait contrôler assez violemment par la police et c'est comme si c'était toi. On ne le croit pas quand il dit qu'il a une carte de presse, on l'empêche de filmer, etc. C'est intéressant comme ressort je trouve. Il prend aussi le temps de s'attarder sur les belles images, sur les couchers de soleil entourés de fumigènes et de gaz lacrymo... En fait, toutes ces questions sont intéressantes aussi : la question de l'esthétisation, la caméra subjective, musique ou pas, etc. Les téléjournaux *mainstream* sont aussi remplis de musiques épiques et tragiques, c'est assez impressionnant. C'est pas mal de faire l'exercice d'écouter constamment le *sound design* et la création sonore des téléjournaux de temps en temps.

— Après, nous ce qu'on fait, dans la méthode qu'on a définie, c'est que chacunex gère et fait comme iel veut avec son image. Si toi t'es en train de subir une violence policière et t'as envie de la médiatiser, on dit ok on peut faire un montage, etc. Il s'est trouvé que la presse est devenue un sujet parce que des militanxtes en ont exprimé l'envie, mais notre enjeu principal n'est pas là. On s'en bat les steaks de la presse, l'enjeu c'est d'aider pour les procès, de montrer à la police qu'elle est surveillée, de soutenir les personnes qui sont en train de se faire interpellé et d'être un soutien-témoin. Du coup, la presse dans cette vision, c'est pas vraiment le sujet même si la question se pose une fois que la personne concernée ou le collectif est en possession des images. C'est aussi ça la différence avec un média : on te dit ok, là tu peux prouver ce qui t'est arrivé, as-tu envie ou non de montrer ça à tout le monde ? La presse elle va pas venir te demander, elle va balancer des images parfois hyper humiliantes sur internet sans ton accord et c'est parfois chaud à assumer.

— Aujourd'hui je me disais qu'il y a des lacunes dans le copwatch, en dehors de nos buts qui ne sont pas de faire le buzz et d'envoyer tout à la presse. D'un point de vue journalistique, il y a un moment où le copwatching perd de la puissance ou en tout cas a des lacunes. Quand la violence, c'est pas 50 coups de matraque par exemple. Il y a un moment où toutes ces vidéos et le côté « spectaculaire » qu'elles ont, ben elles viennent minimiser toute la violence moins spectaculaire ou tout simplement cachée. Le profilage racial, les cellules horribles de garde à vue dans lesquelles des personnes noires ou des manifestanxtes se font enfermer pendant des heures pour que dalle, etc. Du coup c'est un outil qui peine à montrer le problème systémique de la violence d'État.

— Il n'a pas de sens tout seul évidemment, mais de le faire en le croisant à de l'antirep et à de l'information juridique, c'est en faire un outil plus efficace. Et après sur la critique systémique de la police, le copwatch ne se suffit pas à lui-même, c'est une pratique militante, c'est pas une théorie. C'est l'accumulation de tous les outils

qui amènent la mise en pratique, une critique systémique offensive et révolutionnaire.

— Mais il y a quand même quelque chose qui me dérange parfois, c'est qu'il n'y a que les trucs les plus trash qui font de l'effet, tu vois ? Mais je ne remets pas en question la pratique en soi, je me demande parfois si la surmédiatisation de ces vidéos fait que les gens ne sont plus du tout choqués des violences moins spectaculaires, mais à répétition.

— C'est compliqué d'échapper au spectacle général.

— Notre logique, c'est la défense de personnes activistes et militantes, le vrai sens de tout ça, c'est de faire en sorte que ces personnes puissent continuer leurs luttes, qu'elles abandonnent pas. Ça c'est méga important. Et c'est ce qui permet à une cellule de copwatch d'être à l'intersection des luttes et des causes dans la mesure où l'enjeu est de protéger toutes les luttes. C'est comme faire de la bouffe pendant des actions, c'est du *care*, et le copwatch peut aussi se construire une forme de *care*, de soin.

— Spectacle nulle part. *Care* partout.



**24. Cachez vos tétasses  
ou rembourrez-les  
et laissez-nous  
tranquilles**

# Réflexions sur le concept de poitrine

S. & P.

Texte rédigé pour le recueil  
août 2020

LES BOOBS, c'est une partie du corps qui se situe à la hauteur du thorax, entre le cou et le bide. C'est la poitrine quoi. Mais contrairement à ce qu'on peut entendre ici et là, notamment dans les dictionnaires, tout le monde a des nichons, des miches, des michetons, des mamelles, des mamelons, des lolos, des loches, des pecs', des pectoraux, des tétons, des tétines, des tétés, des tchoutchs, des tits, des boobs, des poitrines, des poitrails, des balcons, des flotteurs, des nibards, des gougouttes, des coffres, des gorges, des eins, des nénéés et autres éléments physiques qui se situent sous les deux clavicules.

Que tu sois une femme cis, une femme trans, un mec trans, une personne non binaire ou..... un mec cis bien relou, ben t'as des boobs. Mais nos seins sont politiquement différents.

On ne les regarde pas pareil.

On ne les éduque pas pareil.

On n'en parle pas pareil.

Chers mecs cis, vos tétasses on les a déjà bien assez vues. Un peu de pudeur de bleu ! Dévoilez-les avec précaution, jouez subtilement à cache-cache avec nous, balancez les décolletés, « tu me vois, tu me vois pas », c'est comme ça qu'on fait askip, rendez-les censurables ! Rembourrez-vous le torse, pas au fitness, devant vos miroirs et contemplez vos nouvelles courbes féminines avant de vous lancer dans un concours de t-shirts mouillés. Si, si. On se lèche déjà les babines. Soyez plus fab' quoi.

Nous, on rêve de grandes processions de nibards dans les rues, tous nus comme des vers et cachés pour ceux qui en n'ont pas envie. Une méga meute impubliable sur les réseaux sociaux. D'ailleurs, balançons les restes des « ancêtres corsets », balançons nos crop-tops et nos sweatshirts et promenons-nous dans les bois

et dans les villes, allons taffer à poil, buvons des verres à poil et monsieur Zuckerberg pliera ou fera faillite. Organisons des blocs, pétons les caméras des journalistes relous et scandons touxtes ensemble nos hymnes, nos kifs et nos slogans.

Ce sera une grande meute de nichons coulants comme des larmes de joie, flous comme la brume, poilus comme des arbres en été, couverts comme en hiver, gonflés à bloc comme en manif, fraîchement cicatrisés comme certains de nos cœurs, petits comme des raisins, accidentés comme les forêts, rouges comme des langues chaudes, énormes comme notre solidarité, fripés comme du papier froissé, plats comme les steppes du nord, boursoufflés comme des oranges juteuses, acnéiques comme les astres, faits, refaits, cousus et décousus comme nos pensées, durs comme la roche, vieux comme les sagesses de nos sœurs, laiteux comme la voie lactée, vergeturés comme l'océan, asymétriques comme la vie, mous comme l'écume de mer, en sueur comme la rosée du matin, secs comme des pruneaux californiens, noirs comme des pupilles, voilés comme une ville en automne, pointus comme les aiguilles des conifères, explosifs comme les volcans, carrés comme des peccs, débordants comme nos colères.



## **25. Lutter sans papiers**

**Choisir ce qu'on veut être**

**Faris  
Entretien retranscrit  
juillet 2020**

JE M'APPELLE Faris, j'ai 28 ans et je suis de nationalité marocaine. Ça fait trois ans que je suis installé en Suisse, à Lausanne. Avant, j'étais étudiant en France, mais faute de moyens et de garanxte pour renouveler mon titre de séjour, je me suis retrouvé en situation illégale. J'ai décidé de partir en Suisse pour éviter les contrôles systématiques, pour ne plus risquer une expulsion de France.

Je ne me considère pas comme militant. Pour être militant, pour faire avancer les choses, il faut avoir un statut légal. Dans l'illégalité, tu ne peux pas faire entendre ta voix, parce qu'il y a toujours le risque d'être arrêtéex, d'être amendéex. Je ne suis pas assez protégé pour pouvoir m'exposer à de tels risques. Je n'ai pas la possibilité de lutter à haute voix. Donc je suis un peu en retrait, c'est à travers d'autres personnes que j'arrive à lutter, à donner de la force et à soutenir des mouvements féministes et écologistes. C'est très frustrant parce que je ne peux pas être là à 100 %. Je ne donne pas tout ce que je peux donner, tout mon potentiel, toute ma force, mais une voix de plus, même en retrait, ça fait toujours une voix de plus.

C'est vrai que c'est frustrant, fatigant et décourageant de ne pas pouvoir être là quand il le faut. Avant, je n'étais jamais allé aux manifestations, j'avais un peu peur. Pas *un peu*, j'avais vraiment peur. Heureusement, il y a eu des personnes du collectif dont je fais partie aujourd'hui qui m'ont entouré. Ça m'a donné de l'assurance. Sans elleux, j'aurais pas été présent lors de la dernière manifestation féministe<sup>67</sup>. Avec toutes les arrestations que les manifestanxtes subissent, tout ce que la police fait pour arrêter ces phénomènes qu'elle considère comme illégaux...

---

67. Manifestation pour la Grève Féministe du 14 juin 2020.

Quand j'étais encore au Maroc, j'entendais parler de féminisme, mais je ne comprenais pas exactement ce que c'était. Je savais juste que c'était l'égalité entre hommes et femmes, pas plus que ça. En fait, j'étais déjà féministe, mais sans le savoir. J'ai toujours voulu l'égalité, la fin des violences envers les femmes, la fin des maltraitements. J'avais les mêmes idées, mais c'était général et superficiel. Je ne connaissais pas le terme et le mouvement.

Au Maroc, je ne connaissais pas non plus le mouvement écologiste. En France, j'étais en colocation avec une fille, c'était une Française, elle avait une trentaine d'années, moi j'avais 20 ans. Elle fumait des cigarettes roulées. À chaque fois qu'elle terminait sa cigarette, elle séparait le filtre du mégot, elle jetait le mégot à la poubelle et le reste par terre. Elle disait que c'était biodégradable, alors que le filtre non. Au Maroc, il y a juste des gens qui récupèrent les canettes en aluminium pour les revendre. Cette fille, elle a ancré ces manières de faire dans mon mode de vie. J'ai appris à faire attention aux déchets, je ne jette plus mes cigarettes par terre. Il y a des lois en France, mais c'est pas ce qui a fait que j'ai changé de comportement. C'est elle qui m'a rendu conscient de la question du climat et de l'environnement.

Ma colocataire en France, elle ne me parlait pas du tout de féminisme. Je ne sais pas si c'était à cause de la religion, elle savait que j'étais musulman et pour elle les musulmans sont un peu... Enfin, en tout cas, elle ne m'en a jamais parlé. Quand je suis arrivé en Suisse, j'ai fait des connaissances, j'ai rencontré les personnes du collectif dont je fais partie maintenant. Et avec le temps, en les entendant parler, en voyant leur façon de se comporter, j'ai développé beaucoup de connaissances. Je suis une personne différente maintenant, je ne vois plus les choses de la même façon.

On est en Suisse, chacun vit sa vie, chacun fait ce qu'il veut, on n'est plus au Maroc. Hier j'ai croisé un gars, un musulman marocain aussi. Moi je portais un chapeau de cow-boy et j'étais devant la maison du collectif. Il me regarde et il me dit « c'est quoi ce chapeau, c'est quoi ces cheveux ? ». Il m'a dit : « tu deviens comme elleux ».

Et je lui ai répondu « on n'est plus au Maroc, je peux faire ce que je veux de ma vie maintenant, j'ai le droit. Ces personnes m'ont ouvert les yeux ». Avant je pensais toujours à ce que les gens allaient penser de moi. Aujourd'hui, ça n'est plus comme ça. L'autre jour, je parlais de féminisme et un gars a dit un truc inapproprié et je lui ai dit « t'as pas le droit de dire ça ». Sur mon téléphone, j'ai collé le logo de la grève féministe et il me dit « C'est quoi ça ? ». Je lui ai dit « on est en Suisse et je peux faire ce que je veux ». Il me répond « l'Islam a donné une place à la femme, c'est pour des bonnes raisons, c'est pas maintenant qu'on va changer ça ». J'ai dit « L'Islam valorise la femme, ça ne sert à rien de déformer les choses... » En deux jours, deux personnes m'ont dit « C'est bon, t'es en train de devenir européen. » Par certaines personnes, t'es vu comme si t'étais un traître, comme si t'avais abandonné ta religion, alors que je ne bois pas d'alcool, je ne mange pas de porc, je suis à 80 % religieux disons et ça ne m'empêche pas de lutter pour ces causes. Et, quand j'aurai régularisé ma situation, je m'impliquerai encore plus dans la lutte.

Au cours de cette transition, de ce changement, il y a eu plusieurs étapes. J'apprenais, je regardais, je remarquais. Au début, j'avais des doutes liés à la religion. Avant, je ne pouvais pas accepter qu'on me traite de gay ou de bi, mais au fond de moi j'ai toujours été pour la cause LGBTQIA+, même si je n'arrivais pas à l'exprimer. Au bout d'un moment, j'ai commencé à me remettre en question. J'ai commencé à voir des couples homosexuels, des choses que je n'avais jamais vues avant. Et à me dire dans ma tête « c'est un peu contradictoire Faris quand même ». Je savais que chacunex avait le droit de vivre sa vie comme iel voulait, d'être religieuse ou pas, d'aller à l'encontre de ce que la société nous impose comme le modèle familial homme-femme-enfants. J'ai commencé à me remettre en question et à me dire que chacunex doit pouvoir vivre sa vie à sa guise, qu'on n'a pas à être attaché au modèle imposé par la société, qu'on peut choisir ce qu'on veut être, qu'on peut devenir ce qu'on a envie d'être.

En parlant avec les personnes du collectif, ça me donne de la force, ça m'encourage de voir qu'il y a toujours des personnes dans

la lutte, qu'elles sont là à lever le drapeau, à manifester, surtout pour les personnes qui ne parlent pas. Je pense pouvoir apporter des choses à ces mouvements parce qu'étant arabe et musulman, je fais partie d'une minorité.

La plupart des personnes qui luttent sont européennes. Rien que de voir un arabe musulman dans une foule féministe qui lutte pour les droits des femmes et des LGBTQIA+, ça change quelque chose. Ça ferait réagir d'autres personnes, d'autres communautés.

Comme j'ai dit avant, heureusement qu'il y a ces gens qui m'entourent. Parce qu'avec toutes ces contraintes, les papiers, je pense que j'aurais été complètement découragé. Ces personnes que je vois tous les deux jours, elles me donnent de la force. C'est ça qui fait que je ne baisse pas les bras.

26. Un jour, j'ai poussé  
la porte d'un hangar  
tout pété

**Militer en perpétuelle  
remise en question**

**C.  
Texte rédigé pour le recueil  
novembre 2020**



LA PREMIÈRE FOIS que j'ai poussé la porte de cet espace militant, une porte de garage grinçante, lourde, usée et pleine de tags, j'ai eu peur. Je me disais que ce n'était pas mon monde, que c'était un monde d'artistes qui ont plein de choses à dire alors que moi, je voulais juste que le monde aille bien. Ma tête était organisée en compartiments : tout y était bien rangé. Il y avait les artistes, ceux qui pensent le monde et créent des nouveaux imaginaires, et nous, les non-artistes, qui gérons le monde plus rationnellement. J'avais d'autres cases aussi, plein d'autres cases. Une case avec mes loisirs : quelques soirées dédiées au sport, une autre aux copines et, ce qu'il me restait, je l'investissais dans mon couple monogame et hétérosexuel. Les journées de la semaine étaient bien compartimentées aussi, à chaque jour sa couleur et son émotion. Il y avait la haine du dimanche, puisqu'il est suivi du lundi, le soulagement du mercredi, du mi-chemin... le mi-chemin d'un éternel cycle voué à recommencer chaque semaine. Même mes amiexs étaient compartimentéexs. Ceux de la teuf, ceux des émotions, ceux de l'intellect. Tout était bien rangé dans un esprit pourtant bordélique et chaotique, mais tout de même bien dressé. J'étais vouée à devenir douce, à l'écoute, un peu passive pour permettre aux autres, à l'autre moitié, de briller à ma place. J'étais vouée à devenir une personne de l'ombre, du privé, du *care*<sup>o</sup>. Les choses étaient faciles, car prédéfinies, rangées, lissées, polies.

Et vu que tu n'es pas la seule dont la vie est fragmentée et toute rangée, ben, ta petite bulle croise les bulles des personnes qui te ressemblent. Derrière chaque porte que tu pousses, tu rencontres des personnes qui te sont semblables : ces portes-là ne font pas peur, il n'y a pas grand-chose qui t'invite à remettre en question ta vie.

Alors tu avances, tu passes d'une case à une autre, d'une cellule à une autre. Et le vendredi soir, tu racontes à tes amiexs ce qu'il s'est passé dans les différentes cases de ta vie. T'as l'impression que tu pourrais trouver beaucoup d'amour pendant ces moments, dans cette case-là, mais tu dois très vite la refermer, parce que c'est dimanche et le lendemain c'est lundi.

Ça, c'est jusqu'au jour où tu pousSES, avec crainte, une porte nouvelle, la porte d'un vieux garage tout pété qui donne sur une espèce de hangar désaffecté. Il fait sombre, il fait froid, mais il y souffle comme un vent de possibles. Ces possibles ne semblent pas encore écrits, dessinés, tu ne sais pas quelles formes ils peuvent prendre et c'est bien pour ça que ce sont des possibles. Dans ce hangar, on t'a invitée pour casser l'entre-soi artistique, pour casser l'entre-soi blanc et privilégié. Non pas que tu représentes une autre catégorie que celle de la blancheur et du privilège, mais une personne semble voir en toi, une possible aptitude à créer du lien avec les gens. T'es pas vraiment sûre de ça toi, tu ne sais pas bien ce que tu sais faire ou ce que tu es. T'as l'impression d'être une sorte de pièce interchangeable dans une société qui valorise la spécialisation alors que toi, t'es dans le général, ce que tu sais faire, c'est soigner, accueillir. T'as beau penser qu'il peut s'agir de qualités, tu doutes, car on t'a bien appris à douter.

On vient te chercher pour te proposer d'organiser une sorte de « salon des sans-refuge ». Tu ne connais pas les sans-refuge, tu es entourée de personnes qui ont un refuge, mais tu te lances, tu sais que tu es une personne d'action, c'est le faire qui te permet de penser. Quand tu repenses à ce projet, il te semble beau dans sa sincérité, mais si naïf.

Alors bon, tu commences par gratouiller le bord de ta bulle qui semblait si hermétique. Tu pousSES plein de nouvelles portes, toutes grinçantes, souvent taguées : des portes de squats, d'associations et parfois tu sors simplement dans la rue. T'as toujours peur, mais tu pousSES. Ta bulle commence à s'effriter et à accueillir, en son sein, la réalité et le vécu d'autres personnes. T'ignorais tout d'elleux si

ce n'est ce que disent les journaux, la culture populaire et les gens. Les mondes des sans-refuge et les mondes des avec-refuge ne se croisent pas. Les espaces et les temporalités ne sont pas les mêmes. Iels sont les invisibles, tu ignores leur existence, à part de temps en temps ce croisement de regard dans la rue, un échange plein de préjugés.

Cette fois, tu vas les chercher et tu vas leur dire qu'il y a un vieux hangar désaffecté, froid, qui pue la cigarette et la vieille bière où iels peuvent venir partager un moment avec toi, avec le collectif. Tu ne sais pas vraiment qui est « le collectif », ce n'est pas encore un concept très courant pour toi. Tu connais la cellule familiale, des individus, les groupes de potes, mais le collectif, c'est encore très flou et il n'est pas encore construit dans ce nouveau lieu. Le « elleux », tu le définis mieux, la catégorie est déjà créée et figée pour toi, par d'autres. Tu ne sais pas trop ce que tu leur offres. Un peu de chaleur humaine peut-être ? Tu es certainement encore bien formée et tu as une image « humaniste » de toi-même. Humaniste dans le sens où, tu n'es pas encore féministe par exemple, tu veux l'égalité et non « la domination des femmes sur les hommes ». Alors, pleine de bons sentiments, tu vas tendre ta main blanche. Tu le fais avec beaucoup de sincérité, mais ta sincérité ne suffit pas à comprendre tout ce qui se cache derrière tes préjugés. T'y vas quand même. T'as besoin d'action pour comprendre. Alors tu pousses de plus en plus souvent la porte de ce garage. Le hangar se remplit peu à peu. Des mondes différents se côtoient, partagent un même espace. Se rencontrent-ils vraiment ? Tu le penses mais tu n'en es pas sûre. Tu sens bien qu'il y a encore un « elleux » et un « nous ». Le « nous » commence d'ailleurs à se définir petit à petit, réunion après réunion, même si tu ne parles que rarement en réunion. Tu es principalement entourée d'hommes blancs éduqués dont la rhétorique t'impressionne et dont la spontanéité ne te laisse pas le temps d'en placer une. Mais l'ombre te plaît ou du moins te convient. Elle est confortable. Tu en prends soin. Tu prends soin des relations qui se tissent. Tu laves aussi, tu ranges, tu t'impliques. Tu te donnes une

raison d'être dans le groupe, dans le collectif. T'essaies de faire en sorte que chacunex trouve sa place et se sente bien dans cet espace. En réalité, tu as l'impression de ne rien faire de concret. Tu penses que c'est un rôle secondaire, car tous les rôles primaires sont pris.

Tu ne peux pas t'empêcher de te mettre à la place des autres. Quand quelqu'unex pousse la porte, tu sens à son langage corporel, à ses expressions du visage, si cette personne se sent à l'aise, si elle se sent à sa place. Si tu y lis le moindre doute, alors tu accoures, tu lui introduis le lieu, les gens, le fonctionnement, les codes. Tu ne souhaites à personne de ressentir cette désagréable sensation de ne pas être à sa place. Tu la ressens chaque jour, entourée d'hommes qui savent tellement mieux et plus que toi, entourée d'artistes qui ont tellement de choses à raconter.

Ce n'est que plus tard que tu comprendras que tu fais le travail de l'ombre, celui qu'on ne valorise pas : ce qu'on attend de toi. C'est un dû, même si tu le fais avec plaisir et que ça te remplit. Tu te donnes corps et âme et c'est lorsque tu donnes ton âme que tu te mets en danger et que la critique devient dure à avaler. Ce n'est pas ton esprit, ta réflexion qu'on remet en question, mais ta sincérité et la façon dont tu prends soin des gens.

Un jour, alors que tu cours partout pour organiser, ranger, prendre soin, on te sort l'épée de la justice, la fameuse épée de la radicalité, prête à te couper la tête si tu n'es pas dans la justesse, dans la pureté politique. Tu n'y as pas encore goûté, c'est encore la lune de miel militante. Tu penses que faire, c'est toujours mieux que de ne pas faire. Mais tu sens qu'elle se rapproche. Quelques tensions et quelques concepts sur l'antiracisme te parviennent. Tu sens que les choses ne sont pas si évidentes, mais tu ne t'attends pas à une sentence aussi dure. Et voilà que l'épée s'abat sur toi, sur ton collectif. Elle ne vient pas de l'extérieur, elle vient du centre, de l'intime, d'une personne avec laquelle tu as pensé, avec laquelle tu t'es construite et déconstruite. Elle s'abat avec une telle violence que tu ne peux plus bouger. Une lettre ouverte. On te dit que tu représentes ce qu'il y a de pire dans le racisme, que sous des

airs de personne engagée, tu es la honte du militantisme, que tu perpétues le colonialisme, que ton être domine et écrase ce qui ne lui ressemble pas, que tout ce que tu as fait, donné, aimé, pensé est faux et que tu aurais mieux fait de rester dans ta bulle. Tu prends ça comme une accusation de ton âme et de ton cœur. Ton monde s'écroule. Tu avais encore tant à faire aujourd'hui, tellement de monde à accueillir, mais tu ne peux plus bouger. Plus rien ne fait sens, les larmes coulent et tu te réfugies sur un canapé avec un capuchon fixé sur ta tête. Tu as rarement ressenti une blessure aussi profonde. Tu es incapable de comprendre que ce n'est pas ton être profond que l'on remet en question, mais ce qu'on a fait de toi, tous les schémas de domination qui ont construit cet être qu'on exècre dans les espaces politiques militants. Tu portes en toi toutes les saletés d'une société oppressive. Tu n'es pas du côté des « bons » comme tu le pensais, tu es un peu comme tout le monde. Tu ne comprends pas véritablement le racisme et son aspect systémique : « tu as des amiex noirexs », « tu travailles depuis 5 ans en Afrique de l'Ouest », tu ne peux pas être raciste, ça n'a pas de sens. La plaie est géante, tu veux tout abandonner, ta bulle était plus douce, plus confortable, on se rassurait entre privilégiéxs, on menait des combats charitables : la charité est confortable tant que tu n'as pas saisi qu'elle fait partie d'un système qui te conforte et qui ne remet pas en question tes positions sociales. Alors, l'espace d'un instant, tu veux baisser les bras. Il te semble que les autres aussi. Tu sens que ce collectif constitué depuis peu est fragile, que la blessure infligée de l'intérieur est peut-être trop grande pour pouvoir continuer.

Mais pourtant, assez vite, le corps collectif reprend forme, se relève, une tête après l'autre. Le cœur et le bide sont toujours blessés, mais la tête commence à comprendre de quoi il s'agit. La tête comprend que le collectif est constitué d'un groupe blanc privilégié qui fait des grands discours sur le monde et qu'il y a « elleux ». Ce « elleux » est composé de personnes qu'on continue à appeler « les migranxtes ». Iels fréquentent le lieu, mais iels ne sont pas *dans* le

collectif<sup>68</sup>. Le collectif est constitué de corps identiques, les autres corps n'ont pas la même place. Les liens sont différents. Les mots de cette lettre ouverte te reviennent. Ils continuent à résonner fort, mais tu commences à comprendre ce qu'on veut dire par « déconstruction ». Tu comprends que ce n'est pas un chemin intellectuel. Tu comprends que tu peux lire un million de livres sur le racisme et le sexisme systémiques et sur tous les autres types d'oppression que tu n'arrives même pas encore à imaginer, mais que tant que ça ne te touche pas dans les tripes, c'est que tu n'as certainement pas commencé ton chemin. Tu captes que se déconstruire, ce n'est pas faire des grands discours et avoir les bons mots pour exprimer une pensée : la pensée militante radicale. Tu captes qu'il y a du vrai dans ce qui t'a été reproché. Tu captes que tu associes des comportements et des manières de penser à des personnes, alors que tu ne les connais pas si bien. Tu captes que tu ne te comportes pas de la même façon avec un corps blanc et avec un corps racisé. Tu captes que tu n'accordes pas la même valeur aux paroles qui sortent des bouches blanches et des bouches racisées. Tu te trouves sale, pleine de préjugés, tout autant que les personnes que tu méprises politiquement et qui te confortent dans l'idée que tu serais dans la bonne case. Après un moment d'apathie, c'est le dégoût de toi-même. Tu ne sais pas quoi en faire. Tu hésites à retourner dans ta bulle. Tu faisais partie des « bonnes personnes ». Mais ta bulle s'est effritée, tu as été éventrée et les fissures ne sont pas faciles à colmater. Alors une fois de plus, tu pousses la porte du garage. Tu remets en question toutes les interactions que tu as, tu apprends un nouveau vocabulaire. Parfois tu fatigues. Tu pensais avoir trouvé un monde où s'émanciper du carcan capitaliste, rationaliste, productiviste et tu as parfois l'impression d'entrer dans un nouveau carcan, lui aussi, plein de règles. Te voilà concentrée à assimiler des nouveaux codes pas si évidents. Ton style vestimentaire, tes façons de penser, de parler ne semblent pas toujours adéquats. Tu as le

---

68. Voir *Jean Dutoit en lutte* [n° 13] pour le récit d'expérience d'une situation proche.

sentiment de ne pas avoir les bons gestes, de ne pas agir comme il faudrait. Tu cherches à te corriger comme une bonne élève. Tu as parfois la sensation d'un monde policé. Tu ne comprends pas tout. Tu ne te sens pas toujours à ta place. Mais tu ne peux pas pour autant retourner là où tu étais avant. Tu n'as plus le choix. Tu fous un gros coup de pied dans ta bulle. Elle se brise. Ça fait mal. En identifiant tes propres comportements racistes, t'identifies aussi ce que tu as subi avec ton corps assigné femme. Tu captes pourquoi tu ne te sentais pas libre. Tu captes les abus, les contraintes et les agressions sexuelles, les chantages affectifs, les micro-agressions qui te font douter chaque jour de toi-même. Tes boyaux sont à nouveau écartelés dans tous les sens. La bile te monte à la gorge, les images de nombreux abus te reviennent à l'esprit et c'est un nouveau dégoût qui s'empare de toi. Comment est-il possible que toi, qui te pensais si indépendante et forte, t'aies pu accepter toutes ces choses, t'aies été incapable de dire non ? Et si toi tu les as acceptées, qu'en est-il des autres femmes\* et des autres personnes minorisées qui n'ont peut-être pas ton caractère, ton éducation, ton filet de sécurité familial ? Là, un chemin très long s'ouvre devant toi et il te fait peur. Tu vois toutes tes relations sous un nouveau prisme et tu comprends qu'il sera aussi difficile de te déconstruire que de mettre fin au patriarcat°...

Et pourtant, tu continues. Tu restes la personne de l'action que tu étais. Tu agis, tu essaies, tu expérimentes avec toutes les incroyables personnes qui t'entourent et chaque jour te fait douter un peu plus, tout en te remplissant d'un nouveau sentiment de plénitude, car avec le collectif, tu prends les choses en main, tout le monde tente, collectivement, de se réapproprier la vie. Tu n'es pas sûre d'être dans le juste, cette lettre ouverte est encore suintante, tu as peur qu'elle se rouvre, tu ne peux pas totalement te défaire de la sensation qu'on t'attend au virage pour identifier tes erreurs. Tu as parfois le sentiment que l'ennemi n'est pas l'ordre dominant, mais toi-même. Alors tu agis en tremblant. Et parfois, l'épée s'abat sur toi. L'épée de la pureté politique. Une fois, tu n'as pas su inclure suffisamment

de diversité, une autre fois tu as oublié le *trigger warning* (avertissement au public), une autre fois tu as materné une personne aux agissements douteux, une autre fois tu as exclu des gens à l'aide d'un langage trop militant, une autre fois tu les as exclus avec un langage pas suffisamment inclusif, une autre fois tu as demandé ce qu'il fallait faire avec les agresseurs avant d'avoir posé la question des agressé·e·s, etc. Et à chaque fois, l'épée revient s'enfoncer un peu plus, elle rouvre la plaie, mais jamais totalement. Ça saigne légèrement, mais la cicatrice se refait et se solidifie toujours plus. Chaque goutte de sang qui sort, c'est un petit pas de plus dans ce long chemin qui va vers la compréhension de ces schémas oppressifs qui t'habitent, alors tu regardes la goutte couler, elle te dégoûte encore un peu, tu en veux à la société de t'avoir inculqué si profondément cette pensée binaire, hiérarchique, oppressive. Mais tu lui pètes la gueule. Tu n'as plus le choix, ta bulle n'existe plus, tu lui as vraiment pété la gueule. Tu te rapproches chaque jour un peu plus des autres, des autres dans toutes leurs diversités et c'est cette diversité qui te nourrit. Alors tu es de moins en moins paralysée. Tu acceptes et tu revendiques de plus en plus les balbutiements collectifs tout en acceptant ces baffes qui font partie du chemin. Tu regardes avec plus de tendresse et de patience ce vaste terrain vague où l'on prend le droit d'hésiter et d'apprendre.

Nous passons notre temps à déléguer aux institutions tous les pans de nos vies, nous avons été dépossédé·e·s de notre pouvoir politique, de nos possibilités d'agir, dépossédé·e·s du soin que nous devons porter à nos ainé·e·s, à nos marginalisé·e·s, à nos blessé·e·s. Nous avons été dépossédé·e·s du savoir sur nos propres corps, sur le vivant, dépossédé·e·s de tout et nous sommes censé·e·s savoir comment faire pour reprendre possession de notre vie collective, et comment faire pour bien l'organiser<sup>69</sup> ? Non, nous n'avons aucune recette miracle. Mais il nous faut un lieu miraculeux. Un espace de

---

69. Sur des manières d'organiser alternativement un collectif : *Réapprendre à s'organiser* [n° 21].



liberté où il nous est permis de rêver à nouveau ensemble pour donner corps à ce rêve. Un espace où nous apprenons à nous sentir légitimes et un espace où nous savons accompagner les autres dans leurs doutes, leurs craintes, leurs peurs. Un espace où nous n'avons plus peur de nommer les émotions, les plus belles comme les plus dures. Un espace où nous arrêtons de nous comparer. Un espace où personne n'est illégal.

Il n'y a pas de recette miracle, il n'y a surtout rien de figé, il n'y a qu'un mouvement perpétuel, ouvert et perméable, où le collectif prend la forme des individus qui le composent. Nous ne voulons pas d'un autre monde, nous voulons une multitude d'autres mondes. Nous ne voulons pas que deux collectifs se ressemblent, nous voulons apprendre les unes des autres, mais sans appliquer de recette préfabriquée, clés en main. Nous voulons plein de nouveaux mondes, mouvants, étonnants, créatifs, bienveillants et tendres. Et nous voulons pousser plein de portes nouvelles. Même si nous avons des craintes, nous voulons accueillir les questionnements, les balbutiements, les erreurs, pour que chacun trouve sa place.

C.



**27. Quand  
l'espace  
s'étire**

**La mixité choisie**

**Anonyme**  
**Texte rédigé pour le recueil**  
**août 2020**

*[La mixité choisie° est une pratique consistant à organiser des rassemblements réservés aux personnes appartenant à un ou plusieurs groupes sociaux opprimés ou discriminés, en excluant la participation de personnes appartenant à d'autres groupes considérés comme potentiellement discriminants (ou oppressifs), afin de ne pas reproduire les schémas de domination sociale. La pratique militante est utilisée par certains groupes se réclamant de divers courants, notamment dans le féminisme, l'antiracisme, les mouvements LGBTQIA+, les mouvements de minorités de genre ou de personnes en situation de handicap.]*

QUAND ON SE RETROUVE EN MIXITÉ CHOISIE, tout d'un coup, on crée de la place.

L'espace qui se dégage, et qui est à prendre, s'étire et tout devient large.

s p a c i e u x

Dans mon expérience, il y a parfois des silences.

[ ]

[ ]

[ ]

Et ces silences,

[ ]

[ ]

c'est du vide.

[ ]

Et le vide, ça peut se combler,  
le vide c'est du possible,  
c'est de la place à occuper,  
c'est comme une friche,  
c'est comme une brèche.

Parfois, il n'y a pas de silence,  
il y a de l'euphorie,  
celle qu'on ne s'autorise pas,  
partout,  
tout le temps.

C'est l'excitation d'exister ensemble.  
C'est la joie du refus :  
le refus d'accepter,  
en tout temps,  
la cohabitation avec les discriminations systémiques.

Parfois, il y a de la magie,  
les choses deviennent limpides,  
évidentes,  
elles coulent de source,  
alors qu'elles semblaient  
si difficiles à exprimer  
et à expliquer  
ailleurs,  
dans les autres espaces-temps  
si étriés.

Parfois, c'est intense,  
et on pleure  
les plus chaudes  
et les plus réconfortantes

l  
a  
r  
m  
e  
s  
de nos glandes l  
a  
c  
r  
y  
m  
a  
l  
e  
s  
abîmées.

La mixité choisie,  
c'est pas un projet de société,  
c'est un outil,  
c'est une stratégie,  
c'est du repos.

Se retrouver en mixité choisie,  
c'est aussi être toujours conscient de sa propre socialisation°.  
On est là pour socialiser différemment<sup>70</sup>,  
pour parler avec des nouveaux mots,  
et avec des nouvelles intonations,  
pour reconfigurer les relations humaines,  
pour construire les structures sociales de lendemains meilleurs,  
pour créer des stratégies de soin,

70. Sur des manières d'organiser alternativement un collectif : *Réapprendre à s'organiser* [n° 21].

pour se regarder dans les yeux avec la joie de se découvrir  
ou, plutôt, avec la joie de se *re*-découvrir,  
pour construire des réparations,  
pour apprendre à nous aimer, parce que souvent,  
on nous a appris à nous méfier les unes des autres,  
à nous trouver moins bien,  
moins cools,  
moins fortexs que les autres.

Parfois, on est mal à l'aise.  
Parfois, on se sent faibles.  
C'est difficile de l'admettre.

C'est difficile d'admettre,  
que dans un groupe de 15 personnes,  
quand il n'y a pas de mecs cis°,  
on manque de certaines compétences,  
parce qu'on ne nous les a pas transmises,  
on nous les a refusées.

C'est difficile d'admettre,  
que dans un groupe de 15 personnes,  
quand il n'y a pas de blanchexs,  
on manque de certaines ressources,  
parce qu'on ne nous y a pas donné accès,  
parce qu'on nous les a volées.

Mais on invente des solutions,  
on apprend,  
l'écologie des moyens  
et surtout,  
on apprend,  
on reprend,  
on cherche,



on vole.

Parfois, on organise  
des ripostes de rêve,  
on passe à l'action.  
C'est dommage,  
mais ça va plus vite,  
en mixité choisie.  
Alors, c'est la joie de CRIER,

dagirdirectementsansintermédiaires  
sansdemandersansexpliquerdagirvite

C'EST  
L'AUTO  
ÉMANCIPATION

C'EST PAR NOUS  
ET C'EST POUR NOUS

C'EST UNE ARME  
GUERRIÈRE  
ET AMOUREUSE



**28. Arrêtons  
de « défendre »**

**Quelques réflexions  
depuis des zones occupées**

**Anonyme  
Texte rédigé pour le recueil  
décembre 2020**

DANS NOS CULTURES MILITANTES, nous avons intériorisé que notre rôle était de *défendre*. Notre vocabulaire ne laisse aucun doute : « Zone à Défendre », « Protection de la nature », « Défense de l'environnement ». C'est la logique même de notre langage et donc forcément celle de notre réflexion, de notre action. Qu'y a-t-il de mal à ça, après tout, il s'agit bien d'empêcher que le système capitaliste emporte le vivant dans son autodestruction, non ? En réalité, ce n'est pas si évident. À mes yeux, notre objectif est plus ambitieux encore. Nous devons récupérer ce que ce système a détruit pour reconstruire autre chose. Nous devons mener l'offensive contre cette énorme machine et saboter son potentiel de destruction. Nous devons quitter la posture défensive et passer à l'attaque. En ne faisant que défendre ce à quoi nous tenons, nous nous vouons à l'inefficacité.

#### VIVRE LA DÉFENSE

J'ai beaucoup d'admiration pour les personnes qui mettent en place des ZAD et des projets similaires, pour leur courage et leur dévouement. Je suis aussi très reconnaissant de tout ce que j'ai vécu dans ces lieux, de toutes les expérimentations sociales qui y sont réalisées. Les ZAD sont de bons instruments de communication et de sensibilisation, des laboratoires d'idées et de pratiques<sup>71</sup>. Elles montrent que d'autres idéaux existent, mais elles relèvent d'une stratégie défensive limitée qui ne doit pas nous suffire.

---

71. *Là-haut sur la colline* [n° 51] relate quelques-unes de ces pratiques et *ZAB 2028* [n° 43] spéculent sur le futur qu'elles portent en elles.

C'est une illusion de croire qu'il suffit de vivre pour défendre. Vivre, c'est reposant, la défense, c'est épuisant. J'ai vécu dans une ZAD, je me souviens que l'entreprise à laquelle nous nous opposions venait nous voir, qu'elle visitait les lieux. Dans ces moments, ce que tu ressens est vraiment paradoxal, parce que tu accueilles ton ennemi sur ton lieu de vie, en forçant le sourire, pour la forme, pour l'image. Quand on y pense, c'est absurde que nos adversaires puissent se promener librement sur nos lieux de vie. Cela veut dire que notre principal ennemi sait où nous trouver et ça, ça change tout. Il peut observer notre organisation, il peut nous attaquer quand il le souhaite.

J'ai vécu dans des squats, qui sont aussi des lieux à défendre. Je sais ce que ça fait de recevoir un avis d'évacuation, un bout de papier administratif qui t'explique que ta maison ne va plus être ta maison<sup>72</sup> : que vivre dans le lieu, lui *donner vie*, tout ça n'a absolument aucune valeur aux yeux de la société, ni des keufs ni des tribunaux. Et on sait bien comment ça se passe. Le plus souvent, on essaie de prévenir comme on peut d'autres militanxtes qui vivent non loin, dans l'espoir qu'ils se mobilisent et que leur réaction sera rapide. Malheureusement, le temps et l'incertitude jouent contre nous. La police intervient souvent à cinq heures du matin, après plusieurs journées glaciales ou pendant les fêtes, pour être bien sûre de s'attaquer à des personnes peu nombreuses, fatiguées ou surprises. Dans la plupart des cas, personne ne vient aider à défendre. C'est tout à fait normal. D'abord, je comprends bien que la plupart des personnes ne peuvent pas prendre de gros risques juridiques pour défendre des maisons qu'ils n'habitent pas. Mais surtout, la police mène complètement le rapport de pouvoir : quand tu reçois l'avis d'évacuation, tu ne sais pas si ça va tomber dans deux heures, dans deux jours ou dans deux mois. À partir de là, tu vis dans l'urgence et dans l'angoisse. Tu n'arrêtes plus de faire des hypothèses sur le déroulement de l'expulsion, sur les scénarios

72. *Vous détruisez une Spyre, on en reconstruira plein* [n° 18] constitue une réponse à ces avis d'évacuation.

de défense, souvent irréalistes. Les moments d'incertitude s'enchaînent, l'incertitude devient stress, puis angoisse, puis insomnie. Souvent, ces situations créent des conflits et des tensions dans le collectif. Tout le monde fatigue. Comment rester mobilisé·e·s aussi longtemps et dans un tel état d'incertitude, sans s'épuiser ?

À partir de maintenant, je vais remettre en question notre inefficacité et laisser peu de place à mes émotions. Ne voyez pas en moi un être insensible. Je vis le ventre noué à l'idée de ce que l'humanité détruit : cette rivière entourée de verdure vouée à devenir un parking ou cette forêt vivante et mystérieuse abattue parce que située sur un gisement de lithium. C'est parce que ces défaites sont aussi épuisantes que démoralisantes que je mets en doute l'efficacité de ma lutte.

#### FAIBLESSES D'UNE STRATÉGIE DÉFENSIVE

##### *perte de la mobilité*

Défendre un squat ou protéger une ZAD nous rend facilement localisables, nous condense sur un espace restreint. Si la police ou un groupe ennemi souhaite nous attaquer, il sait où nous trouver. Pour pêcher d'un coup l'ensemble des militanxtes de la région, rien de mieux qu'une descente dans la ZAD la plus proche. L'infiltration est aussi facilitée : avec une coupe longue et quelques tatouages, la vigilance militante s'effondre vite, sans compter que la vie de défenseur·se est trop remplie pour être toujours sur ses gardes.

##### *perte de l'initiative et de la surprise*

C'est peut-être un des points les plus stressants durant une occupation : une fois que nous sommes bien installé·e·s dans un lieu, l'ennemi est libre de choisir le moment idéal pour attaquer. C'est tout le bénéfice qu'il y a à avoir l'initiative : choisir les conditions les plus favorables pour soi et les plus défavorables pour ceux qui

défendent. Avoir l'initiative permet aussi de planifier à l'avance son attaque, avec des moyens choisis et un plan déterminé. À l'inverse, ne pas avoir l'initiative signifie rester dans l'attente et réagir au plan adverse, en tentant de l'anticiper au mieux.

*rester mobiliséexs dans la durée*

Défendre une position exige qu'on s'y maintienne physiquement, longtemps. C'est même une mesure du succès : combien de temps avons-nous tenu ? Un mois ? Deux ans ? Mais l'inégalité est profonde. Ceux qui défendent doivent rester mobiliséexs tous les jours jusqu'à l'expulsion (perdant un temps considérable, peinant à se concentrer sur d'autres tâches). La police, pour sa part, ne sera mobilisée le plus souvent qu'une journée, journée qui lui suffira à déloger les militanxtes. Dans ce déséquilibre des forces, la police sera toujours disponible et organisée pour s'attaquer à de nombreux lieux, puisque c'est elle qui mène le rapport de force et choisit la temporalité du conflit. En revanche, nous serons confrontéexs au choix difficile des lieux et des causes qui méritent d'être défendus, en abandonnant obligatoirement d'autres par manque de temps.

*faire des choix*

Cela est aussi vrai sur un plan plus global, à l'échelle d'un pays par exemple. Nous ne sommes pas assez nombreuses pour défendre tout ce qui devrait être défendu. Les militanxtes étant limitéexs par leur nombre, nous devons choisir nos luttes : nous ne pouvons pas nous opposer à chaque nouvelle artificialisation des sols, à chaque nouveau grand projet inutile. Nous choisissons donc toujours les plus importants, ceux qui ont le plus de valeur symbolique, notamment parce que ce sont ceux qui sont susceptibles de mobiliser le plus de personnes. Comment choisir entre cette prairie sur le point d'être ravagée ou bien cette forêt sur le point d'être abattue ? J'ai déjà vécu ce genre de choix impossible,



ils sont particulièrement durs à vivre émotionnellement. Avec cette stratégie de pure défense, pour chaque occupation, des dizaines de projets sont menés à bien sans être inquiétés, sans être attaqués. En Suisse, nous cédon 2 700 mètres carrés *par heure* aux constructions de logements et au bétonnage. Autant de luttes qui ne sont pas menées, faute de ressources.

*l'absence de défaite n'est pas une victoire*

Le mieux que l'on puisse espérer en défendant un lieu, c'est qu'il ne soit pas détruit ou en tout cas moins détruit que ce que prévoyait l'État. Ce n'est pas une victoire, c'est une absence de défaite. Geoffroy de Lagasnerie écrit à ce sujet : « Nous avons résisté à une offensive, mais nous n'avons pas lancé notre propre offensive. Et alors, en appelant cette situation une "victoire", nous participons à une sorte de transmutation des valeurs : nous convertissons psychologiquement l'ordre présent comme un ordre voulu, souhaité (nous sommes heureux de l'avoir conservé) et donc nous avons régressé ». Souvenons-nous de notre dernière victoire : Notre-Dame-des-Landes. Avons-nous détruit des aéroports ? Avons-nous réduit le nombre d'avions qui atterrissent en France ? Pas du tout. Alors qu'avons-nous gagné ? Seulement que l'aéroport ne soit pas construit. En plus, vinci, l'entreprise chargée de la construction, a été dédommée et des projets alternatifs sont déjà en cours, notamment l'agrandissement des aéroports existants. Même si cela m'attriste profondément, Notre-Dame-des-Landes n'a rien d'une victoire, c'est à peine une absence de défaite, qui nous a coûté beaucoup de temps et de militanxtes.

*Pour une « riposte » de l'environnement*

En acceptant une position défensive, nous inversons ce que devrait être le rapport de force. Ce n'est pas nous, mais le système

qui devrait rester statique, ses infrastructures les plus critiques (mines, raffineries, réseaux de transport et de communication) ne peuvent pas être déplacés. Si nous attaquons, c'est elleux qui seraient en position défensive. Nous pourrions choisir nos cibles en conscience de nos forces et de nos faiblesses. Nous pourrions être ceux qui décident du moment le plus propice pour attaquer, de l'endroit, de l'heure et de la méthode qui surprendront le plus. C'est le système qui devrait avoir à choisir quelles positions défendre et quelles positions sacrifier. Il ne me reste finalement que cette idée : nous pourrions être plus efficaces, nous pourrions gagner, nous pourrions recevoir plus souvent des bonnes nouvelles.

Nous avons besoin de vraies victoires, et ces victoires nous ne les obtiendrons qu'en passant à l'offensive. Passer à l'offensive, par exemple en s'organisant en petits groupes pour aller saboter des cibles précises, revient à contrer les failles de la stratégie défensive. D'abord, nous décidons de la temporalité du conflit, et c'est désormais aux entreprises écocidaire<sup>o</sup> de s'inquiéter, de dépenser du temps et de l'argent pour se défendre en permanence, sans savoir jamais quand nous attaquerons. Ensuite, nous restons mobiles : en prenant toutes les précautions nécessaires, nous pouvons nous déplacer et déplacer le conflit pour qu'il reste le plus imprévisible possible. Aussi, nous pouvons faire l'ensemble des choix offensifs, et c'est désormais au système écocidaire de décider ce qu'il peut défendre en permanence, et ce qu'il est obligé de laisser par moment sans surveillance — en tout cas si l'on commence à devenir vraiment nombreuses. Et la durée nous épuise beaucoup moins, puisque nous avons tout le temps nécessaire pour nous régénérer entre deux actions, dont la temporalité nous appartient. Chacunex peut reprendre le conflit quand iel est à nouveau prêxe et en forme. Enfin, nous avons toujours l'initiative et nous devenons la surprise même. Nous pouvons toujours choisir les conditions les plus favorables pour nous et les plus défavorables pour ceux qui

défendent. Nous les forçons à attendre, à ne faire que réagir, à *défendre*.



**29. Bidule,  
Truc et Machin  
à la ferme**

**Récit d'une action antispéciste  
dans les hautes herbes**

**Truc  
Texte rédigé pour le recueil  
novembre 2020**

DANS MES ÉCOUTEURS qui grésillent, j'entends Machin qui râle. Les lapins sont très lourds et surtout iels<sup>73</sup> veulent pas tellement se laisser emmener par les gentillexs *vegans* que nous sommes. Machin essaie de leur parler, doucement, mais ça a pas l'air de les convaincre. Il faut en choisir trois ou quatre sur ceux qui sont entassés là, et je suis contente de pas devoir m'y coller. Machin râle de plus belle.

Moi, je suis planquée dans les hautes herbes, j'ai jamais fait ça, j'ai les yeux qui louchent à force de scruter l'obscurité pour vérifier que personne ne débarque. Et j'ai très besoin de pisser. On a oublié le talkie-walkie, donc je fais le guet avec un téléphone sécurisé. C'est moins bien.

J'entends Bidule qui respire et qui arrête pas de dire à quel point les clapiers sont dégueulasses et petits. Je lae crois sur parole et à l'odeur. L'air empeste la merde, la chair en décomposition et le foin mouillé. Y'a des insectes partout.

J'entends jurer. Machin en a perdu un qu'il faut essayer de récupérer, dans le noir, sans autre lampe qu'une infrarouge. On crève de chaud sous nos cagoules, nos vestes et nos capuches en plein mois de juin. Bidule souffle comme un bœuf dans le micro des écouteurs. Il y a un silence, un silence qui me laisse le temps de réaliser qu'on est trois peléexs au fin fond de la campagne en train de récupérer quatre pauvres lapins chez un type pas spécialement aimable, ce qui me fout un peu les boules. Puis, Bidule me demande si la voie est libre. Je louche encore plus pour être sûre qu'il y a pas un éleveur en embuscade. J'en vois pas. Machin arrive en trotinant tant bien que

---

73. En accord avec les auteurixes, l'écriture inclusive binaire est utilisée pour les animaux non humaines, conformément aux conventions du volume, le féminin prime.

mal avec son sac plein de lapins. Bidule suit de près avec les lampes et le matos. On rejoint la voiture, parkée à ce qui me semble des kilomètres de distance et on quitte le site, les phares éteints. Une fois que mon cœur daigne quitter ma bouche et que je recommence à respirer normalement, je jette un œil à ces fameux lapins. Leur corps est immense, si gros qu'on dirait des chiens.

C'est quelque chose qui me surprend à chaque fois qu'on récupère un animal, ou qu'on fait des images dans les élevages de Suisse, à quel point les animaux sont disproportionnés. Tellement gonflés que parfois leur peau semble éclater comme un fruit trop mûr. Souvent, iels se blessent sur le métal de leur cage. Souvent iels se piétinent, se mangent mutuellement. Ce qu'on ferait aussi, sûrement, à leur place. Je ne sais pas comment on peut penser que c'est normal, naturel, ou dans l'ordre des choses de faire subir ça à un Truc qui vit et qui, manifestement, ressent. Ces images sont, grâce à ce que mes camarades font, disponibles sur internet. Tapez élevages suisses sur internet. Tapez abattoirs suisses sur internet.

Une autre fois, on a été faire une sortie de repérage, pour filmer dans un élevage de vaches et de porcs. Comme souvent, je suis restée planquée dans les hautes herbes, comme un crapaud à capuche, à loucher sur la pénombre tandis que les autres entraient dans l'enceinte de l'exploitation. Je confirmais seulement qu'on ne voyait par leur lumière de l'extérieur. Dans les écouteurs, Machin et Bidule constataient ce qu'on constate toujours : des cadavres en décomposition sous des bâches, la puanteur, les bébés cochons à l'agonie, les plaies et les abcès sur les pattes et les ventres. C'était à gerber.

Plus loin, dans un autre bâtiment, iels ont entendu des mugissements qui venaient de derrière d'immenses bottes de paille. Le silence a été long. Je les ai entendu murmurer, je distinguais pas ce qu'ils disaient. Ce qu'ils ont découvert, je l'ai appris plus tard : l'éleveur avait enfermé trois veaux derrière ces bottes gigantesques, sans eau ni nourriture. Il essayait de les cacher. Il les avait laissés là pour mourir. Pas rentables, trop chers à faire abattre. On a décidé d'aller chercher des bidons d'eau, des bouteilles. Vu l'urgence, on



a aussi décidé de faire une dénonciation au vétérinaire cantonal. Je crois que ces veaux ne sont pas morts de soif finalement. Ils ont été abattus, je suppose. Quelle victoire.

Ce n'est pas en sauvant trois lapins et en filmant les élevages qu'on change la donne ou qu'on règle le problème. Et c'est pas non plus comme ça qu'on adresse le problème de la précarité des éleveuses, je le sais bien. Parfois, c'est une cause qui semble ne jamais avancer. Mais j'entends et j'apprécie celles qui disent que chaque animal sauvé est une petite victoire. Parce que c'est vrai quelque part. Et parce que ça, ça donne du courage.

Sûrement, ça doit paraître dérisoire à plein de gens de se préoccuper du sort des animaux. Il y a même des militantes qui se battent pour d'autres luttes, pour d'autres droits, qui trouvent que l'antispécisme est un truc réservé à la bourgeoisie.

Je sais que ça peut être vrai. Je vois des *vegans* qui ne s'intéressent pas aux luttes pour les droits humains, qui ne perçoivent pas la chance, si on peut dire ça comme ça, qu'ils ont de pouvoir lutter pour d'autres espèces que la leur. Je connais des *vegans* qui ne voient pas que s'ils peuvent lutter pour les non-humaines, c'est peut-être aussi un peu quand même parce qu'ils ont des droits et des privilèges. Pourtant, il paraît évident que, dans toutes les luttes, il faudra bien converger pour arriver à quelque chose. Pour faire masse.

D'ici là, ça me va d'être postée dans les herbes hautes à faire le guet, avec mon strabisme, et Machin, et Bidule, et toutes les autres qui font pareil et même mieux, dans l'ombre de tous les abattoirs, de tous les élevages, de tous les camions transporteurs.



**30. Cette colère  
immense,  
collective,  
transgénérationnelle,  
internationale**

# **Colères écoféministes explosantes**

**Anonyme**  
**Texte rédigé pour le recueil**  
**novembre 2020**

L'UNE :

— je suis en colère

l'autre :

— moi aussi

nous sommes deux amies qui nous sommes rencontrées alors que nous nous découvrons selon certaines évidences *écoféministes*<sup>o</sup> *éco* comme le vivant, la vie — *féministes* comme le vivant, la vie.

Étant donné que le terme écoféminisme pourrait nommer une forme d'appartenance, d'inscription dans tout le reste, une notion de ne pas se sentir toute seule, nous sommes deux pour le découdre-recoudre à notre guise, en parler, pour le préciser jusqu'à ce qu'il nous soutienne et que l'on puisse le soutenir aussi.

Nous sommes des filles blanches hétéras dans notre trentaine, et nous considérons que c'est un minimum incompressible de dire ça pour situer d'où nous parlons. Nous ne croyons pas à l'universel.

chœur/touxtes :

Ça vient du bas

De femmes\*<sup>o</sup> qui en avaient marre qu'on défonce tout autour d'elles, qu'on défonce les femmes\* les arbres les terres les rivières les vaches<sup>74</sup>.

Et qui voyaient bien que tout cela se tenait ensemble, tout ce qui se faisait défoncer d'une part, et (ce) qui défonçait de l'autre.

Ça vient de là.

l'une dit :

Moi on m'a dit écoféministe bien avant que moi je le dise. C'est un peu ça aussi, c'est un truc un peu *logique*, pas un véritable choix

74. *Là-haut sur la Colline* [n° 51] est le récit d'une expérience de ZAD<sup>o</sup> contre la destruction programmée d'une colline.

politique conscient.

Je faisais un peu attention autour de moi.

chœur/les deux :

On faisait un peu attention à autour de nous.

On a eu peur de la « femme sauvage » cachée derrière le terme.

De l'idée d'être naturellement plus naturelle, donc plus écologiste. D'être les filles de la terre mère et c'est tout. Alors on a refusé.

Ensuite on a bien senti qu'on pouvait aussi fleurir là-dedans un peu, y germer, y composter<sup>75</sup>. Dans ce terme. Qu'il peut être fort et porteur, si on le laisse pas juste dire femme-louve qui court sous la lune par pulsion.

Ce ne sont pas nos pulsions qui nous font courir, ce sont tour à tour les assauts à lancer contre ce qui nous défonce ou la joie qui nous anime, souvent c'est mélangé d'ailleurs.

Notre féminisme est antipatriarcal donc anticapitaliste, donc anticolonial, donc anticlassiste, antivalidiste et globalement anti-tout ce qui nous sépare tant. On le veut le plus inclusif possible, le plus radical aussi, au sens de déterminé. Fini de rire. Sauf qu'on rit tout le temps ensemble. La chose la plus radicale qu'on fait ensemble c'est se fendre la gueule littéralement. On est pliées de rire. On dit des bêtises absurdes et des jeux de mots magiques, on imite nos proches et nos douleurs et on rigole à pisser dans nos culottes.

Notre féminisme est en friche, il est compliqué à surveiller comme le lait qui bout car parfois il blesse ceux que nous aimerions embrasser avec tendresse. Il se prête bien à la métaphore. Aussi on en a maaaaaarrrrre. Il est nourri de ça.

On fait feu de tout bois, on boit des tisanes parce qu'on sait les préparer et parce que soit ça soigne, soit ça tue, et on a envie d'avoir un spectre aussi large que cela. On fait pousser de la moutarde parce que ça pousse partout. C'est faire avec ce qu'il y a, en conscience et

75. Pour envisager une révolution hautement biodégradable, lire *Le compost généralisé* [n° 41].

en vigilance. Ça donne l'impression d'appartenir à un monde plus vaste quand même, faut pas oublier de le dire, on se sent quand même vraiment en faire partie, tout en se sentant quand même souvent moins faire partie d'une certaine version du monde plus restreinte, le monde patriarcal qui est tout tout tout petit si on compte en atomes de vie et qui pourtant fait si mal, comme un bris de verre empoisonné dans notre talon qui nous TUE alors qu'il est SI PETIT, ça devrait pas, si tout était juste logique.

l'une dit :

Littéralement toute la monde est opprimée par le patriarcat.

l'autre dit :

Notre féminisme en friche est un écoféminisme, parce qu'il dit que l'oppression, la colonisation et l'exploitation de la société occidentale et patriarcale ont créé des dommages environnementaux irréversibles. Il visible l'articulation de la domination de la nature — au sens de tout ce qui n'a pas été créé par les êtres humains — et la domination de tous les groupes minorisés — femmes\*, LGBTQIA+, personnes racisées°, malades, enfants, pauvres, animaux. Il n'y a pas l'un ou l'autre à combattre, c'est le tout qui défonce tout ce que l'on combat. C'est par une révolution féministe-écologiste impliquante décoloniale et anticapitaliste que nous bouleverserons les violences de domination.

l'une dit :

et puis j'ai rencontré dans les témoignages et les centaines de pratiques une radicalité encourageante.

elles rigolent

notre amie dit : Il n'y a pas de rupture, il n'y aura pas de fin du monde du jour au lendemain. Elle prendra son temps et ce n'est qu'en créant une **solidarité** humaine et interespèce que nous la vivrons en respectant les vulnérabilités, en cohabitant dans les ruines et en se débarrassant de l'individualisme.

Nous devons revendiquer des changements structurels contre les dominations, afin de prendre en compte que le niveau de violence variera beaucoup avec ou sans ces changements.

l'autre dit : on a moins peur de la violence du futur que de la violence actuelle.

l'une dit :

Les écoféministes décoloniales, trans-inclusives et anticapitalistes n'acceptent pas le deuil de la fin du monde. Elles désespèrent peut-être individuellement mais se mobilisent collectivement avec rage. Les voies de l'écoféminisme sont tout aussi possibles que d'autres scénarii. Ces luttes s'inscrivent dans une longue temporalité dense et multiple sans rupture d'un effondrement préprogrammé.

l'une dit :

Ça nous porte aussi cette longue temporalité. Ce n'est pas un point cardinal pour moi l'écoféminisme, pas un recueil de règles qui me guident dans la vie, c'est un terme plus ou moins concis et pratique pour mentionner de manière rapide la somme de mes émotions et mes pratiques quotidiennes, mes réflexions critiques comme mes intuitions. C'est pour ça qu'on passe tant de temps à y ajouter des autres termes, à le tricoter ensemble pour pas qu'il soit comme un terme qui flotte au-dessus de nous et nous mette mal à l'aise. La joie dans ce terme, c'est justement qu'il était un plus, un fluidifiant, un résumé de nos élans.

Mais dernièrement l'autre a dit : *stop ! on arrête ce terme, ça va plus, c'est devenu trop ambigu, ça veut trop dire de choses excluanes maintenant.*

Ça m'a questionnée, moi je préfère ne pas abandonner trop de termes, mais plutôt les définir quand je les utilise. Il n'empêche qu'on continuera à lutter, à taguer, à cultiver, à s'enrager et à articuler ensemble les destructions parallèles.

l'autre dit :

Surtout que de manière générale, j'ai la sensation que certains mouvements écologistes actuels font table rase du passé en omettant de s'inscrire dans une continuité historique. Alors que les luttes autour de l'écologie sont une longue tradition vivace et multiple.



Ainsi, en créant des formes de générations spontanées de mouvements, le risque, et c'est ce qui se passe, c'est d'invisibiliser des luttes précédentes.

et notre autre amie nous rappelle que :

c'est dingue à quel point l'occident a besoin de nommer, de prendre et de s'approprier...

l'une dit : je crois que oui, ce terme est surtout important pour nous occidentales, pour rassembler, décrire, faciliter la construction de ponts entre des centaines de pratiques partout sur terre et de la théorie qui nous parle de nous. Il me permet de m'inscrire avec humilité et joie du côté de toutes ces personnes qui défendent leurs vies et celles de tout ce qui les entoure de manière créative, à la fois désespérée mais pleine d'espoir et surtout de manière efficace. Comme on n'a pas le même système de valeurs que les dominants, on n'a pas le même point de vue sur les victoires.

l'autre dit :

Il s'agit de devenir une tempête plus forte que le cyclone néolibéral, patriarcal, injuste, raciste. Je suis en colère et j'ai envie de casser des choses. Mon genre a été socialisé° sans cette colère immense, collective, transgénérationnelle, internationale<sup>76</sup>. Je suis en colère et j'ai envie de casser des choses avec une rage émancipatrice.

l'autre dit :

La durabilité n'est pas un luxe, pub récente d'une grosse entreprise de meubles à bas coûts : un monde meilleur commence chez soi.

Depuis, cette phrase me trotte dans la tête. J'exècre cette phrase. C'est tout ce contre quoi j'essaie de me battre. C'est tout ce qui me débecte et elle dit tout. Un monde meilleur → chez soi. C'est la quête de l'absence de trouble. L'apathie avec passion. La décoration avant tout. Tout ça, pour nous refourguer une cheap lampe en bambou.

---

76. Pour entendre une colère non binaire, queer, trans, pédéex, grossex, hyperactivex et HP, lire *Un terreau pour les fleurs de la révolte* [n° 52].

Tout y est, la néocolonisation et l'impérialisme occidental qui délocalisent ses troubles pour atteindre l'éden intérieur, le paradis sur terre.

l'une dit :

le paradis sur terre sous forme d'enclos privé. Un jour j'ai lu « ici c'est la terre, ça ne sera jamais le paradis » ça m'a tellement soulagée.

l'autre dit :

Comment peut-on si éhontément écarter la production et les conditions de travail dans lesquelles ces lampes ont été fabriquées ? Je suis en colère et j'ai envie de casser des choses.

l'autre dit :

Et après, c'est la réponse collective que je souhaite défendre, l'organisation et l'autogestion qui consiste à prendre soin des individus humains, non humains dans tous les temps, pandémiques ou non. Et le renvoi de la responsabilité à l'état et au capitalisme. Il s'agit de devenir une tempête plus forte que le cyclone néolibéral, patriarcal, injuste, raciste. Je suis en colère et j'ai envie de casser des choses. Mon genre a été socialisé sans cette colère immense, collective, transgénérationnelle, internationale. Je suis en colère et j'ai envie de casser des choses avec une rage émancipatrice.

chœur/touxtes :

Ça vient du bas

De femmes\* qui en avaient marre qu'on défonce tout autour d'elles qu'on défonce les femmes\* et les autres, les arbres les terres les rivières les vaches et les autres.

Se dire écoféministes ça a juste donné un nouveau nom à ce que l'on faisait déjà, et ça a permis de se sentir plus nombreuses, ce qui nourrit nos vies.

Elles soupirent, s'étirent, se sourient et s'y remettent.

## 31. Fuir en exil

**De collectif en collectif,  
d'occupation en occupation**

**Mikele  
Transcription d'un entretien  
juillet 2020**

*Le 8 mars 2015, le collectif R<sup>77</sup> (un groupe citoyen constitué d'environ 200 personnes) occupe l'église Saint-Laurent au centre de Lausanne pour y ouvrir un refuge destiné à accueillir des personnes victimes de la politique migratoire européenne, et particulièrement des règlements de Dublin°. Après avoir installé un rapport de force avec les autorités, l'occupation tiendra un peu plus d'une année et sera finalement levée en vue de l'occupation d'une autre chapelle au centre-ville, qui demeurera un refuge et un lieu d'organisation jusqu'en décembre 2017.*

JE M'APPELLE Mikele, j'ai 29 ans, ça fait six ans que je suis en Suisse<sup>78</sup>.

J'aimerais vous parler de l'Érythrée, de son système politique dictatorial, et de celui de la Suisse qui est démocratique. La différence, c'est qu'en Érythrée, tout est toujours « militaire, militaire, militaire ». Je ne suis pas venu en Suisse pour rien, je ne suis pas venu pour prendre des vacances. J'étais au service militaire là-bas et je suis objecteur de conscience. Je suis arrivé en Suisse après un parcours qui a duré une année. Ici, on a le choix entre le service militaire, le service civil et la protection civile. C'est une vraie différence. Chez nous, t'as pas le choix, tu pars un an et tu n'as qu'un mois de vacances, pas de week-ends. En Suisse, c'est plus tranquille, tu peux rentrer le week-end et surtout, tu peux faire le service civil. Je n'arrive pas à expliquer avec la parole ce que ça suscite en moi, avec mon visage, je pourrais sûrement mieux l'exprimer.

---

77. le Collectif R est aussi évoqué dans *Du sable dans l'engrenage* [n° 7], *Jean Dutoit en lutte* [n° 13] et *L'histoire d'une lutte* [n° 16].

78. *Lutter sans papiers* [n° 25] et *L'histoire d'une lutte* [n° 16] sont aussi des récits de lutte en exil.

En Érythrée, personne ne lutte contre le service militaire, les gens ne peuvent pas. Si tu critiques le gouvernement, t'es foutuex, tu n'existes plus. En Suisse, les personnes que j'ai rencontrées participent à des manifestations contre les dictatures, les Érythréennex de Genève par exemple, mais aussi les Suissessex. Au début, je me suis demandé pourquoi les Suissessex participaient à ces manifestations. C'est à nous de nous engager contre la dictature. Et j'ai réalisé la grande différence qu'il y a entre ici et là-bas. Ces personnes sont suisses, elles participent à des manifestations contre le gouvernement érythréen, avec nous. C'est incroyable, vraiment.

Aujourd'hui, je ne peux pas porter des vêtements militaires qu'on trouve dans les magasins, je ne me sens pas à l'aise. Je suis différent, notamment grâce aux personnes que j'ai rencontrées dans le Collectif R et dans le collectif d'ici<sup>79</sup>. C'est grâce à elleux que j'ai pu participer à des manifestations, que j'ai pu comprendre pourquoi on en fait régulièrement en Suisse et que j'ai développé des connaissances sur les droits qu'on a quand on y participe. Grâce à ces deux collectifs, j'ai pu participer à plein d'autres choses. On organise des repas à prix libre°, par exemple<sup>80</sup>. Ici, c'est l'égalité. Même si tu n'as pas de travail, même si tu n'as pas de papiers, même si tu n'as rien du tout, c'est l'égalité.

Avec les personnes du collectif R, j'ai organisé des manifestations contre le règlement de Dublin<sup>81</sup>. Je suis allé au foyer où les Érythréennex vivent pour distribuer des informations. Mais iels avaient peur. Iels n'arrivaient pas à dire non, iels n'arrivaient pas à dire oui. Iels n'arrivaient pas à venir aux manifestations que j'organisais, parce qu'iels avaient toujours en tête les principes dictatoriaux d'Érythrée. Iels pensaient que s'iels participaient à ces événements ici, il allait se passer la même chose que là-bas.

79. Un collectif qui lutte notamment pour les droits des sans-papierex et qui ne souhaite pas être nommé ici.

80. Sur l'importance de la nourriture dans les luttes, lire *Le Grand Midi* [n° 47].

81. *L'absurdité de devoir prouver sa vie* [n° 50] problématise aussi les règlements de Dublin.

Pendant un an, j'ai participé à l'occupation d'une église tout en y habitant. D'autres personnes blanches du Collectif R venaient pour assurer une permanence. Iels restaient avec nous et nous protégeaient. Iels ne pouvaient pas nous laisser seuls, notamment à cause de la police. Si la police avait réussi à venir, on serait allé en prison. On n'avait rien du tout, même pas des papiers blancs° et ça, pendant un an. Quand on voyait la police arriver, on courrait vers l'église. Pendant un an, ça s'est passé comme ça. Mais pendant ce temps, on faisait aussi des cours de français, on discutait. Toutes les deux heures, il y avait quelqu'unex qui venait. On faisait à manger, on organisait des matchs de foot. Parfois on sortait, parfois on ne sortait pas. Parfois, on jouait même à l'intérieur de l'église, en bas, il y avait une grande salle. C'était vraiment cool, j'ai rencontré plein de gens incroyables. Des gens qui font du bien dans leur vie, qui partagent leur vie avec les autres.

Cette expérience-là m'a fait me demander : « pourquoi je suis là moi ? comment et pourquoi j'ai changé ? comment j'ai compris que c'est pas comme en Érythrée ? ». C'est grâce aux personnes que j'ai rencontrées : elles m'ont appris les lois suisses et le français. Grâce au collectif R, j'ai appris la politique et j'ai essayé de participer à plein de trucs. On a appris ensemble avec les cohabitants de l'église et on est amis maintenant. Chaque année, on fête l'anniversaire du Collectif R. Ça fait 5 ans maintenant.

Aujourd'hui, c'est plus comme en 2015, il n'y a plus beaucoup de personnes qui luttent contre le règlement de Dublin. Personnellement, j'essaie encore au maximum, je discute avec des gens, avec mes amiexs. Nous, on est les premiers exemples, on a un permis de séjour maintenant. Aujourd'hui, je fais un apprentissage. C'est notre rôle de protéger ceux qui arrivent et qui sont sous le règlement de Dublin. Pour moi, l'année 2015, c'était l'université. J'ai appris, en un an, ce que j'aurais appris en trois ans de sciences sociales.

J'ai commencé à fréquenter cet autre collectif, ici. D'abord tous les mercredis, puis de plus en plus souvent. J'y ai appris plein de

choses : le prix libre par exemple. Tu achètes une bière et tu mets ce que tu veux. Si je vais dans un bar, je paye six ou sept francs pour une bière. Je me suis dit « pourquoi payer six ou sept francs, alors qu'ici, je paye à la hauteur de ce que je peux payer, alors qu'ici, c'est génial ? Pourquoi ne pas participer aux activités ? ».

Un jour, une amie m'a dit que je pouvais devenir membre du collectif, parce que j'étais souvent là. Les personnes que j'ai rencontrées ici sont vraiment géniales. J'ai de la chance. Ici, tu viens quand tu veux et tu peux être ce que tu veux. On est ouvertexs. J'ai peur que la maison de ce collectif ne puisse plus exister dans un ou deux ans. J'aimerais qu'il y ait un endroit pour ce collectif qui reste pour toujours. J'ai peur que tout change. Je n'aimerais pas qu'on s'éloigne de cette maison. J'aimerais continuer à pouvoir y faire plein de choses, j'aimerais que les artistes en profitent. Moi, je ne suis pas artiste, mais j'aime bien voir des artistes travailler ici.

J'ai envie d'ajouter quelque chose par rapport à la sexualité. En fait, quand je suis arrivé en Suisse, quand je voyais des gens qui s'embrassaient dans la rue, même si c'était un homme et une femme, j'étais choqué. Avant cela, je n'avais jamais vu de couples s'embrasser. C'était encore plus choquant lorsque c'était deux hommes ou deux femmes. C'était fort, parce que je n'avais jamais vu et jamais imaginé ça. Et après une ou deux années, je me suis dit : « comment elles font, chez nous, ces personnes-là ? Elles se cachent. Mais c'est leur choix, c'est leur vie. Pourquoi on ne protège pas ces personnes-là ? ». Et je me suis dit qu'il fallait que je travaille sur moi-même, qu'il fallait que je sois égalitaire. J'ai appris l'égalité. C'est très important dans la sexualité. Je ne sais pas comment expliquer ça. Mais je pourrais l'expliquer par la danse.



**32. À lire à voix haute**

# **Gymnastique pour apprendre à parler français non binaire**

**Anonyme**  
**Texte rédigé pour le recueil**  
**octobre 2020**

I<sup>EL</sup><sup>82</sup>.

Pas « il », pas « elle », pas « elle/il », pas « il-elle », juste iel.

Iel comme ciel, comme miel.

Iel comme jupe et barbe, pantalon et maquillage, jupe et maquillage, pantalon et barbe. Iel comme je fais comme je veux, m'en tape de vos règles étriquées.

Iel comme iel est belle, iel est beau, iel est beaule, iel est belleau. Y'a pas de règle fixe d'accords avec iel, à moins qu'iel précise quels accords iel préfère. Sinon, invente et amuse-toi, crée ton propre cocktail, trouve les accords qui ont le plus de sens pour toi et qui sont propres à la personne dont tu parles. Iel, c'est aussi une façon d'envoyer chier la rigidité archaïque de l'institution du langage, une façon de se réapproprier les mots et notre capacité à modeler notre monde. Et si tu as peur de lae vexer, demande-lui ce qu'iel en pense.

Iel pense, iel danse, iel mange, iel dort, iel pète, iel m'a dit qu'iel avait trop bien dormi cette nuit. Iel rêve. Iel imagine. Iel crée. Iel construit. Iel avait faim, alors iel est allé-e se chercher une pizza. Iel a joué au foot hier soir. Iel a regardé la télé en buvant des bières avec ses amixes (invente ta règle de prononciation), puis iels se sont fait mutuellement les ongles des pieds. Iels sentent bon des fois, et des fois iels puent. Iels m'ont appris à réparer mon vélo. Iels n'avaient pas vu l'heure, c'est pour ça qu'iels sont en retard. Iels sont par-tixes au skatepark. Iels sont alléxes cueillir des champignons. Iels ne savaient pas comment coudre des serviettes hygiéniques lavables, alors iel a organisé un atelier chez elleux pour leur montrer comment faire. Iels étaient trop content-es.

---

82. Pour un point sur la grammaire inclusive, voir *Pronoms et langage* [n° 36].

Iels aiment. Iels n'aiment pas. Iel aime la confiture de framboise. Iel n'aime pas les piqûres de moustiques. Iel aime les orages. Iel n'aime pas l'odeur des voitures. Iel aime les gros chiens. Iel n'aime pas la musique triste. Iel aime la tisane à la sauge. Iel n'aime pas parler au téléphone. Iel aime les plages au soleil. Iel n'aime pas les files d'attente. Iel aime ses tatouages. Iel n'aime pas avoir la gueule de bois. Iel aime aller au cinéma. Iel n'aime pas quand iel est dans le bus, qu'iel lève son bras pour appuyer sur le bouton, et qu'une personne qu'iel ne connaît pas lui dit qu'iel devrait se raser les aisselles. (Iel se rase les aisselles s'iel le veut.) Iel aime cuisiner avec ses ami-es. Iel n'aime pas qu'on lui lance des insultes homophobes quand iel sort avec du maquillage. Iel aime quand tu dis « iel ». Iel n'aime pas le vin chaud. Iel aime qu'on lui demande avant de lae toucher.

Iel a un corps. Son corps est en souffrance des fois et des fois son corps est rempli de sensations agréables. Iel aimerait parfois s'arracher une partie du corps, tellement on lui impose de se comporter d'une certaine manière à cause de cette partie du corps. Iel se trouve trop gros-se. Mais iel sait qu'iel ne penserait pas ça s'iel n'avait pas grandi dans une société grossophobe. Iel travaille là-dessus. Quand iel se caresse, iel aime son corps. Iel se masturbe tous les jours pour oublier. Iel ne se masturbe jamais parce qu'iel n'a pas de désir et c'est ok. Iel m'a demandé s'iel pouvait me caresser. J'avais très envie d'iel. Iel m'a demandé comment j'aimais faire le sexe. Iel m'a écouté. Iel et moi, nous nous sommes fait beaucoup de câlins. Ça fait du bien. Iel est homo. Iel est hétéro. Iel n'est ni l'un ni l'autre. Iel s'en fout. Iel ne sait pas et c'est ok.

Iel est en colère parce qu'iel sait que son genre existe<sup>83</sup> et iel aimerait qu'il ne soit ni une blague, ni un tabou, ni une soi-disant maladie, ni un soi-disant caprice. Iel lutte et des fois c'est trop dur, alors iel se laisse mégenrer°, c'est-à-dire qu'iel laisse les autres dire autre chose qu'« iel » pour parler d'iel à la troisième personne. Iel

83. On pourra lire une autre colère non binaire dans *Un terreau pour les fleurs de la révolte* [n° 52].

souffre d'être mégenré-e à longueur de journée. Mais iel sait que son pronom est un néologisme et que le simple fait de demander de l'utiliser l'obligerait la plupart du temps à se lancer dans un débat concernant l'existence de son identité. Iel fait un effort pour rendre notre langue moins genrée, moins sexiste et iel a du plaisir à faire cet effort car il lae rend plus libre, mais iel aimerait bien partager cet effort. Iel ne t'en voudra pas si tu te trompes. Iel se trompe aussi souvent. Iel sait que c'est un apprentissage. Iel rêve du moment où tousxtes les genses seront à l'aise de poser des questions. Iel veut en parler. Iel aimerait parler d'autre chose aussi des fois et aimerait que tu te renseignes par toi-même. J'espère qu'iel te le dira s'iel n'a pas envie de répondre à tes questions pour l'instant. Mais iel ne t'en voudra jamais d'avoir demandé. Iel t'en voudra par contre si tu lae mégenres volontairement, parce que ça veut dire que tu nies son identité. Iel n'a pas la tâche facile, parce que son identité est invisible dans notre culture. Iel espère que ça va changer. Iels espèrent touxtes ça. Et iels espèrent que tu seras leur allié-e.

Iel change aussi. Iel est un être vivant et se transforme comme tous les êtres vivants. Iel devient il parfois. Iel devient elle aussi parfois. Iel peut même devenir elle, puis il et elle, puis iel, puis il de nouveau, puis elle encore, puis iel et elle... Iel peut être autre chose chaque jour et c'est ok. Parce qu'on doit essayer plusieurs choses avant d'être sûrexs, et que même quand on est sûrexs, des fois ça change. Iel est parfois sûr-e que ça change régulièrement. Iel revendique le droit au changement.

Iel est boulangère et danseur, guérisseur et musicienne, informaticienne et cordonnier. Iel est multiple, iel est mosaïque. Iel refuse d'être homogène.

Iel a peur, iel doit se cacher pour survivre la plupart du temps, même si se cacher produit aussi de la souffrance. Iel est génée par sa propre identité des fois, parce qu'iel a malgré iel incorporé dans sa propre perception la domination des personnes qui ne respectent pas la loi imaginaire mais bien réelle du genre. Iel est colonisé-e à l'intérieur. Toi aussi. Iel et toi êtes des chantiers multicolores.

Iel s'appelle Mélusine, Mimi, Naé, Charli.e, Fauve, Bread, David, James, Cachou, Emi, Fjord, Poky, Keelan, Stéphane, Pierre, Caillou, Fleuve, Montagne... ; iel utilise son nom de naissance ou pas et ça ne regarde personne d'autre qu'iel.

Iel est triste que ce soit aussi compliqué de changer de prénom, même officieusement, parce qu'iel trouve que l'exploration de l'identité par le prénom est une expérience très enrichissante. Iel vit de la transphobie quand ses parents, sa famille, ses amixes refusent de l'appeler par son prénom choisi. Iel a choisi un autre prénom, parce que son prénom de naissance l'enferme dans un rôle de genre qui ne lui convient pas, parce qu'iel est en questionnement, parce qu'iel n'aime pas son prénom de naissance, parce qu'iel a ses raisons, et c'est très dur parfois pour iel de dire qu'iel a changé de prénom. Iel aimerait que ça puisse être une fête.

Iel fait la fête quand iel est joyeuse. Iel est amoureuse des possibilités infinies qu'offre la vie. Iel aimerait pouvoir exploiter ces possibilités sans qu'on l'en empêche pour des raisons qu'iel trouve injustes.

Iel n'est pas une femme, iel n'est pas un homme. Iel refuse de jouer à ce jeu, à moins de pouvoir inventer de nouvelles règles. Iel sait que la perception occidentale du genre n'est pas une vérité fondamentale mais culturelle, qui a participé à la colonisation de peuples qui conçoivent le genre autrement, de telle sorte que ces peuples sont maintenant si minoritaires — s'ils ne sont pas assimilés ou exterminés — qu'il est très difficile de retrouver des traces de ces autres narrations du genre. Iel sait que la perception binaire du genre s'est imposée de manière extrêmement violente. Iel veut décoloniser le genre. Iel est non binaire°, agendre, postgenre, *genderqueer*, *genderfluid*, bigendre... Iel est trans° ou pas, ça dépend. Iel revendique le droit à la fluidité, au nomadisme, au rejet des injonctions du genre, à l'appartenance à plusieurs genres, à la volonté de créer un monde sans hétéronormes, sans sexisme, sans transphobie, sans violence du genre. Iel n'est qu'un germe parmi d'autres.

Iel, c'est un pronom personnel. Peut-être qu'après, iel pourra aussi changer les pronoms impersonnels. On dira « iel fait belleau aujourd'hui! » ou « iel est trois heures et demie ». En attendant, iel, c'est notre pronom.





**33. Abolir la prison,  
abolir le patriarcat**

**Droit, féminisme radical  
et système répressif**

**Une militante parmi d'autres  
Transcription d'un entretien  
octobre 2020**

*TU VEUX te présenter et raconter la position depuis laquelle tu parles ?*

J'ai grandi ici. On peut dire que je viens d'une famille de femmes. Je pense que ça m'a rendue sensible au fait que les vécus sont sexués. J'ai grandi à la campagne et je suis venue en ville pour mes études. Mes parents n'ont pas fait l'université et iels tenaient à ce que je fasse des études « sérieuses », alors j'ai fait Droit. Au début ça ne me plaisait pas, je voulais étudier la philo ou l'Histoire, puis je me suis dit que le droit pouvait être un outil utile. J'étais déjà choquée par la quantité d'histoires rudes que j'avais entendues jusque-là de la part de différentes femmes : divorces compliqués, violences dans les couples ou entre ados, etc. Je voulais lutter contre tout ça. En arrivant à l'université, j'ai découvert le milieu militant, au début via des trucs assez institutionnels dans les assos étudiantes. J'y ai rencontré pas mal de monde, notamment des féministes. Ça a eu un gros impact sur la suite de mon parcours militant. Avant les études, je faisais partie de ceux qui disent « je suis pas féministe », j'avais même annoncé haut et fort que « je ne mettrai jamais de jupe ». J'avais intériorisé<sup>84</sup> beaucoup de misogynie et de sexisme, je n'avais que des copains garçons quand j'étais ado. Enfin, jusqu'au jour où ils ont découvert le porno et décidé que j'étais pas vraiment comme eux, que je n'avais pas ma place avec eux. Je trouvais que les filles étaient superficielles, un peu chiantes et elles me faisaient du mal : toutes ces choses que nous enseignent nos sociétés patriarcales en gros. Du coup, j'étais pas mal seule.

---

84. Misogynie intégrée ou intériorisée°.

Avec ces contacts militants et les études, il y a deux thèmes qui ont attiré mon attention. D'abord, le harcèlement sexuel, c'est ce sur quoi je me suis penchée en premier et ça m'a menée à m'engager davantage. J'ai bossé là-dessus pendant mes études et, plus je creusais, plus je comprenais les mécanismes sous-jacents à ces violences, plus je me rendais compte de l'ampleur du problème et du système qui produit ces actes. C'est là que j'ai commencé à fréquenter des personnes de plus en plus radicales, notamment dans le milieu squat et « alternatif ».

L'autre grand thème sur lequel j'ai ouvert les yeux pendant ces années d'études, c'est la prison et tout son système carcéral. Plus j'en apprenais sur son fonctionnement, plus cette institution me semblait absurde. Le système carcéral, c'est une machine à créer toujours plus de souffrance. Or, comprendre la souffrance et essayer de la réduire me semblait une priorité. Ça peut paraître bateau, mais c'était un point central au début de mon engagement, même si les luttes anticarcérales<sup>85</sup> sont extrêmement marginales en Suisse romande<sup>85</sup>.

Ensuite, après mon Bachelor, j'ai eu besoin d'une pause, car le droit me semblait trop imparfait et peu politique. Alors je suis partie faire des études genre à l'étranger pour créer des ponts entre les outils juridiques et les outils sociaux et politiques. Là-bas, j'ai intégré un collectif queer<sup>o</sup>, féministe, radical, en mixité choisie<sup>o</sup> et ça m'a fait méga du bien, j'y ai appris plein de trucs. C'est en revenant en Suisse que j'ai décidé de continuer le droit, parce qu'une fois de plus, avec tout ce que j'avais expérimenté dans ce collectif, il me semblait que le droit était un outil nécessaire également dans le milieu militant. Sans le droit, on se fait écraser.

Je me suis enfin sentie bien avec cette double casquette : juriste utile et féministe radicale. Aujourd'hui, ça me permet de lutter sur plusieurs fronts en même temps et ça m'aide à me sentir légitime,

---

85. Pour un récit de lutte anticarcérale, lire *Brisons l'isolement* [n° 39].

autrement j'ai l'impression de rien avoir à apporter, mais ça crée aussi plein de tensions.

Ces tensions — le côté limite de ces outils — je les ai aussi expérimentées très vite dans le cadre de permanences juridiques auxquelles j'ai participé. Je me suis rendu compte du nombre de personnes qui vivent des situations épuisantes, faites d'humiliations quotidiennes. Ce sont les femmes qui ont la charge mentale de la famille, qui veillent à ce que rien ne pèse sur les enfants, etc.<sup>86</sup> À une échelle structurelle, le droit aide peu, c'est pour ça que le militantisme est essentiel. Le militantisme rappelle que le combat du droit devrait être un combat pour la justice et pas pour le maintien d'un ordre conservateur, le militantisme fait évoluer le droit. Et parfois c'est le droit qui vient aider les militantes, iels le convoquent pour appuyer leurs causes avec, par exemple, des textes comme la Convention d'Istanbul<sup>87</sup> ou la Convention sur l'élimination des discriminations faites aux femmes<sup>88</sup>.

*La justice a ses raisons que le droit ignore.*

D'un côté, le droit peut être un outil puissant. C'est parce qu'on interdit la torture, qu'on peut lutter contre les opérations de réassignation sexuelle à la naissance pour les personnes intersexes. C'est parce qu'il y a des personnes qui se sont battues sur le plan du droit, que tu peux avoir des congés payés ou que tu peux être protégé·e d'un licenciement lorsque tu portes un enfant.

Par contre, c'est toujours douloureux de dire à quelqu'un·e : « Écoute, oui là tu dois aller devant un·e juge pour lui demander de trancher, parce que t'es en train de sombrer. C'est imparfait,

86. Pour découvrir la trajectoire de politisation d'une mère sur sa propre condition, lire *En el feminismo, lo personal es político* [n° 49].

87. Une convention qui vise à « protéger les femmes contre toutes les formes de violence », conclue à Istanbul en 2018.

88. Une autre convention du même type est conclue en 1979 par l'Assemblée générale des Nations unies.

mais c'est ce qu'on peut faire ensemble, là je peux t'aider ». Concrètement, ces personnes elles en chient. Il y a des agressions, un père qui dit qu'il passe chercher sa fille et qui finalement ne vient pas, celui qui refuse de payer les allocs, celui qui biffe la signature de la mère dans le carnet de l'enfant pour la remplacer par la sienne, toutes ces choses qui épuisent. Et si tu ne mobilises pas le droit, ces femmes doivent continuer à subir seules toutes ces choses.

C'est clair, c'est chaud d'aller devant la juge, mais c'est souvent la seule manière de renverser un tant soit peu le rapport de force. Dans certaines situations, le droit aide à valider les ressentis de certaines personnes. Quand tu dis à une femme qui n'a pas les outils pour poser certains mots sur ce qu'elle vit, « Madame, quand votre collègue de bureau vous force à regarder des vidéos pornos, c'est du harcèlement sexuel, c'est illégal, c'est dans la loi », elle peut se dire avec plus de tranquillité « Ok, ce qui m'arrive n'est pas normal, j'ai la possibilité de réagir et de me défendre. »

Mais bon, le droit, c'est tout un langage et c'est aussi un de ses aspects oppressifs : il faut beaucoup de compétences pour le comprendre. Le droit peut protéger, mais uniquement dans certaines circonstances. Il peut être un outil de libération, mais il peut vite devenir un outil d'oppression. C'est un outil d'oppression, notamment parce qu'il t'oblige à passer par des mécanismes méga institutionnels, hyper lourds, dans lesquels tu dois maîtriser la langue, gérer les dossiers, être capable de répondre à des courriers, savoir et pouvoir bien expliquer ta situation ou encore tout simplement performer.

Il y a un autre problème : idéalement on devrait avoir des institutions qui tentent de pacifier, de rééquilibrer les rapports entre les personnes, qui tiennent compte des inégalités structurelles, de la culture sexiste. Mais, aujourd'hui, l'institution judiciaire n'est pas neutre. Elle est sous l'influence de ceux qui la maîtrisent, donc beaucoup de mecs. Elle est systématiquement<sup>o</sup> défavorable aux vécus des femmes. Du coup, tu te retrouves à dire à une femme en procédure de séparation : « Si vous prenez quelqu'un pour vous défendre

devant tel tribunal, prenez un homme, on sait que si vous y allez avec une femme, on va vous considérer comme une féministe et avoir un a priori négatif » Ou encore : « Si vous allez à l'audience, mettez des habits neutres et sérieux ». La justice est, en ce sens, le reflet de notre société. Les juges ont aussi des stéréotypes de merde et, comme partout, il y en a qui réfléchissent et il y en a qui réfléchissent moins. Quand tu soutiens quelqu'unex, t'as pas envie de prendre le risque qu'iel perde à cause de trucs absurdes comme être « mal présentéex » ou « mal maîtriser ses émotions ». Donc tu te retrouves à donner des conseils problématiques. Ça me remet beaucoup en question de le faire, ça me révolte, c'est violent, alors j'essaie d'être aussi transparente que possible avec les personnes que je vois. Stratégiquement, il faut parfois jouer là-dessus pour renverser le rapport de force.

Le droit est extrêmement limité en ce qui concerne le harcèlement ou les violences sexuelles au sens large : on sait que, la plupart du temps, ça se passe dans la sphère domestique. C'est difficile de déposer une plainte pénale contre une personne dont t'es amoureuse, c'est même monstre chaud de mettre les mots sur ce qui t'arrive, donc très souvent tu ne mobilises pas l'appareil légal. Ce système ne permet pas de réparer, seulement de punir. Pour l'instant, la justice restauratrice°, c'est un peu une chimère<sup>89</sup>. C'est un énorme problème et ça sert une idéologie contre laquelle je veux me battre en tant que féministe radicale. Donc t'es face à un dilemme : soit tu subis, t'endures et les mecs s'en sortent encore, soit tu utilises ce système pour te défendre et te protéger un peu tout en sachant qu'il pose problème.

Les liens entre abolitionnisme carcéral et féminisme radical apparaissent : quand survient la condamnation ? qui criminalise-t-on ? qui va en prison ? Eh bien, ce sont les personnes qui n'ont pas les moyens et les ressources nécessaires pour se défendre, qui n'ont souvent pas de boulot, qui sont précarisées, racisées et qui

89. Pour une autre perspective sur la gestion des violences sexistes en dehors du cadre judiciaire, lire *La fête est finie* [n° 20].

occupent des positions sociales marginales. C'est la spirale de la précarité. Le haut fonctionnaire dans l'administration publique ou le patron dans une entreprise privée, il va mobiliser les meilleurs avocats de la place pour se défendre et le procès, ce sera un vrai bras de fer, une bataille très dure sur le plan psychologique, financier, etc. Ces procès durent longtemps et tu ne sais jamais si la personne qui a trouvé le courage de dénoncer va tenir le coup.

Cette justice à deux vitesses qui épargne les puissants, on l'a un peu remise en question ces derniers temps avec #MeToo et Adèle Haenel<sup>90</sup>, même si ces cas « exemples » sont très discutables : il ne faut pas oublier qu'Adèle Haenel, c'est une femme blanche, non précaire, reconnue. Elle peut davantage se permettre de gueuler que d'autres personnes (et heureusement qu'elle le fait). Quand t'as pas tout ça, on te suspecte de mentir, de vouloir te venger ou de vouloir te rendre intéressante. Merci le patriarcat.

Ensuite, dans la grande majorité des cas, la procédure judiciaire est difficile pour ceux qui portent plainte, parce qu'on va te demander de parler de ton vécu, d'amener les preuves d'événements très intimes. C'est souvent parole contre parole. Et quand tu portes plainte contre une personne avec laquelle tu as partagé beaucoup de choses, il y a parfois de la retenue, t'as pas envie d'en dire trop de mal, tu ne veux pas tout étaler à des inconnus. La logique d'un procès, c'est qu'il y a une personne qui gagne et une personne qui perd. C'est une logique punitive qui invite les gens à s'attaquer violemment, il n'y a pas d'espace pour l'expression d'une souffrance ou pour l'accompagnement. Et, évidemment, la violence et son usage, c'est le terrain des mecs cis°.

L'autre problème, c'est que si un agresseur est condamné, il va en prison et il n'y apprend strictement rien, il n'y a rien de bien qui en sort. Jamais. L'enjeu, c'est de l'écartier de la société pour qu'il arrête de nuire, mais on ne réfléchit pas à comment le réintégrer dans la suite de son parcours. L'enjeu est simple. La prison se contente de

90. Lors de la cérémonie des Césars 2020, Adèle Haenel quitte la salle pour protester contre la décision du jury qui sacre Roman Polanski meilleur réalisateur.



dire : « Cette personne est un problème, on la neutralise ». En plus, le système carcéral réduit les personnes à quelques-uns de leurs actes et c'est violent. Il fige. Il y a quelques vagues témoignages de personnes qui disent que la prison leur a donné un cadre, mais c'est essentiellement un outil normalisant qui vise à faire dire à la sortie : « Ok, je vais trouver un boulot et bien payer mes factures », on ne donne aucune ressource d'émancipation. On veut faire rentrer dans le rang, on ne veut surtout pas que le système capitaliste et patriarcal soit remis en cause. On dit « t'as merdé », mais on ne dit pas pourquoi, on n'écoute pas. Il en résulte très souvent des personnes renforcées dans leur sentiment d'injustice et d'incompréhension. La prison ne permet pas de construire un projet personnel. On ne vise pas le bien-être des personnes incarcérées, on ne cherche pas la réconciliation, la reconstruction, la réflexion. C'est un système autoritaire qui sanctionne et « fait payer ».

L'abolitionnisme du système carcéral n'est pas facile à articuler avec la lutte contre le patriarcat et les violences qui lui sont propres. Je veux un monde avec une justice, mais pas une justice répressive, je ne vois pas comment on peut défendre la prison tant qu'on sait qui y va et qui n'y va pas, tant qu'on sait qu'elle est incapable de prendre en charge toute une série d'agressions et que rien n'en sort de bon.

C'est pour ça qu'avec le militantisme, j'en suis arrivée à explorer d'autres pistes, autant dans mes réflexions sur le droit (la médiation, la justice restaurative<sup>91</sup>) qu'avec mes copainexs militanxtes. Avec elleux, j'ai tenté des choses qu'initialement je ne m'autorisais pas à imaginer : balancer des noms entre nous, hors système étatique, sans faire de procès et sans envisager des sanctions pénales. Le faire pour nous et pour les autres personnes qui risquent d'avoir à faire à ces agresseurs, pour nous protéger. Dans les milieux militants, il y a aussi du sexisme, du machisme, des agressions et des oppressions quotidiennes. Dans ce contexte, c'est presque plus dur à supporter tellement c'est hypocrite et tellement ça t'isole. Tu te sens

---

91. Sont utilisés aussi les termes justice restauratrice ou transformatrice°.

trahie par tes camarades. Du coup, on s'est dit qu'on allait sortir les noms des personnes qui ont ce type de comportements et parler de nos vécus. Je ne suis pas sûre que ce soit la bonne chose à faire, mais quand t'as déjà essayé de causer plein de fois à ces types, quand tu sais que les autres ferment les yeux, il faut bien tenter d'autres choses.

Il s'agit de tentatives, d'explorations. Dans mon militantisme, j'essaie de rester dynamique, de faire des allers-retours entre tous ces paradoxes, ces outils et ces dilemmes. J'essaie de me rappeler que la critique et l'autocritique sont essentielles, que les solutions sont liées à nos parcours personnels. Par contre, je pense que cette autocritique ne doit pas devenir paralysante, il faut qu'elle laisse la place aux essais, aux erreurs. Quand tu penses au nombre de vies brisées par le patriarcat et par le système carcéral, tu te dis que cette liberté de mouvement et de pensée est essentielle.

*Pourquoi balancer un nom publiquement, ce n'est ni de la justice répressive ni de la diffamation ?*

Premièrement, c'est pas une justice répressive parce qu'on ne mobilise pas un appareil d'État. On se prévient entre nous quand des mecs font des trucs violents, quand ils nous blessent et qu'ils nous font souffrir. Il n'y a pas de sanction au sens strict non plus. On ne fait pas un procès, on n'étale pas des conversations sous les yeux d'unex juge pour lui demander de trancher, d'assigner qui que ce soit à payer des trucs ou de coller des entrées dans un casier judiciaire qui pénalisent pendant toute une vie.

On visibilise le fait qu'on est dos au mur. En fait, j'ai l'impression que même quand on balance des noms, quelque part, on est encore en train d'essayer de créer un dialogue et un monde différent qui ne se construit pas sur de tels rapports de force. On ne va pas dans le sens d'une judiciarisation, mais dans celui d'une déconstruction, certes un peu forcée. Est-ce que c'est la bonne manière ? Parfois je doute. Mais assez vite, je me rappelle que tout est fait pour qu'on

ne parle jamais, pour qu'on se taise par peur de dire quelque chose qui puisse blesser, par peur d'en faire trop. En gardant le silence, on invisibilise des trucs graves.

Ensuite, la diffamation n'est pas une bonne analogie. Il ne faut pas oublier que, pour qu'il y ait diffamation, il doit y avoir mensonge. En termes juridiques, il faut « des faits contraires à la vérité qui ont été propagés ». Il faut aussi que la personne qui les propage sache qu'il s'agit de conneries ou qu'elle ait des gros doutes. Le terme « diffamation » ne se base pas uniquement sur le sentiment de la personne qui est blessée.

C'est intéressant, ce truc de diffamation, c'est un exemple d'utilisation du droit contre le féminisme. C'est utilisé pour dire qu'il ne faut pas parler. Là, on mobilise le droit pour faire peur, sans tenir compte de la réalité du terrain. C'est ultra rare qu'une personne socialisée femme dénonce à tort uniquement pour nuire. Il n'y a que 2 % de fausses allégations dans les cas de violences sexistes et sexuelles, donc dans 98 % des cas, il s'agit bel et bien de choses véridiques.

*Avec le mouvement #MeToo, balancer Weinstein, ça paraît limpide, puisque d'un point de vue juridique, c'est impossible de lui faire face. Mais à l'intérieur des milieux militants, ce sont d'autres enjeux, non ?*

Ben en gros, si t'es pas un mec cis dans les milieux militants et que t'as une perspective abolitionniste de la prison ainsi qu'une approche féministe du droit, t'es face à un paradoxe. Si t'as recours au droit on te dit : « Tu utilises les outils oppressifs contre lesquels on se bat, c'est horrible » alors il y a des militanxtes qui décident de faire sans. T'expliques qu'il y a des trucs violents qui se passent et on ne te croit pas. On te répond : « Si c'était si grave, t'aurais fait quelque chose, non ? » Et bien sûr : « Attention, faut pas diffamer ! » Bref, t'as toujours le cul entre deux chaises. Quoi que tu fasses, t'as tort. Alors balancer des noms à un moment donné, c'est simplement crier : « Mais en fait, vous nous faites chier avec

vos contradictions de merde, si vous avez le droit d'être pleins de paradoxes vous les mecs cis, et bah nous aussi. » Pourquoi c'est à nous d'être hyper cohérentes ? d'avoir la charge mentale ? d'avoir pensé à toutes les options ? de faire au mieux pour que personne ne souffre ? J'espère que ce n'est qu'une étape par laquelle on doit passer, celle où il faut balancer des noms, pour ensuite aller vers autre chose. L'étape sera franchie quand, pour reprendre un slogan, la peur aura changé de camp. Évidemment que c'est pas un projet politique la peur, c'est hyper nul, mais si, à un moment donné, il faut passer par là pour qu'on puisse aller vers une autre utopie, s'il faut que des types flippent un peu parce qu'il y a quelque chose qui risque de leur tomber sur la tête quand ils ont des comportements oppressifs à répétition, je peux vivre avec.

Aujourd'hui, dans les milieux militants, les mecs cis se présentent tous comme alliés et féministes « par défaut ». Beaucoup d'entre eux ont lu de la théorie féministe. Tout le monde est d'accord avec ce que tu dis, du moins tant que ça reste des théories générales. Par contre, dans la pratique et surtout dans l'intimité, la réalité est différente. Quand t'as écrit des magazines, fait des réus, parlé, écouté, documenté et que rien ne change, tu balances parce que t'en peux plus. C'est un outil qui nous force à regarder la merde en face. Ça nous force à nous confronter, pour de vrai, à ce qu'il y a de politique dans l'intime. On a de la peine à concevoir l'intime (ce qu'on appelle souvent les histoires « privées », que ce soit dans les relations de couple ou dans l'amitié) comme étant politique. Le féminisme réussit à sortir de cette vision « interpersonnelle » de la relation intime, il réussit à la politiser<sup>92</sup>.

Il y a aussi une sorte de principe d'équivalence qui m'énerve. On te dit souvent que balancer un gars c'est hyper salaud, qu'il va hyper mal, que c'est violent pour lui et t'as envie de dire : « On peut se rappeler de quoi on parle à la base ? » Comme si c'était un truc que tu faisais par plaisir de balancer et d'exposer ton intimité. Après

92. *En el feminismo, lo personal es político* [n° 49] articule également l'intime au politique.

avoir parlé, tu feras face aux : « Je vais pas m'en mêler, c'est un problème privé. » Parfois : « Je sais pas, j'ai pas entendu la version de l'autre. » Ou même : « Je trouve qu'elle se victimise. » Et en gros tu dois, en plus des agressions, gérer la souffrance de ton agresseur et convaincre les autres ? En fait, c'est tout simplement une manière de nier ce vécu. J'ai le sentiment que même quand des personnes balancent, il y a toujours un espoir derrière, celui d'essayer de continuer à discuter, de se dire qu'on pourra être entendus. Parler fort et quoi qu'il en coûte, c'est refuser le silence pour changer les choses malgré tout.

Je peux te raconter cette histoire personnelle, un truc récent qui a fait apparaître ces contradictions. Ça n'invalide pas la théorie, ça montre que parfois c'est difficile de mêler pensée et action.

J'ai toujours des doutes : est-ce bien d'en parler ? Est-ce que mon vécu vaut quelque chose dans tout ça ? L'histoire en question, c'est que j'ai été en relation polyamoureuse avec un type que j'ai eu dans la peau, comme j'en avais rarement eu avant. Il avait plus de quarante ans, il était divorcé et il était très en lien avec des jeunes dans son taf.

Ce rapport était assez chaud à gérer puisqu'il avait une famille, des responsabilités envers ses enfants et moi je devais me trouver une place au milieu de tout ça. Je ne pouvais pas trop parler de ce que je vivais dans mon milieu socioprofessionnel, j'avais peur aussi des stéréotypes sexistes associés à la « nouvelle copine » d'un mec divorcé avec des enfants et polyamoureuse par-dessus le marché. Un jour, il m'a expliqué qu'il a eu une relation avec une femme de 16 ans et cette situation m'a mise face à toute une série de contradictions, en tant que féministe et en tant qu'abolo de la justice répressive. Je me suis retrouvée face à un mec que je respectais beaucoup, qui me soutenait énormément et qui avait presque 20 ans de plus que moi, qui m'expliquait que je ne pouvais pas critiquer cette relation avec une personne de 16 ans, parce que c'est légal (c'est la majorité sexuelle en Suisse) et parce que j'entretenais d'autres relations, comme si ça justifiait quoi que ce soit.

Le droit était utilisé pour couper court à une discussion sur mon malaise, comme si lui et moi étions totalement égales (ainsi que lui et elle). À la suite de ça, une autre personne a constaté cette situation, ainsi qu'une autre situation un peu plus floue avec une autre femme mineure. Elle a dénoncé ce mec aux autorités de protection de la jeunesse. La question s'est alors posée de ce que je dirais à ces autorités... et je ne savais pas quoi faire. Je n'étais pas d'accord avec son comportement, mais j'avais confiance en lui. En même temps, une petite voix dans ma tête me disait que, puisque j'étais amoureuse, je ne voulais peut-être pas voir certains trucs. Je n'arrivais plus à être nuancée. J'avais peur qu'il soit réduit par un système répressif à quelque chose qu'il n'était pas. En plus, j'avais peur que, si une enquête devait s'ouvrir, ses enfants et ces deux femmes mineures soient interrogées par les flics. Même si c'est parfois nécessaire, c'est une expérience que tu ne veux pas infliger à des ados. Ça me filait le vertige de penser que ce que je dirais ou tairais pouvait mener soit à taire des soupçons d'actes pédocriminels soit à activer, peut-être à tort, une machine ultrarépressive qui aurait des conséquences sur un tas de personnes. En plus, à mes yeux, il avait déjà assez souffert, il n'avait peut-être pas besoin de ça. Pour autant, je constatais qu'il était incapable de comprendre qu'il me faisait du mal et qu'il pouvait en faire à d'autres, même sans le vouloir. Il comprenait pas que, dans sa manière de relationner avec ces jeunes femmes, il était avant tout un mec borné et incapable de se remettre en question, comme si lui ne faisait pas partie d'un système, comme si lui n'avait aucun privilège, aucun rapport de force en sa faveur. Comme si c'était OK à plus de quarante piges de coucher avec une meuf en rupture de l'âge de son fils. J'ai eu peur parce que d'un coup je me suis dit que je n'avais jamais eu la version de cette jeune femme, je n'ai eu accès qu'à la parole de ce mec selon laquelle elle prend du plaisir à leur relation et est parfaitement consentante. Aussi, j'ai dû me battre contre moi-même pour ne pas me dire que je devais protéger cette fille mineure, pour ne pas l'infantiliser. Les catégories théoriques ne collaient pas et j'étais

complètement paumée. J'ai mis du temps à me dire que c'était pas sur elle que je devais me concentrer, que c'était pas mon rôle sur ce coup.

Et malgré tout ça, j'avais un truc qui tournait en boucle dans ma tête : c'est la meilleure personne que je connais et il m'a tant soutenue et donné, que c'est pas possible. J'ai finalement dit au service les choses comme ça avec le plus de pincettes et de transparence possible et que vu la situation, une intervention n'était sans doute pas nécessaire. C'est pas allé plus loin : pas assez d'éléments, rien d'illégal, personne en situation claire de danger. Maintenant, je me dis que c'est bien comme ça, mais c'était dur. Cette situation m'a fait expérimenter les dilemmes que vivent certaines des personnes qui me consultent.

Tout ça fait écho à notre discussion de tout à l'heure sur la diffamation, sur le droit qui aide et en même temps cautionne. Dans ce cas précis, c'est pas illégal, mais il y a une situation de pouvoir. On ne peut pas condamner le mec par défaut, mais il ne fait aucun pas. Il ne faut pas infantiliser cette femme, mais comment faire passer ce message sans recourir à aucune autorité ? Le problème, c'est que l'autorité est punitive, mais il dit qu'il m'aime, mais il me fait du mal. Tu vois le souci, la boucle infernale. Je ne sais pas comment répondre à ces situations en tant que féministe radicale abolo des prisons, je ne sais pas y répondre dans le monde tel qu'il est. Malgré tous mes outils théoriques, je suis souvent démunie. Dans ces moments, je remercie mes copainexs militanxtes qui m'écoutent, me soutiennent et m'aident à ne pas porter ça seule. J'applique à mon cas ce que j'essaie de faire pour les autres. J'y trouve la force de continuer à me battre pour que les choses changent.





**34. L'absurdité  
des amendes  
qui permettent  
de socialiser un peu**

# **Travailler sans en avoir le droit**

**Anonyme**  
**Entretien retranscrit**  
**19 septembre 2020**

EN TANT QUE COLLECTIF qui lutte dans le domaine de l'asile<sup>93</sup>, on fait un travail de soutien, d'information et d'accompagnement des personnes qui sont dans une procédure d'asile ou en dehors, mais on fait aussi un travail de dénonciation et de revendication tant au niveau politique que public. Et parfois, il arrive que ces deux niveaux soient contradictoires.

Une des nombreuses absurdités du domaine de l'asile, c'est que les requéranxtes d'asile déboutéexs — c'est-à-dire les personnes qui n'obtiennent pas le droit d'asile — doivent quitter le territoire. Comprendre : elles n'ont pas le droit de rester en Suisse. Si les autorités en ont les moyens, elles vont arrêter ces personnes et les mettre dans le prochain avion pour les expulser. Mais, en pratique, les procédures d'expulsion prennent souvent des années. D'où l'absurdité : ces personnes restent parfois huit, neuf, dix ans en Suisse, sans avoir le moindre droit de séjour. Elles restent toutes ces années dans des foyers pour requéranxtes déboutéexs, dans des conditions dégueulasses, dans des baraques pourries louées par des propriétaires qui se font plein d'argent. Et une fois par semaine, ces personnes doivent se rendre à la police des étrangèrèx — maintenant c'est devenu le service de la population, ça fait plus joli... — pour recevoir un tampon qui permet ensuite de recevoir l'aide d'urgence. Donc en gros, ces personnes n'ont aucun droit de séjour en Suisse, elles sont complètement illégales, mais leur présence est tout à fait officielle et contrôlée, donc légale quoi. Et bien sûr, quand ces personnes se promènent en ville, elles se

---

93. *L'absurdité de devoir prouver sa vie* [n° 50] a été écrit par une membre du même collectif et donne un autre aspect des rencontres avec les autorités et des réglementations qui en émanent.

font régulièrement contrôler par la police et elles reçoivent des amendes pour séjour illégal. Ces amendes peuvent s'accumuler. On a par exemple le cas d'une personne qui a reçu neuf amendes. Elle en a eu pour plus de 4 000 CHF. Et il faut bien préciser que ces personnes ne vivent qu'avec l'aide d'urgence, soit 10 CHF par jour.

Quand ces personnes reçoivent les amendes, elles s'adressent souvent d'abord à l'ORS — l'entreprise qui gère leurs foyers. L'ORS leur dit d'accepter l'amende et de la payer petit à petit. Certaines personnes sont venues nous voir avec leurs amendes et on a commencé à faire opposition avec elles. Quand tu fais opposition et que tu ne paies pas une amende, c'est le service des probationnaires qui trouve d'autres manières de te la faire « payer ». En gros, tu reçois un formulaire avec deux choix : soit tu vas en prison, soit tu travailles (des jours-amendes). Avec la personne qu'on accompagnait, on a coché la case travail. On s'est dit que ça n'allait pas marcher puisqu'il fallait mentionner le permis de séjour de la personne alors qu'elle n'en avait pas, pour prouver qu'elle pouvait bien travailler légalement en Suisse. Sauf que... ça a marché ! Cette personne était tellement heureuse. Après des centaines, des milliers de jours dans ce foyer, c'est une mort intellectuelle, affective. Et là, elle pouvait enfin aller travailler. Elle était contente de se rendre utile, de pouvoir exister aux yeux des autres. On était très étonnés que ça ait marché. On s'est dit que la personne qui gérait la demande avait dû se tromper, qu'elle n'avait peut-être pas vu. L'amende suivante arrive, on tente encore le coup, on refait opposition et bim : ça marche de nouveau. Ça a marché comme ça quatre ou cinq fois. De cette manière, la personne qu'on accompagnait a pu bosser dans des maisons de retraite ou dans la cuisine de la mensa de l'université, par exemple. Ensuite, on s'est dit qu'il fallait vraiment qu'on dénonce cette absurdité, qu'on fasse quelque chose pour que ces personnes arrêtent de recevoir des amendes. Donc on a monté une petite action, on en a parlé avec le Conseil d'État, qui voyait bien que c'était absurde, on en a parlé avec un ancien juge aussi, qui trouvait aussi absurde qu'on

donne des amendes de 600 CHF à des personnes qui ont 10 CHF par jour pour vivre.

Donc voilà où on en est : on voulait dénoncer publiquement l'absurdité de la situation de ces personnes que la Suisse refuse sur son territoire, mais qu'elle autorise à bosser. On voulait en parler dans les médias. Mais quand on a réalisé à quel point ça peut faire du bien de travailler plutôt que d'être dans un foyer, alors on s'est dit « surtout pas ». Et on n'a rien dit.



## 35. Solidarité antispéciste

# **Discussion au sein d'un sanctuaire**

**Anonyme  
Transcription d'un entretien  
mars 2020**



— ON COMMENCE par les refuges, c'est ça ?

— Ok, je commence. Donc un sanctuaire ou un refuge, c'est un lieu dans lequel on peut accueillir des animaux non humaines qui ont besoin d'un espace pour vivre. Que ce soit parce qu'ils vont être envoyés à l'abattoir, qu'ils sont maltraités<sup>94</sup> ou qu'ils sont dans une situation où les gens ne peuvent plus s'occuper d'eux.

— Les animaux non humaines qui sont dépendantes de nous n'ont pas le choix : ils sont obligés de se reposer sur nous.

— Pourquoi plus sanctuaire que refuge ?

— Un refuge c'est un endroit où les animaux vont aller pendant un certain temps ; l'objectif c'est de les replacer dans d'autres familles d'accueil par la suite. Alors que dans un sanctuaire, le but c'est vraiment qu'ils aient le plus longtemps possible un espace, où ils pourront terminer leur vie de façon digne. Voilà un petit peu les grosses différences entre un refuge et un sanctuaire.

— Refuge, c'est un peu SPA, et sanctuaire, c'est plus politisé comme terme.

— Mais ils viennent d'où les animaux ?

— On peut à la fois avoir des animaux non humaines qui ont été sauvés de manière illégale, simplement par des personnes qui sont allées les chercher là où ils étaient en détresse, ou bien de manière légale, par des saisies ordonnées par les autorités d'État, mais ça reste rare.

— En Suisse, et partout ailleurs, les lois sont très spécistes et on a plus tendance à vouloir faire disparaître le problème qu'aider les individus qui ont besoin d'aide. Par exemple si quelqu'un ex

94. À ce propos, lire aussi le récit d'un sauvetage dans un élevage intensif de lapins dans *Bidule, Truc et Machin à la ferme* [n° 29].

s'occupe extrêmement mal d'animaux non humaines (il faut quand même s'occuper extrêmement mal d'elleux pour avoir des problèmes légaux), donc qu'iel ne leur donnerait ni à boire ni à manger et qu'iel aurait eu plusieurs avertissements, le vétérinaire cantonal pourrait lui donner une interdiction d'en posséder et là, iel aurait un mois pour se débarrasser de ces individus.

— Se débarrasser des animaux non humaines inclut l'abattoir, ou les ventes, ou quoi que ce soit d'autre. Du moment que le problème n'existe plus, c'est considéré réglé pour l'État, mais à aucun moment on se pose la question de comment on peut faire pour aider ces individus qui sont en détresse.

— Parmi ces animaux, il y en a qui ne sont pas forcément tout de suite destinées à être tuées mais à être exploitées. Je pense notamment aux poules pondeuses dont le temps de vie est assez réduit et qui sont dans des états vraiment très déplorables : plus de plumes, une fatigue extrême, plus aucune énergie. Dès le moment où elles produisent moins d'œufs qu'au départ, la solution pour les éleveureuxses, c'est de les tuer. Et ça, c'est une des raisons pour lesquelles des personnes iraient sauver des individus d'un sort effroyable comme ça.

— Peut-on parler de la façon dont on s'occupe de ces individus ?

— Les refuges ou les sanctuaires ont besoin de pas mal de ressources pour s'occuper de toutes ces animaux, que ça soit pour couvrir les frais vétérinaires ou simplement pour les nourrir. Comme ces animaux étaient en situation de détresse, beaucoup vont avoir des problèmes de santé qui vont durer longtemps et vont être récurrents, que ce soit parce qu'iels ont été mutilés lors de l'élevage, ou qu'iels ont été exploités pendant des années, ou encore qu'iels ont été séparés de leurs parents extrêmement tôt et donc iels n'ont pas développé un système immunitaire assez fort.

— Les animaux non humaines qui sortent d'élevages ne sont pas en bonne santé : les 18 cabris qui avaient été sauvés en 2018 de l'abattoir de Rolle avaient toutes des pneumonies et des vers.

— Les cochons qui sortent d'élevage ont la queue coupée ; ça veut

dire que leur colonne vertébrale est coupée et donc iels développent des problèmes de dos en vieillissant.

— Je veux juste rajouter que ça se fait à vif, sans anesthésie.

— Ce sont des problèmes dont l'industrie spéciste n'a rien à faire puisqu'ils les tuent très très vite...

— Tout cela donne des problèmes de santé assez conséquents pour les rares individus qui arrivent à sortir vivants de ces institutions.

— Tout ça, ça fait des charges en plus pour les sanctuaires et les refuges qui arrivent à accueillir ces individus, à cause des conditions vraiment horribles d'exploitation qu'ils ont subies durant leurs vies.

— Tout ça nécessite donc beaucoup de ressources financières, mais aussi beaucoup de temps et d'énergie, non ?

— C'est un engagement sur le long terme, parce qu'on a des individus qui vont vivre une petite dizaine d'années, comme les poules, et d'autres qui vont vivre très longtemps, comme les équidés par exemple. Alors que, de manière générale, dans les élevages, ces mêmes animaux ne vont pas vivre aussi longtemps. Une poule va vivre deux ou trois ans, peut-être quatre ans...

— Si elle est pondeuse.

— Si elle est pondeuse parce que sinon...

— 30 jours.

— Voilà...

— Il manque beaucoup de recherches et de connaissances là-dessus. Un coq ou une poule ne vont jamais se faire soigner parce que tout le monde s'en fiche, leur vie ne vaut rien du tout. Iels n'ont pas de valeur marchande donc il n'y a pas de remède quoi.

— J'ai l'impression que le but des sanctuaires et des refuges, c'est de réinventer notre rapport aux autres animaux. Et c'est très difficile à faire parce que dans un refuge ou dans un sanctuaire, eh bien le spécisme est toujours là. C'est naïf de penser que parce que l'animal est dans un sanctuaire, iel est éloignée du spécisme. Ça veut dire qu'il faut se remettre en question tous les jours, essayer de se rendre

compte qu'il y a des rapports de domination, comme dans toutes les autres luttes. Que les personnes dominantes, elles seront toujours dominantes. Il faut faire d'énormes efforts pour que la domination soit la plus faible possible.

— Je pense qu'une des premières leçons que tu peux tirer dans un sanctuaire ou un refuge, c'est exactement ça. Par exemple, quand tu interagis avec des cochons, tu te rends compte qu'ils sont très intelligentes. Iels ne sont pas du tout les êtres répugnants qu'on nous a toujours dépeints. Ce sont des êtres dotés de personnalités et quand on les voit juste comme des chiffres dans des barquettes, ben on a l'impression que ce sont des objets, tellement c'est déshumanisé.

— Peut-être qu'on devrait expliquer pourquoi on dit « personne » pour parler des animaux ?

— Il me semble qu'une personne, c'est une individu doté de personnalité. Quand on passe du temps avec les animaux non humaines, on se rend bien compte qu'il y en a qui ont un caractère assez sévère, d'autres qui sont très curieuses, d'autres qui aiment bien jouer, ou d'autres encore qui ont besoin de calme. Donc, ça en fait des personnes à part entière. Et ça, c'est quelque chose qui souvent dérange les personnes humaines. Parce qu'elles ont l'impression de perdre un privilège. (*Rires.*) Et nous, ça nous semble très important de rappeler... que nous ne sommes pas les seuls à avoir des personnalités différentes.

(*Silence.*)

— Peut-être vous pourriez expliquer quelles sont les tâches à faire dans un sanctuaire ?

— Leur donner de l'eau, contrôler leur santé, les amener chez le véto quand il faut...

— Nettoyer leurs cacas<sup>95</sup>. Ce que je veux dire là-dessus, c'est que s'il faut nettoyer leurs cacas, c'est à cause du manque d'espace que

---

95. Sur une utilisation possible de cette ressource, voir *Le compost généralisé* [n° 41].

nous leur donnons. Parce que dans la nature, iels parcourent des kilomètres, donc deux, trois cacas de chèvre c'est rien du tout.

— C'est même bien.

— Et être dans un petit espace où iels piétinent tout le temps, ça peut aussi engendrer certaines maladies.

— En fait, on fait des choses dont iels ont besoin mais dans d'autres circonstances, iels pourraient s'en sortir sans nous.

— Ce sont des besoins générés par l'humain quoi...

— Je voudrais rajouter que les animaux non humaines ont aussi besoin de temps et d'affection.

— Iels en ont besoin, mais iels ont surtout besoin d'avoir du temps entre elleux.

— On en revient de nouveau à l'espace. Ce qui est sûr, c'est qu'un animal qui a un petit espace, iel a besoin d'interaction avec les personnes qui s'en occupent, alors que si t'as un immense terrain avec plein de ressources différentes, l'animal non humaine pourra devenir plus ou moins autonome.

— Je voulais vous demander si pour vous l'antispécisme a du sens sans l'anticapitalisme. Et quelles sont les connexions entre l'anticapitalisme et l'antispécisme ? Peut-être entre féminisme et antispécisme<sup>96</sup> ?

— Je ne pense pas que ce soit possible d'envisager un monde ou une société qui soit antispéciste, sans qu'elle soit libertaire, anticapitaliste et féministe. La lutte écologiste a peu de sens si elle est uniquement pour les humains.

— Tout ça requiert un changement sociétal assez énorme.

— D'autres luttes doivent s'inscrire dans l'antispécisme pour faire sens.

— J'ai aussi l'impression que c'est toujours une question de privilèges et de domination. On ne peut abolir l'un sans l'autre. Soit on change totalement nos rapports à tous les individus, soit ça continuera tout le temps à merder quelque part.

96. Sur ce sujet, lire un dialogue chanté écoféministe dans *Cette colère immense, collective, transgénérationnelle, internationale* [n° 30].

— Y'a une phrase qui depuis tout à l'heure me trotte dans la tête et j'ai juste envie de la dire : ouvrir son cœur aux animaux non humaines, devenir antispéciste, c'est juste élargir son cercle de compassion. Tu peux pas juste ouvrir ton cœur aux animaux et dire « c'est bon, j'ai fait ma part des choses ». Non, quand on ouvre son cœur, on l'ouvre bien au-delà, on essaie de l'ouvrir à toutes ces personnes qui sont opprimées et qui ont toujours été écrasées par la façon dont on vit.

— Dans tous les repas traditionnels, y'a des animaux morts, ça renforce vraiment le spécisme tout le temps, partout.

— Au sein d'une famille, s'opposer au repas de Noël, parce qu'il comprend des cadavres, de la chair d'animaux non humaines pour festoyer une fête qui est censée prôner l'amour, c'est vu comme quelque chose de vraiment très agressif. C'est vu par bon nombre de familles comme une violence, je sais que pour beaucoup de personnes, rien que cette petite étape, ça représente quelque chose d'énorme.

— Qu'est ce qu'on peut faire pour être militanxte antispéciste ?

— J'aime pas trop le terme « militanxte antispéciste », ça me dérange un peu, j'ai l'impression que c'est un mot un peu identitaire... Les hommes cis° ne peuvent pas être féministes, mais ils peuvent être alliés. Nous qui ne subissons pas l'oppression, c'est un peu délicat de s'identifier comme antispécistes. On essaie de faire ce qu'on peut et, enfin, je préfère parler du spécisme et expliquer à quel point ça ne devrait pas exister, à quel point il faut se battre contre, mais j'ai un peu peur de ce mot antispéciste. J'ai l'impression qu'on a tendance à moins se remettre en question dans nos rapports quotidiens avec les autres espèces, à trop se reposer sur nos acquis, à juste se dire qu'on est antispéciste. Avant, il y avait le mot *vegan*, mais le véganisme était concentré sur NOS habitudes alimentaires, alors pour pallier ça, on a commencé à utiliser le mot antispéciste. Mais en fait ça reste la même chose, c'est quelque chose d'identitaire, ce sont nos habitudes, ce sont nos trucs, et on parle très peu des personnes qui sont concernées par

le spécisme. C'est-à-dire, pas nous en fait. Ça me paraît beaucoup plus simple de parler de spécisme et de se concentrer sur ce que subissent vraiment les victimes.





## 36. Pronoms et langage

# **Tuto pour un langage non binaire**

**Loïc Valley**  
**Texte rédigé pour le recueil**  
**mai 2020**

## QUELS PRONOMS EXISTE-T-IL ?

ON A TENDANCE à connaître les pronoms qu'on nous a appris à l'école : « il » et « elle », peut-être que vous connaissez aussi un pronom neutre relativement répandu « **iel** » parfois orthographié « **ielle** », mais il existe des tas d'autres pronoms comme par exemple : « **al/ul/ol/aël/yel/ille** » et plein d'autres encore ! Lorsqu'une personne vous dit son pronom, elle n'attend pas de commentaire sur ce dernier, il vous suffit de faire des efforts pour l'utiliser<sup>97</sup>.

## ET SI JE ME TROMPE ?

C'est une question qu'on me pose énormément et c'est une question importante, parce qu'une erreur peut arriver et qu'elle peut être tout à fait minime, si derrière il n'y a pas une trentaine d'heures de discussion à ce propos, je m'explique.

Si vous vous trompez, le mieux à faire est de s'excuser, de se reprendre rapidement et de continuer. Il en va de même si quelqu'unex vous reprend sur le pronom de quelqu'unex d'autre. Vous offusquer parce que c'est difficile de changer n'est pas une bonne idée à ce moment-là. Dites-vous bien qu'il est plus difficile de se faire mégenrer<sup>o</sup> au quotidien pour les personnes concernées que pour vous de changer une habitude de langage.

---

97. À lire à haute voix [n° 32] propose un exercice pratique pour s'exercer oralement à l'écriture inclusive.

QUELLE AUTRE CHOSE PUIS-JE FAIRE POUR ÊTRE ALLIÉEX° ?

Dans le monde parfait de Loïc Chevalley (c'est moi, qui écris depuis tout à l'heure), toutes les personnes se présenteraient en disant leur prénom, leur pronom et leurs accords d'adjectifs. Pourquoi ? Parce que ça permettrait qu'il n'y ait pas que les personnes trans° qui le fassent et que le fait de dire ses pronoms ne soit pas une forme de « coming out forcé ». Une autre possibilité pour répandre cette pratique est également de le noter sur son CV, de le noter sur les étiquettes de prénom dans les réunions où il y en a, etc. En bref : normaliser la pratique pour ne pas mettre de côté les personnes pour qui c'est un réel besoin.

ET DANS LA PRATIQUE, À L'ORAL ?

Donc d'abord, on demande les pronoms et les accords des gens, ensuite il suffit de les appliquer ! Donc si une personne te dit qu'ol utilise le pronom « ol », il suffira d'utiliser ce pronom pour parler d'ol. Que cette personne soit là ou pas d'ailleurs ! À ce propos, point important : certaines personnes trans ne sont pas out dans tous les milieux. Il se peut qu'une personne vous demande de lae genrer de telle manière quand vous êtes avec ellui et qu'iel vous demande de lae genrer d'une autre manière quand vous parlez d'ellui aux gens. Il peut être vital pour cette personne que vous fassiez attention à ça. Se faire *outer* sans son consentement peut être violent, mais également dangereux ! Si vous êtes dans une situation comme celle-ci, n'hésitez pas à demander à la personne s'iel veut que vous lae genriez de la même manière quand iel n'est pas là.

Si vous êtes face à une personne trans et *out*, alors même lorsqu'iel n'est pas là, il est important de lae genrer correctement et de reprendre les gens qui ne le font pas.

Tu pourras dire :

« Hier j'ai vu Alix, ol va au cinéma demain,  
tu veux venir ? »

Si une personne te dit qu'iel utilise des accords neutres, tu peux essayer de rendre ton langage le plus neutre possible, soit par des contractions de mot :

« *Iel est très belleau aujourd'hui avec ces chaussures !* »

« *Ael est coiffeuse, son salon est à côté de la gare !* »

Soit en prononçant le « x » qu'on écrit parfois :

« *Iel est heureuse.* »

Si la personne te dit qu'elle alterne entre le masculin et le féminin, tu pourras alterner entre le masculin et le féminin, et ainsi de suite !

#### ET DANS LA PRATIQUE, À L'ÉCRIT ?

À l'écrit, tu as vu quelques exemples pour les pronoms, pour les adjectifs, là aussi, tout dépend de la personne ! Certaines personnes utilisent le point médian pour leurs adjectifs :

« *J'arrive à 2 h, je suis désolé·e du retard.* »

D'autres y ajoutent le « x » :

« *J'arrive à 3 h, je suis désolé·e·x, je suis un peu en avance.* »

L'idéal reste de demander ou d'imiter les manières individuelles de se genrer à l'écrit.

#### ET SI JE PARLE OU J'ÉCRIS DE MANIÈRE GÉNÉRIQUE ?

Ne présuppose pas les pronoms des gens (ni à cause de leur prénom ni à cause de leur expression de genre), dans le doute utilise le neutre et accepte qu'on te reprenne. Pour parler de groupes, utilise une écriture réellement inclusive, par exemple de la manière suivante :

« *Iels sont arrivé·e·x·s en France jeudi.* »

Et pas :

« *Ils et elles sont arrivé·e·s en Allemagne vendredi.* »

Qui est excluant pour toutes les personnes qui ne se reconnaissent ni dans le masculin ni dans le féminin.

Si ça peut t'aider, quelques formules encore plus inclusives :

**Ellui** : Contraction de « elle » et de « lui »

« *C'est vraiment ellui qui a fait ça ?* »

**Lae** : Contraction de « la » et de « le »

« *Lae pote de ma mère aime les fleurs.* »

**Lo** : Néopronom pour remplacer « le » ou « la »

« *Lo pote de ma mère aime les jeux de société.* »

**Maon** : Contraction de « ma » et « mon ».

« *Maon collègue est formidable !* »

**Touxtes** : Mot non genré pour « toutes et tous ».

« *L'anniversaire de Megan était plein de monde.*

« *Touxtes étaient très sympas !* »

**Celleux** : Contraction de « celles » et « ceux ».

« *Celleux qui ont choisi l'option basket vont à droite,*

« *celleux qui ont choisi hockey vont à gauche.* »

**37. Pas de féminisme  
sans les putes !**

**Lutter  
contre l'abolitionnisme  
du travail du sexe  
et pour la défense des droits  
des travailleuseuses du sexe**

**Une membre de Parapluies Rouges  
(Grève féministe Vaud)  
Transcription d'un entretien  
19 novembre 2020**



PENDANT LA PRÉPARATION de la Grève féministe du canton de Vaud de 2019, j'ai participé à la création d'un sous-groupe qui lutte pour les droits des travailleuseuses du sexe° (ci-après TDS) et qui vise à souligner la nécessité pour le féminisme de prendre en considération le TDS<sup>98</sup> : le collectif Parapluies Rouges.

L'histoire de la création du collectif est liée à un événement qui a eu lieu en suisse<sup>99</sup> en 2019 : une journée organisée par une institution publique pour laquelle nombre de féministes abolitionnistes° du TDS ont été invitées à parler, dont certaines des voix européennes les plus importantes. Le ton global était hyper condescendant et victimisant envers les TDS. Les discussions étaient de véritables plaidoyers pour l'interdiction du TDS en suisse ou, pour le dire autrement, de véritables éloges des modèles politiques de pays basés sur la « pénalisation du client » comme ceux instaurés par la suède ou la france. Souvent, les féministes abolitionnistes se présentent comme les défenseuseuses des personnes qui pratiquent le TDS. Iels ne souhaitent donc pas les pénaliser directement pour l'exercice de ce métier, qu'iels ne considèrent, d'ailleurs, pas comme un métier. Iels luttent contre la prostitution en décourageant la demande, ce qui revient au même. Les premièrex concernéex dénoncent ces politiques qui précarisent leurs activités en causant une baisse des tarifs et en

---

98. Pour lire d'autres témoignages de travailleuseuses du sexe : *Nous Sommes Touxtes des Putes* [n° 42] sur le statut du TDS et *Je suis une pute* [n° 2].

99. L'autrice de ce texte a demandé à ce que les noms des pays soient écrits en minuscule : « Je ne mets jamais de majuscule aux pays, dans un but symbolique, la majuscule témoignant dans la langue française écrite d'une certaine valeur, valeur que je ne souhaite pas apporter au concept de nation. »

réduisant la capacité de négociation du service. Le discours abolitionniste adopte une posture tutélaire et infantilisante, étant donné qu'il est impossible, si on l'écoute, de consentir à se prostituer : toute personne qui se prostitue est une victime. Dans la logique abolitionniste, l'autodéfinition, l'autonomie et l'auto-organisation des TDS sont impensables et logiquement invisibilisées sur le plan politique.

Bref, du coup, on a décidé d'y aller à cet événement, à cinq, pour faire acte de présence et montrer qu'il existe une opposition féministe à ces discours toujours plus influents. On avait des masques neutres blancs, notamment pour préserver l'anonymat d'une des personnes qui est encore TDS. On a attendu que la journée se termine pour faire notre petite action. On n'a même pas interrompu leur colloque, on est venues à la fin et, en silence, on s'est simplement mises sur le côté de la salle avec quelques pancartes. Rien de bruyant, rien d'agressif. Ça a été extrêmement mal reçu. On nous a reproché d'avoir été « agressives », d'avoir gâché leur journée. Surtout, on nous a reproché d'essayer de « faire taire leurs voix, des voix différentes et hors-normes ». Paradoxalement, de leur point de vue, c'est elleux qui portent une voix différente et nous, on venait les censurer et les obliger à se taire. Dans le public, on a remarqué qu'il y avait des membres de la Grève féministe<sup>100</sup> et on s'est dit qu'il fallait absolument amener une voix pro-pute dans ce mouvement qui s'annonçait historique.

Le discours abolitionniste, victimisant systématiquement les personnes qui pratiquent le TDS, perpétue, voire renforce les conditions précaires dans lesquelles elles travaillent. En niant la pluralité des situations dans lesquelles peuvent se trouver les TDS, l'approche abolitionniste ne se confronte pas à la réalité de leurs conditions de travail et empêche tout changement. Les

100. Pour d'autres témoignages issus de la Grève féministe : *En el feminismo, lo personal es político* [n° 49] aborde des questions liées à la maternité et raconte la performance de Las Tesis à Lausanne et *Il faut se nourrir de toutes les révolutions* [n° 17] évoque les luttes kurdes au sein du mouvement.

abolitionnistes prétendent aider les professionnelles, mais iels ne bataillent pas avec les autorités lorsqu'il y a des restrictions du périmètre d'exercice, iels ne se battent pas pour les défendre matériellement pour de meilleures conditions de travail. Pour nous, en revanche, c'est là que se situent les vrais enjeux : si tu veux aider, ça ne sert à rien de dire : « Oh là là c'est trop dur, il faut arrêter de pratiquer. » Le quotidien des TDS c'est pas ça, le quotidien c'est qu'il faut bouffer, payer les factures et qu'il n'y a plus de boulot à cause du confinement.

À la même époque, plusieurs aspects politiques du TDS étaient vivement discutés à Lausanne, faisant suite surtout à la réduction du périmètre d'exercice en 2018. C'était pas forcément des approches politiques abolitionnistes, mais quand même, l'idée était de « lisser » les nuits lausannoises, en repoussant les TDS un peu plus loin, de les éloigner d'un quartier en cours de gentrification, pour le dire avec les mots des autorités, d'un « site stratégique pour le développement urbain ». On sait comment ça marche, on les met toujours un peu plus loin, jusqu'à ce qu'iels soient carrément en dehors des villes, et qu'iels ne puissent plus travailler correctement, jusqu'à ce qu'iels soient dans des lieux reculés et isolés où iels sont exposés à davantage de violences ou de situations dangereuses.

Lorsqu'on a annoncé la création d'un sous-groupe qui s'occuperait de toutes ces questions, on a vite remarqué que ce n'était pas évident pour tout le monde. Tous les autres sous-groupes de la Grève féministe se sont créés sans aucune discussion. Mais pour nous, ça a posé des problèmes. On sentait que ça créait un malaise et que c'était une source de tensions. Il a fallu légitimer l'existence du groupe, et c'était vraiment délicat, mais on a fini par le créer. On s'est regroupées entre personnes qui avaient des affinités sur ces questions-là. Des personnes concernées, d'autres pas concernées, des universitaires, d'autres pas, des personnes du milieu associatif. On a commencé à faire des trucs et voilà, maintenant, on est légitimes. Personne ne va venir remettre en cause l'existence de ce groupe. Au fil du temps, d'autres personnes sont venues nous

rejoindre, ça s'agrandit, c'est cool, et deux groupes similaires se sont formés au sein des collectifs de la Grève féministe à Genève et en Valais.

Nos activités, c'est surtout des tables rondes, des discussions, des projections. On a organisé une table ronde à l'Arsenic<sup>101</sup> sur l'imbrication des questions liées au TDS et au féminisme. On organise plutôt des événements symboliques. L'idée, c'est de ramener du monde pour discuter en montrant qu'il y a des alternatives qui existent, en proposant des conceptions nouvelles de la sexualité et du TDS, en défendant et en réaffirmant que la lutte pour les droits des TDS a sa place au sein des mouvements féministes, dans une perspective non seulement inclusive, mais aussi révolutionnaire. Pour l'instant, on n'a pas organisé d'actions « coups de poing » ou de trucs, disons, plus vindicatifs. Mais c'est comme si, de toute manière, quoi qu'on fasse, on est vu comme un collectif hyper « extrémiste ». En vrai, des projections et des tables rondes, c'est pas non plus hyper radical.

On est aussi actives sur un plan pratique. On organise des collectes, des aides d'urgence. Le TDS dans son ensemble, en l'absence de reconnaissance symbolique, c'est hyper précaire au niveau du statut et du droit du travail. Pendant les périodes de crise, comme la situation sanitaire créée par le Covid-19, ce sont toujours les boulots les plus précaires qui sont touchés en premier. Et là, clairement, le besoin le plus urgent, c'est une vraie protection du travail. On entend dire que puisque c'est légal, les TDS peuvent demander des APG (Allocations pour Pertes de Gain), alors qu'en vérité, peu de personnes peuvent vraiment prétendre à ces aides. Dans le canton de Vaud, il n'y a pas d'obligation d'annonce pour les TDS par exemple — cette obligation existe dans les autres cantons de suisse. Du coup, il y a énormément de TDS qui ne sont pas annoncés et qui n'ont droit à aucune aide. Cette absence d'obligation d'annonce est paradoxale. D'un côté, c'est une annonce au registre du commerce et à la police

101. L'Arsenic est un centre d'art dédié à la création contemporaine en danse, théâtre et performance à Lausanne.

qui t'oblige à accepter une forme de surveillance, mais de l'autre, si t'es pas déclaré·e et annoncé·e officiellement, t'as pas accès aux aides sociales ; je schématise mais c'est ça l'idée. Même pour les TDS annoncé·e·s, les aides sociales, pragmatiquement, c'est pas incroyable. Quand tu fais une déclaration d'impôt, les APG sont calculées sur ta précédente déclaration. Donc si tu viens de commencer, tu n'en as pas, de déclaration précédente, et donc tu ne touches rien. Aussi, puisque ce sont des boulots socialement stigmatisés, tu vas pas forcément t'annoncer, tu vas pas en parler autour de toi, tu vas pas savoir vers qui te tourner pour demander des aides. C'est pas facile d'aller au chômage et de dire : « Bonjour, je suis travailleuse·x du sexe ». Que tu sois un·e TDS qui passe par internet, avec des ressources, ou que tu fasses du TDS dans la rue avec moins de ressources, c'est hyper mal vu dans tous les cas et c'est toujours très compliqué d'aller voir des institutions pour leur demander de l'aide. C'est pour ça que les personnes les plus précaires se tournent vers les aides d'urgence associatives, comme la Soupe populaire ou les aides alimentaires d'urgence. Les associations sont débordées, elles font ce qu'elles peuvent. Dans tout ça, la ville de Lausanne, qui se prétend de gauche et progressiste, ne fait finalement que réduire le périmètre d'exercice et rendre difficile le travail pour celles qui sont déjà les plus précaires.

Dans le milieu féministe, on pourrait être sympas et solidaires entre nous, ça enlèverait un premier effet de stress et de stigmatisation symbolique pour les copain·e·s TDS. On en connaît des TDS qui disent : « Ah moi les féministes, j'ai pas envie de leur parler ». C'est lié au fait que les voix abolitionnistes sont surreprésentées dans les mouvements féministes. Du coup, certains milieux féministes renvoient parfois aux TDS une impression de déconsidération, de délégitimation. Il y a vraiment du boulot là-dessus, dans les représentations, et dans la bienveillance à avoir envers toutes les femmes, les personnes non binaires<sup>o</sup> et les personnes trans<sup>o</sup> ! Pour autant il y a des signaux positifs : l'existence de nos réseaux, les

succès des mobilisations de solidarité pendant la Covid et même des collages que nous avons eu la surprise de découvrir et qui rappellent ce slogan : « Pas de féminisme sans les putes » !

## **38. Piraterie ordinaire**

# **Quelques idées de sabotage créatif**

**El.**  
**Texte rédigé pour le recueil**  
**avril 2020**



JE N'AI JAMAIS vraiment aimé les idéologies. Elles ont l'avantage de fournir un cadre, de devenir des sortes d'îlots où se repérer un peu, des espaces qu'on peut explorer avec un peu plus de certitude au milieu du grand lac des possibles. Les idéologies délimitent ce qu'on peut dire, à l'intérieur de quel langage les mots peuvent avoir un sens. Elles aident à parler, à penser, mais quand on les pense jusqu'au bout, on finit toujours par situer ce qu'on pense, par se dire que les limites de ce qui est juste, ce sont les limites du langage qu'on se choisit pour décrire le monde.

Donc je préfère agir localement, user de ma personne pour distraire l'ordinaire, pour perturber les évidences oppressives, trouver le contordre de l'ordre des choses. Agir c'est pas si différent de penser, parce qu'on est obligéex de situer l'action. Le sens de l'action est relatif à ta position, et si ta position c'est d'être un numéro, un pourcentage qui cherche vaguement un job, un pion dans le grand jeu funèbre de la marchandise totalitaire, t'as tout intérêt à agir en pirate. De là, la mise en pratique d'une piraterie de tous les jours, qui pourrait se partager simplement. Faudrait faire la liste des microgestes capables d'interrompre le signal<sup>102</sup>, de créer une perturbation locale du réseau, de percer l'idéologie dominante pour qu'elle se vide par son fondement. Ce qu'il se passe après, on verra bien. On l'inventera collectivement. On n'a pas besoin d'aide pour inventer nos vies. Si l'espace que tu habites te définit comme unex utilisateur, c'est que tu es dominéex par lui, c'est que le grand filet de

---

102. Dans *L'usure ordinaire* [n° 6] on trouvera d'autres microgestes, un peu plus incendiaires parfois, ainsi que quelques conseils automobiles dans *Comment bien rater un contrôle technique ?* [n° 54].

la discipline ne te fournit pas les ciseaux qui te permettraient d'y découper une zone vivable.

Vive le vent, vive le vent, vive le vandalisme. La liste ci-dessous, c'est en partie des idées piquées ailleurs, en partie des trouvailles. Mais on ne trouve jamais rien, au mieux, on reproduit des stratégies dont on ignorait l'existence.

Pour détourner le réseau, tu peux...

...faire un calendrier mensuel qui contient une liste des événements qui distribuent de la bouffe gratos (vernissages, colloques, conférences, premières de spectacles, etc.) et la distribuer aux personnes autour de toi.

...voyager en stop.

...installer des potagers dans les parcs publics.

...dessiner tes propres passages piétons ou tes propres pistes cyclables avec du scotch et de la peinture.

...imprimer plusieurs visages sur tes t-shirts pour déjouer la reconnaissance faciale.

...changer les slogans des affiches publicitaires.

...ajouter à l'aide d'un pochoir un logo « handicap » à toutes les places de parking d'un supermarché du coin.

...utiliser des carabines à air comprimé pour désactiver les caméras de surveillance de ta ville.

...renvoyer à l'expéditeur les enveloppes dispensées de timbrage qui se trouvent dans les publicités avec encore plus de pubs.

...avec un simple tournevis et une bâche, transformer un banc public en abri gratuit pour la nuit.

...faire des jardinières spontanées le long des trottoirs, dans des vieux pneus, des poubelles, ou des palettes récupérées.

...mettre du colorant alimentaire dans les fontaines publiques, pour faire rire les enfants et les passanxtes.

...utiliser les caisses automatiques des magasins, et ne scanner que les deux tiers des produits que tu achètes.

...planter des graines « indestructibles » (comme le kudzu) dans

les parcs publics ou autour des immeubles inoccupés pour accélérer la revitalisation des villes.

...rendre des voitures de police ou des engins de chantier inutilisables en enfonçant une pomme de terre dans les pots d'échappement.

...bloquer une serrure à l'aide d'une seringue remplie de colle époxy mélangée à un peu d'alcool.

...faire les poubelles des grands magasins et ouvrir un étalage de produits gratuits sur un trottoir<sup>103</sup>.

...abîmer les codes-barres des trottinettes électriques avec un tournevis ou du scotch à moquette.

...coller des boutons « skip ad » sur les affiches publicitaires.

...te glisser dans les chantiers la nuit pour réaliser des châteaux ou des sculptures avec le sable ou le gravier. Elles donneront un sourire aux ouvrière·s le lendemain matin.

...donner le code de ton wifi à tes voisin·e·s.

...poser des vieux tapis sur les barbelés pour les franchir sans risque.

...enrouler du tissu sur les pics destinés à éloigner les pigeons, pour qu'ils puissent s'y poser à nouveau.

...installer des balançoires sous les ponts, sous les arbres, sous les cadres des parkings.

...te protéger des chiens policiers en utilisant du piment de cayenne, qui bloquera leur odorat pendant un moment (ça ne leur fait aucun mal).

...mélanger des graines, de la terre et de l'argile pour faire des seed-bombs et reverdir ta ville.

...récupérer des vélos dans les déchetteries ou les ateliers de réparation, les peindre tous de la même couleur en écrivant « vélos gratuits » sur leur cadre et les disséminer dans ta ville.

...voler des produits neufs et revenir le lendemain pour te les faire rembourser. Distribuer l'argent reçu.

103. *Le Grand Midi* [n° 47] raconte une semaine d'activités d'une cantine autogérée à Lausanne.

...répondre à toutes les offres d'emploi avec des lettres dans lesquelles tu racontes à quel point tu n'as pas envie de travailler pour elleux.

...faire des greffons d'arbres fruitiers sur les arbres publics pour qu'ils commencent à donner des fruits (regarde sur internet les espèces qui vont bien ensemble).

...laisser des mauvaises notes et des commentaires désobligeants à tous les hôtels de police de ta ville sur google maps.

...piquer les guirlandes de Noël des magasins de bourges et les installer dans des endroits surprenants.

## **39. Brisons l'isolement**

# Récit d'organisation contre les prisons

Jupiter  
Texte rédigé pour le recueil  
février 2021

*Jupiter est un collectif de soutien aux prisonnières victimes de la police, la majorité des membres du collectif sont des personnes noires.*

PENDANT DES JOURS, des mois, des années, nous avons vu des amiex disparaître pendant quelques jours, quelques mois, quelques années. Chaque jour, des gens sont arrêtés puis emprisonnés. En fait, pour beaucoup, nous ne les voyons même pas. Sans papiers de séjour valables en Suisse, même si certainex détiennent des documents délivrés par d'autres pays européens, leur permettant de voyager, iels sont considérés comme en situation illégale. C'est un moyen direct d'envoyer une certaine catégorie de personnes en prison, une catégorie de personnes que le système rend invisibles au point de les faire disparaître dans des cellules.

L'isolement est l'une des armes principales de la répression.

Du poste de police à la prison, tout est organisé pour que la personne arrêtée n'ait pas de ressources. À Lausanne, cela commence toujours par la détention dans le quartier pénitentiaire de la préfecture de police ou au poste de gendarmerie de la Blécherette, zones de non-droit, où les conditions de détention s'apparentent à de la torture. Les personnes arrêtées sont régulièrement battues dans les cellules, humiliées, menacées de mort et médicamentées de force. Les cellules sont éclairées 24 heures sur 24, une caméra filme en permanence, pas de lumière du jour, pas de droit de visite, pas de traduction des lettres officielles reçues et aucune information sinon le fait qu'il n'y a pas de place dans la prison et que tu dois attendre... La durée légale maximale de la détention au poste de police est de 48 heures, mais

beaucoup restent entre 15 et 30 jours. Ensuite, la détention se fait en prison. À l'intérieur, personne ne sait quand iel pourra sortir. Et les mois passent. Les jours précédant la libération prévue, les gardiens apportent de nouvelles lettres ajoutant des jours de peine, à la suite des décisions que le procureur prend à volonté, alors que la personne reste emprisonnée. Sans possibilité d'établir un contact avec l'extérieur, les personnes arrêtées et embarquées disparaissent pour quelques jours, quelques mois, quelques années.

Chaque jour, la police harcèle les personnes de couleur dans les rues<sup>104</sup>. Tous les jours, la police bat, frappe et torture des personnes, à l'abri des regards, dans leurs voitures, dans les buissons, dans les ruelles, à cause de la couleur de leur peau. Les flics prennent les transports publics et ne font sortir que les Noirexs pour des contrôles. Ils entrent dans des restaurants d'Afrique de l'Ouest, désignent des personnes au hasard et les font sortir pour les fouiller. Les patrouilles arrivent en grand nombre dans la ville et dans la rue, interpellent les Noirexs, les alignent contre le mur en les encerclant, parfois menottéexs, leur demandent leur permis de séjour et les fouillent. Lors de nombreux contrôles, elles prennent les papiers de séjour, les détruisent et volent l'argent que les gens ont sur eux<sup>105</sup>. Face à cette situation, face au silence, face à l'invisibilité voulue par l'État, nous voulons parler, nous voulons montrer. Nous avons formé ce groupe en suivant ce que nous voyons, avons vu et, pour certainexs d'entre nous, avons vécu directement. Nous avons décidé d'organiser des événements, tout d'abord pour pouvoir récolter des fonds afin d'apporter un soutien financier à ceux qui sont dans le besoin, notamment en prison. Par exemple, le simple fait de pouvoir acheter des cartes téléphoniques permet d'avoir des contacts avec le monde extérieur. Nous diffusons des informations et, en fin de compte, nous prenons du temps

104. Sur le harcèlement quotidien et le profilage racial, lire *They don't see us* [n° 4].

105. Une réalité évoquée aussi dans *L'histoire d'une lutte* [n° 16].



pour nous réunir, nous rencontrer et penser à ceux qui ne sont pas là.

L'isolement est leur arme, brisons l'isolement.



## **40. Camouflage dans l'infosphère**

# Quelques bases d'autodéfense numérique

Anonyme  
Texte rédigé pour le recueil  
juillet 2020

*et un jour les centres nous suivront  
et ce jour nous casserons les prisons*

À L'ÉCHELLE DE LA BIOSPHERE, on est une espèce particulièrement facile à surveiller. Durant notre processus évolutif, comme des grosses quiches qui croient dominer le monde et n'ont plus peur de rien, on a abandonné toutes nos aptitudes au camouflage.

On est même l'espèce qui a inventé les dispositifs de contrôle les plus sophistiqués.

Avant, les luttes étaient en papier, en barricades, en armes à feu. Il n'y avait qu'un combat pour l'organisation du territoire physique. Le temps passe et on observe l'obsolescence programmée de la matière.

Aujourd'hui, on roule joyeusement, avec les freins franchement sabotés, sur l'autoroute de la numérisation. Chacune de nos actions, chacune de nos interactions avec notre environnement peut devenir une donnée : l'endroit qu'on habite, ce qu'on achète, avec qui on parle, ce qu'on mange, etc<sup>106</sup>. Ce sont des milliers d'informations que l'on donne chaque jour à l'infosphère, qui chaque jour sont *données*.

Si vous posez votre oreille contre le coquillage de la domination, vous n'entendrez pas le bruit de la mer, vous entendrez une voix qui murmure : « donner ses données, reprendre, c'est voler ». Enlevez le coquillage, approchez-vous de la fenêtre, vous entendrez une autre voix — des milliers de voix en fait — qui chantent : « Tout est à nous, rien n'est à eux, et ce qu'ils ont ils l'ont volé ».

106. *La piraterie n'est jamais finie* [n° 5] décrit ce phénomène et comment il réduit la liberté d'action des hacktivistes.

Alors, on répond à l'appel de la rue, on organise le contre-braconnage de nos existences, la réappropriation de ce qu'on nous carotte, l'invisibilisation des zones numériques de nos combats.

Donc, l'infosphère est un nouveau territoire de la lutte, avec un nouveau papier, de nouvelles barricades, de nouvelles armes. Parler de « territoire », c'est un peu abusif. C'est un ensemble de machines qui s'envoient des signaux et des stimuli, un genre de truc orgiaque mais version minérale, un immense réseau tissé d'information : le plus formidable outil de contrôle jamais inventé par le camp autoritaire et le plus formidable outil d'organisation et de partage dont le camp libertaire n'ait jamais disposé. Nouveau paradoxe : une prison qui porte en elle le potentiel de l'émancipation générale. La question de fond, c'est qui va gagner ? Mais ça, ça nous dépasse, la question qui nous occupe ici, c'est comment rester invisible quand on fait voyager nos informations dans le réseau de machines ?

On trouve sur le net beaucoup de très bons guides sur l'autodéfense et la légitime attaque numérique. Seulement, ils sont le plus souvent très longs, rarement francophones, globalement peu vulgarisés. Alors on s'est demandé comment fournir une synthèse efficace, suffisamment courte et détaillée, simple et la plus inclusive possible, pour sortir un peu du champ de vision des machines, des États et des entreprises. On va se concentrer sur les pratiques militantes et laisser de côté ce qui relève des situations de sécurité de la vie quotidienne.

En gros, comment s'assurer une protection numérique minimale, quand on y connaît que dalle ? Mais attention, c'est une base, forcément incomplète, qui donne des pistes, sans remplacer un vrai temps d'autoéducation en ligne. De plus, le temps passe vite et, contrairement au vin, les tutos sur le numérique vieillissent mal. On insiste : explorez tout vous-mêmes, informez-vous autant que possible. Ceci est une introduction.

Pour commencer, on va se poser une question simple et une question complexe : c'est qui l'ennemi ? c'est quoi l'information ?

## C'EST QUI L'ENNEMI ?

- *L'État*, comme d'hab, avec sa horde de clowns bleu fluo qui jouit du monopole de la violence légitime et les quelques iClowns spécialisés qui organisent la surveillance de l'infosphère. Iels peuvent enquêter sur des groupes ou sur des individus, construire les dossiers soumis à la justice pénale et activer l'ensemble de la machine répressive juridique via des enquêtes numériques commanditées par des juges. C'est un ennemi particulièrement tenace, parce que ses moyens sont immenses, mais pour qui les enquêtes numériques sont lentes et coûteuses. Si le flic n'arrive pas à forcer une personne à déverrouiller son téléphone en garde à vue, il est peu probable que toute l'administration nécessaire pour forcer un téléphone se mette en place rapidement. Rappel : *don't talk to the police*.
- *Le Capital*, comme d'hab, et les différentes milices bariolées qu'il peut se payer : départements internes de surveillance, hackeureuxses mercenaires, détectives privéexs, geeks traîtres à leur classe qui écrivent des programmes contre-révolutionnaires pour cracker des mots de passe, etc. Les mises sur écoute et autres enquêtes numériques illégales commanditées par des entreprises sont bien moins rares qu'on pourrait le croire. Et bien sûr, on n'oublie pas que l'infosphère est essentiellement propriétaire, c'est-à-dire que c'est le Capital qui nous ouvre la porte du réseau et qui nous lâche pas pendant toute la durée de notre visite (en nous fournissant un accès à internet et la majorité des serveurs et des canaux sur lesquels on peut naviguer). Souvent mandatées par des groupes d'intérêts financiers, les entreprises sont plus difficiles à cerner et pratiquent plus facilement la surveillance illégale, puisqu'elles ne sont pas assujetties aux lois censées encadrer le travail de la police.

- *La merveilleuse assemblée hétéroclite qui porte le doux nom de fachosphère* et parmi laquelle certains individus d'exception ont appris à se brancher au réseau. L'essentiel de la menace fasciste numérique (et de la lutte antifasciste) se présente comme une guerre d'information qui nécessite rarement des compétences techniques (*doxxing*<sup>o</sup>, enquêtes sur les réseaux sociaux, dénonciation de militants à leurs employeuses, menaces physiques et morales via les canaux de communication traditionnels, etc.).

### C'EST QUOI L'INFORMATION ?

Ça, c'est plus complexe. Ici, on propose de présenter trois points principaux :

- le stockage (sur des machines physiques comme un ordinateur) ;
- la requête (la navigation sur internet) ;
- la communication (s'envoyer des données).

On essaiera de toujours décrire brièvement la situation, puis de donner le meilleur conseil de sécurité possible. Par souci de synthèse, on vous laissera approfondir en ligne votre autoéducation sur certains logiciels, sans les présenter en détail.

### LE STOCKAGE

*Rappel* : contrairement aux corps de police, les machines ne sont pas biodégradables, donc ne les jetez pas dans la nature<sup>107</sup> !

*Rappel* : contrairement aux corps de police, les machines respirent encore quand on les débranche du réseau, donc une première routine de sécurité concerne l'ensemble des manières dont on stocke les données en dehors de toute connexion sur le Net.

---

107. Pour quelques recettes de compost, consulter *Le compost généralisé* [n° 41].



La plupart de ces conseils visent à se défendre si notre ordinateur est saisi par des ennemis dans le cas d'un cambriolage par exemple (parfois appelé « perquisition » lorsque décrété par un juge), mais aussi à se prémunir contre différentes infiltrations pouvant venir du Net : des virus, des *spywares*<sup>o</sup>, etc.

## UN ORDINATEUR HORS-LIGNE

L'infosphère est une drogue dure, dès qu'on y branche un ordinateur, il devient accro et toute connexion au réseau laisse des traces dans son disque dur. Certaines activités numériques, comme rédiger des textes, préparer des visuels ou monter des vidéos, peuvent se faire de manière sûre sur une machine *offline*. Un ordinateur qui ne s'est jamais connecté ne peut pas être infiltré depuis le net. On peut aussi démonter sa carte réseau (le bidule qui permet à la machine de se mettre en réseau), comme on peut démonter ses émetteurs wifi et bluetooth.

*Conseil de sécurité* : avoir un ordinateur secondaire qui ne se connecte jamais pour travailler des documents (textes, images, vidéos). N'y faire entrer et sortir des données qu'avec des périphériques non connectés, comme des clés USB, surtout jamais de smartphone. C'est une solution onéreuse, mais si on se détend un peu avec le concept de propriété privée, ça peut se trouver gratuitement un ordinateur (pourquoi pas en empruntant les ordinateurs de personnes qui ont les moyens de s'en repayer).

*Conseil de sécurité* : il n'est pas rare que votre ordinateur soit infecté par un périphérique externe. On peut copier une quantité considérable de données en laissant une clé USB spécifique branchée quelques minutes. Ne branchez une clé USB à votre appareil que si vous êtes absolument certains de sa provenance. En cas de doute, transférez vos fichiers via OnionShare (voir ci-dessous).

*Conseil de sécurité* : Si vous transformez un ordinateur connecté en ordinateur non connecté, n'oubliez pas de détruire l'ensemble de vos traces, puis de le reformater aux paramètres d'usine.

## UN DISQUE DUR INTERNE CHIFFRÉ

Quels que soient vos choix en matière de sécurité, protégez vos ordinateurs avec un mot de passe long et que vous n'utilisez que pour cela. Cela permet de chiffrer le disque dur de votre machine.

On ne parle pas ici du mot de passe qui vous permet couramment d'accéder à votre session, mais d'un chiffrement disque. Renseignez-vous sur des applications qui permettent de le faire simplement : Filevault (Mac), BitLocker (Windows), LUKS/VeraCrypt (Linux), simple code (IOS).

## DES DISQUES EXTERNES CHIFFRÉS

La corbeille, même vidée, reste à moitié pleine. Chaque fois que l'on importe, crée ou modifie un document (texte, image, vidéo, etc.) directement sur son ordinateur, des données s'écrivent et on laisse des traces qui peuvent être récupérables. Sur les systèmes d'exploitation principaux, comme ceux d'apple ou de microsoft, il est même parfois impossible d'effacer complètement la présence de ces informations. C'est encore mieux, bien sûr, si les disques externes sont chiffrés. Cela veut dire que leurs données ne sont pas écrites de manière lisible et qu'il faut entrer un mot de passe pour les déchiffrer.

*Conseil de sécurité* : Créez, stockez, travaillez et supprimez vos documents sensibles sur des clés USB ou des disques durs externes chiffrés sans jamais les faire transiter par votre ordinateur.

Privilégiez un disque dur externe protégé par un mot de passe et cachez-le en choisissant intelligemment la cachette (il arrive que la cheminée de vos grands-parents soit plus sûre que le coffre-fort de votre bar anarchiste préféré).

## MOTS DE PASSE

Utilisez des mots de passe longs, aussi aléatoires que possible et uniques pour chaque service. Pour éviter de devoir se le rappeler, utilisez un gestionnaire de mots de passe : on conseille KeePass. Ce logiciel permet de stocker de manière sécurisée vos mots de passe et vous évite de devoir vous en souvenir. Ce logiciel est aussi équipé d'un générateur qui permet de créer des mots de passe forts. Ne réutilisez jamais deux fois le même mot de passe.

## LOGICIELS ET MÉTADONNÉES

Un document est un ensemble de données (le texte d'un fichier word, les pixels d'une image, etc.). Mais tout document contient aussi des métadonnées. Les métadonnées sont l'ensemble des informations circonstancielles, comme l'auteur d'un document, sa date de création, de modification, les ordinateurs par lesquels il a transité, etc. Elles ne sont pas visibles, mais inscrites dans le code du document et accessibles pour qui sait où chercher. Certaines personnes ont été identifiées puis condamnées sur la seule base de ces métadonnées. Le type et la quantité de métadonnées dépendent du format de document (.doc, .txt, .jpg, .png, .pdf, .mp4, etc.) et des logiciels utilisés pour les traiter (Word, LibreOffice, Adobe, etc.). Dans certains formats d'image, certaines métadonnées indiquent même le lieu et l'heure où se situait l'appareil qui a pris la photo.

Conseils de sécurité :

- pour travailler le texte : LibreOffice, des fichiers au format .txt ;
- pour travailler l'image : sur un ordinateur connecté au net, préférez Gimp et Inkscape. Des anciennes versions de la suite adobe (qui ne nécessitent pas un cloud et un compte lié à une adresse email), si possible sur un ordinateur *offline* ;
- pour travailler la vidéo : privilégiez Kdenlive, Openshot, Blender(3D). Des anciennes versions de la suite adobe (qui

ne nécessitent pas un cloud et un compte lié à une adresse email), si possible sur un ordinateur *offline*.

On peut aussi recevoir des documents de l'extérieur et vouloir en « nettoyer » les métadonnées.

*Conseil de sécurité* : Pour nettoyer les métadonnées des fichiers standards, utilisez la petite application facile d'utilisation Metadata Anonymization Tool (MAT). Faites ce nettoyage juste avant l'envoi ou la mise en ligne du document (image, texte, etc.) : le rouvrir sur votre ordinateur (dans un traitement de texte ou d'images) réécrira de nouvelles métadonnées.

#### LES SYSTÈMES D'EXPLOITATIONS : UN ORDINATEUR DE COMBAT

Comme l'État et le Capital, l'ordinateur repose sur un système d'exploitation (OS), soit un ensemble de programmes qui régulent, contrôlent et permettent l'activité de l'utilisateur sur la machine. Les plus connus sont évidemment macOS ou windows, équipant respectivement les macs et les PC. En termes de sécurité tous les OS sont égaux, mais certains sont plus égaux que d'autres : comprendre, certains sont de vrais flics. Par principe et en pratique, il faut absolument éviter les OS privés, dont le code n'est pas accessible à tous et qui tendent à collecter une quantité immense de données contre la volonté de leurs utilisateurs. Il est conseillé de se procurer une machine prête au combat dans son fonctionnement même, et d'adopter un OS sécurisé, en plus de tous les conseils de sécurité qui précèdent et qui suivent. On en propose deux : Debian et Tails.

*Conseil de sécurité* : on peut changer le système d'exploitation de n'importe quel ordinateur, même d'un mac, même si ce n'est pas toujours facile. Avant cela, regardez sur internet comment le reformater aux paramètres d'usine.

*Tails*

Tails est un « ordinateur » (en fait, un système d'exploitation) qui tient sur un disque externe comme une clé USB ou une carte SD. Le principe est simple : on branche la clé USB sur n'importe quel ordinateur et on travaille uniquement sur la clé, ce qui ne laisse aucune trace d'activité sur la machine principale. Selon les paramètres de Tails, la clé peut même redémarrer intégralement à chaque fois qu'elle est débranchée. C'est ce qui fait de Tails un « système live » qui autorise une vraie double vie : on peut avoir un ordinateur personnel consacré à la gloire de la vie capitaliste pour brouiller les pistes et, quand vient la nuit, on y branche une clé USB pour travailler anonymement à la révolution sociale.

De plus Tails a l'avantage d'être équipé par défaut de logiciels n'utilisant que les connexions les plus sécurisées (via le réseau Tor, voir ci-dessous) et de bloquer toute connexion non anonyme. Son fonctionnement est largement décrit dans des guides qui lui sont consacrés et qu'on conseille vivement. Tails est un apprentissage qui demande un peu de temps, mais ça en vaut vraiment la peine.

*Debian*

Debian est un système d'exploitation Linux particulièrement sécurisé si vous ne voulez pas vous lancer dans Tails. Il fonctionne globalement comme n'importe quel OS et après quelques heures à lire des tutos, vous vous y retrouverez rapidement.

Installez Debian sur un ordinateur reformaté aux « paramètres d'usine », cela permet de supprimer l'ensemble des données liées à votre usage précédent de cette machine (effacer votre ancienne vie quoi). Ensuite, effectuez l'ensemble de l'installation sans jamais indiquer d'information qui permettrait de remonter à votre identité réelle (nom, adresse, numéro de téléphone, etc.). Si, à n'importe quelle étape de l'utilisation de votre ordinateur de combat (installation d'une nouvelle appli, paramétrage d'un compte en ligne, etc.),

on vous demande ce type d'informations, fuyez absolument ou trouvez une alternative. N'oubliez pas d'activer le chiffrement complet du disque.

Si possible, essayez d'éviter :

- tout ce qui est lié à apple : le système d'exploitation macOS, ses logiciels et ses formats ;
- tout ce qui est lié à microsoft : le système d'exploitation windows, la suite office, ses logiciels (word, excel, powerpoint, etc.) et ses formats (.doc, etc.), skype, etc ;
- le PDF, qui est un format particulièrement transparent en termes de métadonnées, même s'il est possible de l'utiliser de manière sécurisée.

#### LA REQUÊTE

Pour naviguer sur le réseau de machines, mieux vaut abandonner cette fiction bourgeoise qu'est l'identité et rester fluide. Lorsqu'on navigue sur internet, notre ordinateur envoie une requête à un ensemble d'autres ordinateurs sur lesquels sont hébergées des informations, comme les sites. L'ensemble de ces interconnexions laisse des traces chez différentes entités. La requête est une trajectoire dans ce réseau que l'on doit essayer d'anonymiser : il faut adopter dès l'origine une identité numérique qui ne pourra être retracée jusqu'à notre identité physique. Le plus souvent, l'identité numérique désigne le numéro d'identification de votre ordinateur et celui de votre point d'accès wifi, ce sont les deux principales informations qui permettent de remonter jusqu'à vous.

Si vous vous connectez avec un ordinateur qui n'est pas le vôtre depuis un wifi public, il sera très difficile de relier votre activité en ligne (ce que vous ferez sur cet ordinateur) à la personne que vous êtes : votre identité numérique du moment est difficile à lier à votre identité administrative. C'est pour cette raison que les cybercafés apportaient une certaine protection (même si ce n'est plus vrai

aujourd'hui, puisqu'on demande souvent une identité administrative dans ces endroits).

En revanche, et on part du principe dans ce texte que ce sera la situation la plus fréquente pour vous, si vous vous connectez depuis un ordinateur qui vous appartient sur le wifi de votre maison : votre identité administrative est très facile à lier à cette identité numérique (qui est en fait votre identité numérique la plus fréquente). On sait très bien que ce wifi est utilisé par un très petit nombre de personnes, qui sont en général celles qui paient la facture, et idem pour l'ordinateur.

### *Tor*

Tor est un réseau accessible à travers un navigateur qui cherche à empêcher quiconque de déterminer avec certitude les pages que vous avez visitées. Pour ce faire, il fait en sorte que chaque requête passe par trois relais intermédiaires avant d'arriver au site de destination. Il est assez simple de trouver en ligne des descriptions techniques du fonctionnement de Tor. Pour dire l'essentiel, si vous naviguez en utilisant Tor, les personnes qui administrent votre accès à internet ne connaissent que l'adresse du premier relai (en gros, iels savent que vous utilisez Tor, mais pas quelle page vous consultez) et les personnes qui administrent la page que vous consultez ne savent pas d'où vous arrivez, elles voient seulement que la troisième destination (un relai Tor quelque part sur la planète) s'est connectée à leur site. Si vous consultez facebook depuis la box d'un opérateur, comme swisscom par exemple : swisscom sait que vous naviguez sur Tor, mais pas sur quel site, et facebook sait qu'une personne est connectée depuis le réseau Tor, mais sans savoir depuis quelle box ni quel ordinateur (donc sans avoir aucun élément qui permette de remonter à votre identité administrative).

Conseils de sécurité :

- n'utilisez que Tor pour naviguer sur internet ;

- la prudence reste de mise durant l'ensemble de la navigation. Si vous consultez facebook depuis Tor en vous connectant à votre compte avec votre adresse email privée (*jeanne.dupont@gmail.com*), Tor ou pas, facebook saura que Jeanne Dupont s'est connectée. Cela est valable pour l'ensemble des situations : n'entrez jamais aucune information privée durant votre navigation ;
- n'hésitez pas à relancer Tor fréquemment pour refabriquer une nouvelle identité numérique (un nouveau circuit de connexion Tor) ;
- prenez l'habitude d'utiliser Tor, même dans les navigations qui ne sont pas particulièrement risquées, pour multiplier les connexions et brouiller les pistes ;
- ne modifiez pas les paramètres par défaut du navigateur ;
- n'utilisez pas Tor pour télécharger en *torrent*°.

## VPN

Un réseau privé est un réseau d'appareils connectés les uns avec les autres, parfois à internet. Votre imprimante et votre ordinateur forment un réseau privé connecté à votre wifi, ce qui vous permet d'imprimer directement sans avoir à relier physiquement les appareils. Les VPN (*Virtual Private Network*) sont des applications qui permettent de simuler un réseau privé et d'accéder à internet à travers lui. Les VPN prennent la forme d'une application à installer sur votre ordinateur. Une fois activée, vous appartenez virtuellement à un réseau, vous pouvez parfois choisir le pays où est situé ce réseau. Dès lors, vous vous connectez et naviguez sur internet avec l'identité de ce réseau et non plus l'identité de votre ordinateur. Votre fournisseur d'accès à internet voit seulement que vous vous connectez à un VPN.

Attention, la plupart des applications de VPN sont privées et payantes. La plupart des sociétés sur le marché conservent des *logs* de connexion, soit l'historique des pages que vous avez visitées



depuis leur VPN. Ne faites confiance à aucune société privée de VPN, la plupart disposent de votre identité administrative et ont déjà montré qu'elles collaborent avec la police.

Conseil de sécurité :

- utilisez Riseup VPN, et faites-leur un don, entretenir un VPN coûte cher ;
- utiliser un VPN en plus de Tor est un débat non résolu de la sécurité informatique. Ici, on est plutôt contre. S'il faut choisir l'un ou l'autre, utilisez Tor et ne vous posez pas trop la question du VPN.

### *Moteurs de recherche*

Vous savez sans doute ce que sont les moteurs de recherche, ces algorithmes propriétaires que les individus postmodernes utilisent à la place de leur mémoire. Les moteurs de recherche sont de sacrés flics et vous êtes autant leur produit que leur client. Bannissez tous les moteurs propriétaires pour éviter de laisser des petits cailloux partout où vous passez.

*Conseil de sécurité* : utilisez DuckDuckGo, sur Tor. Réglez Tor comme votre navigateur par défaut, et DuckDuckGo comme votre moteur de recherche par défaut (ça évitera les boulettes en cliquant sur un lien sensible qui s'ouvrira par défaut dans google chrome par exemple).

### *Réseaux sociaux*

Bon alors, on incendie tout ça ? Il faudrait un texte entier, qui arriverait probablement à la conclusion que ça brûlera avec le reste, mais qu'en attendant ça peut servir. Il existe des réseaux sociaux plus sûrs, comme Mastodon, mais comme ils sont assez peu fréquentés, ça leur enlève une bonne partie de leur intérêt.

Sur twitter, facebook ou instagram, le truc essentiel, c'est de se créer un compte anonyme, mais anonyme de fond en comble.

Sortez vos dispositifs d'identification anonyme : une adresse email Riseup créée pour l'occasion (voir ci-dessous), avec un nom débile et jamais utilisé ; un numéro de téléphone prépayé et anonyme ; comme pseudo un Prénom et un Nom vraisemblables mais pas les vôtres, une photo vraisemblable (une bonne vieille image gratuite de clownnetx en costard). Peut-être qu'un jour facebook demandera une carte d'identité pour vérifier l'authenticité du compte, et il faudra recommencer. C'est plus facile pour twitter (pas besoin de numéro de téléphone). Faites toute cette procédure, bien sûr en respectant toutes les consignes de sécurité (ordinateur de combat, Tor, etc.). À partir de ce compte, on peut ensuite créer des pages ou des groupes et publier du contenu.

Pour instagram, pas besoin de numéro de téléphone, mais la galère c'est qu'on peut difficilement publier du contenu depuis un ordinateur. On peut se créer un compte et visiter d'autres pages en respectant les consignes.

Pour publier du contenu, passez par un smartphone équipé d'un VPN.

Pour publier sur instagram depuis un ordinateur (idéalement pas celui sur lequel des choses sensibles se passent) :

- installez le navigateur Brave ;
- ouvrez Brave, ouvrez une nouvelle page de navigation privée avec Tor ;
- allez sur [instagram.com](https://www.instagram.com) ;
- authentifiez-vous ;
- sur la page faites un clic droit et sélectionnez Inspecter ;
- cliquez sur l'icône de téléphone/tablette en haut à gauche du panneau qui s'ouvre ;
- sélectionnez *iphone X* dans le menu déroulant le plus à gauche du bandeau qui vient d'apparaître en haut de la page ;
- rafraîchissez ;
- vous pouvez (presque) tout faire comme si vous étiez

connecté depuis un smartphone, mais sur votre ordinateur sécurisé (Tor, etc.).

*Conseil de sécurité* : quel que soit le réseau social, créez un compte anonyme de bout en bout (aucune étape de la création du compte ne permet de remonter à votre identité administrative ou numérique). Essayez de ne pas publier du contenu sensible sur les réseaux depuis votre smartphone.

### *Publier des données sur internet*

On a souvent besoin de publier des données sur internet en tout anonymat, par exemple pour revendiquer une action que la morale bourgeoise réproouve. La publication peut se faire via les réseaux sociaux, des forums ou des journaux *open-source*.

Si vous respectez tous les conseils ci-dessus, vous êtes déjà bien. Faites particulièrement attention :

- à naviguer sur Tor, pour que votre fournisseur d'accès et le site ignorent tous deux que vous vous êtes connecté ;
- à effacer les métadonnées de vos textes et images pour éviter de mettre en ligne la photo d'une action qui contiendrait dans son code l'auteurixie, la date et l'heure où l'image a été prise, etc ;
- à ne pas réutiliser un compte qui vous a déjà servi : sur les forums, créer un profil sécurisé qui ne servira qu'à revendiquer l'action (ce qui évitera de pouvoir remonter jusqu'à vous en consultant les autres messages postés, idem sur les réseaux sociaux).

Il est parfois plus sûr d'envoyer un mail à un média autonome ou révolutionnaire de confiance et de les laisser s'occuper de la publication.

Si vous le pouvez, essayez d'éviter :

- tous les navigateurs qui ne sont pas Tor (chrome, firefox, safari, etc.) ;
- tous les moteurs de recherche qui ne sont pas DuckDuckGo

(google, yahoo et même cette daube d'ecosia parce que écologie libérale = mensonge du Capital) ;

- un même mot de passe partout, des mots de passe trop simples, des mots de passe qui n'utilisent ni chiffres ni caractères spéciaux, des mots de passe qui utilisent des mots du dictionnaire ;
- les sociétés privées de VPN.

## LA COMMUNICATION

Le plus sûr, c'est souvent de n'avoir rien à déclarer. Mais pour s'organiser, il faut pouvoir communiquer. On détaille ici quatre types d'échange d'informations : les mails, la discussion en temps réel (tchat), l'écriture collective en ligne et l'envoi de fichiers de grande taille (images, vidéos).

### *Mail*

L'ensemble du trafic d'informations qui permet l'envoi d'un mail présente de très nombreuses failles de sécurité possibles.

Quand vous envoyez un mail, votre ordinateur envoie une requête qui passe par :

- le routeur wifi ;
- puis la société privée qui vous fournit l'accès (p. ex. swiss-com) ;
- puis à un serveur DNS ;
- puis au serveur sur lequel est hébergée votre boîte mail (p. ex. outlook) ;
- vous écrivez votre mail ;
- et ça repart en sens inverse.

Chaque serveur (chaque machine) par laquelle transite l'information en garde des traces dans des registres qui peuvent être consultés par les sociétés privées ou les États. Même si cela peut paraître étonnant, sans précaution de votre part, de très

nombreux intermédiaires peuvent lire le contenu de vos mails aussi facilement que la factrice pourrait ouvrir votre courrier. Vous pensiez vraiment que gmail et les autres pouvaient définir ce qui va dans la boîte « spam » sans lire le contenu du mail ? (ce travail est sous-traité à des robots qui ne sont pas syndiqués et bossent 24 h sur 24 h, indignez-vous).

Pour envoyer un mail de manière sécurisé :

- créez une adresse dont l'intitulé est sûr (pas d'information personnelle, ou de pseudos connus, etc.);
- cette adresse, ouvrez-la chez un hébergeur sûr. On conseille le collectif Riseup, basé à Seattle et œuvrant depuis des années à la sécurité numérique des militantes. Notez bien qu'aucun collectif n'est absolument sûr, n'écrivez dans vos mails que le strict nécessaire et gardez vos envolées lyriques révolutionnaires pour les réunions en face à face. Pour ouvrir une adresse @riseup.net, il vous faut un compte Riseup. Pour obtenir un compte, il vous faudra être parrainé par des personnes disposant déjà d'un compte Riseup. Débrouillez-vous (traînez dans les coins anarcho-louches de votre bled, vous finirez bien par tomber sur une personne capable de vous fourguer ce genre de came). Un mail qui reste sur les serveurs Riseup (envoyé d'une adresse @riseup.net à une autre) est complètement chiffré de bout en bout : seules les personnes qui envoient et reçoivent le mail peuvent le lire. Les administratrices de Riseup ne le peuvent pas ;
- n'envoyez aucune information sensible à des adresses qui ne soient pas des adresses @riseup.net. Faites à la personne en question un petit cours de sécurité, maintenant que vous êtes dans la team, envoyez-leur une clé d'accès Riseup et attendez qu'elles se soient créé une adresse *safe* pour échanger vos meilleures recettes de tofu<sup>108</sup> ;

---

108. Pour d'autres excellentes recettes, consulter *Le Grand Midi* [n° 47].

- renseignez-vous sur ce qu'est le chiffrement PGP, pour un peu d'autoéducation et une couche de sécurité supplémentaire.

*Discussion en temps réel (tchat)*

Le smartphone n'est jamais votre ami. Oubliez d'emblée toutes les applications de cette chère Silicon Valley (whatsapp, facebook messenger, etc.). Il existe d'autres applications qui proposent un tchat chiffré de bout en bout (*end-to-end encryption*), ce qui empêche même les administrateurixes de connaître le contenu de vos échanges. Deux solutions viables existent : Signal et Telegram. Les deux sont très faciles d'accès et d'utilisation. En revanche, ces applications sont liées à votre numéro de téléphone, ce qui signifie que TOUT LE MONDE déteste la... que TOUT LE MONDE peut savoir facilement qui parle à qui et quand. Selon la situation, cette seule information peut être très précieuse pour les ennemis.

Signal :

- est *open-source* (cela signifie que son code est public, donc que de nombreuses personnes ont collectivement vérifié que les messages étaient bel et bien chiffrés) ;
- permet de régler un délai d'autodestruction des messages qui peut s'avérer bien pratique ;
- ne stocke pas les échanges sur ses serveurs (désinstaller l'application les supprime, mais de votre côté seulement) ;
- est basé aux USA, ce qui signifie que la NSA a probablement accès à vos échanges.

Telegram :

- n'est pas *open-source* ;
- permet de supprimer vos messages sur votre téléphone et ceux de tous les destinateurixes ;
- permet de créer des *bots*, soit des canaux de discussion où tout le monde peut discuter de manière privée avec le collectif de personnes qui a créé le *bot* ;

- permet de créer des canaux (un collectif gère un fil d'information auquel on peut s'abonner, sans pouvoir interagir, un peu comme twitter mais sans les commentaires) ;
- est basé en Russie, donc probablement accessible par le FSB, le successeur du KGB wesh.

*Conseil de sécurité* : n'installez jamais la version desktop de Signal ou telegram sur votre ordinateur de combat : ces applications sont liées à votre numéro de téléphone (qui permet de remonter facilement à votre identité), cela mettrait en danger l'ensemble de vos routines de défense. Signal a annoncé en 2020 que l'application ne sera bientôt plus reliée à un numéro de téléphone, ce qui mériterait une grande fête collective.

### *Pads*

Les pads sont des outils collaboratifs en ligne qui permettent d'écrire un fichier en collectif (une alternative aux google docs par exemple). Si l'on y accède exclusivement par Tor, ils peuvent difficilement être reliés à des utilisateurixes.

Là encore, on conseille vivement les pads proposés par Riseup. Attention toutefois, ils ne sont pas protégés par un mot de passe. Cela permet à toute personne possédant le lien d'accès de les modifier : n'y mettez jamais d'informations personnelles ou compromettantes.

*Conseil de sécurité* : utilisez des Riseup pads.

### *Partager des documents*

Le problème des mails, c'est qu'on peut difficilement s'en servir pour s'envoyer des trucs lourds, surtout en respectant les consignes de sécurité exposées ici. L'internet sécurisé est beaucoup plus lent, parce que l'argent permet d'acheter la vitesse.

Pour pallier cela, Tor est de nouveau une solution viable. Le collectif a développé un outil de partage nommé OnionShare

qui divise votre fichier en petits paquets qui circulent sur les points relais Tor. Il vous suffit d'installer le logiciel sur votre ordinateur de combat, puis d'y glisser le document lourd que vous souhaitez partager. Le logiciel génère un lien de partage que vous pouvez envoyer au destinataire (en respectant les consignes de sécurité). Le transfert ne fonctionnera que tant que l'application est ouverte sur votre ordinateur. Vous verrez le nombre de personnes qui téléchargent le fichier, si ce nombre est anormal, fermez l'application immédiatement.

*Conseil de sécurité* : utilisez OnionShare et assurez-vous que toutes les personnes concernées sont connectées en même temps en discutant sur Telegram/Signal.

Niquez tout, brûlez le reste et n'utilisez pas ça :

- les services mail privés. Les applications mail installées sur ton ordinateur ;
- les services de transfert de documents privés, tout ce qui n'est pas OnionShare ;
- les applications de messagerie privées qui ne sont pas Signal ou telegram (whatsapp, messenger, etc.) ;
- les pads et *clouds* privés (google docs, google drive, dropbox, etc.) ;
- tout ce qui passe par le réseau téléphonique standard (appels, SMS, MMS, etc.).

## TÉLÉPHONE PORTABLE

### *Dumb phones*

On pense parfois à tort que les *dumb phones*<sup>o</sup> sont plus sûrs que des smartphones. Il est vrai qu'ils sont dépourvus des trackers modernes de google, apple, samsung, huawei et les autres, mais, en réalité ils n'offrent presque aucune sécurité :

- rien n'est chiffré sur l'appareil, quiconque a un accès physique à votre appareil peut en extraire le contenu ;



- l'antenne étant vieille, aucune sécurité n'est garantie lors des communications (appels, sms, mms) ce qui permet à toute personne à proximité de se faire passer pour votre opérateur téléphonique et d'avoir accès à toutes vos communications (les kits qui permettent de le faire se trouvent pour moins d'une centaine de francs suisses);
- la triangulation de votre téléphone par les antennes cellulaires auxquelles vous vous connectez permet votre localisation. Aux yeux de la police, qui collabore avec les opérateurs téléphoniques, il n'y a aucune différence entre un vieux téléphone et une puce gps que vous auriez directement dans la poche, ce qui n'est pas le cas avec un smartphone bien protégé.

### *Smartphones*

Évitez un usage sensible du smartphone autant que possible. Il existe des solutions pour se créer un téléphone portable de combat, mais elles exigent des développements techniques qui excèdent ce texte. En gros, android et iOS contiennent du code « propriétaire » inaccessible (non *open-source*) et il est impossible de vérifier ce que les entreprises affirment en termes de sécurité ni de savoir ce à quoi elles ont effectivement accès. Si vous n'avez pas le choix, quelques conseils cependant :

- chiffrez le contenu de son disque avec un bon mot de passe (voir ci-dessous);
- faites toujours les dernières mises à jour;
- ne *rootez*° pas votre Android et ne *jailbreak*ez° pas votre iphone;
- gardez le moins d'informations possible sur votre téléphone et faites y transiter le moins de choses possible;
- réinitialisez régulièrement le téléphone pour en effacer le contenu. N'utilisez ni les sms ni les appels téléphoniques

pour les choses sensibles : utilisez Signal/telegram (voir ci-dessus) ;

- n'activez jamais le déverrouillage par reconnaissance faciale ou digitale ;
- désactivez les notifications sur l'écran verrouillé ;
- désactivez la localisation (dans les paramètres de l'appareil) ;
- ne reliez pas l'appareil à un compte (par exemple un compte Apple). Ou alors, faites-le le temps de télécharger une application (les *stores* requièrent souvent une adresse email) et déconnectez ensuite ce compte de l'appareil ;
- de manière générale, ne laissez pas d'informations qui permettent de faire le lien entre vous et l'appareil. En cas de problème, vous pouvez toujours dire que vous l'avez trouvé par terre et que vous vouliez l'apporter aux objets trouvés (ce qui est d'ailleurs valable pour tous vos appareils sensibles) ;
- si vous devez absolument l'apporter dans un endroit risqué (manifestation, action, etc.), videz-en le contenu pour ne pas mettre d'autres personnes en danger. Quittez autant que possible les applications de discussions, ne laissez dessus aucune trace, sinon l'application et/ou le groupe de discussion dont vous auriez besoin pendant l'action ;
- n'utilisez pas les applications qui se réclament de Tor. Sur android, équipez plutôt votre smartphone d'un Riseup VPN (la marche à suivre est sur le site de Riseup).

*Rappel* : en Suisse, la police peut déverrouiller tous les smartphones, qu'ils soient ou non protégés par un mot de passe, via des programmes comme ceux de la société Cellebrite.

# 41. Le compost généralisé

# **Compost's revolution**

**Les composteuses  
Texte rédigé pour le recueil  
décembre 2020**

LE MONDE est un vaste compost.

L'essentiel de notre passé est sous nos pieds, bien composté, à part les dinosaures qui ont eu la mauvaise idée de se transformer en pétrole, mais bon, c'est pas de leur faute. Notre présent est prêt à se faire composter la gueule. Et nous aussi, nous sommes du compost, puisque tout organisme devient vivant en émergeant du compost. Notre futur, déjà on verra bien s'il se pointe ou pas. Pour l'instant, c'est un futur quantique, il est à la fois là, à la fois pas là, ça dépend un peu de ce qu'on foutra de nos vies. Mais ce qui est sûr, c'est que nous deviendrons touxtes l'engrais de nouveaux mondes et de futurs organismes vivants.

Bref, on marche sur du compost, on est du compost, on mange du compost, on chie du compost. C'est à peu près ce que nous dit le bout de compost qu'est Donna Haraway, même si elle le dit avec un peu plus d'élégance et de complexité.

Il y a un temps pour la réflexion et un temps pour le zbeul°.

Aujourd'hui, c'est le *mood* zbeul partout.

Alors zbeul partout, compost partout<sup>109</sup>.

Les Gilets jaunes ont déjà exploré le *mood* zbeul-compost : du purin devant la préfecture de Manosque, du purin et de la poubelle devant les impôts de Challans et de Limoges, du fumier devant le Centre des Finances Publiques de Lesparre, du fumier sur un rond-point de Mirecourt, du fumier à Douai, du fumier en Haute-Vienne, des fruits pourris à Thuir. Iels ont commencé une vaste entreprise de compostage du capitalisme.

---

109. Dans *Piraterie ordinaire* [n° 38], on découvrira quelques autres usages créatifs du compost.

Quand nous aurons tout composté, nos territoires seront des champs fertiles, nous entrerons dans l'ère du compost, de l'humus, de la fertilité et nous accueillerons les futurs enfants du compost : une nouvelle humanité plus *bio*. Ça devrait parler aux bobos citadineux. On peut leur créer des slogans : *be more bio, be more compost*. On peut leur créer des médailles, des labels. Tant qu'ils se décident à sortir un peu dans les rues, ça nous va.

#### UNE SOLUTION, RÉVOLUTION

Alors voici un mode d'emploi pour entamer ou continuer l'entreprise de compostage massif qui marquera un pas supplémentaire sur le chemin d'une révolution écolo et féministe<sup>110</sup>.

---

#### **TRIGGER WARNING**

*Aux flics, aux responsables politiques, aux multinationales et aux banques de notre chère Suisse : ne vous méprenez pas, c'est pas des conneries, on est en train d'accumuler quantité de caca fertilisant et de compost, et tout ça nous servira à vous recouvrir. Littéralement. C'est une action massive que nous préparons avec soin et qui aura lieu l'année qui vient, ou la suivante, selon le temps de fermentation. N'oubliez pas que vous êtes des organismes vivants, et que ça vous rend hautement compostables.*

---

Alors fermièreux, paysanneux, bobos des villes, bobos des campagnes, familles nombreuses, colocs étudiantes, squats, maisons de quartier, soyez touxtes prêtes à produire du compost en masse lorsqu'on vous donnera le signal. Aux quartiers, hameaux,

110. *Cette colère immense, collective, transgénérationnelle, internationale* [n° 30] annonce cette révolution.

villages, créez des composts collectifs. Ils vous permettront de créer du lien social, d'utiliser du fertilisant pour vos plantations communautaires, mais aussi d'amasser, d'amasser et d'amasser, pour la journée internationale du compost qui s'annonce belle et féconde.

Jour après jour, en cuisinant, remplissons ces grands bacs où finissent les morceaux de légumes et les épluchures de fruits. Regardons ces gros tas de végétaux pourrir et continuer à vivre, fermenter et former des terreaux fertiles. Accumulons patiemment quantité de compost, humons-le et scrutons-le avec joie. Des graines soigneusement choisies y pousseront : les graines de la rage et de la colère.

POUR UN COMPOST VÉNÈRE°, ÉCCEURANT ET RÉPUGNANT  
À LANCER SUR LES GARDIENS DE L'ORDRE CAPITALISTE  
LES PLUS TENACES, PLUSIEURS RECETTES

*Le compost dégueu qui fermente trop*

- Choisissez un emplacement lumineux, en contact direct avec les rayons du soleil.
- Pour faire du compost en masse, privilégiez les grands espaces (en plein air ou dans un lieu clos suffisamment vaste, comme un Parlement).
- Étanchéisez le lieu de stockage en plaçant dessous des bâches en plastique. Cela vous permettra de récolter un maximum de sucs.
- Si vous souhaitez que votre compost dégage une odeur de soufre, arrosez-le tous les jours.
- Si vous préférez les odeurs d'ammoniac, privilégiez les matières vertes.
- Afin d'éviter que votre compost ne perde en puissance, évitez d'y jeter des coquilles d'œufs (évittez tout simplement de manger des œufs, vous épargnerez quelques poules qui n'ont

rien demandé<sup>111</sup>), ainsi que les matières brunes comme les feuilles mortes ou le café. Ces matières atténuent les odeurs fétides.

### *Le purin d'orties*

Le purin d'orties, sacré activateur de compost, est particulièrement infect. Et, bonne nouvelle, les orties, c'est facile à trouver. Partout, cette plante désobéissante et insupportable pour les fanatiques propres d'urbanisme néolibéral, pousse sauvagement, sans rien demander, se défendant grâce à ses propriétés urticantes.

- Mettez les orties dans un bac qui ne soit pas en métal.
- Ajoutez-y de l'eau : 10 litres d'eau pour 1 kg d'orties.
- Laissez macérer 1 à 2 semaines en remuant le mélange tous les 2, 3 jours.

### *Le jus de poubelle de la colère*

Y'a des endroits où les poubelles pullulent encore plus que les orties. Et ça tombe bien, elles sont aussi faciles à trouver que leurs cousines urticantes. Les ingrédients de base pour un bon jus de poubelle, c'est ce poivron âcre d'Espagne, celui que les grandes surfaces emballent par trois et finissent la plupart du temps par jeter puisqu'un des légumes a pourri dans le plastique, c'est le pauvre citron qui n'a pas supporté d'être baladé pendant des semaines et a été tej' avec les huit autres membres du filet, les quatre raisins tout mous de la grappe qu'on a balancée aux ordures parce qu'elle n'était plus conforme aux canons de beauté supermercantiles, les peaux de bananes trop brunes et tous les autres fruits et légumes qu'on offre aux poubelles.

- Ouvrez les poubelles des supermarchés et réjouissez-vous de leur puanteur nauséabonde. Le compost va d'autant plus parfumer sa cible.

---

111. Pour un renversement de perspective, voir *Solidarité antisépéciste* [n° 35].



- Récupérez les fruits et les légumes encore bons, s'il y a une chose que les poubelles de supermarché peuvent faire, c'est nourrir ceux qui en ont besoin<sup>112</sup>.
- Gardez tous les éléments à composter, entiers ou en morceaux. *Zéro déchet* !
- Suivez la *recette du compost dégueu qui fermente trop* — arrosez suffisamment, car un compost peu arrosé garantit un humus boisé, et c'est clairement pas ce qu'on cherche.
- Récoltez le suc de la colère ainsi obtenu et déversez-le dans le lieu stratégique qui aura été défini collectivement. Ou mieux, selon vos envies, vaporisez-le sur les individus qui auront été choisis, ou devrait-on dire « élus », à cet effet.

Le compost n'a pas de but en soi ; nous décidons collectivement de ce que nous en faisons. C'est un outil formidable qui a la capacité de faire grandir nos projets. Et puis, d'un autre côté, sa raison d'être c'est aussi celle des casseuseuses<sup>113</sup> : réduire en morceaux ce dont on veut se débarrasser. Le compost est une force qui destitue l'ordre en place pour instaurer une nouvelle forme de vie.

Aux agriculteurixes qui en ont ras le cul d'une politique qui favorise l'agriculture intensive, la monoculture, et autres naturalocides, venez avec vos tractopelles, vos camions, vos charrues pour les moyenâgeuses du futur, rassemblez-vous pour une parade bien crado.

Aux squats, aux constructeurixes qui ont la flamme de la créativité, forgeons des LCD, des lanceurs de compost Défensifs, des catapultes pour propulser nos balles à compost bien dégueux.

C'est l'occasion de renouveler nos imaginaires insurrectionnels. Brûlez, certes, mais aussi compostez.

---

112. *Le Grand Midi* [n° 47] partage des conseils pratiques sur l'organisation d'une cantine autogérée.

113. Lire leur perspective dans *Survivre dans un black bloc* [n° 15].



**42. Nous sommes  
touxtes des putes**

# Trajectoire de politisation d'une travailleuse du sexe

AL.  
Transcription d'un entretien  
novembre 2020

*Je ne souhaite pas que ce texte soit lu à haute voix et en public par un homme cis*<sup>114</sup>

J'AI COMMENCÉ le travail du sexe° à 16 ans.

Un bar à strip-tease, par curiosité. Ça participait d'une espèce de désir d'expériences un peu *borderline*, d'un rapport au corps un peu particulier. J'ai grandi avec un corps qui n'était pas dans la « norme », un corps dont on se moquait à l'école. Et puis, un jour, ce corps a changé. Il est revenu entre mes mains et c'est devenu un objet avec lequel je pouvais reprendre du pouvoir et gagner de l'argent. C'était une activité qui me semblait évidente. Je suis sortie du lycée sans trop savoir quoi faire et ça me semblait facile. Ça me convenait assez bien de travailler sans trop faire d'efforts. Aussi, ça me permettait de prendre de l'argent à des mecs qui ont de l'argent à dépenser pour ça. En leur prenant leur argent, tu leur prends une part de leur pouvoir, quelque part — mais bon, ça c'est des trucs auxquels j'ai réfléchi a posteriori, je ne les avais pas verbalisés sur le moment. C'était gratifiant d'être payée pour faire un travail avec mon corps et de faire avec mon corps des choses qui m'appartenaient vraiment. Tout allait très bien et à ce moment-là, je ne pensais pas forcément aux conséquences sociales qui allaient suivre. En tous cas, c'était super. J'étais au clair avec mes désirs, avec ce que j'avais envie de faire et avec mes limites aussi. Je dis pas que c'est facile pour tout le monde, mais pour moi ça l'était.

À l'époque, je travaillais seule, j'en parlais pas, j'avais pas de copine qui faisait du travail du sexe (ci-après TDS). J'habitais dans

114. Cette indication est liée aux sessions d'écoute-lecture, pour en savoir plus, lire l'introduction.

une petite ville, donc vraiment fallait pas trop que ça se sache. J'avais peut-être conscience, au fond, que socialement c'était mal vu. Et puis, de fil en aiguille, j'ai eu plusieurs activités : massages érotiques, escorting sur internet, j'ai fait de la vidéo et j'ai travaillé sur des tournages. J'ai fait plein de métiers différents dans l'industrie du sexe. C'est durant cette période que j'ai déménagé à Paris et j'y ai rencontré plein de monde. Il n'y a pas que des gens bien intentionnés dans l'industrie du sexe, on ne va pas prétendre que tout est rose, loin de là, mais finalement, j'ai fait plein d'activités différentes et aucune ne m'a traumatisée. Sans vouloir rendre toute rose la clientèle non plus, j'ai eu la chance de travailler auprès de personnes qui étaient plutôt *clean*. Je n'ai jamais eu de problème d'agressions, ce qui n'est pas le cas de toutes les TDS. Je ne suis jamais tombée sur des hommes qui considéraient qu'ils pouvaient abuser de leur pouvoir. Au contraire, ils étaient plutôt timides, ils voulaient souvent parler. Je n'ai pas eu affaire à ces « clients horribles » qui habitent nos imaginaires nourris par la presse, la politique et le discours public. En fait, les violences sexuelles envers les femmes\*, c'est dramatique et malheureusement très courant, il n'y a pas besoin d'être TDS pour en faire l'expérience. Mais quand on parle de prostitution, de ceux qui « font ça », on envisage directement cet imaginaire de l'horreur, de l'abus, de la victime. Ça ne collait pas avec mon expérience. Il y avait une dissonance entre ma réalité et le discours qui était posé dessus.

Au fil du temps et à force de lire et d'entendre les propos des mouvements abolitionnistes<sup>115</sup> du TDS, cette dissonance a augmenté et j'ai commencé à me sentir mal. Je me disais que, peut-être, c'était pas bien ce que je faisais, que peut-être j'étais une mauvaise personne, une mauvaise femme, une mauvaise féministe. Tous ces discours ont commencé à tourner dans ma tête et à insidieusement rentrer dans mon corps. J'ai commencé à ne plus être à l'aise, je trouvais

115. *Pas de féminisme sans les putes* [n° 37] aborde aussi la question de la place du TDS dans les milieux féministes. Lire aussi *Je suis une pute* [n° 2], un petit guide pratique pour putes révolutionnaires.

mon corps de plus en plus sale. Et, au final, c'est quand j'ai arrêté le TDS que ça a été le pire. C'était difficile de découvrir que d'autres femmes\* étaient rebutées, voire offensées par mes activités, alors que je considérais le TDS comme un taf. Ça ne conditionnait pas toute mon identité.

Après cette période de lutte avec moi-même, où j'essayais de dealer avec cette dissonance entre un prétendu « bien » et un prétendu « mal » — comme s'il n'y avait que ces deux options — j'ai commencé à lire beaucoup d'ouvrages féministes pro-sexe° et pro-putes. Ça me faisait vachement de bien, mais ça restait hyper abstrait, je ne connaissais pas de féministes qui tenaient ce type de discours, je me demandais où étaient toutes ces personnes si incroyables. Dans ma tête ça n'existait que dans les livres. C'est en arrivant à Lausanne que j'ai pu enfin parler ouvertement de ce sujet. J'ai pu en parler avec d'autres femmes\*, des femmes\* que j'admire en tant que féministes et en tant que militanxtes. Il y a eu, pour la première fois, une validation de mes ressentis, de mon vécu et de mes opinions. C'était hyper agréable à entendre. Ça m'a permis de sortir de cette période d'humiliations et d'autoflagellations et j'ai pu transformer tous ces sentiments en une lutte contre le système qui crée cette culpabilisation, contre le système qui légitime qu'on dise du mal de meufs\* parce qu'iels ont des activités X ou Y.

Tout à l'heure, je disais que j'avais gagné beaucoup d'argent, mais il faut relativiser. J'ai jamais eu de statut, de cotisations sociales, tout ça c'est aussi du précariat°. J'ai des trous gigantesques dans mon CV, comment tu fais pour justifier ça? Qu'est-ce que tu vas dire lors d'un entretien? « Oui, là j'ai eu des activités de prostitution, c'est cool »? Il n'y a pas grand monde qui peut entendre ça, même en Suisse, même si c'est légal. Il y a toute une symbolique victimisante autour des travailleureuxses du sexe : « Oh la pauvre meuf qui savait pas quoi faire et qui du coup a fait du TDS ». Pour moi, il faudrait une vraie révolution de la vision du corps des femmes\* et de leur sexualité. Si on ne change pas radicalement cette symbolique victimisante, t'as beau légaliser le TDS, ça ne changera pas la

manière dont on nous perçoit, dont on nous traite. Et dans les mouvements féministes, c'est pareil, c'est ça qu'on doit faire, changer la façon dont est perçu le TDS, accepter le fait qu'on a le droit d'avoir un corps et de faire des choses avec si on est consentanxtes, tout simplement. Faut juste nous laisser tranquillexs.

Petite parenthèse pour illustrer le poids très concret que peut avoir cette symbolique sur une vie : après le TDS, je me suis formée, et puis j'ai été, un temps, éducatrice en milieu scolaire. Dans les millions de contenus qui existent en ligne, il a fallu qu'un jour, un étudiant tombe sur une de mes vidéos. Ça a fait le tour du collège en deux heures. Plein d'étudiants se sont moqués assez violemment. Par contre, des étudiantes — que des filles, hyper jeunes entre 13 et 14 ans — sont venues me voir pour me faire des câlins et pour me dire que c'était pas grave, que je faisais ce que je voulais, qu'il y avait pas de soucis. C'était méga chou. De l'autre côté, je me suis faite humilier par deux supérieures et la directrice du collège m'a demandé de démissionner. À l'époque, je savais pas que c'était illégal de sa part de faire ça. Tu ne peux pas pousser une personne à démissionner. Mais comme il y a toute cette symbolique autour du TDS, au fond de moi, je me disais que c'était normal qu'on me traite comme une merde, que c'était bien fait pour moi. C'est seulement plus tard que j'ai réalisé que ce n'était absolument pas normal. C'est pour ça que j'insiste sur cette symbolique, sur ce qu'elle nourrit. Et c'est pour ça que je suis hyper choquée de devoir encore expliquer pourquoi elle nous fait du mal dans la vie de tous les jours. Elle nous empêche d'accéder à des droits aussi basiques que le droit du travail, dans le TDS mais aussi en dehors !

Ensuite, de manière générale, j'ai l'impression qu'il y a souvent un problème avec le sexe dans les mouvements féministes. C'est aussi, je crois, lié au rapport qu'on a avec la violence. La violence sur nos corps, c'est un truc qu'on a intégré depuis touxtes petixtes, parce qu'on nous a socialiséexs de cette manière. Du coup, tout ce qui est de l'ordre de la violence dans le sexe, tout ce qui est un peu trash, on se dit que l'on ne devrait pas aimer. Mais en fait, le sexe



c'est à la fois très ancré dans le quotidien, à la fois un petit peu à part, dans nos intimités. Tu peux aimer des choses, avoir des fantasmes et des pratiques qui n'ont rien à voir avec la manière dont tu te comportes dans le reste de ta vie. Et dans tes fantasmes, dans tes pratiques sexuelles consenties pendant lesquelles tu as l'espace de poser tes limites, il ne devrait y avoir aucun problème. Parfois, j'ai l'impression que pour certaines camarades féministes, il ne faudrait pas qu'on aime le sexe. Soit il faut qu'on l'aime vanille et tout mignon, soit il faut qu'on ne l'aime pas du tout. Pourquoi ? Pareil avec le porno. C'est pas en critiquant les femmes\* qui en font (ou qui en consomment) qu'on va régler le problème des conditions de production et d'exercice. J'ai des copines sur Paris qui ont été payées 300 € la scène pour avoir, tout au long de leur vie, leur gueule sur internet. Ça ne sert à rien de dire « le porno c'est mal ». Oui, 99 % des productions pornographiques sont merdiques, elles ne proposent rien d'intéressant, pas de nouveaux imaginaires, pas d'alternatives<sup>116</sup>, mais c'est pas en voulant abolir et en diabolisant ce métier, qu'on va résoudre le problème de nos copainexs super mal payéexs.

Posons-nous les questions autrement. Le pouvoir réside dans l'argent et je n'ai jamais rencontré de féministes abolitionnistes du TDS qui ont radicalement envie de détruire le système capitaliste. Peut-être qu'iels existent, mais je ne les ai pas trouvéexs. J'ai l'impression que les abolitionnistes s'attaquent à la pointe d'un iceberg, à un problème de surface et pas à ses racines. Ce sont ces racines qu'il faudrait attaquer. Peut-être qu'on pourra, dans un monde meilleur, se permettre de se battre uniquement pour des imaginaires alternatifs et des productions visuelles de qualité, plus intéressantes et dénuées d'objectifs capitalistes. Il ne faut pas oublier que l'industrie du sexe, c'est un énorme business, c'est beaucoup d'argent et il y a des travailleureuxses précairexs là-dedans. Dans les luttes syndicalistes, on ne milite pas pour

116. Pour une discussion sur le porno alternatif et ses nouveaux imaginaires, lire *Tout est porno* [n° 46].

l'interdiction pure et simple de pizzerias qui livrent à domicile, on lutte pour obtenir des conditions de travail dignes, on lutte contre les patrons qui précarisent leurs employé·e·s. Ça devrait être pareil pour le porno ou le TDS.

Je reviens sur le jeune âge auquel j'ai commencé à faire du TDS et sur les réticences qu'on peut avoir à cela. On vit dans un monde qui valorise la jeunesse, la « fraîcheur ». Cette valorisation se retrouve dans tous les domaines et boulots ayant un rapport avec le corps et l'image. Quand j'ai commencé, j'avais 16 ans et personne ne m'a demandé mon âge. C'est ça qu'on devrait remettre en question, et pas mes motivations à moi. Pourquoi, des hommes adultes peuvent se permettre de ne pas demander l'âge de femmes\* très jeunes qu'ils payent pour les voir bouger, pour profiter de leur présence, ou pour des faveurs sexuelles ? Pourquoi la jeunesse, et particulièrement la jeunesse des femmes\*, est-elle autant prisée ? Pourquoi dès que t'as 30 ans, t'es un peu périmée ? Je considère que si à 16, 17 ans tu peux faire des petits boulots au mcdo, tu peux aussi faire du TDS — toujours bien sûr, dans un cadre posé, avec les limites que tu choisis, etc. De mon point de vue, il n'y a pas de différences entre le TDS et le travail avec son corps dans une usine, ou tu mets ta santé en jeu par exemple. À mon avis (c'est que mon avis), la vulve n'a pas plus de valeur que le cerveau, qui n'a pas plus de valeur que les bras. Si on veut transformer l'imaginaire social ambiant qui valorise les corps très jeunes et légitime les comportements d'hommes très vieux ayant le pouvoir et l'argent, je ne crois pas qu'il faille cloîtrer les mineure·e·s pour qu'ils ne croisent pas ces mecs-là. Je ne vois pas pourquoi c'est inacceptable qu'une fille de 16 ans se dise : « Ah tiens, là, il y a un vieux type qui a de l'argent et qui est un petit peu naïf parce que je suis gentille avec lui — je schématise bien sûr — ça me permettrait de payer mon permis et des études ». Ben c'est cool, vas-y ! Si ça te permet de te barrer de chez toi, de passer à autre chose dans ta vie, mais vas-y, aucun souci. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a rien à déconstruire dans la démarche de ce vieux gars.

Le TDS reste encore et toujours un gros tabou, une question qui pose problème. Et s'il y a encore des copainexs militanxtes qui ne sont pas convaincuexs que le TDS est légitime, ou qui ne sont pas convaicuexs qu'il faut travailler et militer *avec* ces personnes pour leur donner accès à un maximum de droits en tant que travailleu-reuxses, j'ai envie qu'iels lisent ça et qu'iels réalisent que tout ce discours victimaire finit par transformer des personnes qui se sentaient relativement bien en victimes, alors qu'elles pourraient ne pas l'être. Ça les empêche d'agir, d'avoir du pouvoir sur leurs corps et leurs activités. C'est pour ça que j'en parle.



**43. ZAB 2028**

**Dystopie  
basée sur l'occupation actuelle  
de l'ancienne usine Reuge,  
1450 Sainte-Croix**

**Ondine  
Texte rédigé pour le recueil  
avril 2020**

— *...le prototype de microturbine hydro-électrique est OK. Y'a plus qu'à en fixer plein dans les tuyaux de récupération d'eau pour l'alimentation des batteries... vu qu'on passe de canicule à mousson, ça va améliorer notre autonomie énergétique en temps de pluie.*

— *T'as vu la jungle de tuyaux? T'es frappadingue Gaston! T'imagines le merdier pour y plugger des centaines de tes bidules? Sans parler de les fabriquer.*

— *Fais pas ta débile Kryz. Ta conseillère ORP t'a trouvé un autre programme d'occupation?*

— *T'es con!*

CES DEUX-LÀ sont autant inséparables qu'ils s'insupportent cordialement. Mécanicien de précision et ex-étudiante en ingénierie énergétique, l'un aligne les idées de fou, l'autre est connue pour sa pugnacité. Le bâtiment est quasi autonome énergétiquement, particulièrement grâce à elleux. Pour nos sobres besoins bien entendu.

Comme chaque année en cette période, la BAZ grouille comme une ruche en pleine miellée. On fête la BAZ, la ZAB (zone à bâtir). Quand on y promène le regard, on a du mal à imaginer le vieux cargo fantomatique auquel ressemblait cette vaste friche industrielle. Les toits ont été végétalisés, le vert grimpe aux murs et dégouline des hauteurs. La vigne vierge et le lierre abritent des colonies d'insectes et d'oiseaux. Dans quelques semaines, ce sera une explosion de couleurs et de gazouillis. Maka, Rob et Mila — respectivement graffeur ayant fui Manchester avant que l'Angleterre ne ferme définitivement ses frontières, fan de street art exilée d'Israël et acrobate réfugiée de la guerre civile

aux États-Unis — ont recouvert la façade nord de glyphes peints avec de la mousse de forêt. La nature parle sur nos murs : « *Un arbre perce la terre et le ciel simultanément* », « *Qu'importent leurs verrous, nous sommes passe-murailles.* », « *Aujourd'hui sera passé avant que tu ne résolves demain.* »

La « grande mascarade » a duré plusieurs années. Les États capitalistes ont tenté de gérer la crise sanitaire tout en relançant au plus vite l'économie. Ça n'a pas fonctionné. Les inégalités sociales ont atteint leur paroxysme. La bourse a chuté. Les conflits économiques entre les grandes puissances ont dégénéré en une espèce de seconde guerre froide. Les vagues de pandémies se sont ajoutées aux sécheresses, incendies, inondations et tremblements de terre : conséquences mortifères de deux siècles de démente collective. On a rapidement arrêté de compter les mortuaires. Les flux migratoires ont explosé et si certaines frontières se sont fermées définitivement, d'autres ont simplement disparu, désertées par des militaires refusant de tirer à vue sur ces marées humaines désespérées. Les actes de bravoure et de solidarité se sont amplifiés proportionnellement aux atrocités.

Des ZAD<sup>117</sup>, ZAB, ZAG (À Défendre, À Bâtir, Autogouvernées) ont émergé un peu partout, des archipels solidaires connectés en plusieurs réseaux intercontinentaux. Elles se sont mises à raconter au monde une histoire qui dément les plus grandes *fake news* de tous les temps : « *On ne peut pas vivre sans argent* », « *La nature humaine est malfaisante et égoïste* ».

Les meunières de la plaine sont arrivées à la BAZ ce matin, pour livrer la farine. Elles échangent des semences avec des collectifs français de paysannexs-boulangèrex arrivés hier, tout en dégustant le dernier brassin fait avec l'orge malté qu'elles fournissent à la brasserie des Trois Dames. Beaucoup partagent une affection particulière pour la bière, les brasseurx ne manquent jamais de rien et on ne manque jamais de bière, sauf quand il y a pénurie d'eau.

---

117. *Là-haut sur la Colline* [n° 51] raconte une autre ZAD.



Les compagnonnexs grecquexs ont réussi à venir avec une cargaison d'huile d'olive et de sel. Iels repartiront dans quelques semaines avec tout ce qui leur manque et que nous pouvons leur offrir. L'économie au sein des archipels fonctionne sur un principe basique : « *De chacunex selon ses moyens, pour chacunex selon ses besoins.* »

Et ça fonctionne.

Certainexs vivaient déjà ainsi longtemps avant l'effondrement. Aujourd'hui l'argent a pratiquement disparu et plus personne ne sait vraiment ce qu'il vaut.

Vlam et la Daronne multiplient depuis plusieurs jours le levain-chef pour faire les plus grosses fournées de l'année. Demain, c'est 150 kg de pain qui sortiront du four à bois et ainsi tous les deux jours jusqu'à ce que ça se calme. Bien que le grand rassemblement soit une grosse bastringue, tout se fait sans organigramme, cahier des tâches ou responsables. C'est ça l'autogestion : pouvoir se fier à la complémentarité des âges, des savoir-faire et des différentes temporalités des personnes. Pour les tâches ingrates, un tournus se met en place naturellement. On a toutes et tous conscience que l'équilibre relationnel de la collectivité en dépend.

Ce huitième anniversaire marque la fin d'un cycle. L'assainissement des 6 000 m<sup>2</sup> du bâtiment et des 8 000 m<sup>2</sup> de terrain touche à sa fin. En 2020, aucune technologie n'était capable de décontaminer ce genre de site. Sur ce projet pilote, des étudiantes et étudiants en ingénierie environnementale, biologie, chimie, sciences sociales, deux professeurs de l'EPFL<sup>118</sup> et plusieurs autres scientifiques ont partagé leurs connaissances avec un maraîcher, un magnétiseur et une vigneronne en biodynamie. La municipalité a participé en prêtant des machines pour le gros œuvre et l'entreprise responsable de la contamination a volontairement déboursé les fonds nécessaires. Si l'ex-futur propriétaire (victime des faillites en cascade du krach de 2021) avait gagné son procès contre l'entreprise,

---

118. École polytechnique fédérale de Lausanne.

elle aurait dû déboursier des centaines de milliers de francs pour n'assainir que superficiellement le site. En réalité, l'extraction des solvants les plus accessibles a coûté quelques dizaines de milliers de francs et les autres polluants infiltrés en profondeur ont été résorbés par une méthode biotech développée ici même. Comme d'habitude, la complicité, l'inventivité, le travail et le temps ont remplacé les millions.

En me rendant sur le toit pour vérifier les ruches, j'en profite pour zigzaguer dans les étages. C'est comme faire un grand voyage en une poignée de minutes. Quelques ados et adultes apprennent le bouturage dans le jardin d'hiver. La salle d'arts martiaux est déserte. Au Barbaz, une paire de mini punkettes — désireuses de fabriquer un filet géant en crochet — envahissent l'espace d'une ancienne qui tricote en buvant de l'absinthe. Je lui lance : « C'est pas un peu tôt Mamie ? Et tu crois pas qu'elles sont un peu jeunes pour toi ? ». Elle m'envoie cordialement balader, avant d'introduire discrètement une de ses aiguilles dans l'interstice du jeans d'une des postadolescentes qui en grimpe au rideau, médusée.

À l'imprimerie, des immenses tissus passent sous les cadres de sérigraphie pour faire flotter au vent les couleurs et messages des archipels. La crèche, comme à son habitude, grouille sous le regard bienveillant de la Louve. Le contraste est toujours frappant avec le calme de la bibliothèque où quelques gamins écoutent sagement des histoires. Ashem, cinq ans, demande à Edaline :

« C'est vrai qu'avant on pouvait pas manzer et faire dodo au chaud si on avait pas de l'arzent ? »

Je passe par l'atelier de poterie — une multitude de tasses et bols sont en train de sécher — et grimpe sur le toit et sa vue vertigineuse. Les abeilles commencent à sortir de leur hibernation.

Les collectivités autonomes du Chiapas au Mexique fournissent le café à plusieurs archipels. Soucieuse de ne pas louper LE café de la journée, je ne passe pas par la serrurerie, la forge, les ateliers d'arts plastiques, d'arts visuels, la filature, le labo d'ingénierie, la salle de classe, la mercerie, le labo photo, les trois

espaces dédiés aux festivités et conférences, les deux espaces polyvalents, les deux salles de répétition pour les musiques bruyantes, la banque de graines, la ludothèque, les trois cuisines, les quatre dortoirs et multiples chambres d'hôtes, la savonnerie-droguerie, l'atelier vélos et la boutique qui cumule dans ses étagères tout ce qui est produit, amené et récupéré. Sans parler des cabanes, dômes et autres autoconstructions sur le terrain.

Pilou, Chauve-Souris, Baloo, Mouman et Vieux Schtroumpf papotent au soleil sur la terrasse n° 1, entouré(e)s de quelques « touristes ». Chaque année il leur est réclamé l'histoire de la prise de la BAZ pendant l'hiver 2019-2020.

— Pourquoi le 3 février, répond la Chauve-Souris ? Parce que, bien qu'ils soient arrivés le 11 novembre 2019, c'est ce jour-là que la Daronne et Pilou se faisaient foutre dehors pour la deuxième fois et que moi, Arthur et plein d'autres militanxtes sont immédiatement venu(e)s réoccuper. Cette date nous rappelle l'importance de la complicité des luttes, quelle que soit leur forme.

— Et après vous avez pu rester à la BAZ ?

— Il y a eu la première pandémie et le confinement. Un bref répit... c'était un des seuls espaces de création encore ouverts ! T'imagines ? Mais les gens se méfiaient encore du projet, il n'y avait pas autant de monde qu'aujourd'hui. Ensuite, ça a recommencé : on nous mettait dehors et on revenait, plus nombreu(x)es et plus déterminé(e)s. Les flics ne savaient jamais combien on était...

— Et ça nous rendait dingues, coupe le vieux Schtroumpf. On a essayé tous les biais possibles pour qu'ils crachent le morceau.

— T'es méchant ! T'étais d'la police ! Pourquoi tu voulais casser la BAZ ?

— On pensait défendre de justes valeurs. Mais quand les vrais problèmes sont arrivés, tout ça allait à l'encontre du bon sens. S'en prendre aux rares personnes travaillant depuis longtemps à trouver des solutions pour notre futur était une grave erreur.

— Et t'as fait quoi, lui demande Zita ?

— J'ai démissionné. Depuis j'offre mes talents de médiateur à la collectivité. C'était une des bonnes choses qu'on nous apprenait chez les flics. Beaucoup de mes collègues ont fait comme moi. On continue d'aider et protéger les gens mais sans être en même temps le bras armé de ceux qui détruisent le vivant pour leur propre profit.

La fillette lui répond en chantant « La rue des lilas » : « ...car la guerre est un massacre de gens qui ne se connaissent pas, au profit de gens qui toujours se connaissent, mais qui ne se massacrent pas... »

**44. Faudrait pas  
que notre révolution  
ait l'air trop  
révolutionnaire**

**Discussion auto-organisée  
entre plusieurs militantes  
d'Extinction Rebellion**

**Quelques militantes  
d'Extinction Rebellion en Suisse  
Transcription d'une discussion orale  
juin 2020**

CHAPITRE 1 — FAUDRAIT PAS QUE NOTRE RÉVOLUTION  
AIT L’AIR TROP RÉVOLUTIONNAIRE

— BON, LE GROS SUJET, c’est le niveau de radicalité acceptable dans Extinction Rebellion (XR), et pourquoi les autres mouvements militants s’éloignent de nous.

— C’est pas compliqué. Pour l’instant, XR c’est un truc pour petites bourgeoisexs blanchexs qui se foutent pas mal de ce qui ne concerne pas le climat. À la base, XR n’est pas du tout fait pour ce qu’il fait maintenant. Le projet, c’est que XR doit faire tout ce qui est possible pour qu’émergent des rébellions ; par exemple former des personnes à la désobéissance civile. XR devrait être un mouvement ouvert aux autres luttes, les autres devraient pouvoir nous dire quand on fait de la merde, parce que plus on est nombreuses, plus nos revendications ont du poids et du sens, plus on se comprend comme une lutte contre toutes les formes d’oppression.

— Eh bah tu commences fort ! (*Rires.*)

— XR s’est bâti sur trois revendications... peut-être qu’il faut les rappeler.

— Arf. (*Rires.*)

— Y’a la déclaration de l’urgence climatique, l’objectif d’avoir zéro émission carbone pour 2025 et la création d’assemblées citoyennes souveraines pour régler la question environnementale. Clairement, il faudrait ajouter une quatrième revendication qui soit sociale, parce que là, XR n’apparaît pas du tout comme un mouvement qui veut transformer la société.

— Aujourd’hui, en Suisse, c’est un mouvement qui se referme sur son petit créneau et abandonne toute autocritique. XR reste dans sa

zone de confort de désobéissance écolo non violente sans accepter les critiques des autres groupes militants.

— Le cercle vicieux, c'est que le mouvement n'attire que des personnes qui se reconnaissent dans la doctrine, alors la masse consensuelle des militanxtes XR étouffe toutes les personnes qui essaient de porter une autocritique.

— On appelle ça le « *XR Social Club* » entre nous.

— C'est quoi ça ?

— C'est genre *Lions Club* quoi. Ça donne des gens qui se retrouvent entre eux pour partager des moments sociaux, ce qui est cool en soi, mais ils le présentent pas comme ça. On dit que c'est un truc radical pour le climat et souvent, en réalité, on attend que le temps passe en bouffant des pizzas...

— Ça décourage les gens qui pourraient se radicaliser, ça te calme alors que c'est pas le moment de se calmer.

— C'est un vrai problème dans le milieu militant en général. C'est que tu lances des trucs, tu vois, t'as une énergie de départ qui prend, après, ça devient hyper affinitaire. Les camarades deviennent des potes et du coup tous les moments de lutte sont des moments hyper chouettes et du coup tu te réjouis d'y aller et, au bout d'un moment, tu l'as pas vu arriver, mais t'es devenu un groupe de potes et ce groupe de potes n'est plus dans une logique très militante et ça se referme... déjà c'est difficile d'entrer dans un groupe militant et c'est pire quand il y a quelque chose de très social, quand tout le monde se connaît hyper bien.

— T'es aussi dans l'entre-soi de la pensée, c'est-à-dire qu'il n'y a rien qui remet en question le *social club* de XR. C'est devenu tellement hermétique. Le mouvement n'est plus capable de générer de lui-même la remise en question nécessaire pour continuer à avancer.

— Moi ce qui me choque, avec ce truc de *social club*, c'est que XR ça devient ton identité, quelque chose auquel tu tiens de manière très affective, donc tu le défends d'autant plus fort, ton raisonnement devient parfois irrationnel.



— Des fois, face aux critiques, c'est plus XR et des idées que tu défends, c'est toi et tes potes, ça change tout.

— Le problème, c'est aussi les « Principes et Valeurs » que tu dois accepter pour rejoindre XR...

— Faudrait les résumer, non ?

(*Un moment de silence.*)

— Normalement, tout le monde peut se revendiquer de XR à condition d'accepter dix principes et valeurs. Ces principes et valeurs, tu peux les interpréter un peu comme tu veux, mais il y a une interprétation dominante qui en est faite et elle devient dogmatique, intouchable et socialement partagée. Avec les méthodes d'action, c'est pareil. Il y a eu des blocages de ponts et maintenant, on ne fait que des blocages de ponts, parce que c'est ça qu'il faut faire. Le reste on ne connaît pas, donc on ne fait pas. On ne prend pas de risque. Au début, on collabore avec la police, et un an après, ceux qui se radicalisent et qui ne veulent plus collaborer avec la police ou qui remettent cette méthode en question sont désavoués.

— C'est intéressant ce que tu dis, parce que c'est aussi l'entre soi des mouvements militants qui empêche d'explorer des stratégies d'actions différentes. On sait que les actions directes plus radicales ont fonctionné, comme les suffragettes<sup>o</sup> qui ont cramé des banques pour le droit de vote des femmes. On sait aussi que les grands mouvements qu'on dit pacifistes<sup>119</sup>, comme la décolonisation indienne ou le mouvement pour les droits civiques aux États-Unis ont été largement accompagnés d'actions violentes qui ont créé un rapport de force. Chez XR, la majorité refuse ce niveau de radicalité. Il n'y a pas d'actions avec les autres mouvements, pas d'actions de solidarité communautaire.

— Mais ça vient quand même du fait que y'a beaucoup de monde qui *like* la page facebook ou qui porte des pin's XR, mais en réalité pas grand monde qui organise vraiment des choses.

119. *Kill the Hippie in your Head* [n° 48] remet aussi en question l'efficacité du pacifisme.

— Est-ce que ça vient pas aussi du projet de base ? XR, c'est cette espèce de truc qui est à la fois nouveau, intéressant et problématique : une rébellion et un mouvement offerts clés en main desquels tu récupères des principes et valeurs qui ont été faits par d'autres personnes dans un autre contexte. Tu rejoins XR et on te dit : principes et valeurs, méthodes tactiques, c'est comme ci et comme ça. Sur internet tu peux tout trouver : des idées pour organiser la formation des nouvelles personnes, des listes d'actions, des conseils, des discours tout faits, des communiqués de presse. Tout est déjà prêt. C'est pas du tout une structure qui est faite pour avoir des discussions de fond : c'est un projet tactique. On bloque les villes, on essaie de mobiliser très vite un petit pourcentage de la population pour créer un changement rapide. Si ça marche pas, faut passer à autre chose.

— Mais c'est aussi ce que je trouve trop beau dans XR, grâce à ce côté « clés en main », il y a des antennes qui se sont organisées spontanément aux quatre coins de la planète. Il y a des groupes XR en Californie, en Inde, en Suède, au Ghana, au Japon, au Maroc, etc. Mais le souci, c'est que les discours et les tactiques ont été développés par XR en Angleterre et ne peuvent pas être copiés-collés dans tous ces contextes différents : les situations politiques et écologiques ne sont pas les mêmes, et la répression policière non plus ni les appareils juridiques. D'ailleurs, tu l' observes, spontanément dans certains pays, le logo XR a été adopté par des collectifs qui mènent des luttes décoloniales ou anti-industrielles en Asie du Sud-Est, des combats féministes en Afrique Centrale, et d'autres réalités encore. C'est devenu un symbole de résistance globale, et c'est super.

*(Un moment de silence.)*

— C'est sûr, quand j'ai rejoint XR, j'ai suivi les formations que propose le mouvement aux nouvelleux et tout me paraissait hyper réglementé. Je ressens la même chose avec les débats de fond, on te répond souvent : « Oui mais il y a une règle supérieure, donc on ne peut pas en discuter, donc c'est comme ça ». Il y a une marche

à suivre d'action qui est présentée comme la seule à être légitime. Surtout, il y a cette idée de « consensus d'action » : si tu viens sur un blocage XR, tu acceptes explicitement certaines règles, comme ne pas boire d'alcool ou ne pas insulter la police. Si tu refuses le consensus d'action, ça fait des problèmes.

— Un des problèmes, par exemple, c'est le positionnement du mouvement vis-à-vis de la police. Il ne faut pas crier des slogans antipolice, il faut respecter le travail de la police<sup>120</sup>. Et on ne parle même pas de la création d'un rapport de force physique. Quand t'essaies de créer un vrai débat de fond, ben les gens qui créent ce « consensus » dogmatique ne sont pas là. En Suisse, il y avait eu une journée pour parler de ça, de la police, mais comme d'hab quand tu mets ces sujets sur la table, il n'y a que les personnes convaincues qui viennent pour en discuter<sup>121</sup>. Personne ne veut en parler, et on n'avance pas.

— Et il y a beaucoup de personnes qui font super attention à l'image du mouvement, que ce soit par rapport à elleux parce qu'iels n'ont pas envie d'être dans un truc trop radicalisé ou parce qu'iels tiennent beaucoup trop à cette image médiatique<sup>122</sup> des gentillex bobos qui font pas trop chier.

— Bon c'est pas comme ça qu'iels le disent, évidemment. (*Rires.*)

— Les actions de XR se basent tellement sur la portée médiatique des choses que, du coup, t'es obligéex de rester dans des discours, des méthodologies et des actions acceptables et audibles par les médias.

— En fait, on s'est renduex médiatiques.

— Ouais.

— Être bien vu des médias, c'est automatiquement être dans une perspective réformiste et dans une perspective de lobbying où tu fais pression sur l'État dans l'espoir que l'État amène des solutions

120. *They don't see us* [n° 4] aborde les violences policières vécues.

121. Deux convaincuex en parlent dans *Spectacle nulle part. Care partout* [n° 23].

122. *Survivre dans un black bloc* [n° 15] aborde la question du pacifisme dans les médias.

parce qu'au fond tu crois à ça, tu crois que l'État a la solution. En fait, tactiquement ces personnes ont raison, dans leur logique. Pour créer une discussion avec l'État, faire un gros bloc révolutionnaire qui pète tout et qui n'écoute pas la police, ça peut pas marcher : l'État ne va pas t'écouter. L'État est convaincu d'être la volonté du peuple, en tout cas c'est toujours derrière ça qu'il se cachera. En gros, soit tu joues le jeu truqué du débat démocratique, soit la démocratie te met en prison.

— C'est à la fois la force et la faiblesse de XR : c'est que ça veut plaire au plus de gens possible et pour convaincre plein de gens, tu ne peux pas être trop radical, tu dois rester dans une semi-radicalité cheloue. Je suis rentrée à XR et j'étais pas du tout radicale, j'ai pu rencontrer des gens, j'ai appris des choses et ça, c'est une force incroyable. Mais je pense qu'il faut pas attendre autre chose de ce mouvement qu'une sorte de porte d'entrée vers d'autres militantismes.

— Mais dans cette logique, du coup il faudrait que les personnes radicales restent dans XR pour continuer à faire le pont vers des formes d'actions et des mouvements plus révolutionnaires.

— C'est ça. Mais c'est pas facile.

— Je suis pas si sûr. Les gens peuvent peut-être se radicaliser au fil de leur parcours, mais il n'y a rien qui l'assure et je pense qu'il ne faut pas surestimer XR. Au final, on tourne sur très très peu de personnes et on a un énorme ventre mou de personnes sympathisantes qui hésitent entre aller au marché et aller à une action.

— Et on nourrit ça en fait, XR est allé vendre des t-shirts au marché.

— C'est là que tu te dis ben super on a vraiment pas compris le problème. On va avoir des centaines de personnes qui se promèneront avec des t-shirts XR dans la ville, mais qui seront jamais sur les actions, qui seront jamais investies dans le mouvement, qui ne se radicaliseront pas, mais qui afficheront cette espèce de mot « rébellion » sans en comprendre le début du sens.

— C'est méprisant ce que tu dis.

— Ouais, mais on est tellement dans la merde qu'on devrait déjà être en train de saboter l'État, faut être claires<sup>123</sup>.

— Oui.

— Oui.

— Oui.

— Ouaip.

(*Un moment de silence.*)

## CHAPITRE 2 — LES CHENILLES, LES PANDAS ET L'INTRICATION DES SYSTÈMES DE DOMINATION

— Donc le souci, c'est peut-être le discours de XR.

— Par exemple, les « formations » à l'urgence climatique, le « *talk* » qu'on te propose pour rejoindre le mouvement.

— Ouais, alors le *talk* c'est une présentation gérée par les militantes, ouverte à tout le monde, durant laquelle on présente les causes du réchauffement climatique, les prévisions scientifiques comme le rapport du GIEC<sup>124</sup>, l'inaction des gouvernements, les limites de la consommation individuelle responsable, mais aussi la stratégie de XR et pourquoi la désobéissance civile non violente peut marcher.

— Dans ces conférences-là, on devrait juste expliquer ce qui se passe, bien le faire et le faire tellement bien que les gens aient envie de cramer les infrastructures de l'oppression. Genre en vrai, c'est ça qu'il se passe, c'est que c'est tellement horrible que personne ne devrait rester immobile. Même les gens qui n'ont pas envie de militer pour le climat devraient crever de peur, c'est ça la réalité.

---

123. Dans *Piraterie ordinaire* [n° 37] on aborde la question du sabotage.

124. Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat créé en 1988 par l'Organisation des Nations Unies. Ses rapports — qui fournissent des évaluations détaillées de l'état des connaissances scientifiques, techniques et socioéconomiques sur les changements climatiques, leurs causes, leurs répercussions potentielles et les stratégies de parade — sont une référence scientifique internationale.

— Et ça, c'est raté. C'est pas ce que fait ce *talk* de formation que propose XR.

— Perso je trouve que c'est bien, cette perspective de *talk* et de formation, mais il faut donner une portée politique plus large aux discours et aux réalités scientifiques et environnementales qui sont toujours au-devant de la scène. Rien n'est dit à propos de l'intrication des oppressions et de leurs côtés systémiques par exemple. Certes les arguments scientifiques sont indéniables, mais ils sont pas suffisants pour fonder une analyse sociale et politique de la situation.

— Et puis c'est très biaisé. Certes il y a Gandhi, mais ça s'est fait dans une violence incroyable, la lutte décoloniale en Inde. Les suffragettes° ont incendié des banques pour obtenir le droit de vote. Luther King a soutenu l'armement d'une majorité des militanxtes du *Black Panther Party*. Mandela a littéralement co-fondé et dirigé l'aile militaire de l'ANC<sup>125</sup>, *Umkhonto we Sizwe*, mené des centaines d'actions de sabotage et défendu la nécessité de la lutte armée.

— Niveau violence, c'est autre chose que d'écrire ACAB° sur des murs. Si tu le fais lors d'une action XR, tu te fais reprendre et limite dégager de l'action. Même quand tu hues la police tu te fais reprendre.

— Ces *talks* devraient présenter XR comme un mouvement systémique°. Parce que la crise climatique résulte de l'ensemble de l'exploitation du vivant et des autres formes de domination : capitaliste, patriarcale, raciste, spéciste. En plus, il y a une convergence naturelle des combats sociaux et écologiques, par exemple, c'est souvent

---

125. Le Congrès national africain (en anglais *African National Congress*) est un parti politique sud-africain fondé en 1912 pour défendre les intérêts de la majorité noire contre la minorité blanche. Déclaré hors-la-loi par le Parti national pendant l'*apartheid* en 1960, il a été à nouveau légalisé en février 1990. Les États-Unis l'ont classé comme organisation terroriste entre 1986 et 2008. En 1994, les premières élections législatives multiraciales au suffrage universel sans restriction permettent à l'ANC de conquérir le pouvoir et à Nelson Mandela, président de l'ANC, d'être élu président de la république d'Afrique du Sud. Depuis lors, L'ANC domine la vie politique sud-africaine.

en luttant pour leurs conditions de travail que les syndicats sont les premiers à alerter sur les dangers écologiques dans les industries.

— La formation devrait parler de l'État et du climat. Si tu prends toutes les lois que l'État a savamment créées, c'est simple, aucune n'est respectée, aucune. C'est le meilleur moyen de pousser à la désobéissance ; c'est de montrer que l'État ne respecte pas les lois qu'il a lui-même créées.

— En gros, l'État ne respecte pas les lois que le peuple a l'illusion d'avoir lui-même créées<sup>126</sup>.

— Aussi, ça me frappe que les luttes écologistes s'appuient constamment sur le discours des sciences dures (la biologie, le climat et tout), mais qu'on y entende presque jamais les sciences sociales, qui décrivent et expliquent justement comment toutes les oppressions s'imbriquent. La théorie politique a vachement disparu, la sociologie est très peu présente dans nos mouvements écologistes. Même les groupes plus radicaux auront tendance à faire une chiée de com' sur la fonte des glaces et sur tout un tas de faits qui paraissent convaincants et du coup le reste disparaît, comme si on était convaincuex que ce discours sociopolitique n'était plus nécessaire.

— Moi, je suis tellement convaincue qu'on gagnera jamais que je m'en fous, on pourrait me dire n'importe quoi, on pourrait me dire « on veut du caca rose », je descends quand même dans la rue, c'est pas ça qui... mais peut-être que ça fait tellement longtemps que je suis entrée dans les luttes que je me pose même plus la question de ce qui est revendiqué, c'est débile. Mais, pour moi on gagnera jamais, c'est déjà tellement trop tard que je milite juste pour sauver ma dignité d'humain.

*(Un temps de silence.)*

---

126. *Là-haut sur la Colline* [n° 51] évoque l'application populaire des lois.

CHAPITRE 3 — TOUT LE MONDE DÉTESTE LA... VIOLENCE

— Il y a aussi des choses qu'il faut expérimenter pour te rendre compte que ça ne fonctionne pas. Quand tu te retrouves face à une injustice, quand tu te prends une flash-ball, c'est pas pareil que quand tu lis un article de journal. Il y a beaucoup de personnes qui deviennent plus radicales quand elles se font arrêter. Enfin, il y a tout un tas de violences, tant que tu les as pas vécues, elles ont l'air fictionnelles, irréelles, médiatiques.

— D'où le paradoxe du rapport entre XR et l'action offensive.

— Tu veux dire « violente » ?

— Ah non, bouh, on n'aime pas la violence, caca la violence.

— XR est un mouvement qui prône la désobéissance non violente et il n'y a aucun problème à choisir cette tactique, c'est inclusif, c'est une tactique qui peut fonctionner, comme les autres, et ça peut visibiliser la violence étatique, etc. En fait, le problème c'est qu'on s'est rendu compte qu'on n'est pas d'accord sur ce qui est violent et ce qui ne l'est pas, même à l'intérieur du mouvement.

— Le débat n'a presque pas lieu d'ailleurs. La non-violence est devenue une sorte d'obsession. Du coup, tout est pesé et rendu le plus léger possible, tout est lissé.

— Chacun a une tâche précise lors d'une action. Durant chaque action, il y a des militanxtes à qui on attribue le rôle de *peacekeeper*. Encore un truc importé sans réfléchir de XR UK. Ces *peacekeepers* sont là pour s'assurer que les actions ne débordent pas. Genre iels vont désescalader dès que ça chauffe avec les keufs ou avec les gens qui passent par là et qui nous insultent.

— Tant que XR cherchera à policer ses actions, de moins en moins de gens feront l'expérience, comme tu disais, de la violence d'État, expérience qui est au fondement de la tactique de la non-violence.

— C'est tellement un paradoxe.

— Franchement, faut pas déconner, dans les blocages XR, je ressens à peine la violence de l'État. Je l'ai expérimentée ailleurs. Je



connais la théorie de la désobéissance non violente. Je sais que c'est un ressort tactique, que la non-violence permet de faire de la violence d'État un spectacle pour qu'elle soit vue et officialisée, sauf qu'en fait en étant dans une méga obéissance et discipline, tout ce que t'as, c'est des vagues images de personnes assises portées par des keufs.

— En fait c'est une erreur d'avoir pensé que l'État, en tout cas en Suisse, allait exprimer sa violence face à des blanchexs qui se disent non violenxtes. La répression subie chez XR est différente. Les keufs vont faire des filatures, te mettre la pression, t'humilier au poste, et la justice nous accable totalement. Mais rien de cette violence ne s'exprimera au grand jour. C'était une erreur galactique de penser que l'État et la police allaient nous traiter de manière spectaculaire.

— Regarde en France, une fois les CRS ont gazé un *sit-in*° pacifique d'XR, et les médias leur ont mis tellement cher que le gouvernement a développé des stratégies différentes, plus sournoises. Il laisse le mouvement mourir dans sa désobéissance inactive.

— En plus, pendant les actions XR, quand les flics interviennent, il y a des personnes qui disent « non mais la police c'est des gentils, ils font simplement leur travail ». Pour certaines personnes cette intervention pourrait déjà sembler violente, et bah non, même pas, tout le monde autour de toi te rappelle qu'en fait ça n'est pas violent, c'est « normal » que les keufs nous dégagent. (*Rires, mais dépités.*)

— Même la planification des actions de blocage essaie de tout prévoir, y compris les keufs. À tel point qu'il y a même des personnes nommées au préalable qui sont responsables du dialogue avec les keufs, comme on disait juste avant. La police arrive et elle n'est pas perturbée une seconde, elle sait à qui parler, tout est prêt et ça devient une routine puisque c'est toujours la même chose.

— La police n'a même plus besoin d'avoir des micros.

— C'est ça, c'est même plus à elle de faire le taff quoi.

— Je suis pas totalement d'accord avec toi quand tu dis que jamais la police ne sera violente avec des blanchexs bobos sur un pont, dans

ce mode d'action là, oui, mais dans l'histoire des luttes écologistes, c'est pas vrai. La police est violente quand on arrive à la dépasser. Alors que là, pendant un blocage XR, la police sait que tout va bien se passer, du coup elle peut être tranquille et réprimer de manière télévisuelle.

— Le jour où on se met à nasser les flics et puis à s'enchaîner à leurs camions, qu'on leur impose des trucs qu'ils ne comprennent pas, sans violence physique, ben là, ça va vite changer de registre. En réalité, les keufs suisses sont assez peu préparéxs et organiséxs pour gérer des actions de masse.

— À l'interne du mouvement, le problème, c'est qu'on en revient à l'obsession de l'image médiatique. On est à fond pour recruter de nouveaux militanxtes en leur montrant que c'est cool et c'est devenu uniquement ça. On bouffe de la pizza et personne ne va dire non à de la pizza. À partir du moment où tu commences à lancer des pavés, plus personne ne te soutient.

— Donc le mouvement se pacifie naturellement, devient montrable et médiatique. La police nous rend télévisuellxs.

— Je pense que vous avez tort sur un truc, c'est que la majorité des personnes qui militent dans XR ne pensent pas que la désobéissance non violente sert à exposer la violence de l'État.

— Pourtant, c'est la stratégie d'XR. En tout cas, c'est le premier truc qu'on m'a dit durant le *talk* de formation.

— Bah moi, si je vous avais pas rencontréxs, j'aurais jamais compris cette stratégie je crois.

— Il peut y avoir des trajectoires hyper différentes à l'intérieur d'un mouvement, surtout dans un grand mouvement comme ça, ça dépend aussi des groupes affinitaires que tu vas rencontrer.

— C'est même visuel. Là, nous, on s'assied tout de suite, mais rester debout tout simplement, c'est déjà autre chose. Faut être désobéissanxtes, non violenxte pourquoi pas, mais puissanxtes et for-texs.

— Le plus souvent, les actions XR sont pensées comme des vitrines pour intéresser et recruter de nouveaux militanxtes.

En Suisse, c'est sûrement une erreur stratégique de croire qu'on grandira jusqu'à atteindre une masse suffisamment grande pour faire bouger les choses. On n'a pas l'historique des luttes sociales de la France ou de l'Allemagne ; faut penser différemment.

— Je sais pas si vous savez, mais à Lausanne tout le mouvement s'est divisé parce qu'une seule personne avait tagué ACAB° pendant une action. Un ACAB°, et tout le mouvement tremble. Les bases du mouvement sont solides...

(*Moment de silence.*)

CHAPITRE 4 — QUAND LE NÉO-CHAMANISME BOBO BLANC ACHÈTE  
LA PAIX SOCIALE

— Bon c'est bientôt la fin de cette discussion, et on a une autre réunion après.

— Quand j'ai commencé à militer, j'aurais aimé qu'on me préviene que j'allais passer le peu de temps libre que me laisse le capitalisme à faire des réunions<sup>127</sup>. (*Rires.*)

— De quoi on veut parler pour conclure ?

— De ce qui rend XR super ?

— Bah on pourrait, mais c'est clair : sa force de frappe, le rapport à l'action directe° désobéissante, le fait qu'il agrège plein de personnes et surtout qu'il propose un cadre à des personnes qui militent pour la première fois et qui ne savent pas comment s'engager en dehors de l'impasse des partis et des ONG.

— On pourrait parler de pourquoi il faut arrêter de se comporter comme une start-up qui fait du *branding*<sup>128</sup> avec des drapeaux et des logos partout ?

— On pourrait parler de l'après, de la résilience, d'une autre manière de vivre ?

— Ce qui s'appelle la « culture régénératrice » chez XR.

— Arf.

127. *Réapprendre à s'organiser* [n° 21] propose des outils pour repenser les réunions.

128. Technique marketing de gestion de l'image des marques et des entreprises.

— L'idée de base est super : XR s'organise et crée un rapport de force pour arriver à la constitution d'assemblées citoyennes° souveraines émancipées des États. Pendant ce temps-là, le mouvement travaille à construire une autre culture, plus décroissante, désaliénée, emphatique, sociale et bienveillante. Après la révolution, XR se dissout et il ne reste que des assemblées citoyennes et une culture régénératrice.

— Sur le papier, c'est chouette.

— Le problème, c'est la pratique.

— Ouaip.

— Aujourd'hui ce que le mouvement porte comme une culture régénératrice, c'est une grosse blague.

— Chez XR, on confond bienveillance et mièvrerie. La bienveillance, c'est aussi de dire les choses quand il le faut, de reconnaître ses privilèges et les capacités de chacun, de construire une offensive sans que la pratique du militantisme devienne violente pour les personnes. La bienveillance, c'est reconnaître et essayer de lutter contre le sexisme ou le racisme qu'on reproduit inévitablement dans toute organisation collective et qui exclut les personnes concernées de nos luttes<sup>129</sup>.

— Aujourd'hui, chez XR, y'a même des gens qui parlent de bienveillance à l'égard des patrons et des flics.

— Bon, c'est une minorité quand même.

— Ouais, mais c'est symptomatique du problème. Moi, quand j'ai la rage contre le système qui détruit le vivant, que j'ai envie de l'attaquer, on m'a déjà répondu : « Tu devrais te faire aider, pour surmonter la colère qui est en toi. » (*Rires.*)

— C'est toi qui avais dit ça une fois, que la culture régénératrice chez XR, pour le moment, c'est un truc pour bobos néo-bouddhistes, franchement le yoga énergétique avant les réus... ça va deux secondes.

---

129. *Un jour, j'ai poussé la porte d'un hangar tout pété* [n° 26] raconte ça de l'intérieur.

— Aujourd'hui, la culture régé, c'est se mettre des cuites, méditer et faire des balades en forêt. Y'a pas d'empathie là-dedans. C'est de l'empathie envers soi-même.

— Justement, le problème de tout cet univers chamanico-bien-être, c'est que c'est centré sur soi, et pas sur les autres. Moi je me bats et je lutte pour la collectivité, pas pour ma gueule, surtout que je suis blanche et que j'ai un taff valorisé par la société. J'ai pas besoin qu'on prenne soin de moi. J'ai besoin qu'on détruise les structures qui nous empêchent de prendre collectivement soin les unes des autres.

— C'est naze, parce que la culture régé, c'est censé être un truc qui te donne de l'énergie pour faire des actions et du coup ça devrait aussi être un truc dans lequel on peut rager ensemble. Je suis plus rassurée, régénérée et remotivée en discutant avec vous, qu'après n'importe quel événement régénérateur d'XR.

— Il faut une culture rage-énératrice.

— On va vraiment finir sur un jeu de mots pourri ?<sup>130</sup>

— Qui a mieux ?

(*Silence.*)

---

130. On trouvera dans *Le Grand Midi* [n° 47] d'autres jeux de mots bien pourris.



**45. Alternative viable  
ou réappropriation  
capitaliste**

**Expérience  
d'un membre d'une association  
permaculturelle romande**

**Anonyme  
Texte rédigé pour le recueil  
mars 2021**



ENTRE 2013 ET 2018, j'ai eu l'occasion de faire partie d'une association estudiantine de permaculture en Suisse romande. Je ne parlerai que de mon vécu au cours de cette période, car je n'y suis plus actif, et donc ne peux ni ne veux parler au nom des personnes qui en sont actuellement membres.

J'ai intégré l'association par le biais d'un ex-ami, que je ne remercierai jamais assez pour cette invitation, pour son investissement et pour sa capacité de gestion lors de ces années. L'objectif de l'association était d'amener la permaculture dans le milieu universitaire et de pouvoir se réapproprier une parcelle de terrain pour y planter un jardin d'expérimentation permacole. Nous mettions en avant le fait que la permaculture est politique et avions à cœur d'organiser des conférences et ateliers qui puissent aborder différentes problématiques d'un point de vue global. Nous avons organisé par exemple des conférences sur les alternatives aux pesticides, les politiques agricoles en Suisse, la résilience de nos socioécosystèmes, les vers de terre et les arbres face aux problématiques environnementales ou encore le réformisme écologique. Petit à petit, nous avons tissé des liens en dehors de l'université, notamment avec le réseau de permaculture Suisse romande, via lesquels nous avons fait de très belles rencontres, et d'autres qui se sont avérées problématiques, notamment parce que nous ne partagions pas la même définition de ce qu'est la permaculture.

Lors de nos conférences d'introduction à la permaculture, nous l'avons définie brièvement comme un ensemble d'outils visant à mettre en place des socioécosystèmes autosuffisants et résilients. Puis, nous avons ouvert plus largement notre point de vue et abordé le fait que ce terme est devenu un mot fourre-tout, pouvant

englober un peu tout et n'importe quoi et facilement réapproprié à des fins capitalistes, ce qui implique une certaine vigilance. Nous avons par exemple très rapidement remarqué qu'une partie du milieu permacole suisse romand s'efforçait à l'époque de présenter la permaculture comme étant apolitique, ce qui nous semblait non seulement faux mais aussi dangereux. De nombreux survivalistes nationalistes se revendiquent de la permaculture et savent très bien construire des microécosystèmes très productifs, ce qui leur confère beaucoup de notoriété. Ceci va à l'encontre même des débuts de la permaculture : les deux auteurs « officiels » du terme, Mollison et Holmgren, se basent sur des auteurs anarchistes comme Kropotkine pour mettre en avant la création de petites communautés interdépendantes qui fonderaient l'idéal d'une société permacole. Nous avons remarqué que la permaculture a été progressivement récupérée par le capitalisme vert. Les Cours de Design en Permaculture (CDP) en sont un exemple flagrant. Il s'agit de la première formation reconnue dans le domaine, un cours immersif de deux semaines durant lesquels les participant·x vont se plonger dans ce qu'est la permaculture et son application à plusieurs échelles, que ce soit dans différents climats ou au sein de collectifs humains. Cette formation existe depuis plusieurs dizaines d'années et est disponible dans le monde entier, portée par différentes associations, universités populaires ou individus pratiquant la permaculture. Elle veut établir une base commune de ce que peut être la permaculture grâce à un petit cahier des charges, mais les conditions matérielles de la formation varient énormément selon la manière dont elle est organisée. Parmi les variations, il y a surtout celle du prix. Un CDP en France, en Allemagne ou encore en Angleterre coûtait à l'époque entre 400 et 600 euros pour deux semaines. La Suisse, cependant, ne proposait à notre connaissance que des CDP à partir de 1200 CHF, un prix exorbitant qui rend la permaculture inaccessible à la plupart des personnes qui en ont le plus besoin. Un tel prix cantonne la permaculture aux jardins potagers de personnes pouvant payer

leur formation et qui bien souvent ne dépendent pas de leurs cultures pour améliorer leur alimentation. L'idée originelle était de faire en sorte que les populations les plus démunies puissent devenir plus autosuffisantes et prendre en main leur alimentation, tout en créant des écosystèmes naturels résilients (ce que montre l'exemple des jardins permacoles des populations précaires dans diverses villes des États-Unis, que la faim a poussé à squatter des friches pour se nourrir et se rencontrer). Nous étions conscients que nous faisons aussi partie des privilégiés, notamment parce qu'aucun d'entre nous ne dépendait de notre jardin pour se nourrir. Nous ne remettions pas en question le fait que les personnes qui organisent une telle formation souhaitent se rémunérer et nous reconnaissons que plusieurs CDP proposaient des réductions pour des personnes qui ne pouvaient pas payer une telle somme, mais ce prix nous semblait tout de même excessif.

Nous avons donc décidé de proposer nous aussi un CDP, mais à un prix plus accessible. Ce cours a été mis en place trois ou quatre ans après la formation de l'association. Ça ne s'est pas fait sans accrocs, notamment au niveau de la certification. Pour que ce cours soit reconnu, il faut qu'il soit « certifié » par une personne qui a déjà fait le CDP et deux ans d'immersion dans un projet permacole préexistant pour y acquérir de la pratique. À l'époque, une seule personne en Suisse répondait à ces conditions et se trouvait dans la capacité de certifier les CDP, ce qui rendait sa présence essentielle partout. En plus de découvrir qu'il existait une sorte de monopole de la certification des CDP, nous n'avions pas beaucoup d'affinité avec cette personne, ni dans son approche de la permaculture ni dans ses tarifs. Nous avons donc fait appel aux groupes Permaculture Italie et Permaculture Australie (le groupe de permaculture Australie étant informellement l'organisme central au niveau international) qui nous ont fourni une certification. Nous avons commencé en 2017 à proposer un CDP à 500 CHF. Comme il a lieu sur le site de l'Université, on nous a demandé que la majorité des participant·es soient des étudiant·es, ce qui

constitue une limite fondamentale. Cependant, à chaque édition, des places étaient réservées pour le personnel de Parcs et Jardins de l'Université et nous avons réussi à négocier également des places pour des personnes extérieures au milieu universitaire, ainsi qu'une ou deux places non payantes en échange d'une aide dans l'organisation générale.

Nous avons été contacté·e·s avant la première édition par la personne qui avait le monopole de la certification. Elle a affirmé que nous n'étions pas en droit de fournir un tel cours, non seulement sur le plan légal mais aussi sur le plan financier, puisqu'elle contestait la possibilité d'offrir des cours à un prix aussi peu élevé. Nous avons répondu que nous avons toutes les bases légales pour le faire et que la permaculture devait être la plus accessible possible.

Quelque temps avant mon départ de l'association, nous discutons souvent de l'évolution du terme de « permaculture », qui devenait creux, passe-partout, réapproprié et dépolitisé par plusieurs mouvances. Je reste personnellement convaincu que pour que la permaculture puisse atteindre l'objectif pour laquelle elle a été créée, c'est-à-dire proposer des alternatives pour faire face aux problématiques sociopolitiques et écologiques actuelles, elle ne doit pas perdre ses bases anarchistes, ses inspirations puisées auprès de diverses communautés à travers la planète.

Si certain·e·s permaculteur·e·s, bien plus expérimenté·e·s que nous, vont dans ce sens en Suisse romande, nous ne pouvons nier qu'une part du mouvement vrille vers un capitalisme vert, qui se dit apolitique et qui reproduit divers schémas de domination. Nous avons aussi observé beaucoup d'influence New Age et ésotérique, ou encore l'apparition de gourous en permaculture, le tout souvent couronné de libéralisme. La permaculture est encore bien loin d'être exempte des schémas de domination qui traversent nos sociétés occidentales, mais elle propose des pistes de réflexion qui peuvent s'avérer intéressantes, notamment au niveau de l'autogestion. En général, les projets permacoles sont collectifs, car il est très difficile d'assumer seul·e·s la quantité de

travail nécessaire pour mettre en place un écosystème. Il faut donc réapprendre à gérer la communication et l'organisation collective, ce à quoi la permaculture répond par une recherche d'horizontalité, de différents types de consensus, d'écoute et de bienveillance. Je dois avouer que l'association dont je faisais partie était très enrichissante sur ce plan, non seulement grâce à l'expérience de certains membres, mais grâce à l'amitié qui a fini par nous lier. En travaillant à construire des socioécosystèmes, j'ai aussi pu remettre en question beaucoup de mes comportements, surtout des comportements masculins, et ceci grâce au collectif. Évidemment, ce sont des outils qui ne sont pas propres à la permaculture, elle doit les valoriser afin d'éviter les dérives autocratiques qui sont contraires à ses fondations antiautoritaires. Un principe essentiel de la permaculture dit que tout élément doit assurer plusieurs fonctions et que chaque fonction doit être assurée par plusieurs éléments afin d'aboutir à un socioécosystème résilient où tout le monde se sent à l'aise et inclus.

Aujourd'hui, j'observe jour après jour combien cette expérience a marqué mon militantisme et ma manière d'être. C'est au travers de la permaculture, et des gens qui la font vivre, que j'ai pu découvrir l'anarchie, les rapports de domination entre les différentes sphères du vivant et entre les êtres humains, et surtout mes privilèges. Je cherche activement à minimiser l'oppression que j'exerce autour de moi, que ce soit sur des humains ou non humains, et à maximiser la bienveillance, l'écoute et le soutien aux personnes qui m'entourent, sans oublier de réagir quand une situation ne me semble pas acceptable.

Actuellement, je m'investis principalement dans des activités et collectifs liés à la transformation et à la distribution alimentaire, ainsi que dans certains projets agricoles en agroforesterie et en permaculture. Au travers de ces rencontres, j'ai eu l'occasion de travailler dans des fermes de production de viande et de produits laitiers, ce qui m'a fait devenir *vegan* et m'a permis d'approfondir mes questionnements sur l'interaction entre les êtres humains et

leur environnement. Cultiver et manger restent le socle de mes interactions sociales, dont les fonctionnements me rappellent les socioécosystèmes qu'imaginait Kropotkine et les réseaux souterrains des hyphes de champignons symbiotiques. Il n'y a pas de révolution sans pain, et notre pain est politique.

**46. Tout est porno**

**Discussion  
sur la pornographie alternative**

**H & M  
Transcription d'un entretien  
novembre 2020**



— COMMENT ON POURRAIT définir le porno ?

— Alors ça, c'est une grande question. Quand on a commencé à produire des films, on a décidé d'utiliser le mot porno, mais c'était pas une évidence, on en a discuté longtemps. C'est un *statement* politique, un moment où tu touches à l'intouchable. C'est le moment où tu te dis « Ok, on va prendre ce qui se fait, on va le refaire nous, et on va acter qu'on milite pour quelque chose. » Parce que, forcément, certains films alternatifs peuvent très bien être considérés comme des objets d'art vidéo ou d'art performatif.

— Si une personne me dit « regarde, j'ai fait un porno » et que son film c'est deux fourmis qui marchent, eh bah ok, t'as fait un porno, c'est valide. Dire « porno », c'est politique, c'est provocateur, c'est dissident, et c'est aussi rejoindre un milieu, une famille. Si tu fais ça comme un « art », tu pourras peut-être exposer tes vidéos dans une galerie suisse quelques semaines. Si tu appelles ça du porno, il y a des répercussions, des conséquences, une visibilité, les médias qui s'agitent et te donnent de la place pour parler de ton acte.

— Il y a deux ans, j'étais dans un festival à Londres et j'ai assisté à un débat sur la définition (et donc les limites) du porno. C'était une table ronde, avec près de 300 personnes dans le public, à propos d'une loi anglaise qui interdit certaines pratiques dans le porno, comme le BDSM ou l'éjaculation féminine. Autour de la table, il y avait un avocat, deux personnes qui performant dans des pornos et une qui réalise des films. Iels auraient pu construire leur propos contre cette loi de mille manières différentes, mais iels ont choisi de montrer des films avec des fétiches : un film avec la fétiche des masques à gaz, un autre avec des meufs en méga talons qui appuient sur des pédales de voiture. Il n'y avait pas

trop de réactions dans le public, jusqu'à ce qu'une des meufs de la table ronde se mette à rire et à essayer de dire aux gens que si on pouvait considérer ça comme du porno, alors la loi était absurde. Alors, tout le monde a commencé à se moquer de ces images et de l'idée même que ça puisse être considéré comme du porno. Je me suis levé et j'ai dit que c'était ultra-insultant : t'es une personne qui a un de ces fétiches, tu te sens super mal devant une salle qui rit de toi. Que ça puisse se passer dans un festival *sex-positive*° m'a choqué. Je raconte cette histoire pour dire qu'on évite le débat sur ce qui est du porno et ce qui n'en est pas. On est déjà une communauté bien petite, n'essayons pas de créer des scissions entre nous.

— Tout peut être du porno, si c'est l'intention de la personne qui le produit ou qui le regarde. C'est juste la réalité. Au quotidien, on est touxtes excitéexs par des choses qui ne sont pas masturbatoires. Essayer d'exciter des gens avec des choses qui ne paraissent pas *porn*, c'est un des trucs que le porno alternatif essaie de faire. Si on insiste et qu'on continue d'appeler « pornographiques » nos films, alors qu'ils échappent à l'imaginaire standardisé, il y aura peut-être une ouverture, un développement de cet imaginaire, de la conception collective de ce qui « est du porno ».

— Moi je vends du fromage, comme travail, et je peux te dire que je fais du porno toute la journée. Dans mon cœur, la définition du porno, c'est le potentiel excitateur des choses, pas la représentation de la sexualité.

— C'est dommage de vivre dans un monde où l'excitation n'est déclenchée que par un imaginaire pornographique classique.

— D'où la nécessité militante du porno alternatif ou éthique.

— La communauté du porno alternatif, même au-delà de la Suisse romande, n'est pas grande : il y en a beaucoup à Berlin, à Milan et en Espagne aussi. Maintenant, on a des potes un peu partout, mais tu te rends vite compte que tout le monde se connaît. Et aussi que les personnes qui font ça sont très précariséexs, souvent de par leur appartenance à la communauté queer° et *sex-positive*.

— Le schéma classique que j’ai observé, c’est des gens queer, qui, au sein du milieu queer, ont trouvé un environnement *sex-positive* dans lequel iels se sont senti·e·x bien. Et, dans cette communauté, certain·e·x utilisent le porno comme un médium à la fois artistique et militant. Quand iels commencent le porno queer, iels sont déjà précaires — à cause des oppressions subies — et c’est ça qui les amène là, qui nous a amené·e·x là, même si toutes les situations sont différentes.

— Le porno, c’est un médium politique, parce que ça touche à plusieurs choses. Dans les positions où l’on est, il y a une certaine souffrance, qui n’existait pas pleinement chez moi avant que je développe le vocabulaire et les concepts pour la vivre. La souffrance passait presque toujours dans mon inconscient. Et, à force de déconstruire la sexualité, dans le porno, tu remarques davantage les oppressions, tu remarques beaucoup plus de choses injustes.

— Le porno, c’est un toboggan politique.

— Et là on arrive au bout.

— Dans l’eau.

— Ou dans le bac à sable.

— On arrive dans l’immensité de la politique quoi.

— C’est un lancement, c’est le moment où tu prends de la vitesse.

— Du coup, quitte à arriver à pleine vitesse, je préfère l’eau au bac à sable...

— Le porno éthique, c’est aussi une manière de découdre le sexe scripté. Un bon exemple de sexe scripté, c’est les applis, comme *grindr*<sup>131</sup> : le mec vient, tu discutes, et il y a un moment où on sait tous les deux que ça va passer au sexe. À ce moment-là, tu ne vois plus la personne. En suivant ce script, j’ai l’impression de baiser avec des robots. Le script qui se déroule en fait, c’est aussi celui du porno gay classique. Et là, on se distancie de ce qu’on pourrait vraiment ressentir, de ce qu’on pourrait vraiment vouloir. Avec le porno éthique, tu fais un pas vers l’écoute, vers la déconstruction,

131. Créée en 2009, *grindr* est une application de rencontre géolocalisée conçue pour les hommes homosexuels, bisexuels ou bicurieux.

tu retrouves la possibilité de s'écouter vraiment, d'envisager le sexe autrement.

— Il n'y a pas longtemps, j'ai été à la télévision pour parler de porno, mais le contexte était spécifique : l'émission portait sur la consommation de porno chez les adolescenxtes. On me demandait si le porno éthique pouvait constituer un espoir, une solution, quelque chose à développer pour pouvoir leur proposer une alternative, des imaginaires nouveaux.

— C'est peut-être le futur.

— Tu y crois ?

— Non...

— On n'a pas assez de moyens.

— On se pose la question de la thune depuis le départ. C'est assez complexe. On bosse beaucoup au feeling, on essaie d'avoir une éthique commune et de la faire évoluer ensemble. Globalement, on est d'accord pour refuser que nos films empruntent le circuit porno classique, c'est-à-dire les *tubes*<sup>132</sup>, où l'on pourrait se faire de l'argent. Il a donc fallu trouver une autre solution pour les diffuser. On a décidé de les mettre sur notre site internet, dans un espace protégé par un mot de passe qu'on donne gratuitement, si on nous en fait la demande. Bien sûr, on suggère de verser un peu de thunes via paypal, mais personne ne le fait. C'est pas grave, c'est pas ça qu'on veut. Personne n'est éduqué à payer pour du porno aujourd'hui et, même si on milite pour ça, on ne veut forcer personne.

— Un tournage c'est quand même des gens, des moyens, du matériel, des ressources qui ne sont pas gratuites.

— C'est clair, c'est le propre du porno éthique.

— C'est difficile de faire une bonne scène, surtout si tu veux respecter l'éthique que tu te fixes, qui inclut la sécurité sur le tournage, la diversité des corps, l'absence de script qui met les performeureuxes à l'aise. Il faut rajouter à ça le problème de

---

132. Sites web de diffusion en streaming ou en VOD comme pornhub, youtube, etc.

la thune évidemment, qui raccourcit le temps à disposition : en payant peu les gens, tu ne peux pas leur demander de tourner quinze fois. Pour toutes ces raisons, avec *Oil*<sup>133</sup>, on est davantage dans une position d'archive-documentation que nous mettons en forme, plus que dans une situation véritable d'écriture et d'engagement d'acteurixes.

— Parce que la thune manque. Il faudrait convaincre le milieu du cinéma suisse de donner.

— Ouais, si on avait un revenu de base inconditionnel, ça changerait tout. Je ne resterais pas dans les cases, je ferais tout exploser.

---

133. *Oil production* est une association basée à Lausanne qui se définit comme un collectif fluide, incubateur de productions pornographiques.



## 47. Le Grand Midi

**Une semaine de vie  
de la cantine autogérée de Lausanne**

**Anonyme  
Texte rédigé pour le recueil  
juillet 2020**



## LUNDI & MARDI

À LA CANTINE, on devrait se reposer les lundis et les mardis, mais c'est pas toujours le cas. Si quelque chose se passe en début de semaine, c'est que c'est une livraison imprévisible, tous ces petits accidents chaotiques qui se terminent par de la bouffe en plus dans les stocks. On reçoit des messages à n'importe quelle heure de la journée : « Eh, j'ai deux kilos de courgettes, ça vous intéresse ? ». Le plus souvent, ça nous intéresse : avec la cinquantaine de personnes en contact permanent, il y a toujours quelqu'un ex pour se bouger, aller chercher les deux kilos et stocker ça au frais en attendant le samedi. Avec le temps, la bouffe arrive de plus en plus d'horizons différents : on refuse de s'affilier aux centrales de récupération officielle de l'État, alors on est bien obligé ex de privilégier la débrouille. Parce que ça commence à se voir, que certaines solidarités sont pas du bon côté de la barricade.

Une fois, les brigades solidaires de Genève, qui revendiquent l'antifascisme et l'autodéfense populaire, nous ont livré des quantités absurdes de barres chocolatées. Ça arrive dans des gros cartons industriels, on sait pas d'où ça vient, on veut pas savoir. On en a distribué dans les rues pendant des semaines et des semaines. Il y a aussi des refuges antisépécistes<sup>134</sup>, certains ont des accords avec les commerces du coin pour récupérer leurs fruits ou leurs légumes, souvent intacts. Alors iels nous amènent ce que les personnes animales abritées chez elleux ne mangent pas. On a appris à quel point iels n'aiment pas les brocolis et les

---

134. Pour en savoir plus sur les refuges, lire *Solidarité antisépéciste* [n° 35].

agrumes, parce que les camarades nous en amènent des caisses et des caisses. C'est devenu la marque de fabrique de la cantine, faire des pâtes au pesto de brocoli.

Surtout, il y a plein de trucs imprévisibles, une école qui a pas pu écouler ses stocks de céréales chimiques ou de confiture industrielle, une ferme du coin qui s'apprête à jeter sept kilos de tomates, une camarade qui déménage, un restaurant qui ferme et qui donne son matos de cuisine, l'épicerie du coin qui offre du café et des épices en soutien, une autre épicerie plus éloignée mais tenue par une camarade qui croit en nous et se plie en quatre pour nous aider à récolter des fonds ou de la farine bio, des copainexs qui nous permettent de mettre en place une grosse récup de casseroles...

Une fois, on nous a proposé d'aller récupérer les invendus d'un cinéma. On s'est retrouvés à traverser la ville avec un caddie rempli de coca et de m&m's. On a eu l'impression de faire de la vente directe de sucre industriel, ça nous a tellement saoulés que, après discussion, on a collectivement décidé d'abandonner ce plan.

Cet approvisionnement spontané était dur à gérer au début, il a fallu se dépêcher de récupérer trois frigos et un congélateur, imprimer des flyers et des étiquettes pour nos conserves, appeler des camarades à la rescousse pour électrifier le local, bidouiller le four et les frigos, retaper un coin de l'espace et arrêter de tout stocker sur des tables.

*Comment je suis arrivé là ? (1)*

*J'étais de retour à Lausanne seulement depuis quelques mois. J'ai toujours été actif, à mon échelle, sur les questions de transformation alimentaire, d'agriculture ou en faisant de l'artisanat, mais je le faisais plutôt seul et ça n'avait pas beaucoup de sens pour moi. De manière générale je n'arrivais pas à trouver un collectif affinitaire dans lequel m'investir.*

*Pendant le mois d'avril, on mangeait avec deux amis à Lausanne. Eux aussi sont engagés dans différents projets ou activités. On parlait*

*d'expériences dans des cuisines collectives et des cantines de luttes, de distribution de pain maison et de légumes, et de la frustration de ne pas vivre ce genre de choses à Lausanne. De mon côté je commençais à réfléchir à qui serait intéressé à monter un collectif mêlant cuisine et luttes.*

*Deux jours plus tard, un de ces amis reçoit un sms de la part d'un de ses potes qu'il n'avait pas vu depuis des années. Une cantine auto-gérée s'était montée depuis plusieurs semaines et iels cherchaient du monde pour rejoindre le projet. Que de coïncidences... On y est allé le samedi suivant, pour s'informer, jeter un coup d'œil et voir ce qu'il s'y passait. Et depuis, on y vient tous les samedis.*

## MERCREDI

*Le 25 juillet 1943, à « la casa Cervi » située en Émilie-Romagne, lieu de militantisme antifasciste, on apprend l'arrestation de Mussolini. Alcide Cervi raconte la joie qu'il y avait dans tous les cœurs ce jour-là dans I miei sette figli. Il raconte que son fils lui avait dit « Papa, aujourd'hui on offre des pâtes à toute la région. » Et ils amenèrent des bidons de pâtes sur la place du village pour en faire avec et pour tout le monde. Ça a donné 380 kg de pâtes. C'est une belle histoire, un chouette mythe antifa : « La pastasciutta antifascista ». On colle des étiquettes sur les sachets de pâtes fraîches qu'on met au marché gratuit, on leur a donné un nom, « Pasta antifascista ».*

Chaque mercredi, une petite autoproduction de pâtes fraîches se met en place. Un copain a déniché une machine de qualité qui crache six kilos de pâtes maison à l'heure. Deux ou trois personnes y vont chaque semaine et à chaque fois, c'est le pied. On accompagne, avec nos mains, les pâtes encore chaudes qui sortent de la gueule de cette machine, on les coupe et on les étale sur des claies de séchage de sérigraphie. Elles sont belles et vraiment trop bonnes, tout le monde le dit. Les pâtes, on les a faites dès la première cantine. Et un copain italien en particulier y a trouvé beaucoup de sens. La première cantine, c'était un 25 avril. À ses yeux, ça commémorait

bien les insurrections de Milan qui ont conduit à la fuite des troupes fascistes, le 25 avril 1945, devenu depuis en Italie le « jour de la libération ».

*Comment je suis arrivé là ? (2)*

*D'origine italienne, je suis arrivé en Suisse un peu par hasard. Le confinement a été très particulier pour moi, le temps était comme suspendu. Et moi aussi, entre le soulagement de ne pas être chez moi, en Italie, et la peur de rester coincé chez d'autres, ici. D'autant plus que j'avais toujours l'impression, malgré les années, d'être ici en touriste, de ne pas me sentir à l'aise. Or, je savais que je n'arriverais pas à accepter d'avoir quitté les copainexs en Italie, tant que je ne trouverais pas une manière de me plonger dans la ville où j'habite, où je vis.*

*Déjà chanteur militant par le passé, je me suis investi dans la Chorale Anarchiste de Lausanne. Et c'est sur la liste mail de la Chorale que j'ai vu passer pour la première fois des informations sur le projet de cantine autogérée : distribution alimentaire d'urgence. Et iels avaient besoin d'aide pour la récup ou tout autre plan et expérience qui pouvait contribuer à soutenir la cantine dans ses actions. J'étais sans plans et sans expériences, mais c'était là une trop belle occasion de m'intégrer concrètement dans les luttes locales, de contrer collectivement ce sentiment d'impuissance imposé par la pandémie — surtout quand je voyais ce qu'il se passait en Italie — et de participer à faire exister un peu plus de solidarité là où je vis.*

JEUDI

Le jeudi, c'est un pilier de la cantine. Chaque samedi, on planifie les tournées de récup du jeudi soir. En général, ça se fait à deux, dans une voiture. Si t'as jamais fait de récup dans ton bled, voilà un petit tuto pour faire une bonne tournée de récup. Il faut d'abord étudier le terrain, repérer les cibles : les supermarchés. Un premier tour du coin permet de délimiter les magasins accessibles, ceux qui

laissent leurs poubelles ouvertes, ceux qui ne broient pas les aliments ou ne les recouvrent pas de Javel. Souvent, les supermarchés des zones industrielles sont à privilégier si on est véhiculé : les poubelles des supermarchés de centre-ville, plus accessibles à pied ou à vélo, sont déjà récupérées et c'est cool de les laisser aux personnes qui habitent en ville et qui n'ont pas de bagnole. En Suisse, la coop et la migros méritent la médaille du sécuritarisme : leur gestion logistique des déchets est fermée et rigoureuse. Les containers sont le plus souvent stockés dans des entrepôts verrouillés à double tour, voire directement dans les camions qui partiront à la déchetterie. Bon, parfois, on peut entrer dans les camions, mais les amendes peuvent être salées. Ici, on ne rigole pas avec les yaourts passés de date et les paquets de bananes déchirés.

Une fois que la liste des magasins est établie, on passe repérer où sont les poubelles, où se garer pour ne pas que la plaque d'immatriculation ou les visages soient visibles par les caméras de surveillance. Si on ne laisse pas de traces de son passage, il y a très peu de raisons que les bandes soient visionnées par les magasins. Oui, en régime capitaliste, tes ordures sont aussi ta propriété privée, et que d'autres les utilisent pour se nourrir est considéré comme du vol. Certains magasins s'en fichent complètement et sont très ouverts au « vol » de cette propriété qui les encombre. Le mieux est d'établir une carte précise, indiquant l'emplacement des caméras et les emplacements où se garer, ça peut paraître *too much* mais quand il y a régulièrement des nouvelles personnes qui arrivent et qui n'ont jamais fait de récup, c'est plutôt cool ! Pour que tout le monde se sente bien, privilégier les magasins accueillants, ça évite de devoir s'habiller en black bloc<sup>135</sup> pour aller récupérer des tomates.

Pour partir en tournée de récup, mieux vaut ne pas oublier de quoi se couvrir le visage si on préfère (à chacunex de gérer ses risques), des chaussures imperméables, des fringues auxquelles tu tiens pas trop, des gants en latex ou carrément de chantier,

135. Pour comprendre les implications de la tenue vestimentaire, lire *Survivre dans un black bloc* [n° 15].

une lampe frontale, des caisses de marché et des sacs plastiques. Après, c'est le début de la grande pataugeoire dans les containers. Pour alimenter une cantine, il faut prendre un maximum, et ça implique parfois de plonger jusqu'au fond des bennes. On en a vu des copainexs en spéléologie ordurière, retourner des couches de plastique ou de pots de compotes écrasés pour atteindre des trésors. Il y en a qui ont du mal : on est touxtes conditionnéexs à un certain dégoût de ce qui n'est pas calibré, aseptisé, standardisé, de ce qui est percé, asymétrique, coulant, visqueux. Une fois qu'on a un peu déconstruit cette socialisation du crado, la récup devient l'activité du jeudi, un genre de chasse au trésor qu'on conseillerait presque aux familles. Difficile de dire la joie collective et triomphante lorsqu'on découvre enfin des dizaines d'abricots impeccables qu'on arrachera à leur funeste destin industriel pour en faire des confitures.

À la fin de la tournée, on reprend la route, en essayant de ne pas faire attention à l'odeur de poubelle qui émane des vingt caisses entassées dans le coffre. On arrive au local de stockage où nous attendent les camarades de la cantine inscrites au planning. Musique à fond, avec de l'eau et du bicarbonate de soude, on nettoie tout ce qu'on a récupéré et on le stocke. Parfois, en prenant le temps de regarder ce qu'on a récupéré en pleine lumière, on constate qu'on a été un peu optimiste. À la lampe frontale et à travers les gants, ce qui semblait un fenouil frais et juteux est en réalité pourri sur la moitié du bulbe. Tant pis, ça part au compost, après tout c'était son destin<sup>136</sup>, le capitalisme industriel n'en a pas voulu, les hérissons et les fourmis le mangeront. Iels iront faire caca sur les salades du jardin, on espère qu'on pourra les servir un jour à la cantine. La boucle sera bouclée. Avec ce que jettent trois magasins en une seule journée, près de cent personnes mangent tous les samedis et une autre vingtaine font quelques courses au marché gratuit.

---

136. Un autre destin pour le compost est envisagé dans *Le compost généralisé* [n° 41].

*Comment je suis arrivée là ? (3)*

*J'ai commencé à militer dans un syndicat étudiant il y a quelque temps. Je me sentais en décalage dans un environnement scolaire oppressant et j'avais beaucoup de colère en moi. Le syndicalisme s'est imposé à moi comme un outil qui me permettait de transformer cette colère en lutte collective, comme une évidence dans laquelle m'investir. À tel point que l'année suivante j'ai fait un burn-out militant et j'ai commencé à remettre en question mon engagement politique, qui ne m'apportait pas ce à quoi j'aspirais. Avec des camarades, on a alors commencé à rêver de coopératives qui cultivent la terre, qui font du pain et des bouffes pop. On en a beaucoup parlé, mais rien n'a vu le jour, on était trop pris(e)s dans des conflits interpersonnels et à la recherche de nouvelles forces. Une grande déception. Je regardais avec envie les milieux autonomes, auxquels mes camarades syndicalistes ne s'identifient pas du tout. Je sentais que j'avais besoin de changements, de rencontrer de nouvelles personnes, de faire de nouvelles choses, ailleurs. Et c'est là que j'ai vu passer le flyer de la cantine autogérée.*

*Je suis arrivée le samedi suivant avec 5 kg de pain dans les bras que j'avais cuit à l'aube. Et la suite, c'est beaucoup d'amour. J'ai l'impression d'avoir rencontré une grande famille dans laquelle je me sens bien. On prend notre temps, doucement on tisse des liens solides et les projets collectifs se multiplient. Il y a un plaisir immense à utiliser ses mains comme arme politique. Et qui que tu sois et quel que soit ton passé, à la cantine, il n'y a pas cette notion de jugement permanent, on peut y venir et être soi-même. C'est un vrai travail de reconstruction pour moi où la bouffe n'est plus une souffrance solitaire, mais une source de joie collective, solidaire et politique et ça fait du bien.*

## VENDREDI

Le vendredi, on devrait aussi se reposer, mais c'est pas toujours le cas. Parfois la récup de la veille n'a pas suffi et il faut y retourner. Mais le plus souvent, si on fait quelque chose le vendredi, c'est parce

qu'on a envie d'organiser le long terme. En servant chaque samedi, on tisse du lien. Manger rapproche, aide à s'organiser, et personne n'imagine qu'une cantine autogérée puisse ignorer les luttes autour d'elle. Un projet qu'on porte collectivement, c'est celui d'une cantine mobile. Bien sûr, il faut de la thune pour construire ça. Et pour la thune, on n'est pas méga douéexs. Une fois, on s'est pliéexs en quatre pour organiser une journée pizza, on voulait d'abord l'appeler « Pizzacab », mais déroutéexs par notre propre manque cruel d'imagination, on a opté pour « Pizz@more », et c'est mieux, il n'y a rien de plus révolutionnaire que l'amour. On s'est organiséexs pour avoir des fours, de la pâte, des sauces. Les keufs ont regardé nos fours énormes, iels ont demandé : « C'est à qui ces trucs brûlants et précaires là ? », les cuistots ont répondu : « Je sais pas, vous pouvez les déplacer si vous avez un transpalette, en attendant, on va cuire des pizzas ». Iels se sont barréexs. Une bonne centaine de personnes est venue manger, et on a distribué une trentaine de *calzones* dans les rues. C'était la dixième cantine, un grand moment. Par contre, de touxtes les membres de la cantine qui étaient là, personne n'a pensé à mettre une caisse prix libre°. Donc on n'a pas vraiment récolté d'argent.

Pendant les grandes manifestations antisexistes de juin, on a customisé un caddie pour se promener dans le cortège et on a fait un peu de fric en vendant nos pâtes antifascistes autoproduites et... violettes ! Une fois, on a organisé une journée pâtes au chaudron, dans le parc, c'était la Sainte-Sorcière. Une autre fois, on a refait une pizzeria improvisée sur la promenade de la Solitude avec un groupe de personnes qui s'organise pour contrer la répression subie par les militanxtes, c'était l'événement « Contre la répression judiciaire, pizzas solidaires ». Là, on a pu se faire un peu d'argent quand même.

Une autre fois encore, c'était la journée falafel, et on n'a pas trouvé de jeu de mots plus pété qu'« antifa-lafel ». On cuisine pour les caisses de soutien d'antirépression ou d'entraide judiciaire, pour aider à payer les amendes de ceux qui occupent des maisons



abandonnées<sup>137</sup>, ceux qui rejoignent les blocs révolutionnaires, qui risquent l'expulsion du pays ou de leur maison, ceux qui n'ont pas d'assurances maladie. Bien sûr, ça emmerde l'État qu'on nourrisse gratuitement, qu'on n'ait pas besoin d'eux, pas besoin de leur accord pour exister, s'approvisionner et investir des parcs publics, en dehors de toute norme ou règle autre que les nôtres. L'administration nous emmerde comme elle peut, mais on se plaint pas pour le moment. Une fois, une voiture d'une asso s'est garée de travers, quelques minutes, le temps de récupérer trois cagettes de légumes pour les distribuer le lendemain à des personnes qui ont perdu leur emploi à cause du Covid. Les keufs qui rôdaient autour ont saisi l'occasion, voyant la moitié d'un pneu dépasser d'une ligne blanche, ils se sont précipités pour nous coller 200 balles d'amende.

Notre cantine mobile, on voudrait qu'elle puisse réagir très vite, être en quelques minutes sur les lieux d'occupation, de manifestation, d'arrestation, devant les commissariats quand des camarades sont détenuex. Plus les gens ont à manger, plus ils restent. Avec un stand de crêpes *vegan* et deux enceintes, on multiplie par deux le nombre de personnes qui viennent soutenir devant le poste, et par trois le temps pendant lequel ils resteront.

#### *Comment je suis arrivée là ? (4)*

*Même si j'ai participé à des manifs, assisté à des AG, j'ai jamais vraiment milité. J'ai voté un temps, puis j'ai arrêté, puis j'ai voté blanc, mais j'ai finalement jamais été vraiment investie. Je n'ai jamais trouvé, en Suisse, de réseau dans lequel je pouvais me sentir à l'aise, alors je mettais mon énergie ailleurs tout en me demandant où étaient les « autres », ceux avec qui je pourrais être bien.*

*Pendant ce confinement j'ai ressenti le besoin de retourner dans une réalité concrète pour agir, plutôt que de regarder de loin et de penser*

---

137. à l'instar du collectif dont des membres prennent la parole dans *Jean Dutoit en lutte* [n° 13].

*seule. Je me sentais en colère, sensible à toutes ces insidieuses dominations, si redoutablement ordinaires. De plus, ces derniers temps j'ai commencé à me questionner sur l'anarchisme, et ça m'a semblé d'une logique évidente. Et pendant que ces pensées-là faisaient leur chemin, j'ai vu passer l'info de la cantine autogérée.*

*J'y suis allée, comme ça, simplement, un samedi matin à neuf heures. J'avais jamais pensé à la lutte par la bouffe, mais après coup ça me semble être une idée géniale et fondamentale que j'ai découverte en cuisinant et en mangeant avec toute l'équipe de la cantine. Reste que même si ça fait sens, rien n'est près de changer sauf les gueules des bouffons sur les billets de banque. On continue malgré tout.*

## SAMEDI

Samedi, faute de Grand Soir, c'est le Grand Midi. Combien il y a de personnes qui viennent cuisiner à la cantine ? C'est une info qui intéresserait sans doute les clowns bleu fluo qui ont le monopole de la violence légitime, donc on va dire entre une et mille. Cet assemblage hétérogène d'individus hautement mobiles se réunit dans la matinée, boit un café et commence à remonter les caisses de nourriture ramenées le jeudi. On fait un genre de tas, une pyramide de caisses vertes avec nos pâtes autoproduites, des fruits, des légumes, des produits emballés. Collectivement, un menu s'élabore, avec le souci de cuisiner ce qui est le plus abîmé, pour que les produits les plus préservés puissent être distribués au marché gratuit. Une brève discussion suffit chaque samedi matin : il faut désigner une personne de contact en cas de visite policière, une personne qui se charge de garder un œil sur le marché gratuit, un groupe de personnes qui seraient prêtes à faire la distribution dans les rues, une personne pour éventuellement aller faire des courses d'appoint (il y a des ressources de bases difficiles à récupérer, surtout le sel, le sucre et l'huile).

Ensuite, ça commence à couper. Bien sûr, on pourrait faire des plannings, des équipes, des responsables, diviser les tâches

entre les fourneaux, les planches à découper, le cru et le cuit. Mais tout se met en place de manière organique. T'as la pêche : va aux fourneaux. T'as envie de papoter : va découper des légumes sur la grande table. T'as envie d'être tranquille : va laver les frigos et les stocks. T'as envie d'être en plein air : va installer les tables ou vider le compost. T'as envie de rien foutre : pose-toi faire un baby-foot, relance du café pour tout le monde, vernis les ongles de tes copainexs. Après une ou deux heures, on commence à installer la cantine extérieure s'il fait beau, intérieur s'il fait moche. D'un côté du bâtiment, il y a la bouffe chaude qui sera servie sur place, assez de chaises et de tables pour accueillir 30-40 personnes. De l'autre côté du bâtiment, on installe un marché gratuit, un magasin gratuit ou prix libre ouvert à tout le monde, qui propose des aliments à cuisiner soi-même. L'idée du *freeshop* est venue plus tard. On a remarqué qu'une initiative de solidarité communautaire devait avoir plusieurs visages : il y a des personnes qui ont envie ou besoin qu'on leur serve des repas chauds, parce qu'elles n'ont pas les moyens d'en cuisiner elles-mêmes ou envie de discuter un coup en plein air. Il y a des personnes qui ont envie ou besoin de cuisiner pour elles-mêmes ou leurs proches, c'est elles qui viennent au marché gratuit. Et puis, on n'aime pas toutes les mêmes choses, on ne cuisine pas de la même manière, on ne parfume pas nos repas avec les mêmes épices, on n'est pas allergiques ou intolérantes aux mêmes aliments.

Parfois, les réguliers et régulières du marché gratuit repartent, parfois iels se posent manger dans le parc. On invite toujours tout le monde à venir dès le matin, le samedi suivant, pour participer à la cuisine, au menu. Les gens reviennent souvent. Dans les réus de la cantine, il y a la volonté commune de créer un espace antimarchand de quartier, et donc de se battre pour créer une vraie mixité sociale tout en conservant la démarche d'autocritique nécessaire pour essayer de ne reproduire aucune logique oppressive. Ça ne veut pas dire que c'est réussi, ça veut dire qu'on essaie. Bien sûr, c'est un lieu militant, la socialisation et les relations affinitaires

favorisent parfois l'entre-soi, mais c'est quelque chose qu'on cherche toujours à remettre en question<sup>138</sup>.

Ensuite, quand midi approche, la bouffe chaude est prête : pâtes, tortillas, salades mêlées, couscous, légumes sautés, salades de fruits, smoothies, etc. Même, certainexs camaradexs de la cantine ramènent parfois de l'huile d'olive à la truffe, des morilles ou d'autres trucs chers volés. Des trucs qui viennent de l'au-delà.

Quel que soit le menu, avant de servir sur place, on prépare la ronde. Entre 30 et 40 sacs sont distribués dans les rues, avec un repas chaud complet, des couverts, une salade de fruits. Ces sacs sont pour ceux qui n'ont pas envie de bouger ou de socialiser. Les heures qui suivent sont les meilleures : on mange touxtes ensemble. L'info a tourné dans les réseaux militants et dans les assos plus officielles, même dans certains services sociaux de l'État.

Une fois, une habituée du *freeshop* nous a apporté plein de barquettes d'un plat qu'elle avait cuisiné chez elle.

Une fois, une habituée du marché gratuit a « payé » en weed.

Une fois, une couturière indépendante est venue manger et nous a apporté un stock de masques hygiéniques qu'elle a cousus à la main pour la cantine. Tant mieux, les masques et le gel hydroalcooliques coûtent cher.

Une fois, une anarchiste de renommée internationale s'est pointée. On a hésité à lui faire une haie d'honneur. Elle a dit : « Tenez, je vous ai apporté des tupperwares. Y'a des pâtes ? » Elle s'est assise dans l'herbe.

Une fois, une bénévole d'une autre asso est venue prendre tous nos fruits pour faire des confitures et des sirops qu'on a mis au *freeshop* le samedi suivant.

Une fois, une militante nous a raconté à table comment elle avait connu Evo Morales quand il n'était qu'un jeune activiste indigéniste avant de devenir le président bolivien qui tiendrait tête aux USA.

---

138. Un questionnement parfois difficile, voir *Faudrait pas que notre révolution ait l'air trop révolutionnaire* [n° 44] et *Un jour j'ai poussé la porte d'un hangar pété* [n° 26].

Une fois on a remarqué que quelqu'unex avait pris de l'argent dans la caisse du *freeshop* et on a eu un long débat pour savoir si la caisse était aussi en libre-service. Proposer de l'argent à prix libre, c'est un bon concept.

Une fois, on nous a dit que les refuges du coin manquaient de produits d'hygiène, alors on a organisé un atelier de confection de lessive.

Une fois, quelqu'un s'est posé dans le parc pour organiser un vide-grenier spontané.

Une fois, des potes d'un squat nous ont apporté 200 lapins en chocolat de 500 grammes. 100 kilos de chocolat. On les a distribués, mangés, fondus, déplacés d'un stock à l'autre pendant des semaines.

Une fois (plusieurs en fait), des voisinex qui déménageaient ont apporté toute la bouffe qui traînait dans leurs placards.

Une fois, un camarade italien nous a expliqué que toutes les salades vertes qu'on récupère, il faut les cuire à la poêle, avec de l'ail. Évidemment, la majorité s'est un peu foutue de sa gueule, mais après, la même majorité a goûté la salade cuite. Depuis, on en fait presque chaque semaine.

Une fois, un camarade de la cantine a mis par erreur au *freeshop* le stock de bières de récup qu'on se garde pour la réunion de l'après-midi. Si on croyait à la justice punitive, il aurait passé une sale journée. Mais fuck la justice punitive, on a fait la réu en buvant des jus de fruits. Depuis, d'ailleurs, on ne boit plus d'alcool pendant les réus.

Une fois (plusieurs en fait), les keufs sont venus se garer. Ils font ça pour effrayer les personnes qui viennent manger. La police veut que le mot tourne, que la cantine ne soit pas un espace *safe* pour ceux qui ne peuvent se permettre un contrôle d'identité<sup>139</sup>. Une pure stratégie de peur et de division. Plus la masse mange ensemble, plus elle discute, plus elle s'organise, et ça, c'est pas bon

139. *They don't see us* [n° 4] raconte l'acharnement de la police à contrôler les personnes sans-papierexs.

pour tout le monde. Quand il fait chaud et qu'on mange dehors, on ne peut pas faire grand-chose contre la surveillance. Quand il fait froid et qu'on mange dedans, on est plus tranquille.

Chaque fois, après avoir rangé le matériel, on se rassemble : c'est la réu de la cantine. On débriefe, on planifie la semaine suivante, on compte les sous, on propose des projets pour la suite.

Chaque fois, les personnes qui peuvent être là *deviennent* la cantine et poursuivent son amélioration constante, simple et collective.

Souvent, le samedi soir, en sueur et joyeuxses, on a du mal à se quitter. On reste pour préparer des conserves ou des confitures, on lave plus que nécessaire pour rester ensemble, on fait des siestes les unxs sur les autres, des tournois de baby-foot, des ateliers cirque ou cosmétique, on picole.

#### DIMANCHE

Le samedi soir, la bouffe qui n'a pas été prise au marché gratuit est récupérée par une asso qui organise une distribution dans la ville voisine le dimanche. Ces fruits et ces légumes que la société destinait à la poubelle, on n'en jette quasiment pas.

De notre côté, s'il se passe quelque chose un dimanche, c'est souvent une manif, un blocage, ou une autre activité militante. Il arrive qu'on reste plus tard le samedi soir, ou qu'on se retrouve tôt le dimanche matin pour préparer de la bouffe. Quand on sait qu'un bloc révolutionnaire° se prépare quelque part, on lui fait parfois son goûter. Voir un bloc venir se décajouler, se reposer après l'action en dévorant des kilos de bananes de récup au chocolat de récup, c'est quelque chose. Et quand, après une manif sauvage qui a débordé tout le monde, des camarades ont fini au poste, on était là pour servir le dessert. On est alléxs à Delémont, servir des tartines pour soutenir la cantine (la cantine de Delémont est un super centre autogéré qui, on espère, existera toujours à la lecture ou à la parution de ce recueil). Et les prochaines manifs,

on voudrait y être. Et on voudrait servir de la bouffe jusqu'à l'effondrement définitif de tous les systèmes de domination. On espère qu'on sera assez.

On espère qu'on sera toujours plus nombreuses.

On espère qu'un jour, nous serons partout.

## LES RECETTES

### *Pesto de brocolis*

Ingrédients : brocolis, ail (beaucoup !), amandes, poivre, sel et pourquoi pas, quelques figues sèches.

Bien laver les brocolis. Sentir les brocolis, vérifier qu'il n'y ait pas de jus de poubelle qui se soit glissé dans la touffe verte.

Couper très, très, très approximativement et faire bouillir les brocolis dans de l'eau salée.

Une cuisson *al dente*, c'est ce qu'il y a de mieux. Quand c'est prêt, mettre tous les ingrédients dans un grand bol et mixer le tout jusqu'à ce que la consistance vous plaise. Salez et poivrez !

### *Salade cuite*

À faire avec de la salade vieille, abîmée et de la panure à partir de pain sec.

Ingrédients : salade, huile d'olive, ail, oignon, poivre, sel, petit plus → panure.

Bien laver. Sentir les salades, vérifier qu'il n'y ait pas de jus de poubelle qui se soit glissé entre les feuilles. Couper très, très, très approximativement la salade et la laver abondamment.

Hacher l'ail et couper l'oignon en lamelles, en rondelles, en julienne, comme bon vous semble.

Faire revenir l'ail et l'oignon puis ajouter la salade. Il faut des grands contenants, on a l'impression qu'il y a de la salade pour 300 personnes et puis, ça réduit (comme les épinards).

Attendre que l'eau que rejette la salade se résorbe un peu puis à la fin de la cuisson ajoutez la panure, ça donnera de la consistance et ça séchera la salade.

*Bombe de compost à lancer sur les keufs*

Si vous avez du purin d'ortie ou du purin de limaces, c'est que vous ferez les meilleures bombes qui soient. Ça schlingue de ouf.



**48. Kill the hippie  
in your head**

# Comment j'ai abandonné le pacifisme

Anonyme  
Texte rédigé pour le recueil  
septembre 2020

*Hippie : Jeune adepte, aux États-Unis puis en Europe occidentale, d'une éthique fondée sur le refus de la société de consommation qui s'exprime, dans la non-violence, par un mode de vie non conventionnel. Lae hippie n'est pas politici-séex.*

C'ÉTAIT LORS D'UNE MANIF contre monsanto. Y'avait pas mal de bobos. Pas mal de baboss'. Des enfants et des vieilloux. Un peu de tout, y'avait du mélange social, mais c'était pas un truc à cagoules et cocktails molotov<sup>140</sup>, ça c'est sûr. J'ai envie de raconter ça, même si, depuis, mon militantisme a changé de forme et de fond, parce que je crois que ça a été une de mes premières découvertes du potentiel insurrectionnel. Ce jour-là, j'ai découvert qu'on peut protester contre les choix délétères de l'économie et de ceux qui dominent, sans garantie aucune de succès, bien sûr, peut-être même en sachant que ça ne mènera pas à grand-chose. Mais j'ai aussi envie de raconter ça, parce que je me dis que, parmi ceux qui tomberont sur ce bouquin, y'en aura pour qui cette histoire sera peut-être utile...

Donc, j'étais en manif contre monsanto et le dispositif mis en place pour garder les manifestanxtes loin du bâtiment était impressionnant, surtout qu'on était dans une ville relativement petite, à la population molle et bourgeoise, une ville socialo, le genre qui peut accueillir monsanto sans trop de dissonance cognitive.

Moi, je n'avais que les films américains comme repère, alors le dispositif ne me choquait pas plus que ça. Par contre, les gens qui

140. Pour lire des trucs à cagoules, voir *Drones* [n° 1] et *Survivre dans un black bloc* [n° 15].

m'entouraient, plus expérimentés que je ne l'étais, étaient surpris par l'ampleur du déploiement policier. Cet organe qui, en théorie, aurait dû servir à défendre des intérêts publics, avait été mobilisé dans tous ses effectifs — les keufs arrivaient de toutes les communes environnantes — pour défendre une entreprise privée.

Avec leurs armes et leurs casques, les milices étaient postées dans l'ombre de l'entrée du bâtiment. C'est quand on a passé les barrières branlantes qu'elles sont sorties. J'en voyais d'autres qui, plus loin, lançaient des œufs et d'autres trucs sur les vitres, dont les stores étaient fermés. J'aurais aimé, je crois, être avec elleux. C'était assez grisant pour moi. Je n'avais pas fait ça souvent. Je me souviens que je transpirais beaucoup, tellement que ça ruisselait dans mon dos et sous mes bras. Rétrospectivement, j'ai pris quelques risques un peu stupides ce jour-là. Mon visage n'était pas dissimulé et je n'étais pas accompagnée.

Je ressentais une colère, mais vague. Ces espèces de robocops en face de moi m'intriguaient autant qu'elles m'agaçaient. Ça me semblait vraiment très injuste de les voir se dresser entre nous et cette entreprise merdique. Il y en avait un qui me semblait très jeune sous sa visière, et j'ai eu envie de le regarder de plus près, surtout de comprendre jusqu'où je pouvais m'approcher de sa face. C'était de la provocation, c'est sûr, de la curiosité aussi, je voulais voir si la zone était vraiment aussi inapprochable qu'elle en avait l'air. Je ne devais pas lui faire très peur, parce qu'il a à peine bronché quand je me suis plantée devant sa gueule. Je crois que ça m'a un peu vexée de pas l'inquiéter plus que ça. J'ai décidé que j'allais rester plantée quelques heures devant sa gueule.

C'était long.

Je crois qu'au bout d'un moment, il s'est quand même senti un peu défié, le flic, par cette gamine rivée au sol à cinq centimètres de son gilet pare-balle et de son fusil d'assaut. J'avais l'impression de jouer à ne pas cligner des yeux. Il a tenté un clin d'œil, j'ai grimacé. Au bout d'une ou deux heures, son commandant est venu lui proposer de se déplacer. Il a refusé, il a dit que ça lui convenait

bien d'être devant une « si jolie fille ». Je commençais sérieusement à douter de l'intérêt de ma démarche. Visiblement, il trouvait ça agréable et c'était pas le but escompté. Bon, je crois quand même qu'il aurait préféré être ailleurs, surtout que des photographes prenaient des photos de la scène. J'aurais dû cracher, je pense, ça aurait sûrement été efficace. J'étais assez proche pour atteindre son visage. D'un côté, j'étais dégoûtée, de l'autre, je commençais sérieusement à me faire chier. Je transpirais encore mais, à ce stade, c'était plus à cause du soleil que de l'adrénaline. J'aurais au moins dû lui rire à la gueule, lui tirer un doigt, lui dire que c'était une merde. Je l'ai pas fait. Je suis restée plantée là, comme une espèce d'idéaliste inutile.

D'un côté, je pense que j'étais encore imprégnée par cet imaginaire pacifiste de la révolution. Cet idéal un peu hippie, qui te fait t'imaginer glissant des fleurs dans des canons, détournant le tracé d'un tank en restant debout, stoïque et fière. Mais la vérité, c'est que les tanks t'écrasent. Ces images sont super belles et tout hein, mais je crois avoir capté que ça marche pas comme ça. C'est pas si simple d'inquiéter vraiment l'autorité, de la faire chanceler avec des gestes simples et symboliques. Ces images sont fortes, elles forgent un discours acceptable, émouvant, facilement médiatisable, mais la vérité, c'est que les changements sociaux ne sont pas venus, ou si peu, de la non-violence, d'une espèce de consensus mou provoqué par le brandissement public d'actes héroïques face à un gouvernement conciliant. Bien souvent, ce sont des luttes souterraines, voire armées, qui, d'une voix sourde et étouffée, ont fait trembler quelques fondations, et parfois éclater le pavé pour qu'une foule les ramasse et le jette au visage du pouvoir casqué. Ce que l'on perçoit des luttes, les gens privilégiés comme moi, c'est trop souvent la partie visible de l'iceberg. Alors, souvent par ignorance, on s'étonne, voire on s'offusque de la réaction des opprimés. Ça paraît exagéré, trop radical, trop violent.

L'autre aspect à capter quant au problème de cette spectaculatisation des révoltes, c'est que, trop souvent, elle conduit à une récupération des luttes par des personnes peu ou pas concernées.

Je m'explique. L'histoire que je viens de raconter avait donné lieu à une photo à l'époque, une photo qui est ressortie y'a pas longtemps pour défendre je sais plus trop quoi, en oubliant un peu que c'est mon statut privilégié qui me permettait d'adopter cette posture, de rester plantée plusieurs heures devant le robocop. C'est un problème récurrent avec les images un peu sensationnelles comme celle-là. D'un côté, elles rendent individuelles des luttes collectives et de l'autre, elles visibilisent toujours trop les mêmes combats et les mêmes militanxtes blanchexs, cis, validexs, bobos, ceux qui ont des papiers d'identité en règle et une grande gueule, en ne montrant pas les personnes raciséexs, trans, non binaires, handicapéexs, paupériséexs, sans papièrèexs, qui sont ceux qui défendent leurs droits et devraient, justement, être visibles.

Mais à l'époque, je ne savais pas encore que si cet abruti de keuf ne me cassait pas la gueule, c'est juste parce que je suis une jeune blanche gonflée de privilèges qui défendait une cause politiquement récupérable et acceptable. Je ne savais pas encore que ces gens-là tuent, que des vraies personnes meurent sous leurs coups et qu'ils ne sont jamais punis<sup>141</sup>. Je savais pas encore. Je savais pas encore à quel point ACAB°. Je ne réalisais pas non plus que me mettre en avant comme ça pouvait être problématique.

Mais qu'à cela ne tienne. Ce sont des choses qu'on apprend en faisant communauté, en écoutant les récits, en constatant les images de violences policières qui se font de plus en plus présentes et inondent de rage jusque dans les ventres. Ouais, en fait c'est vraiment par l'écoute que ça passe. Juste deux minutes, on la ferme et on écoute. On regarde comment on peut être utilex. Parfois le mieux qu'on puisse faire, c'est rester en retrait, faire à bouffer<sup>142</sup>, laisser la place, filmer les flics<sup>143</sup>, attendre devant un poste de keufs que les gens sortent, organiser des soirées de soutien. En

141. À propos de l'impunité des violences policières, lire *Brisons l'isolement* [n° 39] et *They don't see us* [n° 4].

142. Le *Grand Midi* [n° 47] propose une expérience appliquée.

143. *Surveiller la surveillance* [n° 55] donne quelques éléments sur le sujet.

gros, utiliser nos privilèges pour les mettre à dispo de ceux qui en ont besoin. Juste deux minutes, nous autres privilégiés, il faut arrêter de vouloir toujours être au premier plan et arrêter de nous raconter entre nous le mythe spectaculaire de notre propre lutte. Il n'y a rien de vrai là-dedans. Il faut faire taire ce côté de nous qui a été biberonné par une vision réformiste, universaliste, non violente et donc tronquée de la réalité sociale. Quand on réalise la teneur de l'injustice, quand on rencontre ceux qui sont confrontés à la violence verticale tous les jours, que ce soit par leurs actions ou leur identité, on comprend un peu mieux que ce n'est pas que « *about us* ». En tout cas j'espère. Et, à petit feu, on laisse crever lae hippie dans notre tête.

Alors la fois d'après, ce sera peut-être un peu moins oppressif, moins problématique, moins nul.

La fois d'après, on y retournera.

Avec des cagoules.

À l'arrière des cortèges.

Avec des pavés peut-être.

Avec des adelphe<sup>s</sup>, c'est sûr.

Et on ira en masse, on ira avec nos imaginaires dépareillés et nos privilèges asymétriques, mais on va essayer.

On sera horde et multiples et sans visages.

Surtout, on va essayer.





**49. En el feminismo,  
lo personal es político**

**Une trajectoire féministe  
internationale et révolutionnaire**

**Antonia Undurraga  
Transcription d'un entretien  
août 2020**

JE COMMENCE par me présenter. J'ai 41 ans et je suis militante féministe depuis un an et demi. On peut dire que je suis devenue militante féministe affichée à mes 40 ans, date qui correspond à la grande Grève féministe du 14 juin 2019. Je suis moitié chilienne, moitié suisse (tessinoise) et j'ai vécu mon enfance et ma jeunesse un peu partout dans le monde. Ça fait treize ans que je me suis fixée à Lausanne, je me considère comme Lausannoise d'adoption et, enfants oblige, je pense que c'est parti pour une autre décennie. En termes professionnels, je suis sociologue de formation et mon parcours s'est concentré sur l'enfance, la famille et l'accueil de l'enfance (garderies, crèches, parascolaire). D'ailleurs, aujourd'hui je travaille dans une institution pour l'enfance en tant qu'éducatrice.

Ma famille est composée de moi, mon fils Noah qui a neuf ans et Ela qui en a cinq. J'ai eu Noah dans le cadre d'un mariage tout à fait traditionnel et je me suis séparée de son père lorsqu'il avait un an et demi. Le père en question n'a ni accepté une garde partagée ni un lien régulier avec Noah, alors je suis devenue mère solo.

Pour Ela, l'histoire est différente. Je voulais un deuxième enfant et j'avais commencé à creuser différentes options. Entre-temps, je suis tombée enceinte d'une relation purement sexuelle que j'entretenais avec son géniteur. Il n'a pas voulu entendre parler de cet enfant en devenir et m'a d'ailleurs demandé d'avorter. De toute évidence, il ne connaît pas le slogan « mon corps, mon choix ». J'ai subi une grande pression sociale pour avorter, « parce que c'était salaud que je fasse ça à un mec qui ne voulait pas d'enfant », « parce que c'était égoïste d'amener un enfant au monde en sachant qu'il n'aurait pas de père », etc. J'ai décidé de garder ma fille et aujourd'hui je pense

que c'est l'acte de militance le plus puissant que j'ai fait, même si à l'époque je ne le concevais pas ainsi.

Bref, je suis devenue militante à l'âge de 40 ans. Je ne suis pas une militante historique, une personne qui a consacré toute sa vie à des engagements militants. Je pense que j'ai compris, de par mon parcours personnel et le contexte global historique dans lequel nous vivons aujourd'hui, que j'étais effectivement une féministe et qu'il fallait que je m'engage. Je ressentais comme un fort besoin existentiel de m'engager.

Jeune, j'ai traversé toute une série de souffrances qu'aujourd'hui seulement je peux qualifier de souffrances liées à mon « être femme » : des souffrances de genre infligées par la violence d'une société patriarcale. Je pourrais te parler des poils, de combien on s'est moqué de moi, car je suis une femme noire assez poilue<sup>144</sup>. Des commentaires de certains partenaires sexuels, du style « tu penses pas que ça serait plus hygiénique si tu t'épilas la chatte ? » ou de la difficulté que j'ai eue à me mettre en maillot de bain, car je n'étais pas parfaitement épilée (et bien sûr, aussi parce que je n'avais pas un corps qui ressemblait à la beauté féminine véhiculée par les médias et la société). Si on y pense, le temps et l'énergie que j'ai consacrés à un thème aussi banal que les poils, c'est juste aberrant !

Je pourrais aussi te parler de sexualité. J'étais une fille très libre, si j'avais envie de baiser, je baisais. À l'époque, j'étais au Chili, dans une société qui a une mentalité rétrograde en ce qui concerne la place de la femme. On en était encore à imposer la virginité avant le mariage. Moi je ne comprenais pas, j'sais pas... j'avais des copines qui me conseillaient de jouer la dure par exemple, de ne pas céder aux premières avances, etc. Je comprenais pas pourquoi je devais me priver de l'envie que j'avais pour le jeu de la séduction. Une fois, mon père m'a même accusée d'être une libertine ! Je me demande s'il aurait fait le même commentaire à un fils. Étant une fille libre et sans peur, j'ai fait plein de choses dans ma jeunesse qui sont considérées

144. Nos corps, nos choix, il y a les poils et il y a les seins : *Cachez vos tétasses ou remboursez-les et laissez-nous tranquilles* [n° 24].

comme « dangereuses » pour une jeune femme. Me promener tard le soir dans certaines rues, faire du stop, me bourrer la gueule dans une fête où je ne connais personne, m'habiller de manière « trop » dénudée dans certains contextes, aller choper un peu de weed dans la rue, etc.<sup>145</sup> Et nous, les femmes\*, on a tellement intériorisé ça, que je me grondais toute seule ! Je me disais que c'était irresponsable de faire ceci ou cela et que c'était un miracle que rien de grave ne me soit jamais arrivé. J'ai longtemps dit, en rigolant, que j'avais un ange gardien qui me protégeait. Je n'arrivais pas à m'expliquer ma « chance ».

D'un côté, il y a tout ce vécu individuel, ce parcours personnel, et de l'autre, il y a le 14 juin 2019. Je sortais d'une crise dépressive suite à une rupture amoureuse, à un déménagement et, qui sait, probablement que fêter mes 40 ans au milieu de tout ça n'a pas aidé. Le jour de la grève (un vendredi), c'était mon dernier jour d'arrêt maladie et j'ai participé aux 24 heures de la grève. Et là, wow, quelle claque ! Cette journée a marqué ma vie, comme celle de beaucoup d'autres femmes\* je crois. Je ne me suis plus sentie seule. Pendant toute la nuit du 13 et la journée du 14, j'ai vu et discuté avec des femmes\* qui partagent mes souffrances, mes problèmes et qui se posent les mêmes questions que moi. Mes souffrances passées et présentes ont pris une tout autre dimension : d'individuelles, elles sont devenues collectives. Récemment je suis tombée sur une phrase qui est devenue mon mantra, car elle dit tout : « en el feminismo, lo personal es político ».

Ce jour-là, mon engagement dans le mouvement féministe est devenu une évidence. Je me suis toujours définie comme féministe, je me rends compte aujourd'hui que c'est un peu parce que je suis une nana « de gauche », une nana sociologue, que j'ai toujours été le type de nana qui revendique son appétit sexuel, etc. Je pense que ça suffisait pour me déclarer un peu féministe, un peu grande gueule si tu veux. Aujourd'hui, il y a un mouvement qui m'a permis de mettre

---

145. Pour réfléchir à des fêtes féministes et bienveillantes, lire *La fête est finie* [n° 20].

des mots et de dire « oui, c'est évident que je suis féministe », mais avec plus de conscience, plus d'appuis aussi.

Donc me voilà toute fraîchement engagée dans le collectif de la Grève Féministe vaudois, qu'au Chili éclate un énorme conflit social et que le collectif LasTesis crée la performance « Un violador en tu camino ». En l'espace de quelques jours, cette performance est reprise dans le monde entier, donc pourquoi pas la reprendre ici, à Lausanne? Avec un petit groupe de Chiliennes, on a réussi, en dix jours, à rassembler environ 200 personnes à la Place Saint-Laurent. Des jeunexs et des moins jeunexs, des mères avec leurs filles, des Chiliennexs et des Suissessexs, des militanxtes et des non-militanxtes. Ensuite, on a refait la performance plusieurs fois à l'occasion du 8 mars, et à chaque fois le résultat a été incroyable! Cette chorégraphie et ces paroles résonnent tellement fort chez nous touxtes! « La coupable ce n'est pas moi, ni mes fringues, ni l'endroit », cette phrase dit l'essentiel!

Chez moi, ces phrases ont réveillé les souvenirs de toutes ces années passées à me dire que je devais faire gaffe si je ne voulais pas que quelque chose de grave m'arrive. Si on regarde le nombre de fois, le nombre de pays et le nombre de langues dans laquelle cette performance a été reproduite, on peut bien imaginer que c'est parce qu'elle parle aux femmes\* du monde entier.

Je sais pas si t'as vu Las Tesis senior au Chili. Elles ont fait un appel aux femmes\* de plus de 40 ans. Elles étaient 1 000 dehors, au stade national — un lieu emblématique lié aux tortures de Pinochet — 1 000 nanas à faire la choré! Et là, tu vois des femmes\* qui ne sont pas militanxtes. Et c'est justement ça, cette choré, elle sort des femmes\* dans la rue qui ne sont pas des militanxtes, qui ne sont pas politiséexs, qui sont touchéexs parce que ça parle de leur quotidien.

Assez vite dans mon engagement auprès du collectif, j'ai réalisé que les mères et les thématiques autour de la maternité étaient très peu présentes dans le mouvement. Et c'est MON thème! Comme je disais avant, il m'a fallu du temps, mais j'ai désormais compris que ma famille est un acte militant. Parce qu'on peut être une famille

sans appliquer la formule « papa, maman et deux gosses (si possible une fille et un garçon) ». Et surtout, on peut être une famille heureuse.

La beauté de l'engagement dans un mouvement comme le nôtre, c'est les rencontres. J'ai rencontré tellement de personnes incroyables ces deux dernières années ! Au fil des rencontres et des échanges, l'idée de créer un groupe de travail sur la maternité est née : le GT Maternités Féministes. Depuis quelques mois, nous sommes une quinzaine de femmes\* à travailler sur un manifeste. Parmi nous, il y a aussi des non-mères. Chaque dimanche matin on se retrouve virtuellement (Covid-19 oblige), mais en tant que mères, on se rend compte de l'utilité des outils numériques. Sans ça, on n'aurait jamais pu faire autant de réunions pour discuter de ces thématiques. Chacun·e a son parcours de vie, son parcours de couple et/ou de non-couple, son parcours professionnel, son parcours maternel, etc. Autour de la maternité, on se rencontre, on partage nos difficultés, nos frustrations, nos idées pour un monde meilleur.

On partage toutes, indépendamment de notre état civil ou de notre situation familiale, une grande colère envers une société qui nous a surresponsabilisés envers les enfants, une société où les mères sont les seules référentes et donc les seules responsables et une société qui nous a laissés sans aucun soutien. Nous rêvons d'une société qui valorise le travail éducatif et le travail de soin qu'apportent les mères. Nous luttons contre une société qui nous impose le mythe de la mère parfaite, en nous mettant d'emblée en échec dans tous les rôles que nous assumons. Nous militons pour une société qui fout la paix aux femmes\*, qu'elles veulent ou non devenir mères ! Nous nous battons pour notre santé gynécologique et la liberté dans nos choix ! Nous crions pour que la collectivité tout entière assume ses responsabilités vis-à-vis des enfants !

TEXTE DE LA VERSION LAUSANNOISE BILINGUE DE LA FLASH-  
MOB « EL VIOLADOR ERES TU » ÉCRITE EN 2019 POUR LA GRÈVE  
FÉMINISTE

Premier son du sifflet, on met en place les rangées.

La musique techno commence. Les participantxtes frappent des pieds pour marquer le rythme.

Iels pivotent sur leurs talons et se balancent d'un côté puis de l'autre (4 fois, sans chanter).

Au deuxième coup de sifflet, iels chantent. Le même mouvement, sur deux temps sans chanter, est répété entre chaque phrase.

El patriarcado es un juez/que nos juzga por nacer  
Y nuestro castigo/es la violencia que no ves  
El patriarcado es un juez/que nos juzga por nacer  
Y nuestro castigo/es la violencia que ya ves.

Le patriarcat est un juge/qui nous juge dès la naissance  
Et notre punition/c'est la violence que tu vois. (2x)

(Un *squat* les mains derrière la tête une fois qu'elles finissent de chanter.)

Es femicidio  
Impunidad para mi asesino  
Es la desaparición  
Es la violación.

(Les participantxtes dansent sur place en bougeant les bras.)

Y la culpa no era mía ni dónde estaba ni cómo vestía. (4x)  
La coupable ce n'est pas moi, ni mes fringues, ni l'endroit. (4x)



(Index gauche pointé vers l'avant à « tú »/« toi », baissé en début de phrase.)

El violador eres tú. (2x)  
Le violeur c'est toi.  
Le coupable c'est toi.

Son los pacos/c'est les flics ! (Poing en haut à gauche.)  
Los jueces/c'est la justice ! (Poing en haut devant.)  
El Estado/c'est l'État, la société, le patriarcat tout entier

(De leurs mains, elles dessinent un cercle au-dessus de la tête.)

C'est l'État, la société, le patriarcat tout entier ! (Bras en croix au-dessus de la tête.)

(On lève le poing gauche en rythme.)

El estado opresor es un macho violador. (4x)

(Index gauche pointé vers l'avant à « tú »/« toi », baissé en début de phrase.)

El violador eres tú. (2x)  
Le violeur c'est toi.  
Le coupable c'est toi.

Y la culpa no era mía ni dónde estaba ni cómo vestía. (4x)

La coupable ce n'est pas moi, ni mes fringues, ni l'endroit. (4x)

(Index gauche pointé vers l'avant à « tú »/« toi », baissé en début de phrase.)

El violador eres tú. (2x)  
Le violeur c'est toi.  
Le coupable c'est toi.

(Les participantes dansent sur place en bougeant les bras.)  
(Les mains en porte-voix de chaque côté de la bouche.)

Patriarcat t'es foutu, les femmes\* sont dans la rue ! (4x)

El violador eres tú. (2x)  
Le violeur c'est toi.  
Le coupable c'est toi.  
Duerme tranquila/niña inocente  
Sin preocuparte del bandolero  
Que por tus sueños/dulce sonriente  
Vela tu amante carabinero.

(Index gauche pointé vers l'avant à « tú »/« toi », baissé en début de phrase.)

El violador eres tú. (2x)  
Le violeur c'est toi  
Le coupable c'est toi.  
Y la culpa no era mía, ni dónde estaba, ni cómo vestía. (4x)  
La coupable ce n'est pas moi, ni mes fringues, ni l'endroit. (4x)

(Cris de joie.)

**50. L'absurdité  
de devoir prouver  
sa vie**

**Des difficultés  
dans la lutte pour l'asile**

**Anonyme  
Entretien retranscrit  
19 septembre 2020**

Nous, on est un collectif qui lutte dans le domaine de l'asile<sup>146</sup>. On essaie de soutenir des personnes qui sont en cours de procédure pour rester en Suisse ou hors procédure. Dans un cadre institutionnel, quand on prend la parole pour défendre les personnes qui sont dans des situations difficiles, tout est à la marge, à la limite. Il faut être très pertinent, très compétent.

Une des choses qui nous aide, c'est d'avoir un réseau de contacts privilégiés. Des médecins de confiance par exemple, qui nous donnent certaines informations utiles dans le rapport de force avec les autorités. On a aussi des taupes dans les institutions, dans les foyers, dans les services de l'État, dans les hôpitaux, mais pas beaucoup, souvent elles restent pas longtemps ; c'est compliqué, voire impossible, de travailler dans ces institutions-là quand t'as des convictions.

On est tout le temps en train de bricoler, à la marge. On est tout le temps en train d'utiliser les petits espaces que les institutions nous laissent. Pour donner un exemple concret : l'année passée, une jeune femme de 16 ans est arrivée en Suisse après être passée par l'Italie. Son parcours est douloureux, elle a été victime de traite. C'est un cas typique des règlements de Dublin° : la Suisse refuse d'entrer en matière sur la procédure d'asile, parce qu'elle considère que c'est l'Italie qui doit prendre en charge son dossier. En plus, les autorités avaient décidé qu'elle n'était pas mineure. Pour l'aider à rester en Suisse, on a travaillé avec un centre zurichois spécialisé dans les cas de traite. Elle a pu se faire accompagner et ça nous a permis

---

146. *L'absurdité des amendes qui permettent de socialiser un peu* [n° 34] a été écrit par un membre du même collectif et évoque un autre aspect des rencontres avec les autorités.

de « prouver » qu'elle a effectivement eu un parcours traumatique. C'est tellement absurde que les institutions mettent les personnes dans l'obligation de devoir « prouver » leur vie. Ça en dit long sur l'humanité qui s'installe quand on laisse la gestion à une idéologie purement *gestionnaire*.

L'ORS, l'entreprise qui gère les foyers de réquérantes, ne se donne aucune peine pour ce genre de cas. Iels travaillent avec des psychologues avec qui iels ont un accord pour avoir les prix les plus bas. Le rapport médical qu'on a pu obtenir, a pu « prouver » qu'il s'agissait d'une personne « vulnérable ». Si tu réussis à « prouver » ta vulnérabilité, avec des certificats, des rapports, des expertises, alors là, parfois, les autorités font preuve d'un peu moins de brutalité. Et dans cette affaire, les autorités ont quand même insisté pour faire un test osseux°. Iels essayaient de « prouver » qu'elle n'était pas mineure, alors que ce genre de tests est complètement contesté par la Société Suisse des Pédiatres, mais aussi plus largement au niveau européen. La marge de précision de ces tests osseux est d'environ deux ans : ça ne veut donc strictement rien dire. Alors iels ont fait le test et le résultat disait qu'elle avait entre 16 et 18 ans. Après tout ça, elle a enfin été reconnue comme personne « vulnérable » et elle a pu commencer une procédure d'asile normale. Maintenant, son quotidien a changé. Elle fait du théâtre, du sport, elle a le droit de socialiser. Elle a pu sortir du foyer pour aller vivre chez une famille.

Quand on milite dans un collectif actif sur les questions d'asile, on est toujours entre deux feux, entre l'accompagnement individuel des personnes et le travail politique. Pour nous, militer sur les deux niveaux à la fois a pleinement du sens. Même si c'est un défi, parce que le travail d'accompagnement avec des personnes qui ne vont vraiment pas bien est toujours prioritaire, et que ça nous laisse peu de temps, vu nos faibles ressources, pour réfléchir activement aux actions plus systémiques.

Et c'est vrai que les choses qu'on a vraiment réussi à améliorer se situent plutôt à une échelle individuelle qu'à une échelle politique. On a besoin de voir que ce qu'on fait a un sens, besoin de voir qu'on

arrive quand même à obtenir des petites victoires, même si c'est pas face au système dans son ensemble. Malgré tout, plusieurs personnes ont réussi à obtenir, pas forcément un permis stable, mais juste la possibilité d'entrer en procédure d'asile ou une admission provisoire. Personnellement, je suis active sur les questions d'asile depuis à peu près 30 ans. J'ai pu voir à quel point la situation s'est dégradée. Aujourd'hui, on se réjouit si quelqu'un ex arrive à obtenir un permis N (permis de requérant d'asile). Alors qu'avant, on se réjouissait quand quelqu'un ex recevait un permis de réfugié ex°. C'est choquant de se dire que le plus souvent, on se bat pour que les personnes puissent intégrer une procédure d'asile normale et même pas pour qu'elles puissent vraiment rester à la fin de la procédure, alors que c'est là que tout commence normalement. Aujourd'hui, du côté de l'État, il y a une généralisation du refus d'entrer en matière qui est flagrante. Mais bon, c'est souvent les militanxtes de la base qui font bouger les communes, qui font bouger les cantons, qui font bouger les parlementaires.

Je voudrais finir en disant que le problème du militantisme, c'est l'usure. C'est l'arme des autorités. J'aime bien la phrase de Coluche qui dit « la dictature c'est ferme ta gueule, la démocratie c'est cause toujours ». Pour moi c'est exactement ce qu'il se passe. Quand on va voir les politiques, les autorités, on arrive, on est prêtes, on a des documents, des rapports, des chiffres ; iels nous accueillent, on discute, les médias en parlent. Mais à la fin, il ne se passe absolument rien. Alors on se dit, on va continuer. Iels nous laissent faire nos manifs, iels accueillent nos pétitions. Puis rien. Rester accroché ex à un collectif quand tu n'as pas de réponse, c'est très difficile. Au niveau individuel, on a des victoires, on permet à des personnes de rester, humainement, c'est important, mais c'est pas assez. Malgré tout, j'ai l'impression qu'on force les autorités à ne pas se contenter de leur discours répressif et défensif, tu vois, ce discours hypocrite de la Suisse comme « pays humanitaire », comme « terre d'accueil ». J'ai l'impression que sans notre pression ce serait encore pire. La situation des personnes dans le domaine de l'asile et la façon dont

elles sont maltraitées par les institutions est invisibilisée au niveau politique, médiatique et même au niveau sociétal. Sans la dimension humaine et les victoires en accompagnement individuel, ce serait très difficile pour moi de militer. J'ai vu des renvois en direct, j'ai accompagné des personnes à la police qui ont été embarquées devant mes yeux. Et c'est fini, on ne peut plus rien faire. Parfois on arrive à les faire revenir. C'est pas toujours possible malheureusement, mais on avance. On doit rester humble pour pouvoir maintenir le feu du militantisme. Pour ne pas trop déprimer, il faut savourer chaque petite avancée, surtout au niveau politique. Il faut garder la rage, la pugnacité, il ne faut jamais lâcher, parce que c'est la stratégie de l'État : nous avoir à l'usure.



**51. Là-haut  
sur la colline**

**Récit d'une zadiste  
de la Colline, 1312 Éclépens**

**Anonyme  
Transcription d'un entretien  
décembre 2020**

J'AI COMMENCÉ à militer au sein des récents mouvements qui luttent pour une justice climatique. À travers ça, j'ai découvert d'autres luttes, des luttes féministes, queer, antiracistes et toutes celles qui me semblent faire partie d'un même combat.

Après avoir passé un certain temps dans les luttes écologiques de Suisse romande, j'ai senti qu'on arrivait gentiment à un point mort, une sensation renforcée par le confinement, qui a fini par confiner aussi nos révoltes. J'avais de plus en plus envie d'aller vers une écologie moins consensuelle, qui revendique et assume ses conflits, qui tisse des liens avec les autres luttes. Une écologie qui affronte les vraies questions de nos rapports aux autres, aux milieux naturels et aux communs, une écologie qui se bat contre toutes les formes d'oppression, de domination et d'exploitation. Je n'étais pas du tout la seule à être traversée par ces envies. Beaucoup de jeunes se sont politisés avec ces nouveaux mouvements climatiques ces deux dernières années et au fil du temps on s'est radicalisés et on a embrassé ou approfondi des sensibilités politiques plus anarchistes. Une vision radicale de l'écologie a émergé, qui ne cherche pas à faire de compromis institutionnel et qui est fondamentalement anticapitaliste, parce qu'elle voit que les problèmes sont enracinés dans ce système. Et maintenant, une approche intersectionnelle commence à prendre forme. On prend conscience de l'intrication de toutes ces oppressions qui sont forgées par ce modèle capitaliste unique.

Ça, c'était un peu le fond de ce qui se passait entre nous. Parallèlement, on a découvert la situation de la colline du Mormont, menacée de destruction complète par la cimenterie Lafarge-Holcim. Avec un groupe de personnes, on a eu l'idée de

cette Zone À Défendre (ZAD)<sup>147</sup> pour lutter contre l'extension de la carrière de la cimenterie. Cette ZAD° naît d'une double envie ou d'une double nécessité.

D'un côté, elle permet d'entrer dans une lutte très locale et hyper concrète qui vise la préservation de l'endroit. C'est un aspect important, parce que dans les mouvements climatiques, c'est difficile de rendre les causes du dérèglement climatique visibles en un coup d'œil. On comprend le problème, le réchauffement climatique et tout ça, mais il reste souvent lointain et abstrait, comme s'il ne nous touchait pas réellement. Avec cette ZAD, on lutte directement, *ici*, sur cette colline qui va se faire exploser par lafarge holcim — une de plus... et cela permet de concrétiser l'écologie, de rendre visible la destruction. On lutte frontalement, dans le conflit, sans l'éviter.

De l'autre côté, cette ZAD nous permet aussi de dénoncer tout un système, de lutter avec une perspective plus globale, contre une industrie globalisée qui détruit la terre et la biodiversité, contre un modèle capitaliste d'exploitation qui n'a pas de limites — c'est ce modèle que holcim symbolise. Voilà pourquoi la Colline est un symbole de ce qu'il se passe ici et ailleurs.

Lafarge-holcim défonce des territoires entiers, pourrit la vie des populations de plein de pays, sans qu'il n'y ait jamais aucune forme de justice sociale ou climatique. C'est la version « XXI<sup>e</sup> siècle » du colonialisme. Même si notre ZAD n'a pas d'impact direct sur ces populations et ces territoires, pour nous, ce double enjeu que représente la Colline, à la fois concret et symbolique, a vraiment du sens. Il permet de faire front contre un système en révélant ses oppressions et ses dominations systémiques°.

La ZAD a nécessité une longue préparation. Quand on a commencé, on n'était vraiment pas beaucoup. On a eu des doutes au début, on ne comprenait pas pourquoi cette stratégie de lutte qui

---

147. *Vous détruisez une Spyre, on en reconstruira plein* [n° 18] raconte une expérience d'occupation à Pully, dans le canton de Vaud ; *ZAB 2028* [n° 43] est une fiction décrivant une ZAD du futur.

nous paraissait si sensée, ne rassemblait pas plus de monde<sup>148</sup>. C'était dur de trouver des personnes qui avaient envie de nous rejoindre. On ne pouvait pas en parler publiquement, ça n'aidait pas. Mais, au bout d'un certain temps, plein de personnes ont fini par nous rejoindre : il y a eu une véritable dynamique collective, hyper positive et c'était cool de constater que le projet répondait à une envie militante partagée. Il fallait juste qu'on touche les bons cercles, on n'avait simplement pas assez de contacts à l'extérieur de nos sphères militantes.

En octobre, quand on a installé la ZAD, c'était une surprise générale. En Suisse, l'État ne connaît pas vraiment ce mode d'action. C'était marrant, parce personne ne comprenait ce qu'on allait faire, ce qu'on voulait et combien de temps on comptait rester. Toute la machine juridique a mis du temps à se mettre en route. Holcim n'a porté plainte qu'au bout de deux semaines. Notre action sort des carcans d'Extinction Rebellion<sup>149</sup> ou de la Grève du Climat, donc ça prend de court. Ça a provoqué plein de fantasmes et de mythes. Localement, il y a eu des réactions très différentes : de nombreux soutiens, mais aussi des réactions ridicules genre : « il y a beaucoup de déchets » ou « c'est touxtes des étrangèrèx, on a vu des plaques belges ». Souvent les gens n'essaient même pas de comprendre de quoi on parle.

La ZAD c'est un endroit de lutte créatif, on teste des micropolitiques, des modes d'organisation communautaires et alternatifs. On veut être un lieu d'accueil, de rencontres et de convergence des luttes. La société fait tout pour nous isoler, nous confiner dans nos petits espaces, parce que c'est dangereux, une communauté politique qui s'autonomise, qui pense et qui critique. La ZAD permet de faire se rencontrer des milieux militants différents qui ne se parlent pas forcément. Avant, j'étais comme dans une bulle du

148. *Arrêtons de « défendre »* [n° 28] élabore une critique de la tactique défensive des ZAD.

149. *Faudrait pas que notre révolution ait l'air trop révolutionnaire* [n° 44] est une discussion autocritique entre plusieurs membres d'Extinction Rébellion Lausanne.

milieu écolo, ça me manquait de rencontrer des personnes d'autres milieux radicaux. Ici, les visions, les générations, les savoir-faire et les expériences se brassent, ça donne une communauté politique hyper créative, qui se remet toujours en question et qui ne reste jamais statique. Décloisonner les différents espaces militants libertaires, ça donne un vrai souffle à nos milieux, c'est un enjeu primordial. Ça nous rend plus fortex d'être ensemble, de lutter ensemble. Je pense qu'au fond, on a touxtes envie de créer cette communauté politique et que c'est possible, mais qu'on a besoin d'espaces de rencontres pour le faire. Il n'y a pas besoin d'être ultra potes, on a juste besoin de s'organiser. Mais bon, on est conscienxtes qu'il reste encore énormément de barrières à faire tomber. On n'est pas assez inclusivexs, on est une majorité de personnes blanches et de personnes cishétéros. On se questionne beaucoup sur cette réalité, sur le fait que les espaces sont toujours tenus par les mêmes groupes sociaux et on tente de se remettre en question, de parler avec les personnes concernées.

Pour le moment, il n'y a pas de plans concrets d'évacuation et on espère que ça va durer ! De toute façon, même si l'État décide un jour de nous évacuer, on continuera à lutter et on essaiera de résister. Avoir organisé cette ZAD, c'est hyper fort, on se sent vivanxtes, ça répond à ce besoin d'expérimenter d'autres formes d'écologie par l'action directe°. Ce besoin ne va pas s'éteindre, car on n'a pas d'autre choix dans la lutte écolo. Et au final, même si cette ZAD ne survit pas et même si la convergence des luttes est loin d'être parfaite, ça me donne de la force et j'ai l'espoir que cette convergence continuera à se construire à l'extérieur.

Personnellement, ce projet m'a permis d'affirmer un besoin de luttes radicales et d'action directe. Dans mon parcours militant, je suis passée par les partis politiques et j'ai vu de l'intérieur comment ce milieu fonctionne. Sans critiquer le travail des individus qui font souvent du bon boulot, avec leur cœur, les luttes institutionnelles et réformistes font dominer une vision de l'écologie : celle du compromis. Elles font croire que les luttes climatiques peuvent s'insérer

dans le système actuel. L'effet collatéral, c'est qu'elles étouffent les autres voix écolos et qu'elles refusent de montrer les vraies forces qui empêchent tout changement.

Ça ne veut pas dire que toutes ces luttes n'ont servi à rien, elles ont fait avancer l'opinion publique par exemple. Je bosse encore dans une ONG, je continue à voter parce que ça permet de sauver quelques meubles pour certaines personnes, mais là, on a vraiment besoin de passer à un autre stade, celui où on se bat frontalement contre un système qui ne cesse de pacifier nos luttes et de détruire toute possibilité de justice.

La rupture est non négociable.





**52. Un terreau  
pour les fleurs  
de la révolte**

# **Colère non binaire**

**Loïc Valley**  
**Texte rédigé pour le recueil**  
**juin 2020**

*La révolution (la vôtre, la nôtre) exige toujours de se réveiller au milieu de la nuit : il faut activer la conscience justement quand elle devrait s'éteindre.*

— Paul B. Preciado

JE SUIS suisse. Je suis néex en Suisse, j'ai grandi et fait mes écoles en Suisse. J'ai été forcéex à servir le pays dans lequel je suis néex. J'ai appris la grandeur supposée de ses institutions, son modèle de soi-disant parfaite démocratie, sa légendaire neutralité dans tous les conflits mondiaux depuis sa création, j'ai été biberonnéex à la tranquillité aseptisée d'un pays dans lequel le pire défaut que l'on puisse avoir est celui de parler trop fort. « Vous comprenez, ça ferait mauvaise façon... »

Alors évidemment, entre ses nourriciers apprentissages de mimétisme morne, la Suisse m'a appris que les pédéexs, les gouines et touxtes ceux qui n'épousaient pas l'hétérosexualité n'épouseraient rien du tout dans ses frontières. Elle m'a appris que l'homophobie n'était pas un délit (la transphobie, on n'en parle même pas), que mon anatomie ne me permettait pas de me faire violer et que, surtout, ça n'allait pas changer de sitôt. « Vous comprenez, il faut laisser le temps au temps... »

Entre deux années scolaires, pendant qu'unex prof faussement subversifvex appliquait à la lettre un plan d'étude qui doit s'appeler secrètement « 11 ans pour faire fermer sa gueule aux futursx sujets biopolitiques de la mère Suisse », j'ai découvert que l'hétérosexualité m'ennuyait autant que les remontées mécaniques et que la non-binarité était un mot qui me faisait pleurer quand je l'entendais, parce que j'avais l'impression qu'il avait été créé pour moi.

Et là?

On fait quoi?

Non, je repose la question parce qu'elle est essentielle. On fait quoi quand on vit dans la reproduction urbaine et matérielle de la définition du « Calme » et qu'on découvre que notre identité, en elle-même, menace ce « Calme »?

Je vous promets qu'on ne fait qu'une chose quand on est une jeune pédéex de 15 ans. On fait tout pour être comme les autres. On fait des blagues oppressives sur nous-mêmes parce que ça fait rire les gens et qu'ils nous trouvent « pleinex d'autodérision », on joue à la pédale parce qu'on nous appelle comme ça, on joue à la tafiole parce qu'on nous dit qu'on en est une et on casse le poignet en marchant dans la rue pour que les hétéros se rendent bien compte qu'on n'est pas dans leur camp, mais qu'on s'applique pour que ça fonctionne. Qu'on est motivéex. « Vous comprenez, c'est important la motivation, "Monsieur" Valley. »

Je vous jure, passer des années à lécher les bottes pleines de merde de l'*establishment* et de systèmes qui ne veulent pas qu'on existe, ça politise.

Ça crée des déclics.

Ça n'a pas manqué.

J'ai découvert ma pire alliée, ma meilleure ennemie. Une histoire d'amour de celles qui sont intenses et qui vous portent loin. J'ai mis longtemps à comprendre que c'était une personne qui voulait mon bien et qu'elle me le disait comme elle le pouvait, abruptement, mais sans rien laisser passer. J'ai compris qu'elle était là tout le temps, partout, dans toutes les circonstances et j'ai souri à chaque fois qu'elle m'a relevéex.

J'ai découvert ma colère.

Ça m'a pris du temps, parce qu'on lui avait appris à se ranger dans un coin et à ne pas exister, mais la Suisse a merdé. Ce n'est pas rare qu'elle merde, mais là elle a vraiment merdé. Elle a créé l'usine de sa propre destruction. Des êtres qu'elle n'a pas aimés, mais tolérés en tentant de faire taire leur colère avec des processus, tous plus

ingénieux les uns que les autres, et qui ont formé des volcans à retardement qui un jour ont explosé.

La Suisse est la Génitrice d'enfants qui planifient sa mort. La Suisse est une héroïne de tragédie grecque : elle prie l'Olympe pour qu'on ne la laisse pas tomber, puis elle se rend compte qu'elle est un être faux et monstrueux et qu'elle ne peut pas vivre dans un monde qui cherche à *devenir*, à se réveiller et à ne pas mourir.

Suisse, mère de ma colère. mère de la colère<sup>150</sup> de lae Non-Binaire Queer Trans\* Pédéex Grossex Hyperactivex et HP<sup>151</sup> que je suis.

Suisse, mère de ma colère. mère de la colère de lae Non-Binaire Queer Trans\* Pédéex Grossex Hyperactivex et HP que je suis.

Le répéter encore, comme dans les tragédies, pour prévenir l'Olympe de ce qui arrive et les spectateurixes que le dernier acte sera sanglant.

Suisse, mère de ma colère. mère de la colère de lae Non-Binaire Queer Trans\* Pédéex Grossex Hyperactivex et HP que je suis.

Le répéter comme un rituel.

Suisse, mère de ma colère. mère de la colère de la meuf Non Binaire Queer Trans Pédéex Grossex Hyperactivex et HP que je suis.

Une fois cela fait, se rappeler que notre colère nous veut du bien. Qu'elle ne veut du mal qu'aux personnes et aux institutions qui nous font du mal.

---

150. Pour d'autres colères, lire *Cette colère immense, collective, transgénérationnelle, internationale* [n° 30].

151. Haut Potentiel.

Cultiver notre colère  
Lui donner forme pour la rendre forte  
Comprendre sa nécessité  
Accepter sa nécessité  
Ne jamais rien laisser passer. Jamais, jamais, jamais.  
Accepter de laisser passer les choses quand il s'agit de nous protéger,  
mais ne pas faire taire notre colère.  
Lutter.  
Se regrouper.  
Se révolter contre tout ce qui est révoltant.  
Être radicaux.  
Être sans concession.  
Se regrouper.  
Crier dans la nuit.  
Crier tellement fort que le jour, lorsqu'on se réveillera on entendra  
les échos de nos propres voix.  
Découvrir l'anarchisme et se demander comment l'appliquer.  
Être doux avec soi. Être gentils.  
Noter que nous sommes plusieurs et que ce plusieurs prend de plus  
en plus d'ampleur.  
Noter que *Nous sommes partout*.

Et faire de notre colère un terreau pour les fleurs de la Révolte.

## **53. Swiss made prison system**

**Récit de parler sauvage  
avec des prisonnièresxs**

**Anonyme  
Texte rédigé pour le recueil  
avril 2021**



LÀ, ON REMONTE une ruelle, une artère sans âme quelque part dans la périphérie urbaine. C'est souvent dans les ruelles que ça se passe, c'est souvent dans la périphérie urbaine sans âme.

Le groupe n'est pas très grand. Touxtes ont dissimulé leurs visages, touxtes essaient de ne pas trop se faire remarquer. Le soleil commence à se coucher, mais la ville est encore animée et lumineuse. Les gens rentrent du boulot. En plein jour, tout est plus risqué, mais tant pis : notre action ne peut fonctionner qu'avant le coucher du soleil.

Avec nos sacs à dos et nos banderoles, on avance d'un pas qu'on aimerait un peu plus assuré. À l'arythmie de nos jambes, aux regards qu'on jette régulièrement derrière nous, notre anxiété est perceptible. On puera la sueur avant d'avoir fait la moitié du chemin<sup>152</sup>.

La prison n'est pas un endroit, ce n'est pas un lieu à proprement parler, c'est un morceau de territoire découpé de murs, de miradors, de barbelés et de tôle. Personne n'y vit, personne n'y habite au sens où habiter c'est donner une forme à l'espace. Aucune des personnes arpentant l'espace de la prison n'a de pouvoir sur sa forme. Sa forme a été pensée par des générations de théoriciens du contrôle qui n'y habitent pas, dessinée par des architectes qui n'y habitent pas, payée par des contribuables qui n'y habitent pas, construite par des ouvriers qui n'y habitent pas, réformée par des réformistes qui n'y habitent pas. La prison est un non-lieu, parce que rien ni personne n'y habite.

Arrivés en haut de la rue, on commence à apercevoir les crêtes des murs d'enceinte et un grand mirador qui surplombe

152. Pour une autre action mêlant anxiété et sueur, lire *Bidule, Truc et Machin à la ferme* [n° 29].

les toits alentour. La prison est encadrée entre plusieurs pâtés de maisons, posée comme une fleur dans un quartier résidentiel. On dirait bien que cette grosse aberration de violence, posée au milieu des jardins, ne dérange personne. De là où nous sommes, la prison ressemble à un ancien hôpital, avec sa couleur de mouiroir glauque et ses briques un peu déglinguées qui rappellent les asiles du XIX<sup>e</sup> siècle. Si Hollywood filmait ça, ce serait pour poser le décor d'une histoire horrible.

C'est toujours surprenant, en Suisse comme ailleurs, de constater combien les prisons sont proches des centres-villes. Des dizaines de milliers de personnes vivent, dorment, mangent, pratiquent tout ce qui fait leur quotidien, *habitent* vraiment l'espace où elles vivent, mais à quelques mètres de là dorment des personnes dont on a temporairement arrêté l'existence, des personnes qui attendent, des mois, des années, des dizaines d'années. On vit autour de non-lieux dans lesquels d'autres ne vivent pas et on nous a appris à trouver ça normal, endoctrinés à accepter l'inégale répartition du droit à *habiter* l'espace. On nous a dressés à accepter la prison comme une évidence.

*On the other hand, the prison is considered an inevitable and permanent feature of our social lives. Most people are quite surprised to hear that the prison abolition movement also has a long history, one that dates back to the historical appearance of the prison as the main form of punishment. In fact, the most natural reaction is to assume that prison activists — even those who consciously refer to themselves as « antiprison activists » — are simply trying to ameliorate prison conditions or perhaps to reform the prison in more fundamental ways. In most circles, prison abolition is simply unthinkable and implausible. Prison abolitionists are dismissed as utopians and idealists whose ideas are at best unrealistic and impracticable, and, at worst, mystifying and foolish. This is a measure of how difficult it is to envision a social order that does not rely on the threat of sequestering people in dreadful places designed to separate them from their communities and families. The*

*prison is considered so « natural » that it is extremely hard to imagine life without it.*<sup>153</sup>

(Angela Davis, *Are Prisons Obsolete.*)

Avant de venir, on s'est équipés pour faire du bruit, du bruit et de la fumée. On a des banderoles à étendre, peut-être à attacher si on y arrive, si on nous en laisse le temps. Tout ça pèse relativement lourd, tout ça encombre nos mouvements. Impatients d'arriver enfin au pied des barbelés, on presse encore le pas. Le groupe est trop petit. Pas besoin de discuter, rien qu'à sentir mutuellement nos odeurs de transpiration, on se souvient des risques que l'on prend.

Il y a quelques mois de ça, en France, un homme a écopé d'un mois de prison avec sursis et de deux mille euros d'amende. Son crime ? Avoir bravé la loi qui interdit formellement de tenter d'entrer en communication non autorisée avec une personne incarcérée dans un établissement pénitentiaire. Le criminel en question avait 65 ans. Il s'était approché de la fenêtre d'une maison d'arrêt pour hurler « Bon anniversaire mon fils, je t'aime ». D'après un voisin, quand la police l'a interpellé, il pleurait, assis dos au mur extérieur du pénitencier.

---

153. En français : La prison, en revanche, est perçue comme un élément constitutif et immuable de nos sociétés. On ignore trop souvent que le mouvement pour l'abolition carcérale est lui aussi riche d'une longue histoire qui remonte à l'époque où la prison est apparue en tant que principale forme de châtiment. En fait, on a spontanément tendance à penser que les militants anticarcéraux (y compris ceux qui se désignent eux-mêmes comme « militants antiprison ») cherchent uniquement à améliorer les conditions de détention ou à réformer fondamentalement le système carcéral. Pour une écrasante majorité de citoyens, la suppression des prisons est tout simplement impossible et inconcevable. Les personnes qui militent pour l'abolition carcérale sont considérées comme des utopistes et des idéalistes dont les idées seraient, au mieux, irréalistes et inapplicables et, au pire, mensongères et insensées. C'est dire à quel point il est difficile d'envisager un ordre social qui ne repose pas sur la menace de l'incarcération des individus dans des lieux épouvantables conçus pour les séparer de leurs proches et de leur communauté. La prison est considérée comme un élément si « naturel » qu'il est extrêmement difficile d'imaginer la vie sans elle.

Le groupe s'enfile dans une petite allée bordée d'arbres et de bâtiments fonctionnels destinés aux tâches logistiques et au personnel administratif. Tout est calme. À part le bruit des voitures, la zone est déserte. Ou presque déserte. À l'angle d'une baraque de chantier, trois types en train de fumer une clope nous regardent d'un œil mauvais. Ils ont des gueules qu'on finit par reconnaître, des manières de s'asseoir, de marcher, des manières de tirer des lattes qu'on internalise, avec le temps. Par définition, le flic en civil porte les cheveux courts, souvent en brosse. Il a des lunettes de soleil, des fringues de sport, ou plus exactement des fringues *sport n' chic*, genre veste bien coupée et pantalon un peu moulant, mais pas assez moulant bien sûr pour que quiconque puisse contester sa virilité solaire. En général, son torse est bien bombé, ses jambes sont arquées comme celles du cowboy fraîchement descendu de cheval et il tire tellement ses épaules en arrière qu'il est presque incapable de garder les bras le long du corps. Il a pas l'air souple. Il a pas l'air sympa. Il a pas l'air malin. Et quand tu croises des types du genre qui sont pas des keufs en civil, souvent, dans leur tête, c'est quand même un peu des keufs en civil.

Sans avoir eu besoin de dire un seul mot, le petit groupe partage un léger doute. Sur un diapason tacite des corps, touxtes comprennent la nécessité d'une réaction improvisée mais rapide. Impossible de contourner les trois hommes. On les ignore froidement et on s'engouffre dans un genre de chemin pédestre qui décale sur la gauche et nous éloigne du portail principal. Apparemment, la conscience collective de l'essaim silencieux lui dicte de contourner le bâtiment. Difficile de penser qu'on a alerté personne. Nos visages sont presque tous masqués. Nos sacs à dos pleins à craquer sont éloquents. L'une d'entre nous porte une caméra en bandoulière. En nous voyant, même un enfant aurait compris qu'on s'apprêtait à donner un petit spectacle.

Le chemin qui contourne la prison ressemble à toutes les ruelles qu'on a empruntées jusque-là, avec encore une couche de silence en

plus. Maintenant, on voit le dos du bâtiment, une muraille percée d'ouvertures minuscules surplombant une cour intérieure entourée de grillages que plusieurs déroulés de fil barbelé renforcent. À la hâte, on s'essaime sur la zone pour constater rapidement qu'elle n'est pas surveillée. Derrière nous, surtout des arbres, un petit bout de forêt que l'urbanisme socialiste destine aux randonnées urbaines et au *crossfit outdoor*. Au moins, ici, nous sommes face au dos de la prison, et dans notre dos à nous, personne ne peut arriver par surprise. Il n'y a pas encore de keufs affectés aux forêts urbaines et la présence bienveillante des arbres nous rassure. On reforme un petit bloc et on s'approche du grillage. La rage nous monte aux yeux et on se décide à crever le silence.

Il faut que nos voix traversent les barbelés, volent au-dessus de la cour, percent les épais murs de ciment et de briques, se glissent entre les barreaux des fenêtres. Touxtes gueulent le plus fort possible. Et c'est la rage qui parle en premier, pour être bien certains que les personnes enfermées comprennent immédiatement que les voix entendues sont des voix amies. On commence à chanter : « Tout le monde déteste les prisons ». On se demande s'ils perçoivent nos chants, mais très vite d'autres voix s'élèvent de l'intérieur des murs, hurlant elles aussi, incapables d'estimer la distance à laquelle nous nous trouvons de leurs fenêtres. Plusieurs incarcérés commencent à reprendre en chœur : « Tout le monde déteste les prisons ».

On déploie les banderoles, en espérant qu'ils aperçoivent ce point de couleur parmi les graviers, juste sous les arbres. Comme on s'agite, il y a un bref instant de silence, à nouveau brisé par des phrases sans visage. De là où on est, c'est une immense muraille de brique qui s'époumone :

- « Venez nous sauver ! »
- « Ils nous tuent ! »
- « Libérez-nous ! »
- « On nous bute ! »
- « J'ai rien fait ! »

Difficile de savoir quelle émotion collective parcourt le petit groupe. Un mélange de colère, d'impuissance et d'empathie. Nos chants deviennent des chants de paix, les rythmes de ceux qui ne peuvent rien faire sinon essayer de transmettre un peu de force :

« On vous aime. On vous aime. Tenez bon. »

C'est étrange d'envoyer de l'amour à des dizaines de personnes en même temps, mais c'est possible. C'est de l'amour structurel, de l'amour politiquement légitime, de l'amour adressé comme une pierre ou une ortie, inséré dans les fêlures d'une organisation sociale répressive.

La Suisse compte 106 prisons d'État, enfermant près de 7 000 personnes, dont 71 % sont des étrangers (en comptant les permis C qui représentent 25 % des incarcérés) dont le quart sont des personnes migrantes en attente d'une expulsion forcée du territoire et dont la quasi-totalité sont recensées comme des hommes par les statistiques officielles (96 %) <sup>154</sup>. Les cantons romands sont les plus répressifs, mais aussi ceux qui appliquent la politique de gestion de la criminalité la plus xénophobe (avec le record européen de 79 % d'étrangers parmi les incarcérés).

*Si le code est le même pour tous, la palme d'or en matière de châ-timent toute nationalité confondue revient aux cantons de Vaud et Genève. « Alors que ces deux cantons représentent 14,6 % de la population suisse, ils prononcent 43,4 % de toutes les peines. » Cherchez l'erreur. Une explication ? « C'est Pierre Maudet, le conseiller d'État, et Olivier Jornot, le procureur général, des hardliners en matière de condamnation. Il y a tout un climat, en tout cas à Genève comparativement à Zürich ou à Bâle », indique Daniel Fink. Et cet ancien chef de la section Criminalité et droit pénal de l'Office fédéral de la statistique (OFS) d'évoquer encore la part très élevée des étrangers non résidents à Champ-Dollon, atteignant par moments jusqu'à 80 %, tout au moins en détention avant jugement. « En Suisse, un quart de toutes*

---

154. Ces chiffres et statistiques sont issus de la revue *Allez Savoir*, n° 71, janvier 2019.

*les détentions provisoires sont réalisées à Genève. Et qui va en détention provisoire ? Ce sont les étrangers non domiciliés en Suisse. Il y en a pourtant certainement autant à Bâle et à Zürich. » De fait, à la prison de Champ-Dollon, le pourcentage d'étrangers s'élève à 89 % et dans tout le canton de Genève il est de 86 % (chiffres 2017).*

(Revue *Allez Savoie*, n° 71, janvier 2019.)

On commence à déballer du matériel, des trucs pour faire du bruit, du bruit et de la fumée, des trucs à balancer. Là on se sent un peu plus fortexs et en sécurité, comme on se sent toujours lorsque l'adrénaline de l'action directe° parcourt tout le corps. Les heures, voire les jours, qui précèdent toute action, même la plus anodine, sont souvent difficiles et stressantes. Aussi nul que ça puisse être, on repense beaucoup aux risques. Un an plus tôt, une femme, française également, est elle aussi tombée sous le coup de la loi interdisant les parloirs sauvages pour avoir lancé une fleur à son compagnon, par-dessus un barbelé, le jour de la Saint-Valentin. La cour l'a condamnée à trois mois de prison ferme, avec application immédiate. Les heures, voire les jours, qui suivent toute action, surtout si elle s'est bien passée, procurent un soulagement profond, une paix intérieure, le sentiment heureux d'avoir eu le courage de briser le silence. Mais dans le temps immédiat de l'action, on ne pense plus à rien.

« Attention, ils arrivent ! »

Ce sont les prisonnières qui nous préviennent, depuis l'intérieur du bâtiment.

L'unex d'entre nous hurle quelque chose et touxtes aperçoivent les fourgons de police qui remontent la ruelle et foncent vers notre position. On se disperse<sup>155</sup>. On replie les banderoles en quelques secondes, on range le matériel et on déguerpit. Intuitivement, la plupart courent en direction des arbres, s'engouffrent dans la forêt où les véhicules ne pourront pas les suivre. D'autres s'élancent dans le

155. Pour en savoir plus, lire *Survivre dans un black bloc* [n° 15].

quartier résidentiel, slaloment entre les voitures, sautent par-dessus les barrières. Les voix s'échappent toujours de la prison, elles nous donnent de l'énergie, elles nous couvrent : « Tout le monde déteste la police ! », « Partez sur la droite ! », « Attention ils entrent dans la forêt ! ». Les prisonnières continueront à gueuler pendant de longues minutes, attirant l'attention de la police qui ne parvient pas à trouver ceux d'entre nous qui se sont cachés parmi les arbres. Une fois que nous sommes complètement dispersés, tout à fait sûrs que les keufs ont abandonné la course-poursuite, nous nous retrouvons, dans la ville ; certains sont soulagés, d'autres déçus de n'avoir pas pu rester plus longtemps. Et la prison, elle, tient toujours debout.

Même les rapports des commissions internationales de l'ONU, que l'on peut difficilement soupçonner d'être un groupuscule abolitionniste<sup>o</sup> antiprison d'ultragauche, signalent que près de 70 % des détenus dans le monde « vivent dans des conditions qui ne respectent pas la dignité humaine » et, surtout, que près de 80 % des détenus peuvent être considérés comme des « prisonniers socioéconomiques » au sens où « des programmes d'amélioration de l'environnement social et économique permettraient d'éviter 80 % des emprisonnements ». Et voilà comment l'ONU, l'organe suprême du capitalisme d'État mondialisé, confesse d'elle-même que le fondement de son système répressif repose sur la violence socioéconomique qu'elle exerce.

Le principe d'une transformation socioéconomique comme solution à l'emprisonnement est depuis toujours l'argument fondamental des abolitionnistes. Souvent, les discussions s'enlisent car elles se coincent dans un piège argumentatif : quelle alternative trouver à la prison ? Plusieurs positions réformistes proposeront alors des variantes autour de l'idée d'enfermement (détention à domicile, bracelet électronique, etc.). Alors qu'il s'agit en réalité de proposer un ensemble de transformations sociales qui empêchent la précarité, cause principale d'incarcération : transformation de l'éducation, gratuité et accessibilité du système



de santé et particulièrement de l'encadrement psychologique et psychiatrique, décriminalisation des parcours migratoires, construction d'un système judiciaire populaire et autogestionnaire, basé sur la réparation et non sur des logiques punitives, dépénalisation des drogues.

La prison, comme bâtiment, n'est pas le noyau du problème répressif. C'est l'ensemble du système carcéral, comme réseau imbriqué, que repense la perspective abolitionniste°. La question de l'alternative punitive° à la prison est une fausse question. Dans une société qui garantit un revenu minimal d'existence à touxtes, dépénalise les drogues, fournit un encadrement psychosociologique gratuit et égalitaire, garantit une dignité matérielle pour touxtes (par exemple au moyen d'un revenu universel), renonce à des lois d'asile racistes et violentes<sup>156</sup>, il n'y aurait plus besoin de prisons, ou, pour être plus exact (toujours d'après l'ONU), près de 80 % des personnes incarcérées ne l'auraient jamais été.

Est-ce qu'on accepte de vivre dans une société pareille ? Est-ce qu'on accepte un système conçu pour reproduire sans cesse l'oppression des plus précaires ? C'est une autre conclusion particulièrement stable des recherches en criminologie : l'incarcération favorise la réincarcération, la prison légitime fonde et engendre la prison.

Alors, quand on dit « que crève la taule », ça veut dire que crève l'incarcération comme système organisé, que crève la prison en tant qu'elle engendre la prison.

Que crève le cercle sans fin.

---

156. Sur les liens entre prison et racisme institutionnel, lire aussi *Brisons l'isolement* [n° 39].



**54. Comment bien  
rater un contrôle  
technique ?**

# **Éléments de sabotage automobile**

**Anonyme**  
**Texte rédigé pour le recueil**  
**avril 2020**

AVEC LA DÉMOCRATISATION des transports motorisés individuels, le contrôle technique est devenu une formalité administrative bien connue des automobilistes. Dans une bonne partie des pays occidentaux, le contrôle technique est imposé une ou deux fois par an. L'individu doit alors amener son véhicule personnel chez un garagiste reconnu et agréé de manière à le faire évaluer. Si la mécanique fonctionne bien, le professionnel délivre alors à l'automobiliste un certificat l'autorisant à continuer l'utilisation de son véhicule.

Pour ceux que la pollution ou l'extraction énergétique préoccupent, il est devenu de plus en plus difficile d'échouer à ce type de formalité, ce qui soulève une question essentielle de la postmodernité : comment bien rater un contrôle technique ?

Naturellement, tout le monde le sait, ce n'est pas chose aisée. Les garages automobiles sont toujours plus laxistes, l'état ferme les yeux sur les véhicules non homologués, les entreprises redoublent d'inventivité pour importer toujours plus vite les inévitables pièces de rechange, le lobby du contrôle-technique-réussi est de plus en plus influent auprès des parlementaires, bref, rater son contrôle technique est devenu un vrai casse-tête. Mais ne vous découragez pas, avec un peu d'huile de coude, tout est possible !

On rassemble ici quelques astuces simples et efficaces, proposées par les meilleurs experts en échec, qui aideront chacun à foirer au mieux leurs contrôles techniques. Surtout, parce que l'entraide et la solidarité sont des valeurs essentielles, ces astuces pourront aussi être appliquées sur les véhicules des autres (en toute discrétion bien sûr, le vrai altruisme, c'est de ne pas se vanter). Ouvrez l'œil, il y a sûrement autour de

vous des véhicules appartenant à des propriétaires moins débrouillardes qui ne demandent qu'à échouer eux aussi à leur contrôle technique. Très souvent, en tant que citoyen éclairé, il ne s'agit que d'un renvoi d'ascenseur bien mérité ! N'hésitez pas à aider directement les voitures de police (qui protègent la population), les engins de chantier (qui embellissent nos villes de magnifiques centres commerciaux) ou encore les voitures haut de gamme garées dans les quartiers riches (qui permettent aux plus aisés de nos concitoyens de faire ruisseler leurs richesses sur les moins aisés).

#### QUELQUES PRÉCAUTIONS PRÉALABLES

Bien rater un contrôle technique implique quelques précautions<sup>157</sup> :

- Manipuler l'ensemble de son matériel, si possible dès son achat ou son déballage, avec des gants épais de chantier. Les gants en silicone fin ou en laine sont à proscrire.
- Enrouler l'ensemble de son matériel mécanique dans du ruban adhésif noir, pour éviter au maximum les bruits métalliques qui risqueraient de déranger le sommeil des voisins.
- Se déplacer à visage couvert et sans signes distinctifs (couleurs, tatouages, etc.), pour rester modestes. Pour la même raison, se déplacer la nuit.
- Privilégier les lampes à lumière rouge et à faisceau resserré qui émettent une lumière beaucoup moins visible de loin (toujours les voisins qui dorment, on oublie pas la politesse). Vous pouvez aussi peindre une lampe torche à LED avec une peinture acrylique rouge.
- Modestie toujours, agissez seuls ou avec un très petit

---

157. Pour d'autres précautions possibles encore, lire *L'usure ordinaire* [n° 6].

nombre de personnes en qui vous avez toute confiance. N'en parlez pas (surtout en ligne).

- Organisez-vous et faites des recherches en respectant les règles de sécurité numérique<sup>158</sup>, pour passer sous le radar du grand lobby des contrôles techniques réussis.
- Rangez vos outils dans un sac en toile, plus discret, et ne laissez rien derrière vous (on ramasse ses déchets !).
- Privilégiez des baskets légères, plus tendance que des grosses chaussures de marche et leurs empreintes reconnaissables. Astuce fashion : si vous voulez utiliser des chaussures de marche, recouvrez-les d'une grosse chaussette.
- Transportez vos liquides dans des bouteilles en plastique nettoyées de toute empreinte. Une fois rentréex, brûlez les bouteilles. N'oubliez pas votre entonnoir, au cas où il faudrait faire une pause pâtisserie en chemin (ou verser une grande quantité de matière dans une petite ouverture) !

#### QUELQUES ASTUCES

Il existe un grand nombre d'astuces qui favorisent un bon échec de contrôle technique. Des rigolotes, des compliquées, des rapides, des plus lentes. C'est au bon goût de chacunex !

- Pour abîmer convenablement les serrures de votre véhicule, enfoncez-y plein de petits bouts de bois, par exemple des cure-dents. Cassez bien tout ce qui dépasse. Pour plus de stabilité, remplir ensuite la serrure de super glu. Astuce déco : utilisez un bois coloré ! Variante : faites-y coulisser un fil de fer et coupez bien les deux extrémités à la pince.
- Pour abîmer convenablement votre système de refroidissement, versez une bonne quantité de riz sec dans le radiateur. Avec l'arrivée de l'eau, les grains vont gonfler et rendre le système inutilisable.

---

158. Pour tenter désespérément de communiquer en ayant l'impression de ne pas pouvoir être traquéex, lire *Camouflage dans l'infosphère* [n° 40].

- Pour abîmer convenablement votre pot d'échappement, glissez-y une pomme de terre, enfoncée le plus loin possible à l'aide d'un bâton. Quand le moteur sera démarré, il toussera puis s'éteindra. Variante, remplissez-le de mousse polyuréthane isolante (qui gonfle à l'application).
- Pour abîmer convenablement votre réservoir à essence, on peut y verser plusieurs substances. Les plus discrètes sont du sel de table, du sable fin, de l'acide butyrique.
- Pour abîmer convenablement vos pneus, vous pouvez les crever délicatement avec un canif. Dans le cas des pneus à haute pression, mieux vaut dévisser la valve et creuser le trou par lequel l'air s'échappe.
- Pour abîmer convenablement le système de distribution d'huile, le plus efficace et le plus sûr est d'y introduire un abrasif. Le plus simple est le sable, mais attention à ne pas utiliser un sable proche de chez soi. Le sable carbo-siliceux peut s'acheter et c'est un bon choix. Il suffit alors de trouver l'accès, soit le bouchon du réservoir à huile. Sur de gros engins, étudier préalablement pour trouver les points d'accès. Attention, ils sont parfois cadenassés.
- Pour rigoler un peu, même si cela n'empêchera sans doute pas la réussite du contrôle technique, enroulez le véhicule de papier toilette (3-4 rouleaux suffisent pour une voiture, prévoir plus pour les gros engins de chantier) et aspergez-le d'eau pour que ça colle bien. Voilà, vous avez créé une toile, et vous pouvez laisser votre âme d'artiste peintre s'exprimer !

POUR CONCLURE...

Il n'est pas si difficile de rater un contrôle technique. Si un petit millier de personnes mettait en pratique ces quelques astuces, seulement de temps à autre, il est très probable que la police ne puisse plus jamais rouler, ce qui soulagera beaucoup les agents subissant des rythmes de travail effrénés.



La totalité des formes d'action politique n'impliquant que la parole sont globalement autorisées. D'ailleurs, la démocratie se vante continuellement que tout(e) un(e) chacun(e) puisse affirmer qu'il n'est pas d'accord. Mais dès lors que la contestation se transforme en action, on devient un(e) délinquant(e) et la répression s'acharne. Si l'on peut dire à peu près tout ce qu'on veut, on ne peut pas le dire n'importe comment. En 2008, devant le centre de rétention de Mesnil-Amelot, une banderole déployée où l'on pouvait lire « feu aux prisons » a valu des poursuites à ses auteur(e)s lorsqu'un incendie a éclaté le même jour dans le bâtiment. La justice ne s'y est pas trompée : la différence entre l'acte et la parole n'est pas si grande qu'il n'y paraît. De la pièce intentionnellement mal usinée au cure-dent dans la serrure, en passant par la dégradation qui rend la marchandise invendable, l'alarme incendie intempestive ou le sabot dans la chaîne de production, attaquer les structures de la domination a été le point de bascule de nombreuses luttes. C'est grâce aux saboteur(e)s que vous avez des week-ends, que vous ne bossez pas 80 h, que vous avez le droit de vote si vous êtes une femme et que vos enfants vont à l'école.

Nique les contrôles techniques !



## **55. Surveiller la surveillance**

**Quelques éléments pratiques  
pour la mise en place  
d'un collectif de copwatch**

**Anonyme  
Texte rédigé pour le recueil  
avril 2020**

*Ce texte a été élaboré plus d'un mois avant la diffusion des images du meurtre de George Floyd et de leurs répercussions politiques mondiales et près de sept mois avant le projet de loi « Sécurité globale » en France qui cherche à rendre illégale la diffusion d'images d'un policier identifiable.*

#### À QUOI SERT UN GROUPE DE COPWATCH ORGANISÉ ?

LE COPWATCHING° (terme qui signifie simplement « regarder la police ») apparaît aux USA dans un contexte d'autodéfense populaire face à la violence raciste et à l'impunité des forces de l'ordre, notamment dans les quartiers les plus précaires. De ce qu'on sait, les premières à s'organiser pour filmer la police sont des brigades plus ou moins affiliées aux Black Panthers, qui cherchaient à documenter cette violence avec les caméras analogiques de l'époque. Le copwatching est apparu de manière organique, dans une logique de résistance qui voulait documenter le vécu.

Ensuite, ça a évolué, ça a donné des idées, ça s'est organisé. Dans certains pays, pas seulement en Occident, des collectifs commencent à mettre en place des rondes tous les soirs dans leur ville, dans l'intention de surveiller l'action de la police, prêts à filmer en cas de violence. Il y a aussi des réseaux internationaux, des sites internet, des zones de mise en commun des images, de partage de tactiques et d'expériences, qui aident à organiser des groupes de copwatch décentralisés. Sur ces réseaux, on peut aussi apprendre à monter une défense juridique face à la police, à constituer un dossier de témoignages, etc. Ensuite, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, s'inspirant de plusieurs brigades populaires, des groupes ont commencé

à se former dans l'intention de filmer spécifiquement la répression militante : documenter non pas la violence quotidienne, mais aussi la violence politique, la répression des manifestations par exemple. C'est de ce copwatch d'antirépression qu'on parlera ici<sup>159</sup>.

Au fond, l'idée est simple : personne ne surveille ceux qui nous surveillent, alors il faut des caméras populaires. On ne peut avoir confiance ni en l'État ni en sa justice pour contrôler leur principal organe de contrôle : la police. L'impunité de la police française n'est plus à prouver (il suffit de regarder les chiffres des condamnations de l'IGPN — Inspection Générale de la Police Nationale — ou de regarder l'ensemble des dénonciations de violences policières ces dernières années). En Suisse, ce n'est pas mieux. Ces vingt dernières années, l'ONU a condamné à deux reprises la Confédération au motif qu'elle ne dispose d'aucun organe de contrôle indépendant de sa propre police. Pour le dire vite, si tu veux porter plainte pour violence policière, tu dois aller le faire... à la police. Sur le terrain, l'impunité est aussi la loi d'une police suisse plusieurs fois meurtrière, violente au quotidien et outrepassant souvent ses droits<sup>160</sup>. Le copwatching peut aussi être défini comme une pratique militante offensive qui entend documenter et démontrer la nécessité de repenser, désarmer et/ou abolir carrément la police dans sa forme actuelle.

S'organiser pour filmer les violences policières change beaucoup de choses. Au fond, l'idée n'a rien de compliqué, mais avoir un groupe de personnes présentes dans les moments de lutte physique donne de vrais résultats : des images plus complètes, plus compréhensibles, qui peuvent alimenter le débat public et/ou être utilisées plus efficacement dans la défense juridique des militanxtes. Très souvent, en Suisse, ce sont les images des groupes de copwatch qui sont relayées dans la presse ou amenées devant les tribunaux.

159. Pour un échange entre plusieurs membres d'un collectif de copwatch, lire *Spectacle nulle part. Care partout* [n° 23].

160. Pour écouter une personne concernée par cette violence policière, lire *They don't see us* [n° 4].

Bien sûr, en manif, tout le monde filme, mais c'est souvent trop tard (on a le réflexe de sortir son téléphone quand on voit une violence mais, le temps de sortir l'appareil photo, pouf, la situation de violence est terminée et on n'a pas d'images), les prises sont souvent floues, incompréhensibles. Mais en mobilisant sur le terrain un petit groupe de personnes attentives, concentrées et qui savent pourquoi elles sont là, d'un coup, pouf, les images documentant la violence sont bien plus efficaces, parce qu'on *anticipe*, on filme avant que la violence ne se déclenche.

C'est pas très compliqué d'organiser un groupe de copwatch dans ta ville, pour soutenir et défendre ceux qui luttent, faut juste s'organiser et discuter un peu.

#### FILMER POUR QUI ?

Il est important qu'un groupe se mette collectivement d'accord sur une éthique du copwatching : pour qui filme-t-on ? Si l'on peut se coordonner avec des groupes d'antirépression ou les associations qui organisent des événements, il est essentiel que les militanxtes filméxs soient prioritaires dans la gestion de ces images : dans l'idéal, iels devraient toujours avoir leur mot à dire dans leur diffusion. Les groupes de *copwatch* décident le plus souvent de ne publier aucune image en leur nom propre, pour ne pas se visibiliser, mais surtout pour ne pas interférer avec le droit à l'image de chacunex.

#### UNE MARCHÉ À SUIVRE

Cette démarche est une sorte de prototype, une liste de choses qui peuvent être utiles. Évidemment, on ne peut pas tout faire pour chaque événement. C'est aussi une marche à suivre à compléter, à remettre en question, à modifier...

*Avant le jour de l'événement*

Il peut être judicieux de se promener là où l'action aura lieu et de faire un plan des zones d'invisibilité possibles. La police sait qu'elle est filmée et souvent, elle va essayer d'organiser immédiatement l'espace pour invisibiliser sa violence : en faisant des lignes de fourgons, en utilisant un groupe d'agents pour en cacher d'autres, en emmenant des militantes dans des ruelles préalablement bloquées, etc. Ces zones permettent à la police d'embarquer, fouiller et de dérapier en toute tranquillité. Il s'agit souvent de lieux que l'on peut facilement nasser°.

Le groupe de copwatch doit étudier l'espace : y a-t-il une zone en surplomb où l'on pourrait se poster préventivement (une terrasse de café)? Y a-t-il un endroit relativement sûr duquel on pourrait voir sans être vu(e) (filmer à travers une vitrine de magasin)?

Si on est plusieurs, il faut aussi réfléchir à la répartition des personnes qui filment dans l'espace, même si souvent, au moment voulu, c'est plus compliqué que ce qu'on imaginait. Se répartir dans l'espace évite que toutes celles et ceux qui filment soient nassés au même endroit et ne puissent pas filmer d'autres zones critiques d'un événement par exemple. Évidemment, le feu de l'action redessine l'espace et il faut surtout observer, improviser et rester réactifs, mais l'anticipation et la préparation donnent souvent de très bons résultats.

*Les rondes, le jour de l'événement*

Dans les heures qui précèdent l'événement, il peut être intéressant d'effectuer des rondes pour évaluer la mobilisation policière déjà mise en place. Certains signes permettent d'anticiper la gestion de l'espace comme les barrières de déviation entreposées au coin de certaines rues, les itinéraires précis des voitures banalisées, les lieux où sont discrètement garés les fourgons, etc. Attention à rester discrètes durant ces rondes. S'il y a des flics en uniforme ou en civil,



on peut aussi essayer d'écouter discrètement leurs conversations, qui contiennent parfois des informations précieuses sur la planification de l'événement. À chaque groupe de trouver ensuite le meilleur moyen pour communiquer aux militanxtes et/ou aux organisations, ces informations en temps réel pour essayer de se protéger au maximum. Pour les communications numériques, toujours privilégier les applications chiffrées de bout en bout (Signal, Telegram et Riot sont parmi les plus recommandées, Signal efface les messages après un temps imparti, ce qui peut être bien pratique<sup>161</sup>).

### *Organisation des copwatcheureuxes*

Il y a plusieurs tactiques, plusieurs choix possibles...

Certains groupes de copwatcheureuxes décident de se rendre visibles en portant un brassard ou d'autres signes distinctifs, comme lorsqu'il y a des juristes et des avocaxtes sur place ou comme la presse. Dans ce cas, on peut amener des stabilisateurs de téléphone, des selfie sticks pour filmer depuis le haut, des caméras à la place des smartphones, etc. On se rend visible et on se comporte comme des journalistes. Ce choix implique un comportement particulièrement prudent, pour éviter de devenir une cible facile.

D'autres groupes décident de copwatcher discrètement, de se fondre dans la masse pour éviter de montrer qu'ils sont organiséexs. À l'intérieur d'un bloc radical, rester masquéex et ne pas afficher trop ouvertement que l'on filme : on ne filme un bloc que si l'on est sûr de la sécurité des images<sup>162</sup>.

Il est rarement utile que deux copwatcheureuxes soient au même endroit. Les angles de vue peuvent faire une vraie différence lors d'un procès : tout est affaire de lisibilité de l'image. Pour autant, les règles de sécurité s'appliquent comme pour

161. Pour tenter de communiquer numériquement avec un semblant de sécurité, lire *Camouflage dans l'infosphère* [n° 40].

162. Pour comprendre les enjeux liés aux images dans un bloc ou une manif en général, lire : *Survivre dans un black bloc* [n° 15].

n'importe quelle manifestation : on essaie de ne pas laisser unex copwatcheuse « hors de vue », il faut parfois se filmer ou se protéger mutuellement.

### *Matériel*

#### *Quelques conseils d'équipement. —*

- Le smartphone est un bon compromis entre efficacité et discrétion.
- Si on utilise un smartphone, ce qu'il y a de mieux c'est un mot de passe alphanumérique assez long, par exemple : NousSommesPartout\*1312\*.
- Vérifier qu'on a assez d'espace de stockage.
- Effacer tout contenu compromettant (toutes les applications non nécessaires, les groupes de discussion non nécessaires, les images, le répertoire, etc.).
- Il est impossible de passer une journée à filmer sans une batterie externe contenant plusieurs recharges.
- Les ordinaires de toute manifestation (sérum physiologique, nourriture, premiers soins, masque plastique, etc.).

#### *Quelques conseils d'habillement. —*

**Visibilité** : se signaler comme copwatcheuse avec un brassard, un gilet, un signe distinctif et rester très prudente. Avec cette tactique, on devient une cible privilégiée qui risque de se faire interpellé de manière prioritaire. L'interrogatoire peut être salé.

**Immersion** : s'habiller comme unex manifestante parmi d'autres, ne pas être trop extravaganxte dans son apparence pour ne pas être facilement identifiable.

**Invisibilité** : s'habiller avec des codes sociaux dominants/normatifs pour avoir l'air d'unex bourgeoisx curieuxx qui aurait atterri là par hasard.

*En cas de professionnalisation.* —

- Gérer les images en live sur un cloud autonome et chiffré (toutes les images y sont directement envoyées et supprimées du téléphone).
- Avoir une personne en retrait avec un ordinateur et un adaptateur microSD pour faire arriver les images.
- Filmer avec un drone (attention c'est généralement illégal).
- Se procurer une carte de presse et une grosse caméra, s'il y a dans ton pays des journalistes camarades.
- Piloter un hélicoptère avec une caméra pour contrer les hélicoptères de la police, sait-on jamais.

### *La prise d'images*

C'est le moment où c'est tout bête, mais où ça fait une vraie différence (de nombreux cas en attestent, en Suisse comme ailleurs).

Quand on filme une scène de violence : il faut surveiller constamment le cadre et la luminosité de l'image, essayer de ne pas trembler, de ne pas se déconcentrer du cadrage pendant les situations critiques, obtenir la prise de son la plus nette possible, du coup ne pas chanter toi-même de slogans (oui, même si c'est frustrant), parler le moins possible, ne pas se préoccuper du droit à l'image lorsqu'on filme (il faut filmer clairement les visages et les matricules pour que les images soient utiles juridiquement — la question de l'identité se pose uniquement lors de la diffusion des images).

On essaie d'avoir des plans larges pour comprendre tout ce qu'il se passe et pour filmer un maximum de mouvements possibles. Essayer d'anticiper et filmer la situation générale quand on sent que « ça commence à chauffer » pour fabriquer le document visuel le plus compréhensible possible.

*S'assurer de pouvoir contacter les personnes concernées et rassembler les vidéos prises par d'autres personnes*

À la suite d'une interpellation ou d'une arrestation filmée, il faut essayer d'obtenir discrètement une adresse email ou un numéro de téléphone à contacter par la suite. Si on n'a pas l'occasion de prendre le contact de la personne concernée, on peut demander à ses amiexs.

La plupart du temps, d'autres personnes présentes ont filmé la scène. Le problème, c'est que ces images sont rarement rassemblées et données aux personnes concernées. En outre, il arrive qu'elles circulent sur les réseaux sociaux sans les précautions adéquates (floutage des militanxtes par exemple). Un collectif organisé de copwatch peut aussi servir à ça : dissuader les personnes d'incriminer les autres dans leurs stories insta et centraliser les images des personnes présentes sur place. Attention : on demande si l'on peut obtenir les images, sans dire que l'on appartient à quelque collectif que ce soit (en manif comme ailleurs, on ne sait jamais à qui on est en train de parler).

Quand le calme revient, on peut aussi demander aux témoins oculaires de raconter face caméra ou à visage couvert ce qu'ils ont vu. On ne pose pas trop de questions, on paraphrase les affirmations et on demande aux témoins de valider. Ce type de document pris « sur le vif » a déjà changé le cours de certains procès.

APRÈS L'ACTION OU L'ÉVÉNEMENT

*Stockage*

Il est important de stocker les images et de ne pas les effacer après les avoir envoyées aux personnes concernées. Les images peuvent servir des mois et des mois après l'événement et d'autres militanxtes que ceux auxquelles on pense sur le moment pourraient

en avoir besoin plus tard. Les militanxtes font souvent l'objet d'enquêtes approfondies qui durent longtemps et qui regroupent plusieurs chefs d'accusation relatifs à plusieurs événements et actions. Il vaut mieux tout archiver, même lorsque les images n'ont pas l'air violentes, on ne sait jamais ce qui pourra servir face aux juges.

Il ne faut jamais stocker les images en ligne, il faut utiliser des clés USB et des disques durs externes. Pour s'assurer de ne rien perdre en cours de route, on peut les stocker en double, sur différents supports.

### *Montage*

Ne pas sous-estimer le temps de travail.

Envoyer un seul fichier monté compilant l'essentiel d'un événement est souvent d'une grande aide pour une organisation qui cherche à défendre ses manifestanxtes ou pour les avocaxtes en charge de procès collectifs.

Il peut s'avérer utile aussi d'inclure des panneaux de textes explicatifs dans le montage ou de mettre en évidence des agressions qui ne sont pas au centre de l'image, mais en arrière-plan, avec des cercles de couleur par exemple.

Flouter l'ensemble des personnes, sur des montages qui peuvent faire plus d'une heure, est un travail colossal et rarement nécessaire, mieux vaut en laisser la responsabilité aux organisations tout en leur précisant bien l'importance du floutage au moment de l'envoi des images. Il peut toutefois être plus sûr de s'assurer que les copwatcheureuxses sont floutéexs.

Pour l'envoi des images, se référer aussi aux différents guides d'autodéfense numérique qui expliquent comment envoyer des fichiers de manière sécurisée.

Tout groupe de copwatching doit aussi s'autoéduquer le plus précisément possible sur les lois en vigueur dans son pays relatives au droit à l'image : en général dans l'espace public et plus

spécifiquement relatives à la police (droits qui sont souvent régis par des textes de lois complémentaires voire contradictoires).

**56. Tu sais faire quoi ?**

**Tout le monde pourrait participer**

**Texte collaboratif  
entre plusieurs participantxtes  
de cet ouvrage  
Texte rédigé pour le recueil  
mars 2021**



ÇA DOIT T'ARRIVER, de te dire que tu n'es pas assez capable, pas assez compétente, que ce que tu sais faire, ce que tu as appris à faire, ce que tu aimes faire, ce que tu fais ne peut pas servir aux luttes qui t'entourent et auxquelles tu aimerais participer.

Mais la lutte a besoin de tout et de tout le monde.

Alors, tu sais faire quoi ?

Si tu sais faire du graphisme, tu peux créer des affiches pour des collectifs.

Si tu sais souder du métal, tu peux renforcer des barrières qui protègent les lieux autogérés et construire des barricades du futur.

Si tu sais utiliser les réseaux sociaux, tu peux faire circuler au maximum les appels à mobilisation.

Si tu sais réparer de l'électronique, tu peux bidouiller les ordinateurs pour limiter la surveillance.

Si tu sais coudre, tu peux fabriquer des belles banderoles et des belles cagoules pour les manifs.

Si tu sais imprimer et relier, tu peux fabriquer des brochures ou des livres contestataires pour les infokiosques° permanents ou les infokiosques éphémères de manifs.

Si tu sais lire, tu peux t'informer, te politiser.

Si tu sais prendre la parole en public, tu peux penser à parfois la laisser aux autres.

Si tu sais faire de la chirurgie, tu peux aider ceux que la domination abîme, tu peux aider des personnes à transitionner°.

Si tu sais faire de la plomberie, tu peux entretenir les canalisations des centres sociaux, des refuges, des squats ou fabriquer des systèmes de récupération d'eau de pluie.

Si tu sais faire à manger, tu peux organiser des cantines populaires dans ton quartier ou faire à manger pour les fins de manifs<sup>163</sup>.

Si tu sais appliquer les premiers soins, tu peux devenir *street medic*°.

Si tu sais parler plusieurs langues, tu peux servir d'interprète pour ceux qui en ont besoin, traduire des documents administratifs et écrire des lettres pour ceux qui subissent les oppressions bureaucratiques de l'État.

Si tu sais travailler le bois, tu peux construire un mirador pour une ZAD°, une terrasse pour un centre autogéré, des meubles pour un abri.

Si tu sais conduire, tu peux faire chauffeur·euse pour des récupés dans les poubelles des supermarchés.

Si tu sais faire du pain, tu peux en distribuer pour faire tenir les blocages ou les vendre au marché pour aider à payer des amendes.

Si tu sais écrire de la poésie, tu peux créer des slogans pour les manifs, pour des collages ou écrire des textes sur les panneaux publicitaires.

Si tu sais faire de la musique, tu peux rejoindre une fanfare militante.

Si t'es banquier, tu peux faire la vaisselle à la fin des réunions.

Si tu sais broder, tu peux remplacer tous les logos des t-shirts de tes potes par des dessins ou des messages anticapitalistes.

Si tu sais réparer des vélos, tu peux lancer un atelier de réparation collectif pour qu'il y ait un maximum de monde à la prochaine *Critical mass*° près de chez toi.

Si t'as de la voix, tu peux venir à la prochaine manif et gueuler très fort.

Si tu sais filmer, tu peux commencer à pratiquer le copwatch°

---

163. Pour voir à quoi ressemble une semaine type d'une cantine autogérée, lire *Le Grand Midi* [n° 47].

systématiquement quand tu vois une personne se faire inter-  
peller<sup>164</sup>.

Si tu sais faire du son, tu peux lancer une radio (pirate) pour faire  
entendre les voix de ceux qu'on n'entend pas.

Si tu sais couper les cheveux, tu peux faire des coupes gratuites  
pour les plus précarisés.

Si tu connais la loi, tu peux faire du conseil juridique ou des  
défenses lors de procès de militantes attaqués ou de personnes  
précarisées.

Si t'es chimiste, tu peux développer une formule pour un cocktail  
molotov bio et écolo<sup>165</sup>.

Si t'es policier, tu peux démissionner<sup>166</sup>.

Si tu aimes la randonnée, tu peux faire de la cueillette et redistri-  
buer ta récolte.

Si tu sais faire de la boxe et que t'es pas un mec cis°, tu peux orga-  
niser un cours d'autodéfense en mixité choisie°.

Si t'as de la thune, tu peux soutenir les luttes de ta région.

Si tu sais faire de la danse, tu peux aider ceux qui ne sont pas  
à l'aise avec leur corps.

Si tu sais tricoter, tu peux faire des chaussettes et des gants pour  
ceux qui ont froid.

Si tu sais faire quoi que ce soit, tu peux créer un atelier pour par-  
tager tes compétences avec les autres.

164. Sur le copwatching, lire *Surveiller la surveillance* [n° 55]. Pour écouter plusieurs  
membres d'un collectif de copwatch suisse romand discuter de leurs expériences,  
lire *Spectacle nulle part. Care partout* [n° 23].

165. *Piraterie ordinaire* [n° 38] et *Le compost généralisé* [n° 41] décrivent des tentatives  
allant dans cette direction.

166. Si tu veux savoir pourquoi, tu peux lire *Jean Dutoit en lutte* [n° 13]; *Vous détrui-  
sez une Spyre, on en reconstruira plein* [n° 18]; *Drones* [n° 1]; *Kill the hippie  
in your head* [n° 48]; *Spectacle nulle part. Care partout* [n° 23]; *Surveiller la  
surveillance* [n° 55]; *Faudrait pas que notre révolution ait l'air trop révolution-  
naire* [n° 44]; *Survivre dans un black bloc* [n° 15]; *They don't see us* [n° 4]; *Brisons  
l'isolement* [n° 39]; *Swiss made prison system* [n° 53]; *Abolir la prison, abolir le  
patriarcat* [n° 33] et *Arrêtons de « défendre »* [n° 28].

Si tu sais faire des massages, tu peux installer un stand lors d'événements militants pour faire du care°, pour soigner les militanxtes fatiguéexs.

Si tu penses vraiment que tu ne sais rien faire, c'est pas grave, viens quand même.

**57. Faire face  
à la répression  
(Genève/Vaud)**

# Conseils juridiques aux militanxtes

Anonyme  
Texte adapté pour le recueil  
avril 2021

LA RÉPRESSION constitue un outil du pouvoir afin de garantir la pérennité de l'ordre établi. Elle est omniprésente et peut prendre de multiples formes, parmi lesquelles l'emploi de la police et de l'appareil judiciaire.

Ce texte a été conçu dans l'idée d'éclairer certains pans du système judiciaire et de donner quelques outils de défense juridique. En effet, face à la répression, il est utile de connaître les procédures, la pratique des autorités ainsi que des outils que la loi et l'expérience nous offrent pour nous défendre. Cela permet de rendre les militanxtes plus fortexs et d'augmenter les chances que la procédure se termine — autant que possible — par une victoire judiciaire.

Du fait de leur caractère politique, ces procédures appellent aussi une réponse politique. Une telle réponse implique souvent l'adoption d'une stratégie de défense qui déborde les murs du Ministère Public (MP) et des tribunaux, en accompagnant les arguments juridiques de mobilisations et de la mise en accusation du pouvoir. Cela permet de sortir d'une dynamique purement défensive, en transformant le procès d'unex ou de plusieurs militanxtes en occasion de lutte et, si possible, de victoires politiques.

Dans ce texte, nous mettons l'accent sur une stratégie de défense collective, basée sur des réseaux de soutien, afin de ne laisser personne seules face à la répression. Il ne s'agit pas pour autant de considérer que nous sommes touxtes égaless face au système judiciaire ni d'ignorer que certaines personnes, en raison de leur situation personnelle, puissent ne pas souhaiter se joindre à la défense collective.

Tel est l'esprit qui a guidé la rédaction de ce texte. Ce n'est donc pas une défense exclusivement technique qui est envisagée, mais bien une défense politique et collective. Cela explique les quelques divergences avec des conseils pouvant venir de juristes non militanxtes.

Ce texte a été élaboré par des juristes et militanxtes de Genève et de Vaud. Il s'adresse principalement aux personnes engagées politiquement et susceptibles d'être visées par la justice pénale de ces cantons. Pour la grande majorité des arguments développés, il peut servir comme base pour faire face à des procédures dans l'ensemble de la Suisse.

Ce texte s'inspire largement du travail publié — il y a plusieurs années — par l'Observatoire des pratiques policières (OPP), sous le titre « Vos droits face à la police », ainsi qu'aux publications qui l'ont précédé. Il n'aurait pas vu le jour, sans ce travail ainsi que sans l'engagement constant de ceux qui, chaque fois que cela a été nécessaire, ont œuvré sans relâche — souvent dans la discrétion — pour soutenir les militanxtes cibléexs par la répression.

## 1. APPRÉHENSION, ARRESTATION ET CONVOCATION PAR L'AUTORITÉ PÉNALE

### *1.1 Appréhension et contrôle d'identité (art. 215 du Code de procédure pénale, CPP)*

La police est autorisée à procéder à un contrôle (« appréhender ») de toute personne lorsqu'elle considère que cela est utile pour « élucider une infraction ». Dans ce contexte, elle peut te demander de communiquer oralement ton identité et de montrer un document d'identité.

À la demande de la police, les informations à communiquer sont : le prénom et le nom<sup>167</sup>. Si tu es de nationalité suisse, tu n'es pas

167. Seulement lorsque tu dois t'attendre à la notification d'une décision, notamment lorsqu'une procédure à ton encontre est ouverte, il est important de donner une



obligé d'avoir sur toi un document d'identité ou de le montrer. Toutefois, l'absence de document confirmant ton identité peut justifier ton appréhension et ta conduite au poste de police afin de vérifier ton identité. Si tu es de nationalité étrangère, l'absence de document d'identité peut valoir comme prétexte pour ouvrir une poursuite pénale pour infraction à la loi sur les personnes étrangères et l'intégration.

La police peut également te conduire au poste si elle considère que des recherches doivent être entreprises à ton sujet ou au sujet d'objets se trouvant en ta possession.

La loi ne fixe pas la durée maximum d'une appréhension, mais sauf circonstances exceptionnelles (appréhension de plusieurs dizaines de personnes), il est admis qu'après trois heures tu devrais être formellement arrêté ou remis en liberté.

Lors d'appréhensions et contrôles d'identité de plusieurs dizaines de personnes, le refus collectif de s'identifier (ou de montrer ses papiers) complique le travail de police et rend moins vulnérables les personnes n'ayant pas d'autorisation de séjour. Une telle pratique est rendue possible par un rapport de force collectif. Pour une personne isolée, elle est plus risquée et probablement moins utile.

## 1.2 Arrestation (art. 217, 219 CPP)

1.2.1 *Motifs.* — La police peut t'arrêter si :

- elle te surprend en train de commettre un crime ou un délit (« flagrant délit ») ou t'intercepte « immédiatement » après un tel acte ;
- elle te soupçonne d'avoir commis un crime ou un délit ;
- tu fais l'objet d'un mandat d'arrêt délivré par une autorité pénale ;

---

adresse valable pour être sûres de la recevoir et pouvoir y faire opposition le cas échéant.

- tu es signalé·e·x dans un fichier de police, par exemple si tu es de nationalité étrangère et que tu fais l'objet d'une décision d'interdiction d'entrée en Suisse.

Pour les *contraventions*, soit les infractions uniquement sanctionnables d'une amende, tu peux être arrêté·e·x seulement :

- si tu refuses de t'identifier ;
- s'il y a un risque que tu commettes d'autres contraventions ;
- ou, si tu n'habites pas en Suisse, si tu ne fournis pas immédiatement des sûretés (financières) pour l'amende encourue.

*1.2.2 Durée.* — La durée maximale de détention par la police est de 48 h.

La police a l'obligation de t'auditionner dans les 24 premières heures. Elle peut t'auditionner plusieurs fois, mais dans la plupart des cas ce ne sera qu'une fois.

Si, après l'audition, la police décide de te maintenir en état d'arrestation, elle pourra te garder 24 heures supplémentaires pour que tu sois auditionné·e·x par le Ministère public (procureur·e·x). Cette audition a souvent lieu dans les locaux de la police.

Ensuite, le Ministère public pourra prolonger l'arrestation pour une durée de 48 heures supplémentaires et demander une décision du Tribunal des mesures de contrainte quant à une éventuelle mise en détention de plus longue durée.

### *1.3 Convocation*

Si la police veut t'auditionner, prendre tes empreintes digitales ou ton ADN, elle va te convoquer au poste. Il arrive que la police convoque les personnes de manière informelle (téléphone ou email). Tu n'es pas obligé·e·x de donner suite à une telle convocation ni de répondre à d'éventuelles questions adressées par email ou téléphone. Si la police insiste, nous te conseillons de demander une convocation formelle par écrit.

Si le Ministère public te convoque, cela sera fait par l'envoi par courrier d'un mandat de comparution.

Qu'elle émane de la police ou du Ministère public, une convocation formelle (par exemple par courrier — simple ou recommandé) précisera normalement que, si tu ne te présentes pas, un mandat d'amener peut être délivré à ton encontre, soit un ordre donné à la police de t'arrêter à la première occasion afin que tu puisses être entendu·e. Si une telle menace est formulée, tu as le choix entre donner suite au mandat ou assumer le risque de te faire amener au poste par la force.

Si tu n'es pas disponible à la date d'audition — par exemple parce que tu te trouves à l'étranger, tu as un engagement professionnel ou médical, ou encore, que tu souhaites t'entretenir au préalable avec un·e avoc·e — nous te conseillons de téléphoner ou d'écrire à la police au Ministère public pour demander de déplacer ou d'annuler l'audition.

La convocation formelle indique à quel titre tu es convoqué·e, soit à titre de personne prévenue (accusé·e), de témoin ou de « personne appelée à donner des renseignements » (statut hybride entre prévenu·e et témoin). Cette information est importante, car si tu es convoqué·e en qualité de témoin (et uniquement si tu es convoqué·e en qualité de témoin), sauf situations particulières, tu as une obligation de répondre et l'interdiction de mentir.

Le document devrait également indiquer très sommairement les motifs pour lesquels tu seras entendu·e (ce qui permettra de te préparer), ainsi que le nom de l'agent ou magistrat·e responsable de l'audition. Si la convocation ne donne pas de précision sur les motifs de ton audition, tu peux contacter l'autorité par téléphone au préalable pour tenter d'avoir quelques informations complémentaires, soit en particulier les faits et les infractions reprochées.

Avant de te rendre à l'audition, prends avec toi ta carte d'identité et, si possible, la carte de visite ou le nom d'un·e avoc·e. Si possible, avise au préalable l'avoc·e, pour qu'il·elle reste joignable en cas

de problème, ainsi qu'unex proche, pour qu'iel puisse alerter l'anti-rep si tu ne devais pas sortir rapidement.

Ne prends pas avec toi ton téléphone portable et ton ordinateur, qui pourraient être facilement saisis et que tu risques de ne plus revoir pendant longtemps. Ne prends pas non plus tes cartes bancaires, car les lieux et heures de retraits pourraient donner des informations que tu ne souhaites pas partager avec la police. Prends note que ton logement pourrait être perquisitionné dans la foulée de ton audition et les objets s'y trouvant au moment de ton départ pourraient donc être saisis (cf. chapitre 2.2).

## 2. FOUILLES CORPORELLES, PERQUISITION ET ADN

### *2.1 Fouille corporelle ou d'un véhicule (art. 241-242, 246-248, 249-252 CPP)*

Si la police considère que tu caches des objets dangereux, des preuves ou des stupéfiants sur toi ou dans ton véhicule, elle peut procéder à une fouille de ta personne, de tes vêtements, de tes bagages et de ta voiture (si elle la trouve...). Pour une fouille de ton domicile ou d'autres locaux, la police a besoin d'un mandat du Ministère public (cf. chapitre 2.2).

Lorsque la police veut te faire enlever tes vêtements ou examiner tes parties intimes, la fouille doit se dérouler dans un lieu fermé. Elle doit se dérouler en deux temps : tu enlèves le haut, puis tu le remets avant d'enlever le bas. À aucun moment tu ne dois te retrouver complètement nuex.

La loi exige que la fouille des parties intimes soit effectuée par une personne « du même sexe » ou par unex médecin. Il n'existe pas de règles spécifiques pour les personnes non binaires/trans. Tu as le droit de demander que la fouille soit effectuée par une personne d'un autre genre, mais la Police n'a pas obligation d'y donner suite.

Si dans le cadre de la fouille la police trouve des objets qui sont susceptibles d'être utilisés comme moyens de preuve (téléphones,

ordinateurs, vêtements, stickers, documents, etc.) ou qui pourraient être confisqués (armes, stupéfiants, etc.), elle peut les placer sous séquestre. Le séquestre peut être ordonné oralement, mais doit être confirmé par la suite par une décision écrite, susceptible de recours (art. 263-267 CPP).

S'agissant des téléphones, si tu peux éviter de prendre avec toi ton portable lors de tes activités militantes, c'est mieux. Si la police saisit ton téléphone, elle n'a pas le droit d'examiner son contenu sans un mandat du Ministère public. Pour ta part, tu n'as jamais l'obligation (ni d'intérêt) de leur donner ton code, même en cas de mandat du Ministère public.

Si, lors de la fouille, la police saisit des ordinateurs, téléphones ou de la correspondance et si ces documents contiennent des informations confidentielles (correspondance avec ton avocate, documentation médicale, échanges personnels, etc.), tu dois demander que ces objets et documents soient « placés sous scellés », soit lors de la première audition, soit par courrier envoyé dans les heures qui suivent la fin de la fouille. Une telle demande aura pour conséquence de faire interdiction aux autorités d'examiner ces objets et les obligera à entreprendre une procédure particulière pour demander « la levée des scellés », ce qui prendra plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Cela retardera, parfois même évitera, l'examen de ces pièces.

## *2.2 Perquisition (art. 244 CPP)*

Les maisons, appartements et autres espaces non librement accessibles au public ne peuvent en principe être perquisitionnés par la police qu'avec le consentement de l'ayanxte droit ou sur ordre du Ministère public.

La police peut exceptionnellement procéder à une perquisition sans autorisation d'unex procureurex si elle pense qu'une personne recherchée se cache dans les locaux ou que des infractions seraient commises à l'intérieur.

Régulièrement, la police tente de faire signer des autorisations de perquisition aux habitantxtes d'un logement, pour ne pas devoir faire la demande au Ministère public. Tu devrais toujours refuser de signer ce genre de document.

Si la police dispose d'un mandat de perquisition, il est déconseillé de s'y opposer.

Si tu es présentxte, tu as le droit d'assister à la perquisition et de demander que ton avocaxte soit présentxte. Si tu es absentxte, la police demandera à une personne présente, par exemple unex colocataire ou unex membre de la famille d'y assister.

Si tu vis en colocation, une perquisition d'un domicile implique la perquisition de ta chambre, des espaces communs et des dépôts (cave, garage, etc.). Les chambres des autres personnes habitant la maison ne sont généralement pas perquisitionnées.

Lors d'une perquisition, la police est censée séquestrer les objets en lien avec l'enquête, mais elle en profitera souvent pour faire des « découvertes fortuites » qui permettront de t'accuser de nouvelles choses (par exemple infractions à la Loi sur les armes ou à la Loi sur les explosifs).

Les objets le plus souvent séquestrés sont :

- ordinateurs ;
- téléphones (actuels et anciens) ;
- couteaux, lance-pierres, pistolets à billes ;
- masques à gaz, lunettes de protection, etc. ;
- matériel pyrotechnique (pétards, fumigènes, etc.) ;
- chaussures, habits avec des taches de peinture, cagoules, etc. ;
- sprays, autocollants, matériel militant (flyers, cahiers, notes, etc.).

On te suggère donc de ne pas conserver du matériel non indispensable, d'effacer tes données (un guide d'autodéfense informatique est disponible en ligne sur le site infokiosques.net ainsi qu'une version résumée dans ce livre<sup>168</sup>), et de garder le reste ailleurs.

---

168. Cette mention fait référence au texte n° 40.

À la fin de la perquisition, la police établit un inventaire indiquant tous les objets saisis, les lieux où ils ont été trouvés (par exemple : chambre, armoire, salon, etc.) et précisant si ces objets t'appartiennent ou pas. Ne signe pas l'inventaire. Si tu signes l'inventaire, tu confirmes les informations y figurant et tu reconnais notamment que les objets se trouvaient bien chez toi et/ou t'appartiennent. Une simple signature peut être déterminante pour condamner des militantes.

Si ces documents contiennent des informations confidentielles (correspondance avec ton avocate, documentation médicale, échanges personnels, etc.), tu dois demander, lors de la perquisition, de la saisie d'ordinateurs, de téléphones ou de la correspondance, que ces objets et documents soient « placés sous scellés » (pour savoir comment procéder cf. chapitre 2.1).

### *2.3 Prise d'ADN et données signalétiques (art. 255, 258, 259 CPP<sup>169</sup>)*

*2.3.1 Prélèvement.* — En fonction des faits qui te sont reprochés, la police pourrait tenter de te faire une prise d'ADN, de te prendre en photo et de prélever tes empreintes digitales.

La police te soumettra un formulaire d'« autorisation » de prise d'ADN et de données signalétiques en disant que tu dois le signer. C'est faux, ne le signe pas. Si tu refuses de signer, la police pourra demander au Ministère public d'ordonner le prélèvement. Parfois, elle y renonce, mais le plus souvent une demande sera formulée et la mesure sera ordonnée par le Ministère public.

Si la police obtient une ordonnance d'établissement du profil ADN et/ou de saisie des données signalétiques du Ministère public, elle pourra utiliser la force. Si la police dispose d'une ordonnance du Ministère public, nous te déconseillons donc de t'opposer physiquement.

---

169. Voir également la Loi sur les profils d'ADN.

La police te prendra donc en photo, prendra (parfois) tes empreintes digitales, ainsi que ton ADN par un frottis de muqueuse jugale (prélèvement de salive sur la paroi de la joue au moyen d'un petit tampon).

Exige des agencxtes et/ou du Ministère public qu'iels te remettent une copie de la décision ordonnant la prise de ton ADN. Il est possible de faire recours dans un délai de 10 jours et d'obtenir parfois l'effacement de tes données. Contacte rapidement l'antirep ou ton avocaxte pour plus d'informations à ce sujet.

*2.3.2 Exploitation.* — Une fois le prélèvement exploité, la police établira un profil avec ton nom, ta photo et ton ADN dans son logiciel. Ce profil sera comparé avec toutes les traces génétiques relatives à des infractions non résolues, soit l'ADN trouvé sur des gants, des masques, des sprays, des cigarettes abandonnées, des cheveux, des stickers, etc.

La saisie de ton ADN implique donc le risque d'ouvrir de nouvelles procédures même pour des faits très anciens, ou permettra de faire le lien avec des traces trouvées lors d'infractions futures. Il est donc important de tenter, autant que possible, de s'y opposer ou de faire effacer rapidement ces données.

*2.3.3 Effacement.* — Un prélèvement d'ADN doit être détruit aux conditions suivantes :

- si le Ministère public n'ordonne pas d'analyse dans les trois mois qui suivent le prélèvement ;
- s'il est avéré que la personne en cause ne peut être l'auteurixe du crime ou du délit ;
- en cas d'acquittement ;
- un an après le prononcé d'un classement ;
- cinq ans après l'expiration du délai d'épreuve d'un sursis ;
- cinq ans après le paiement d'une peine pécuniaire ;
- vingt ans après l'exécution d'une peine privative de liberté.



La destruction doit en principe être ordonnée d'office. En cas de doute, nous suggérons d'écrire au Ministère public pour demander la confirmation de l'effacement.

### 3. L'AUDITION (EN QUALITÉ DE PRÉVENUX)

#### 3.1 *Qu'est-ce qu'unex prévenuex (art. 111, 113 CPP)*

On entend par prévenuex toute personne qui, à la suite d'une dénonciation, d'une plainte ou d'un acte de procédure accompli par une autorité pénale, est soupçonnée, prévenue ou accusée d'une infraction.

Le présent texte étant principalement destinée aux personnes poursuivies, soit celles entendues en qualité de prévenuexs, les droits des autres parties (témoin/partie appelée à donner des renseignements [PADR]) ne seront pas examinés dans les détails. Si tu devais être convoquéex en qualité de témoin ou de PADR dans le cadre d'une affaire politique, contacte l'antirep ou ton avocaxte.

#### 3.2 *Quels sont tes droits (art. 158-161 CPP)*

*3.2.1 Information sur les charges.* — Au début de la première audition, la police ou le Ministère public ont l'obligation de te communiquer les faits qui te sont reprochés.

La loi exige la communication d'informations suffisamment précises avant le début de l'audition. La pratique de la police est toutefois de donner un renseignement général, puis de donner plus de détails durant l'audition. N'hésite donc pas à demander plus de précisions sur les faits reprochés au début de l'audience (date, où, quoi, comment, avec qui, contre qui) et demande d'inscrire ces détails complémentaires au début du procès-verbal.

*3.2.2 Silence.* — Si tu es entenduex comme prévenuex, tu disposes d'un droit de ne pas collaborer avec l'autorité et de ne pas participer

à ton incrimination. Concrètement, cela signifie que tu as le droit de garder le silence et de mentir.

Dans les procédures peu complexes, en particulier dans les infractions de faible gravité en lien avec des actions politiques, la plupart des preuves à charge sont issues des auditions, en particulier de la première audition de police. La meilleure manière de te protéger et de protéger les autres est de **ne pas répondre aux questions posées**, même celles qui te semblent inoffensives<sup>170</sup>. Nous te déconseillons en revanche de mentir, car une fois qu'un mensonge est identifié, tu perdras toute crédibilité pour l'ensemble de tes déclarations. Mieux vaut rester silencieux que de mentir.

Confirme uniquement ton nom, prénom et adresse de domicile légal. Il est important de bien communiquer une adresse pour pouvoir recevoir d'éventuelles communications ou décisions dans la suite de la procédure. Ensuite, ta seule réponse devrait être « je n'ai rien à déclarer » ou « je fais usage de mon droit de me taire ».

Une telle stratégie devrait être systématiquement adoptée devant la police et — aussi souvent que possible — devant le Ministère public. Le silence augmente le risque que la privation de liberté soit prolongée, mais réduit considérablement le risque d'une condamnation (moins tu dis, moins tu risques de te contredire par la suite). Surtout, ton silence protège toute personne éventuellement impliquée dans les faits reprochés.

L'opportunité de s'exprimer lors d'un éventuel procès dépend de la stratégie de défense que tu choisiras d'adopter, si possible suite à une discussion avec l'antirep et/ou ton avocate.

---

170. Reconnaître ta simple participation à une manifestation, en précisant que tu n'as commis aucun acte de violence ou aucun dommage, pourrait suffire pour justifier une condamnation pour émeute (art. 260 CP).

Voici un exemple d'audition devant la police ou le Ministère public :

**Q. Acceptez-vous de répondre à nos questions ?**

R. Non.

**Q. Pourquoi pas ?**

R. Je ne souhaite pas répondre à cette question.

**Q. Quelle est votre adresse réelle ?**

R. Je n'ai rien à déclarer.

**Q. Quel est votre numéro de portable ?**

R. Je n'ai rien à déclarer.

**Q. Quels sont les codes d'accès de votre portable et de votre ordinateur ?**

R. Je n'ai rien à déclarer.

**Q. Étiez-vous à la manifestation du 13 décembre ?**

R. Je n'ai rien à déclarer.

**Q. Avec qui ?**

R. Je n'ai rien à déclarer.

**Q. Vos amis « Rocco » et « Louis » étaient avec vous ?**

R. Je n'ai rien à déclarer.

**Q. Nous vous montrons une vidéo, où l'on vous voit sprayer sur le mur de l'Hôtel de Ville la phrase : « Maudet personne ne t'aime ». Qu'avez-vous à déclarer ?**

R. Je n'ai rien à déclarer.

**Q. Avez-vous déjà eu affaire aux services de police en Suisse ou à l'étranger ?**

R. Je n'ai rien à déclarer.

**Q. Avez-vous quelque chose à ajouter ?**

R. Je n'ai rien à déclarer.

3.2.3 *Ne pas signer.* — Tu as le droit de ne pas signer les documents qui te sont soumis par la police ou le Ministère public.

Nous te conseillons de refuser de signer non seulement les procès-verbaux d'audition, mais aussi et surtout les autorisations

de prise d'ADN ou de perquisition ainsi que les inventaires de perquisition, etc. En d'autres termes, face au risque de signer un document qui pourrait t'être préjudiciable, on te suggère de ne rien signer.

*3.2.4 Avocaxte.* — Au début de l'audition, la police ou le Ministère public te demanderont si tu es d'accord d'être entendu·e en l'absence d'un·e avocaxte. Si tu ne comptes pas répondre aux questions, sa présence n'est pas indispensable, mais demeure utile pour te protéger des pressions de la police.

Si tu sens toutefois le besoin d'être accompagné·e, demande à avoir un·e avocaxte. Tu peux donner le nom d'un·e avocaxte de confiance, qui sera alors appelé·e par elle·ux.

Si la police essaie de te convaincre de renoncer à y faire appel, demande que ces pressions soient inscrites au procès-verbal, ce qui devrait les faire cesser.

Pour certaines infractions graves, la présence d'un·e avocaxte est obligatoire, et alors la police appellera un·e avocaxte de permanence, qui est couverte par l'assistance juridique. Même dans ce cas, tu as la possibilité de demander à la police de faire appel à un·e avocaxte de ton choix, ce qui pourrait toutefois engendrer des frais.

Lorsque la police appelle l'avocaxte, l'audience sera suspendue le temps qu'il·elle arrive, normalement une heure. Tu auras ensuite 15 minutes pour discuter en privé avec il·elle, avant l'audition. À cette occasion, nous te suggérons de demander à ton avocaxte de rentrer en contact avec l'antirep.

Attention, tu es seul·e maître·esse de ta stratégie de défense. Il peut arriver que certain·es avocaxtes non politisé·es te conseillent de répondre aux questions de la police et du Ministère public, car il·elles voudront défendre ton intérêt individuel plus que l'intérêt collectif. Si une telle stratégie peut être compréhensible en fonction de ta situation personnelle, veille à ne pas divulguer des éléments qui pourraient être utilisés contre d'autres personnes.

Nous te conseillons également de te coordonner avec les autres personnes de ton groupe/mouvement afin de définir ensemble les mécanismes de défense collective et de solidarité en cas de condamnation (notamment à des amendes).

*3.2.5 Interprète.* — Si tu ne parles pas la langue de la procédure — dans les cantons de Genève et Vaud c’est le français —, tu peux demander de faire gratuitement appel à unex interprète.

Lorsque les audiences sont en anglais ou en espagnol, la police va essayer de traduire elle-même tes déclarations. Oppose-toi à cela et demande qu’unex interprète professionnellex soit appeléex. Si la police refuse, demande que ta demande et leur refus soient inscrits au procès-verbal.

*3.2.6 Médecin.* — Si tu ne te sens pas bien, tu as le droit de demander qu’il soit fait appel à unex médecin. Au même titre que pour l’avocaxte, si tu as unex médecin de confiance, tu peux essayer de donner son nom et demander de l’appeler, même s’il est très probable que la police appelle plutôt une personne de permanence.

Si tu as subi de mauvais traitements lors de ton arrestation ou de ta détention, il faut demander la visite d’unex médecin. Ensuite, il faut demander au médecin d’établir une attestation dans laquelle iel indique les explications que tu lui donnes, et, en cas de traces apparentes, constate chaque lésion individuellement et de manière précise (cf. chapitre 10).

### *3.3 Comment se déroule une audition*

Que tu sois convoquéex ou arrêtéex, il est probable qu’une fois au poste tu sois auditionnéex par la police ou par le Ministère public. Si tu es convoquéex, le mandat indique l’heure de l’audition. Si tu as été arrêtéex, la police ou le Ministère public doivent t’entendre dans les 24 heures.

L'audition de police se déroule dans une (petite) salle, en présence d'un ou deux agents de police et, si tu en as fait la demande ou si l'infraction est grave, d'un ex avocat.

Au Ministère public, tu te trouveras en face d'un ex procureur, qui dirige l'audition, ainsi que d'un ex greffier, qui rédige le procès-verbal. Il est possible que d'autres personnes, accusées ou témoins, soient également présentes.

Que ce soit à la police ou au Ministère public, lors de la première audition tu devras être informé de tes droits (cf. chapitre 3.2) et des faits qui te sont reprochés. L'audition se déroule généralement selon « la technique de l'entonnoir ». Il te sera demandé de te déterminer librement sur les faits objets de la procédure. Puis, on te posera des questions toujours plus précises, afin de vérifier la crédibilité de tes déclarations ou pour te pousser à te contredire sur la base des informations connues par la police ou le Ministère public. Une fois encore, la meilleure stratégie de défense reste ne pas répondre.

En fonction des faits qui te sont reprochés, l'audition de police pourrait être suspendue pour se rendre à ton domicile (ou dans un autre lieu) afin de procéder à une perquisition (cf. chapitre 2.2).

Une fois l'audition terminée, on te demandera de relire (relis-le bien) et de signer le procès-verbal. Tu as le droit de refuser de signer ou de demander qu'il soit modifié, si certains propos (les tiens ou celui des agents) n'y figurent pas.

Pour les auditions de police, l'agent en charge de l'audition fera relire le document au commissaire, qui décidera de te libérer ou de te garder au poste pour être entendu une deuxième fois par le procureur (Ministère public) de permanence.

Pour les auditions au Ministère public, la décision est prise directement en fin d'audition. Le procureur décidera donc de te libérer ou de demander ta mise en détention, en saisissant le Tribunal des mesures de contrainte (cf. chapitre 4).

À la fin de l'audience, on te communiquera un formulaire en demandant des documents sur ta situation financière,

à communiquer dans les dix jours. Tu n'as aucune obligation de communiquer ces documents à ce stade de la procédure, et en tout cas pas dans ce délai. La communication de ces documents sert à fixer le montant d'une éventuelle amende ou de jours-amendes. Si tu as des petits revenus ou de grandes charges, il sera utile d'en informer le Ministère public, mais pas la police.

#### 4. DÉTENTION PROVISOIRE

##### *4.1 Demande de mise en détention (art. 220-221 CPP)*

Au terme de chaque audition par le Ministère public, le procureur peut demander à te placer en détention provisoire, normalement à la prison de Champ-Dollon (GE) ou de la Tuilière (VD), pour une durée de 1 à 3 mois renouvelable.

La demande est envoyée au Tribunal des mesures de contrainte (TMC)<sup>171</sup>, qui statuera dans les 48 heures.

Une demande de mise en détention intervient lorsque les actes sont « suffisamment graves » (violence contre des personnes, incendie, etc.) et doit être justifiée par un risque de fuite, ou un risque de collusion, ou un risque de réitération.

- Un risque de fuite peut être retenu notamment si tu es étranger et tu n'as pas de domicile en Suisse ou si tu es suisse et que tu as commis des actes considérés comme tellement graves qu'ils te pousseraient à abandonner « ta » ville, « ton » pays.
- Un risque de collusion peut être retenu si l'autorité considère que tu peux faire disparaître des preuves ou parler avec d'autres accusés ou témoins non encore entendus (dans les procédures complexes) pour vous mettre d'accord.
- Un risque de réitération peut être retenu si l'autorité considère qu'une fois libéré tu pourrais à nouveau commettre

171. Dans le Canton de Vaud, il s'agit du Tribunal des mesures de contrainte et d'application des peines. La même abréviation (TMC) sera utilisée dans ce texte.

des actes semblables à ceux qui te sont reprochés (dans le cas où de nombreux actes te sont reprochés).

#### 4.2 S'opposer à la mise en détention (art. 222 CPP)

Tu peux t'opposer à ta mise en détention et demander à être entenduex lors d'une audience devant le Tribunal des mesures de contrainte. C'est ce que nous te conseillons de faire, en répondant, selon le modèle suivant :

**Q. Le Ministère public vous informe qu'il souhaite requérir du Tribunal de mesures de contrainte votre mise en détention pour une durée de trois mois en raison du risque de fuite/collusion/réitération. Est-ce que vous vous opposez ?**

R. *Je m'oppose à ma mise en détention.*

**Q. Est-ce que vous renoncez à une audience devant le Tribunal des mesures de contrainte ?**

R. *Non, je veux être entenduex par le Tribunal.*

**Q. Est-ce que vous acceptez une procédure écrite ?**

R. *Non, je veux être entenduex par le Tribunal.*

Si ta mise en détention est demandée, le moment est venu de faire appel à unex avocaxte, qui pourra t'accompagner devant le Tribunal des mesures de contrainte (TMC) et te rendre une brève visite au parloir juste avant l'audience (habituellement, une quinzaine de minutes seulement).

Lae procureurex et certainex avocaxtes pourraient te déconseiller de demander une audience devant le TMC (notamment pour ne pas faire traîner la procédure). Or, cette audience est souvent importante, car elle te donne l'occasion de consulter le dossier et de connaître les éléments en main de la police et du Ministère public. Insiste donc pour que cette audience ait lieu et insiste pour que ton avocaxte consulte le dossier et te fasse un retour.



Indique à ton avocate que tu le délies de son secret professionnel envers certaines personnes (ami·e·s, famille et/ou des personnes en contact avec le groupe antirep) dont tu lui donnes les coordonnées précises, afin d'activer tes soutiens à l'extérieur et pour qu'ils puissent aussi avoir accès à ton dossier en cas de besoin.

#### *4.3 Audience au Tribunal des mesures de contrainte (art. 224-228 CPP)*

L'audience se déroule avec un·e juge unique. Le Ministère public n'est généralement pas présent.

Le·a juge te demandera de te déterminer sommairement sur les faits reprochés et sur les risques invoqués par le Ministère public, puis statuera sur la demande du Ministère public. À nouveau, nous te suggérons de refuser de répondre aux questions sur les faits reprochés. À la suite de la discussion avec ton avocat·e·x, tu pourras donner des renseignements sur ta situation personnelle et prendre d'éventuels engagements de ne pas quitter le pays, déposer ton passeport et participer à toutes les audiences.

Si le TMC décide de confirmer ta détention, tu seras envoyé·e en prison, normalement jusqu'à la tenue de l'« audience de confrontation des parties », soit l'audition de toutes les personnes accusées et de toutes les victimes prétendues.

### 5. SURVEILLANCE TÉLÉPHONIQUE ET AUTRES MESURES DE SURVEILLANCE

#### *5.1 Surveillance téléphonique (art. 269-279 CPP<sup>172</sup>)*

Le Ministère public peut ordonner une mesure de surveillance d'un téléphone. Une telle mesure n'est autorisée qu'en présence

172. Voir également la loi fédérale du 18 mars 2016 sur la surveillance de la correspondance par poste et télécommunication (LSCPT).

de « graves soupçons » de la commission de certains crimes ou délits<sup>173</sup>.

Elle doit faire l'objet d'une autorisation du TMC, qui doit être demandée dans les 24 heures et dont le renouvellement doit être demandé tous les trois mois.

Si l'autorisation est obtenue, le Ministère public pourra écouter les conversations téléphoniques passées par ce numéro dès la date de l'autorisation.

Il pourra également obtenir des données relatives aux six mois précédents, soit :

- le type, la durée et les numéros des contacts intervenus dans les six mois précédents, sans accès au contenu des conversations ;
- les bornes activées par le téléphone dans les six mois précédents, ce qui permet une localisation approximative du téléphone à chaque appel et réception/envoi d'un SMS.

Une fois que la surveillance a pris fin, mais au plus tard au terme de la procédure préliminaire, le Ministère public informe la/les personne/s ayant fait objet de la surveillance et communique les motifs, le mode et la durée de la surveillance. Un recours est alors possible de manière rétroactive, dans les 10 jours suivant la réception de la communication (art. 393-397 CPP).

## *5.2 Autres mesures techniques de surveillance (art. 280-298d CPP)*

Aux mêmes conditions, soit moyennant l'obtention d'une autorisation du TMC, le Ministère public peut faire l'usage d'autres mesures techniques de surveillance, soit :

- l'écoute et l'enregistrement de conversations non publiques, par l'utilisation de micros à longue portée ou des « mouchards » ;
- l'observation et enregistrement de faits qui se déroulent dans

---

173. Voir la liste figurant aux art. 269 al. 2 et art. 273 CPP.

des lieux non publics, par l'utilisation de drones, de caméras dissimulées, d'appareils de prise de vue à longue portée ;

- la localisation d'une personne ou d'une chose par l'utilisation de mouchards GPS ou un *IMSI-catcher*.

Depuis 2017, il est possible également d'utiliser des programmes du type « cheval de Troie » (*GovWare*) permettant l'interception des communications et des données informatiques échangées par ordinateur ou par un téléphone portable. L'utilisation de ces programmes est limitée à une liste réduite d'infractions<sup>174</sup>.

Comme ce qui est prévu pour la surveillance, la communication doit être notifiée à/aux personne/s en ayant fait l'objet. Un recours peut être formé dans les 10 jours suivant la réception de la communication.

## 6. ORDONNANCE PÉNALE ET COMMENT S'Y OPPOSER

### 6.1 Ordonnance pénale (art 352-353 CPP)

L'ordonnance pénale est une « condamnation » prononcée par l'autorité chargée de l'instruction, soit le Ministère public ou le Service des contraventions.

Une telle décision ne peut être prise que si les faits sont admis — ou suffisamment établis — et que la peine prononcée est une amende ou une peine maximale de 180 jours-amendes ou six mois de privation de liberté. Dans la pratique toutefois, la majorité des procédures pénales se terminent par une ordonnance pénale.

À Genève, le Ministère public imprime les ordonnances pénales sur du papier bleu, dans le Canton de Vaud sur du papier blanc.

En cas d'arrestation, dans le cadre de faits simples, il est probable qu'une ordonnance pénale te soit remise lors de ta libération.

174. Voir la liste figurant à l'art. 286 al. 2 let. a CPP, soit notamment les dommages à la propriété pour dommage considérable — plus de 10 000 CHF (art. 144 al. 3 CPP) ou l'incendie intentionnel (art. 221 CP).

Alternativement, l'ordonnance pénale sera notifiée par courrier recommandé à ton domicile officiel ou à l'adresse de notification que tu auras communiquée à la police ou au Ministère public.

### *6.2 S'y opposer (art. 354-356 CPP)*

Lorsque tu reçois une ordonnance pénale, tu as 10 jours pour y faire opposition.

Attention, il arrive très souvent que des personnes soient en vacances et n'aillent pas chercher l'ordonnance pénale qui arrive souvent en courrier recommandé. La poste conserve 7 jours le courrier recommandé, et le renvoie à l'expéditeur passé ce délai. Donc, si tu sais qu'une procédure pénale est ouverte contre toi, et que tu pars plus de 7 jours en vacances, tu dois impérativement laisser à unex proche le soin de surveiller ton courrier et d'aller chercher les recommandés. Il faut lui laisser une procuration avec une copie de ta carte d'identité.

Si tu vas chercher l'ordonnance pénale à la poste, le délai de 10 jours commence à courir le jour où tu vas la chercher. Si tu ne vas pas la chercher, le délai de 10 jours commence à courir le 7<sup>ème</sup> jour de garde. Il arrive donc souvent qu'une ordonnance pénale entre en force sans que la personne visée en ait effectivement pris connaissance.

Si l'envoi en recommandé est retourné à l'autorité, on t'envoie ensuite une nouvelle fois l'ordonnance pénale par courrier simple. Tu n'as pas pour autant un nouveau délai pour t'y opposer. Parfois tu apprends pour d'autres raisons, après le délai pour t'opposer, qu'il existe une ordonnance pénale à ton encontre (par exemple, quand tu reçois une facture pour les frais judiciaires). Dans ces cas, cela vaut cependant tout de même la peine de directement écrire au Ministère public pour t'opposer (en expliquant brièvement pourquoi le délai d'opposition

a été dépassé), car parfois l'autorité entre tout de même en matière.

Si tu ne fais pas opposition (ou si tu intervies après le délai sans excuse valable), la décision entrera en force et il n'y aura plus de recours possible.

L'expérience montre que former opposition à une ordonnance pénale mène presque toujours à obtenir une décision plus favorable, soit un classement ou une réduction de peine. Nous te recommandons donc fortement de faire opposition, même si tu penses que la décision est bien fondée. De plus, il est toujours possible de retirer une opposition, jusqu'au début de l'audience du Tribunal.

Pour former opposition, tu dois envoyer un courrier au Ministère public ou au Service des contraventions, dans les 10 jours par courrier recommandé (afin d'avoir la preuve du respect du délai). Nous te conseillons de garder une copie de l'opposition signée. Tu n'as pas besoin de motiver ton opposition et nous te déconseillons de le faire. Ton courrier pourra avoir la forme suivante :

**Ton adresse légale  
ou adresse de notification**

**Recommandé**

Adresse MP ou Service des Contraventions

Concerne : Procédure 123456/2020.

Madame, Monsieur,

Je vous informe faire opposition à l'ordonnance pénale du 30 février 2020 et demande à pouvoir consulter mon dossier.

Meilleurs messages,

Prénom NOM  
Signature manuscrite

Si tu t'opposes à une ordonnance pénale *du Ministère public*, tu seras probablement convoqué(e) pour une audience afin d'exposer les motifs de ton opposition. Nous te conseillons de contacter l'antirep pour préparer ton audition.

Si tu t'opposes à une ordonnance pénale *du Service des contraventions*, tu recevras un courrier t'impardissant un délai pour motiver ton opposition par écrit. Il vaut **mieux ne pas y répondre**. Par la suite, le dossier sera renvoyé au Tribunal de police pour jugement. Nous te conseillons de contacter l'antirep pour préparer le procès.

Dès qu'une ordonnance pénale est rendue, tu peux consulter le dossier sur demande préalable au siège de l'autorité compétente (Services des contraventions, Ministère public, Tribunal) ou demander qu'une copie te soit envoyée. Attention la copie peut

t'être facturée. Si tu souhaites le conseil d'un ex-avocat ou du groupe antirep, il est conseillé d'avoir une copie des pièces. Dans certains cas, les demandes de consultation ou d'envoi du dossier sont refusées avant l'audition. Tu peux alors réitérer ta demande lors de l'audition auprès du Ministère public ou le Service des contraventions.

Il arrive que le Ministère public ou le Service des contraventions modifient l'ordonnance pénale et te l'envoie modifiée. Dans ce cas, tu dois faire à nouveau opposition, à défaut l'ordonnance pénale modifiée entre en force.

## 7. L'ASSISTANCE JURIDIQUE

### 7.1 *Qu'est-ce que l'assistance juridique/judiciaire*

Une procédure pénale peut coûter cher, tant s'agissant des frais de procédure que des honoraires d'avocat. Pour cette raison, lorsque certaines conditions sont remplies, il existe un droit à l'assistance juridique.

La personne qui est mise au bénéfice de l'assistance juridique sera exonérée du paiement des avances de frais (ex. frais de copie du dossier) et aura droit à l'avance des frais d'avocat par l'État.

### 7.2 *Quelles conditions*

L'assistance juridique est octroyée à la personne qui ne dispose pas des moyens nécessaires pour prendre en charge ses frais de défense. Selon la pratique genevoise, il s'agit d'une personne qui n'a pas de fortune et dont les revenus, une fois ses charges payées, ne permettent pas d'atteindre le *minimum vital* déterminé par l'Office des poursuites (3 000 CHF).

D'autre part, il faut encore que les faits reprochés soient « d'une certaine gravité », soit généralement, que la peine menacée soit d'au moins 120 jours-amendes ou quatre mois de peine privative

de liberté. Pour les personnes mineures, les conditions sont moins strictes.

Il est inutile de demander l'assistance juridique pour les affaires relatives à des contraventions ou lorsque la peine est de très faible gravité. En revanche, pour les procédures complexes, il est souvent utile de demander l'assistance juridique afin d'éviter le paiement des copies du dossier et assurer le paiement des frais d'avocaxtes. Cela devrait être fait au début de la procédure.

Attention, dans le canton de Vaud on parle d'assistance judiciaire et elle n'est pas gratuite. La personne qui est mise au bénéfice devra ensuite rembourser les frais par des acomptes. L'État ne fait qu'avancer l'argent et proposer un plan de paiement.

### *7.3 Comment l'obtenir*

Pour obtenir l'assistance juridique, il faut adresser au Ministère public un formulaire (qui peut être téléchargé sur le site du pouvoir judiciaire) accompagné des pièces permettant d'établir ta situation financière.

Attention, remplir le formulaire implique de donner plusieurs informations personnelles au Ministère public. Avant de communiquer ces informations, demande à ton avocaxte ou à l'antirep.

## 8. COMMENT SE PASSE UNE PROCÉDURE PÉNALE ?

La procédure se déroule normalement en trois phases : l'enquête de police, l'instruction par le Ministère public et se termine, dans certains cas, par un procès.

Lorsque la personne poursuivie est mineure, la procédure est soumise à des règles particulières (chapitre 8.4).

### *8.1 Investigations policières (art. 219, 282, 306-307 CPP)*

Lorsqu'elle est saisie d'une plainte, d'une dénonciation ou obtient



par d'autres sources des informations sur la potentielle commission d'une infraction, la police procède à une investigation. Cette première phase de récolte d'informations se déroule de manière informelle. La police recherche des informations, peut procéder à des auditions, des observations, etc.

Lorsqu'elle considère disposer de suffisamment de renseignements, elle établit un rapport de renseignements à l'attention du Ministère public, afin qu'il ouvre une instruction.

### *8.2 Instruction par le Ministère public (art. 308-315 CPP)*

Une fois obtenu le rapport de police ou saisi d'une plainte pénale, le Ministère public ouvre l'instruction et procède aux actes d'instructions complémentaires. Il peut ordonner des auditions — en y procédant directement ou en les déléguant à la police —, des expertises sur des traces génétiques ou des empreintes, des examens de rétroactifs téléphoniques (pour une durée de six mois), des écoutes, etc.

Une fois que le Ministère public considère disposer des preuves nécessaires, il procède à la clôture de l'instruction, et peut prendre trois décisions.

1. S'il ne dispose pas de soupçons suffisants, il procède au classement de la procédure ouverte à ton encontre (art. 319-321 CPP). Dans une telle hypothèse, tu peux demander l'indemnisation des frais causés par la procédure, soit par exemple le tort moral (200 CHF par jour de détention), les honoraires d'avocate (jusqu'à 450 CHF par heure de travail) et le salaire (ou indemnités chômage) des jours de travail perdu.
2. S'il considère que tu es coupable d'une ou plusieurs infractions, mais que la peine n'est pas supérieure à six mois, le Ministère public va te notifier une ordonnance pénale, à laquelle tu peux faire opposition dans les 10 jours. Les

amendes du Service des contraventions sont également des ordonnances pénales.

3. Si les faits sont plus graves, le Ministère public va rédiger un acte d'accusation qu'il enverra au Tribunal pénal. L'acte d'accusation précise les faits reprochés, les infractions retenues et parfois la peine proposée par le Ministère public (art. 324-327 CPP). Les ordonnances pénales frappées d'opposition sont également envoyées au Tribunal et valent acte d'accusation.

### *8.3 Procès*

Une fois saisi d'un acte d'accusation ou d'une ordonnance pénale frappée d'opposition, le Tribunal convoque un procès. Si tu n'es pas détenu, le procès peut se tenir plusieurs mois, voire plusieurs années après les faits.

Les procès sont publics, sauf décision contraire du Tribunal. Pour préparer ton procès, nous te conseillons d'en discuter avec l'antirep et, idéalement, de faire appel à un·e avoc·te de confiance. De plus, tu peux te coordonner avec les autres membres de ton mouvement pour qu'ils viennent te soutenir et puissent éventuellement mettre au point une stratégie de communication entourant ton procès.

### *8.4 Procédure contre un·e mineur·e*

Si la procédure vise un acte commis alors que tu avais entre 10 et 18 ans, les règles spéciales applicables aux personnes mineures s'appliquent<sup>175</sup>. L'instruction et le jugement des faits seront confiés au Tribunal des mineur·e·s, qui siège généralement avec un juge unique. Ce sera donc le même juge qui procédera à des auditions pour clarifier les faits, puis prononcera sa décision (classement ou

---

175. Voir la Loi sur le droit pénal des mineur·e·s.

condamnation).

Les procès visant des personnes mineures ne sont pas publics.

## 9. QUELQUES INFRACTIONS SOUVENT REPROCHÉES

### *9.1 Émeute (art. 260 CP)*

L'art. 260 al. 1 du Code pénal (CP) prévoit que « celui qui aura pris part à un attroupement formé en public et au cours duquel des violences ont été commises collectivement contre des personnes ou des propriétés sera puni d'une peine privative de liberté de trois ans au plus ou d'une peine pécuniaire ». Le deuxième alinéa précise que « il n'encourra aucune peine s'il s'est retiré sur sommation de l'autorité sans avoir commis de violences ni provoqué à en commettre ».

Cette infraction est régulièrement reprochée à des personnes participant à des manifestations dans le cadre desquelles des violences ou des dommages sont commis et pour lesquelles les auteurs ne peuvent pas être identifiés.

Attention, au sens de l'autorité, la violence est une notion très large et qui ne correspond souvent pas à celle que l'on peut s'en faire (par exemple : pose d'autocollants, usage de spray nettoyable, etc.)

Des personnes ont souvent été condamnées après avoir admis leur participation à une manifestation lors de leur audition par la police, tout en contestant avoir commis un quelconque acte violent. En effet, une telle déclaration peut être considérée comme un aveu d'avoir commis l'infraction.

### *9.2 Dommage à la propriété (art. 144 CP)*

L'art. 144 CPP réprime le fait d'endommager, détruire ou mettre hors d'usage une chose appartenant à autrui.

La peine est de trois ans de peine privative de liberté au plus ou d'une peine pécuniaire. Lorsque le dommage causé est

« considérable », soit plus que 10 000 CHF, la peine maximum est alors de cinq ans.

Une procédure pénale ne peut être ouverte que sur plainte de la personne lésée. Le retrait de plainte implique donc le classement de la procédure. La poursuite a toutefois lieu d'office si le dommage est causé à l'occasion d'un attroupement formé en public, par exemple pour une manifestation, ou lorsque le dommage causé est considérable (au-delà de 10 000 CHF).

### *9.3 Violation de domicile (art. 186 CP)*

L'art. 186 CP réprime le fait de pénétrer de manière illicite et contre la volonté de l'ayant droit « dans une maison, dans une habitation, dans un local fermé faisant partie d'une maison, dans un espace, cour ou jardin clos et attenant à une maison, ou dans un chantier » ou encore d'y demeurer au mépris de l'injonction de sortir.

La violation de domicile est punie d'une peine privative de liberté de trois ans au plus ou d'une peine pécuniaire.

Il s'agit d'une infraction toujours poursuivie sur plainte. Le retrait de plainte implique le classement de la procédure.

### *9.4 Violation des règles de la circulation (art. 90 LCR)*

Cette infraction est issue de la Loi sur la circulation routière (LCR). Elle intervient quand une action a eu des conséquences sur le trafic (par exemple en cas de blocage de voies de circulation). La version simple de l'infraction est punie d'une amende et la version aggravée constitue en revanche un délit. La distinction entre les deux s'opère en fonction du risque qui a été créé par l'action en cause. Attention, il n'est pas nécessaire que le risque se réalise pour qu'une sanction pénale soit prononcée.

Ce sont toutes deux des infractions poursuivies d'office.

### 9.5 Empêchement d'accomplir un acte officiel (art. 285 et 286 CP)

L'art. 286 CP prévoit que « celui qui, en usant de violence ou de menace, aura empêché une autorité, un membre d'une autorité ou un fonctionnaire de faire un acte entrant dans ses fonctions, les aura contraints à faire un tel acte ou se sera livré à des voies de fait sur eux pendant qu'ils y procédaient, sera puni d'une peine privative de liberté de trois ans au plus ou d'une peine pécuniaire. ». L'art. 285 CP réprime la même infraction, mais lorsque des menaces ou des violences ont été commises.

Cette infraction peut entrer en ligne de compte lorsque la police doit intervenir pour évacuer ou mettre fin à une action de blocage par exemple. Le fait que les militanxtes opposent une résistance non violente à leur évacuation peut être considéré comme un comportement d'empêchement.

À Genève, le fait de s'interposer à un contrôle d'identité effectué par la police est souvent réprimé par l'art. 11f de la loi genevoise d'application de Code pénal (LPG/GE), acte passible d'une contravention.

### 9.6 Contrainte (art. 181 CP)

L'infraction de contrainte prévue par l'art. 181 CP prévoit que « celui qui, en usant de violence envers une personne ou en la menaçant d'un dommage sérieux, ou en l'entravant de quelque autre manière dans sa liberté d'action, l'aura obligée à faire, à ne pas faire ou à laisser faire un acte sera puni d'une peine privative de liberté de trois ans au plus ou d'une peine pécuniaire. »

Cette infraction exige donc l'usage d'un moyen de contrainte illicite, à savoir la violence, une menace de dommage ou un comportement entravant la liberté d'action qui induit une personne à adopter un certain comportement.

Par violence, il faut comprendre un acte physique commis à l'encontre de la victime qui peut prendre des formes variées telles que

l'exposition à un bruit insupportable, des odeurs ou de la lumière. Son champ d'application est donc très large et les autorités peuvent en faire une interprétation plus ou moins extensive. L'important pour déterminer si l'on est face à un tel cas, est de savoir si le comportement a eu comme effet d'entraver la victime dans sa liberté d'action. Cela a notamment été admis dans des cas d'obstruction du trafic, d'action de blocage d'une voie ferrée ou de blocage de l'entrée d'une exposition.

En présence d'actes de nature politique, les autorités doivent en principe tenir compte des droits fondamentaux des personnes qui agissent, lae juge bénéficie néanmoins d'un large pouvoir d'appréciation.

Il s'agit d'une infraction poursuivie d'office.

### *9.7 Infractions à la Loi sur les manifestations (Genève)*

La Loi genevoise sur les manifestations sur le domaine public (LMDPu<sup>176</sup>) prévoit plusieurs infractions pénales pouvant être commises dans le cadre de manifestations politiques à Genève et pouvant conduire à des amendes jusqu'à 100 000 CHF.

Dans la pratique, les amendes sont généralement de 500 CHF à 1 000 CHF.

Les comportements reprochés sont les suivants :

- organisation d'une manifestation sans autorisation (art. 3 et 10 LMDPu) ;
- non-respect des conditions d'une autorisation (art. 5 et 10 LMDPu) ;
- participation à une manifestation en portant (art. 6 al. 1 et 10 LMDPu) :
  - une tenue destinée à empêcher l'identification, un équipement de protection ou un masque à gaz ;
  - une arme, objet dangereux ou contondant ;

---

176. Loi genevoise sur les manifestations sur le domaine public.

- toute matière ou objet propre à causer un dommage à la propriété ou à la dégrader.

La participation à une manifestation non autorisée a également été amendée par le passé. Cette pratique a été jugée illégale par le Tribunal dans le cadre de la procédure pénale pour la manifestation anti-Erdogan et toutes les personnes accusées ont été acquittées<sup>177</sup>. Depuis, la participation à une manifestation non autorisée n'est plus punissable.

Récemment, suite aux acquittements systématiques, la police genevoise a modifié sa pratique et a adressé des amendes à des manifestanxtes pour « refus d'obtempérer immédiatement aux sommations de la police » (art. 6 al. 4 LMDPu). Il est douteux qu'un tel comportement soit punissable. La question est actuellement contestée dans le cadre de plusieurs procédures pendantes.

À la date de publication de ce texte, la grande majorité des personnes accusées d'infractions à la LMDPu et assistées par l'antirep et/ou ayant choisi une défense militante ont été acquittées ou ont vu leurs peines réduites.

## 10. VICTIME DE VIOLENCES POLICIÈRES, QUE FAIRE ?

Si tu as été victime de violences policières, notamment lors de ton arrestation (cf. chapitre 3), nous te conseillons d'entreprendre les démarches suivantes :

- va immédiatement voir un médecin, si possible une personne de confiance, pour établir un certificat médical mentionnant ton récit et d'éventuelles traces de lésion ;
- prends note du déroulement des faits, avec le plus de précisions possible, idéalement en adressant un mail à l'antirep (il est préférable de ne pas mentionner les détails dans les échanges par mail mais plutôt lors d'un entretien) ;

177. À ce sujet, voir <https://renverse.co/infos-locales/Geneve-Acquittement-general-pour-les-six-accuses-de-la-manif-anti-Erdogan-1183>.

- prends des photos des lésions, sur l'ensemble de ton corps et note le moment et la date où tu prends la photo à chaque fois. Continue à les prendre en photo dans les jours qui suivent. Les couleurs des hématomes permettent de dater le moment de la lésion ;
- identifie d'éventuels témoins des faits et rassemble leurs coordonnées, afin qu'ils puissent être entendus dans une éventuelle procédure ;
- si tu as été traumatisé par les faits, n'hésite pas à consulter un(e) thérapeute, si possible une personne de confiance. Des attestations des professionnelles de la santé psychique sont souvent utiles dans le cadre d'une procédure pénale pour violences policières ;
- si tu souhaites déposer plainte, avertis l'antirep ou rends-toi chez un(e) avocate, qui pourra examiner les preuves et t'assister dans une éventuelle procédure.

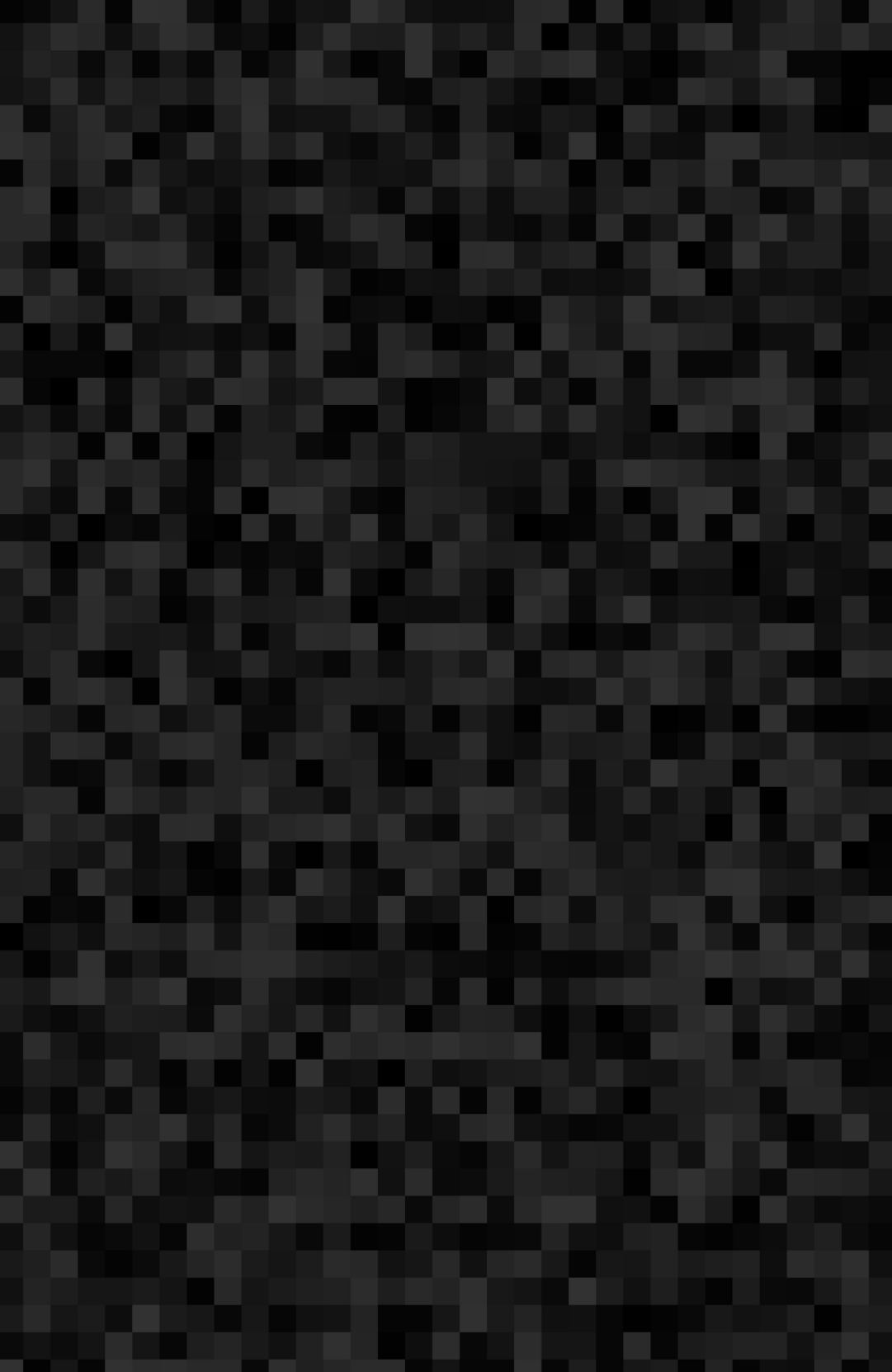
Nous te conseillons de déposer plainte par écrit, en adressant les preuves et une exposition détaillée des faits à la(e) Procureur(e) général(e).

Si tu décides de déposer plainte contre les agents, la procédure pour ces faits sera disjointe de la procédure pénale éventuellement ouverte contre toi et les faits seront instruits séparément.

À Genève, les plaintes pour violences policières sont confiées à une Brigade spéciale de la police (Inspection générale des services — IGS), qui procède aux premières auditions et rédige un rapport. La suite de la procédure est confiée à la(e) Procureur(e) général(e).



# Glossaire



## **Abolitionnisme**

Selon les contextes, voir « anticarcéral » ou « féminisme abolitionniste ».

## **ACAB, 1312**

ACAB, acronyme de l'anglais *All Cops Are Bastards* (Tous les flics sont des salauds) est un slogan antipolice. L'acronyme est parfois remplacé par le nombre 1312, en référence à la position des lettres A, C, A, B dans l'alphabet latin. Il est arrivé que des personnes l'utilisant soient condamnées pour outrage à agent. Plusieurs déclinaisons ont été proposées, parfois pour contourner cette censure (*All Cats Are Beautiful*) ou inclure d'autres luttes (*All Colours Are Beautiful* ; *All Clitoris Are Brave*, etc.).

## **Action directe**

Dans l'usage militant, l'action directe désigne le fait d'agir immédiatement sur l'ordre des choses par opposition aux voies politiques institutionnelles, représentatives et étatiques qui constituent des actions « indirectes ». L'action directe peut avoir une acception plus ou moins large selon l'interprétation que l'on en fait : squat, occupation, désobéissance civile, collages, sabotage, collectifs ouvriers et autogérés, permanences juridiques gratuites, etc. Suivant certains usages, on peut utiliser le terme pour désigner uniquement les actions illégales et/ou considérées comme violentes.

## **Adelphes et adelphité**

Du grec *adelphos* (utérin), l'adelphité désigne le lien entre des personnes qui ont les mêmes parents, indépendamment de leur genre.

Le terme est utilisé comme un mot non genré permettant de dire à la fois « sororité° » et « fraternité ». Dans le féminisme queer°, il est utilisé pour regrouper, dans ce même sentiment d'appartenance, les personnes non binaires.

### **Alliéex**

Les alliéex sont les personnes qui soutiennent et parfois participent à des luttes contre des formes de domination par lesquelles elles ne sont pas directement concernées. Le terme « alliéex » sert à mettre en évidence le fait que c'est aux personnes concernées par une domination de mener une lutte et que c'est à elles de s'exprimer, de s'autodéterminer et de décider ce dont elles ont besoin. Un homme cis°, par exemple, peut être à l'écoute, s'informer, amorcer un processus de déconstruction, soutenir et venir en aide selon les besoins exprimés par des groupes féministes, mais ce ne sera pas à lui de déterminer comment les luttes féministes doivent être menées. Il en va de même pour les personnes blanches face aux luttes antiracistes, les personnes cishétéros face aux luttes LGBTQIA+°, les personnes valides face aux personnes vivant avec un handicap, etc.

### **Anticarcéral**

Désigne largement la constellation de mouvements, de textes et de pratiques luttant pour l'abolition du système carcéral donc de la prison ou encore des centres de renvoi dans le domaine de l'asile. Le terme anticarcéral sert souvent à expliciter qu'un mouvement n'a pas une approche réformiste° (améliorer les conditions d'emprisonnement), mais révolutionnaire (détruire le principe même de l'emprisonnement). Ces luttes sont également un vivier de réflexions sur les formes alternatives de justice (voir dans ce glossaire : « Justice réparatrice »). Dans l'usage, beaucoup de mouvements se désignent comme « abolitionnistes » (sous-entendu, de la prison), ce qu'il ne faut pas confondre avec d'autres usages du

terme (abolitionniste du travail du sexe° par exemple — voir dans ce glossaire « Féminisme abolitionniste »).

### **Assemblée citoyenne**

L'assemblée citoyenne est un concept dont la définition politique varie selon les contextes. Le principe de base est de créer une institution permettant aux individus de s'exprimer et d'exercer directement le pouvoir politique, par exemple sur la gestion d'un territoire ou des enjeux législatifs. Les applications varient grandement : regroupements consultatifs et sans pouvoir de citoyens initiés par les gouvernements ou assemblées de citoyens qui s'auto-organisent pour renverser les mêmes gouvernements. Le terme a pu être utilisé pour désigner des formes autogestionnaires comme les assemblées de lutte dans les usines, des réformes constitutionnelles visant à l'instauration de mécaniques démocratiques directes ou encore des propositions émanant des théoriciens de l'holocratie ou de la sociocratie.

### **Auto-organisation / autogestion**

L'autogestion désigne le fait, pour un groupe de personnes ou une structure, de se gérer collectivement, sans l'intermédiaire décisionnaire d'un gouvernement ou d'une hiérarchie. L'autogestion est un mode d'organisation qui implique notamment l'abolition de toute forme de hiérarchie, la recherche du consensus comme mode de décision, la collectivisation des richesses, des savoirs, des droits et des devoirs. En théorie comme en pratique, l'autogestion implique souvent le refus, ou du moins la réduction, des fonctions représentatives dans une organisation.

### **Binarité de genre**

Voir « non-binarité, personnes non binaires ».

### **Black hat**

Les *black hats* sont des hackeuses qui agissent dans l'illégalité. Il

est difficile d'établir d'autres traits communs liés au terme : les *black hats* peuvent agir pour des buts et des bords politiques très variés. Dans certaines terminologies, la notion de *black hat* désigne des personnes agissant avec de « mauvaises intentions », une axiologie évidemment refusée dans les cercles hacktivistes politisés : abolir la propriété intellectuelle, est-ce une « mauvaise intention » ?

### **Black bloc / bloc radical / bloc révolutionnaire**

Le *black bloc* est une forme d'organisation collective essentiellement mise en place durant des manifestations. Son nom vient de l'adoption de vêtements noirs qui visent à uniformiser les participant·es pour les rendre plus difficiles à identifier. Fréquemment, le bloc émerge comme une partie plus « violente » et déterminée d'un cortège pacifique. Ce choix tactique conteste le monopole étatique de la violence légitime et permet aux militant·es de résister activement à la répression, par exemple en ne se laissant pas interpellé et arrêté. Dans le vocabulaire militant, d'autres usages comme « bloc radical » ou « bloc révolutionnaire » désignent une idée similaire et l'on observe des variations thématiques comme *green bloc*<sup>o</sup> (dans les manifestations écologistes), *pink bloc* (féminisme/queer<sup>o</sup>) ou même *clown bloc*.

### **Body positive**

Les discours et les mouvements *body positive* luttent contre le *body shaming*<sup>o</sup>, la grossophobie et toutes les formes de discrimination causées par les normes sociales liées au corps et les canons de beauté dominants. Les courants *body positive* permettent de montrer que la beauté est une construction sociale et mettent en valeur la pluralité des apparences corporelles : aisselles et jambes poilues, vergetures, cheveux blancs, calvitie, rides, bourrelets, cicatrices, etc.

### **Body shaming**

Le *body shaming* désigne le fait de moquer, critiquer ou humilier une personne sur la base de ses caractéristiques corporelles (poids,

formes, taille, etc.), lorsque celles-ci n'obéissent pas aux critères socialement normés de la « beauté ». Ce phénomène a été exacerbé par l'usage des réseaux sociaux.

### **Care**

*Care* est un terme anglais qui peut être traduit en français de différentes façons : soin, attention à autrui, sollicitude, souci, bienveillance. Issu des remises en question féministes de l'utilitarisme en psychologie, il s'est depuis étendu à d'autres disciplines (économie du *care*, philosophie du *care*, etc.). Il est utilisé très diversement pour désigner, par exemple, les emplois ayant pour fonction le soin à la personne ou le rapport à soi et aux autres dans un collectif. De manière générale, il est souvent connoté par le désir d'un renversement de certaines valeurs capitalistes, patriarcales<sup>o</sup> et modernistes comme l'efficacité, la productivité, la virilité, le jusqu'au-boutisme.

### **Consensus d'action**

Un consensus d'action est un cadre posé par les organisateurixes et/ou les participantxtes d'une action pour en définir les modalités théoriques et pratiques. Il peut par exemple spécifier le déroulé de l'action, le comportement souhaité des participantxtes, le recours ou non à des actions illégales/violentes, les risques juridiques encourus par les participantxtes ou la ligne de défense publique à adopter. Les consensus d'action servent à constituer un cadre dans lequel chaque militantxte sait à quoi s'attendre, afin de pouvoir se préparer pragmatiquement, matériellement et psychologiquement à l'action.

### **Contre-média**

Terme générique utilisé pour désigner les médias alternatifs et politisés diffusant une information différente de celle des médias *mainstream* et institutionnels. Dans l'usage francophone, le terme de contre-information est plutôt utilisé par les mouvements d'extrême gauche et/ou révolutionnaires, alors que les

courants réactionnaires et/ou fascisants parlent plus volontiers de « réinformation ».

### **Copwatching**

Le *copwatch* ou *copwatching* désigne l'action de filmer la police dans l'exercice de ses fonctions, dans une perspective militante. On peut filmer la police pour prévenir les violences policières en lui montrant qu'elle est observée, pour créer un rapport de force avec l'autorité, pour documenter des violences policières à des fins de publicisation et comme arme juridique, etc.

### **Critical mass**

Une *critical mass* est une manifestation à vélo (ou tout autre moyen de locomotion non motorisé) qui se déroule simultanément, chaque dernier vendredi du mois, dans des centaines de villes du monde et qui vise à se réapproprier les rues et l'espace public. Le mouvement, étroitement lié aux luttes écologistes, a commencé en 1992 à San Francisco. Une *critical mass* n'est pas une organisation à proprement parler, il n'y a pas de leader et elle est généralement auto-organisée puisqu'il s'agit simplement, grâce à un rendez-vous régulier, de constituer une masse critique permettant d'occuper l'espace urbain et de créer des embouteillages.

### **DDoS attack (verbe : ddosser)**

*Distributed Denial Of Service*. L'acronyme désigne une forme d'attaque numérique durant laquelle ceux qui attaquent cherchent à saturer le serveur ciblé (souvent un site internet en particulier) en le forçant à gérer un trop grand nombre de connexions. Par analogie, on peut rapprocher ce type d'attaque de l'occupation d'un bâtiment par un groupe de personnes suffisamment grand pour le rendre inutilisable. L'usage *hacktiviste* en fait parfois un verbe : je ddosse, tu ddosses, iel ddosse, nous ddossons, etc.



**Désarrêter**

Néologisme désignant le fait d'intervenir pour libérer une personne qui vient d'être arrêtée par la police, par exemple en encerclant un fourgon jusqu'à ce que les personnes arrêtées soient libérées ou en engageant une confrontation physique avec la police pour qu'elle relâche une personne menottée.

**Dètèrex**

Contraction de « déterminéex ». Souvent utilisé comme un synonyme de « radical » ou de « prêtes à militer violemment s'il le faut ».

**Doxxing**

Le *doxing* ou *doxxing* dérive du mot « docs » (documents). Il fait référence à l'acte de rendre publics sur le net des documents qui dévoilent une identité ou des actions préalablement inconnues. C'est notamment une pratique visant à révéler des informations personnelles concernant des ennemis, par exemple en affichant publiquement qu'une personne participe à des événements néonazis, a tenu des propos racistes ou a perpétré des agressions sexuelles.

**Dublin (Réglementation de)**

Réglementation sur le droit d'asile au sein de « l'espace Dublin » (composé des 27 États de l'UE plus la Suisse, le Liechtenstein, la Norvège et l'Islande) dont la dernière version est entrée en vigueur en 2013. Les accords sont notamment critiqués parce qu'ils stipulent « qu'une demande d'asile ne peut être examinée qu'une seule fois à l'intérieur de l'espace Dublin : dans le pays de première arrivée<sup>178</sup> ». Cela permet à un pays sans frontières maritimes comme la Suisse, de renvoyer aisément toute requérante d'asile vers le pays par lequel iel est entréex en Europe. « Sur la période

178. *Rapport pour les droits et la mobilité des personnes noires africaines en Suisse et en Europe* du collectif Jean Dutoit.

2009-2014, la Suisse est sortie clairement vainqueur de Dublin : elle a en effet renvoyé 19'517 requérantes d'asile, mais les autres États ne lui en ont renvoyé que 2523<sup>179</sup> ».

### **Dumb phones**

Par opposition au *smartphone*, le *dumb phone*, littéralement « téléphone stupide », est un téléphone portable de première génération ou aux fonctionnalités basiques, qui n'a pas (toujours) la possibilité de se connecter à internet.

### **Écocide / écocidaire**

Terme désignant tout acte de destruction des écosystèmes. La formulation en -cide, calquée sur génocide, vise à la formation d'un terme qui connote ces actions comme explicitement criminelles et/ou meurtrières.

### **Écoféminisme**

Terme généralement utilisé pour désigner la convergence des enjeux écologistes et féministes. Très souvent, la critique sociale écoféministe insiste sur l'intrication de la domination patriarcale, de la destruction des écosystèmes et du colonialisme, tant sur les plans économiques et juridiques que dans les représentations et les imaginaires (la masculinité dominante se définissant notamment par la domestication de la nature sauvage). Le terme peut aussi être utilisé pour se référer spécifiquement au mouvement qui s'est autodésigné comme écoféministe, né aux États-Unis au milieu des années 60, lié notamment aux luttes contre l'énergie nucléaire et la pollution industrielle de masse.

---

179. Duc-Quang Nguyen et Stefania Summermatter, « La Suisse défend l'accord de Dublin et ce n'est pas un hasard », Swissinfo, 19.02.2016. URL : [www.swissinfo.ch/fre/politique/politique-de-l-asile\\_la-suisse-defend-l-accord-de-dublin-et-ce-n-est-pas-un-hasard/41969008](http://www.swissinfo.ch/fre/politique/politique-de-l-asile_la-suisse-defend-l-accord-de-dublin-et-ce-n-est-pas-un-hasard/41969008).

**Empowerment / empouvoirement**

*Empowerment*, en français empouvoirement, encapacitation ou encore autonomisation sont des termes qui désignent le processus par lequel une personne ou un groupe social, par un mouvement d'affranchissement, reprend le pouvoir sur ses conditions économiques, politiques, identitaires, sociales ou culturelles. Dans ce terme, la notion de pouvoir s'articule à celle d'apprentissage qui permet, justement, d'y accéder. On peut utiliser *empowered* pour désigner une personne ou un groupe social dont le processus d'*empowerment* aurait abouti.

**Femmes\***

Le terme « femmes » suivi d'un astérisque est une convention typographique notamment utilisée, dans le contexte suisse romand, par la Grève Féministe, qui souligne la volonté d'inclure dans ce mot toute personne qui n'est pas un homme cisgenre. Cette manière d'inclure les identités de genre minorisées est toutefois critiquée parce que l'on considère que cela continue d'invisibiliser les hommes trans, les personnes non binaires et toutes les personnes qui ne veulent pas résumer leur identité de genre à un terme issu de la binarité. À noter qu'en anglais, le terme *femme* est parfois utilisé dans un but similaire, considéré comme plus inclusif que *woman*.

**Féminisme abolitionniste**

Le plus souvent, lorsqu'il n'y a pas de précision, la locution fait référence aux courants féministes qui militent pour l'abolition du travail du sexe<sup>o</sup> en cherchant notamment à criminaliser les travailleuseuses et/ou les client·es. Fréquemment, cette position s'étend à l'ensemble des métiers de l'industrie du sexe.

**FTP**

Acronyme de *Fuck The Police*. Il a connu de nombreuses déclinaisons, souvent pour contourner des procès pour insulte à agent : *Feed The People, Fight The Power*, etc.

### **Gentrification**

La gentrification est un processus de transformation de la composition sociale et démographique d'un quartier populaire urbain ou périurbain à l'arrivée de ménages plus aisés qui y importent des modes de vie ou de consommation différents. Le terme vient de l'anglais *gentry*, bourgeoisie, et il est parfois traduit par « embourgeoisement » ou encore par « boboïsation ».

### **Green bloc**

Mot apparu dans les luttes écologistes pour désigner la formation de groupes d'actions « violentes » anonymes dans les manifestations pour le climat, formés sur le modèle du *black bloc*<sup>o</sup> (de tradition plus généralement anarchiste, syndicaliste et anticapitaliste).

### **Hackathons**

Rencontres entre personnes de la communauté *hack*, souvent sous la forme de festivals où sont organisés des conférences et des concours visant à développer des connaissances et des compétences techniques dans le domaine de la programmation informatique.

### **Hackerspaces**

Espaces ou locaux constituant des ateliers de formation au *hack* ou aux pratiques numériques en général.

### **Hommes cis / mecs cis / cisgenres**

L'adjectif cisgenre, abrégé en « cis » est un néologisme désignant un type d'identité de genre<sup>o</sup> où le genre ressenti d'une personne correspond à celui qui lui a été assigné à sa naissance. Le mot est construit par opposition à celui de transgenre<sup>o</sup>. Lorsqu'on parle de mecs cis ou d'hommes cisgenres, on parle de personnes qui, lorsqu'elles sont nées, ont été assignées au genre masculin et se reconnaissent dans ce genre. S'agissant d'une position dominante dans

les systèmes patriarcaux°, les hommes cis bénéficient de privilèges par rapport aux autres identités de genre.

### **Identité de genre**

L'identité de genre est initialement un concept sociologique qui désigne le sentiment d'appartenance à un genre en dehors de toute considération biologique. Ce terme permet de se défaire de la biologie, de considérer que les genres sont des constructions sociales et donc de se baser sur le ressenti d'une personne pour définir son genre. L'identité de genre est à distinguer de l'orientation sexuelle qui désigne le genre des personnes par lesquelles on est sexuellement et/ou amoureux attiré.

### **Incels**

Abréviation de l'anglais *Involuntary Celibate*. La sous-culture incel est constituée de communautés en ligne misogynes et masculinistes dont les membres se présentent comme étant incapables de trouver une partenaire amoureuse ou sexuelle, état qu'ils décrivent comme un célibat involontaire ou *inceldom*. Ceux qui se proclament *incels* sont presque exclusivement des hommes cis hétérosexuels. La communauté *incel* rassemble des profils divers, généralement unifiés derrière l'idée que le féminisme les a privés de leur « droit naturel masculin » sur les femmes. Ces communautés sont particulièrement présentes aux États-Unis, où certains *incels* ont commis des actes terroristes faisant plusieurs victimes.

### **Infokiosque**

Un infokiosque peut prendre la forme d'un étal éphémère — voire mobile — de brochures, publications imprimées et de zines, ou la forme plus organisée d'une librairie indépendante, militante et *Do It Yourself* prônant la diffusion autonome, l'autoéducation et l'autoproduction. L'infokiosque est un moyen d'action politique qui permet de mettre en commun les expériences militantes, les savoirs pratiques, théoriques et émotionnels en dehors des

logiques marchandes, les brochures étant généralement gratuites ou à prix libre, pour que l'éducation politique fasse partie du bien commun. Les brochures des infokiosques sont photocopiées à l'aide de matériaux les moins chers possibles. L'une des principales ressources en ligne pour les infokiosques francophones est le site [Infokiosque.net](http://Infokiosque.net).

### **Intersectionnalité**

L'intersectionnalité est une notion employée en sociologie et en théorie politique pour désigner la situation de personnes subissant simultanément plusieurs formes de dominations dans une société. Le terme a été proposé par l'universitaire et militante afroféministe américaine Kimberlé Williams Crenshaw en 1989 pour parler spécifiquement de l'intersection entre le sexisme et le racisme subis par les femmes afro-américaines et expliquer pourquoi ces femmes n'étaient pas prises en compte dans les discours féministes de l'époque.

### **IRC**

*Internet Relay Chat*. Protocole de communication textuelle sur internet qui désigne par extension des forums ou tchats en circuit court utilisant ce protocole, parfois hébergés en dehors du web grand public.

### **IRL**

*In Real Life*. Acronyme utilisé dans le cyberspace pour désigner la vie non numérique.

### **Justice restaurative ou réparatrice ou transformatrice**

Les justices restaurative, réparatrice et transformatrice proposent des modes alternatifs de résolution de conflits. Les justices s'opposent à la justice punitive (qui répond aux délits ou aux crimes par des punitions : emprisonnement, amendes, etc.) par un travail impliquant l'inclusion de toutes les parties impliquées dans le

conflit. Ces justices participatives, fondées sur le dialogue, visent la guérison, la réparation et la réinsertion sociale. Certaines formes maintiennent l'idée de la punition, d'autres la récusent. Elles s'accompagnent le plus souvent d'une réflexion sur la nécessité de remplacer la justice étatique par des formes de justice populaires et autogérées. Le Chiapas zapatiste est un exemple de société anticarcérale<sup>o</sup> fonctionnant à large échelle sans justice punitive.

### **LGBTQIA+**

LGBTQIA+ est un acronyme rassemblant différentes orientations sexuelles, identités de genre<sup>o</sup> et communautés qui ne sont pas incluses dans le modèle hétéronormé et patriarcal<sup>o</sup> de nos sociétés : Lesbienne, Gay, Bisexuelle, Transgenre, Queer, Intersexe, Asexuelle. Le signe « + » sert à désigner la diversité des orientations sexuelles et des identités de genre : pansexualité, personnes agnréexs, *genderqueer*, bigenres, etc.

### **Mansplaining, mansplainer**

Le *mansplaining* est un concept féministe qui désigne le comportement d'un homme cisgenre expliquant à une femme ou à une personne non binaire des choses sur lesquelles iel est objectivement plus compétente, sur un ton condescendant ou paternaliste. Le *mansplaining* s'explique par l'éducation et la socialisation dont bénéficient les hommes cisgenres dans des contextes et systèmes basés sur le patriarcat<sup>o</sup>. En français québécois, le terme est traduit par « pénispliquer ».

### **Mégenrer**

Mégenrer est l'acte d'attribuer un genre à une personne dans lequel elle ne se reconnaît pas. C'est lorsque, par exemple, on continue d'utiliser le pronom « il » et d'accorder les verbes et les adjectifs au masculin pour parler d'une personne qui a transitionné<sup>o</sup> et qui parle d'elle-même au féminin.

### **Mixité choisie ou non-mixité**

La mixité choisie est une pratique qui consiste à organiser des rassemblements réservés aux personnes appartenant à un ou plusieurs groupes sociaux opprimés ou discriminés, en excluant la participation de personnes appartenant à d'autres groupes structurellement discriminants (ou oppressifs), afin de minimiser la possibilité de reproduire les schémas de domination sociale. Cette pratique est un outil militant notamment utilisé dans le féminisme, l'antiracisme, les mouvements LGBTQIA+, les mouvements de minorités de genre ou de personnes en situation de handicap. Voir aussi *safe space*°.

### **Misogynie / sexisme intégrée / intériorisée**

La misogynie intégrée est une forme de sexisme ordinaire non idéologique qui regroupe des pensées et des comportements intériorisés par les femmes envers les autres femmes. Les femmes ayant très souvent intégré le rôle que la société patriarcale° leur assigne, cette forme de sexisme est particulièrement tenace et difficile à déconstruire. Le sexisme intégré pousse souvent à minimiser voire à mépriser l'importance des luttes féministes et ses actions associées et prend également des formes plus quotidiennes comme le dégoût spontané pour des aisselles non épilées, le mépris pour ce qui est considéré comme « trop *girly* » ou encore des sentiments de jalousie plus exacerbés vis-à-vis d'autres femmes. On peut également parler de racisme intégré, d'homophobie intégrée, de transphobie intégrée, etc.

### **Nasse / Nasser**

Il s'agit à l'origine d'un terme de pêche : la nasse est un panier d'osier ou de fil de fer en forme d'entonnoir servant à prendre du poisson. Dans le vocabulaire militant, la nasse fait référence à une technique policière visant à immobiliser ou à encadrer un groupe de personnes. La police peut nasser un groupe en utilisant de la



rubalise ou en l'entourant d'un cordon de policiers. La nasse est une pratique de maintien de l'ordre extrêmement répandue que l'on critique pour son atteinte aux libertés fondamentales comme le droit de manifester.

### **Native**

Terme anglais désignant des groupes culturels originaires d'un endroit en particulier. Selon les usages activistes et les traditions idéologiques, il est parfois traduit par « indigène » ou « autochtone » en français. Dans l'usage militant, il est souvent utilisé pour désigner les luttes des populations présentes sur un territoire antérieurement à sa colonisation, qu'il s'agisse de luttes autonomistes, de récupération du territoire traditionnel ou pour la reconnaissance des droits des minorités.

### **Non-binarité / personnes non binaires**

La non-binarité est un concept utilisé pour désigner la catégorisation des personnes, dites non binaires ou *genderqueer*, dont l'identité de genre ne s'inscrit pas dans la norme binaire, c'est-à-dire qui ne se sentent ni homme ni femme, mais entre les deux, un « mélange » des deux, ou aucun des deux. Cette identité s'oppose à la binarité de genre et à la hiérarchie des genres qui l'accompagne dans un système patriarcal<sup>o</sup>. Elle remet aussi en cause l'assignation sexuelle à un genre donné.

### **Papiers blancs**

Les personnes déboutées par le système d'asile en Suisse n'ont, pour seul papier, non pas un permis de résidence, mais une attestation de délai de départ (appelée « papier blanc »), qu'elles doivent faire viser régulièrement par les autorités cantonales en charge de la migration. « Ce papier n'octroie aucune protection légale mais permet l'accès à l'aide d'urgence. Bon prince, l'État ne laisse pas crever les personnes qu'il a illégalisées, du moins en théorie. En attendant de les expulser, il leur octroie l'aide d'urgence qui consiste en un

hébergement avec, soit des plateaux-repas, soit un soutien financier de dix francs suisses par jour<sup>180</sup>. »

### **Patriarcat**

Utilisé autrefois pour qualifier la domination du patriarche sur le reste de la famille (femme, enfants, esclaves, employé·e·s, etc.), le patriarcat désigne aujourd'hui plus généralement l'organisation sociale, politique et juridique basée sur la détention de l'autorité et du pouvoir par les hommes cisgenres et les formes de discrimination qui en découlent.

Dans les théories féministes, ce concept a été utilisé pour désigner et analyser la spécificité de l'oppression des femmes face à d'autres types d'oppression (classisme, racisme, etc.). Les mouvements féministes intersectionnels<sup>o</sup> contemporains mettent l'accent sur l'intrication du patriarcat avec les autres formes de domination.

### **Permis de réfugié·e·s**

Les personnes qui demandent l'asile en Suisse se voient accorder un statut juridique et des droits différents selon l'issue de la procédure :

- le permis N de requérant·e·s d'asile est une confirmation que la personne a demandé l'asile en Suisse et qu'elle attend une décision du Secrétariat d'État aux Migrations (SEM);
- le permis B de réfugié·e·s reconnu·e·s est octroyé lorsqu'une personne requérante d'asile a expliqué de « manière vraisemblable et justifiée qu'elle subit dans son pays d'origine des persécutions relevant du droit d'asile au sens de la Convention de Genève<sup>181</sup> », elle se voit alors accorder l'asile ;
- le permis F d'admission provisoire en tant que réfugié·e·s est octroyé lorsqu'une personne remplit les conditions requises pour obtenir le statut en vertu du droit international, mais voit sa demande d'asile rejetée par le SEM en vertu de la loi suisse sur l'asile. D'un point de vue formel, le SEM ordonne

180. *Sans retour papier blanc*, Collectif Sans Retour, 2018.

181. Dans Osar.ch. URL : [www.osar.ch/themes/asile-en-suisse/statut-de-sejour](http://www.osar.ch/themes/asile-en-suisse/statut-de-sejour).

alors l'expulsion de la Suisse. Toutefois, pour des raisons de droit international, l'expulsion est illicite et la personne est donc acceptée provisoirement comme réfugiée en Suisse ; - le permis S est un statut juridique qui a été introduit afin de pouvoir réagir de manière appropriée, rapide et pragmatique à des situations d'exode massif. Les « personnes à protéger » reçoivent le droit à un séjour provisoire en Suisse. Ce statut n'a jusqu'à présent jamais été utilisé ; - si la personne requérante d'asile ne subit pas dans son pays d'origine des « persécutions pertinentes en matière de droit d'asile » et aucun motif ne s'oppose à son renvoi dans son pays d'origine, le SEM ordonne l'expulsion. Elle reçoit alors une attestation de délai de départ (voir : Papiers blancs°).

### **Phishing**

Contraction des mots anglais phreaking, désignant le piratage de lignes téléphoniques, et fishing, « pêche ». Il s'agit d'une technique frauduleuse utilisée pour récupérer des informations (généralement bancaires) auprès d'internautes. Le plus souvent, le *phishing* consiste à imiter l'identité d'une entité d'émission plus ou moins fiable (comme une banque ou une entreprise) pour faire croire quelque chose à la victime, la poussant à donner de l'argent ou des informations.

### **Précarariat**

Terme utilisé pour décrire la « classe » de personnes vivant en situation précaire. On dit parfois qu'il a remplacé, dans les démocraties contemporaines occidentales, le terme de « prolétariat ». Dans cette optique, le terme désigne une réalité spécifique : si l'on constate un accroissement de la « classe moyenne », on assiste à l'émergence d'une classe précaire qui n'est plus aussi homogène (lieu de travail, conditions de vie etc.) que ne pouvait l'être la classe « ouvrière ». L'idée de précarariat cherche généralement à désigner un ensemble de réalités très diverses : étudiantxs, sans-papierxs, travailleusexs ubériséexs, etc.

### **Prix libre**

À ne pas confondre avec la gratuité, le prix libre est un mode de fixation du prix par les personnes qui achètent. L'objet ou le service n'a pas de prix fixé par la personne qui le propose. Le prix libre permet de donner accès à quelque chose en fonction des moyens de l'acheteuse et de sortir de la logique de la valeur de marché uniquement. Le prix de revient ou un prix conseillé peut parfois être affiché. Le prix libre peut inclure ou non la possibilité de gratuité de l'objet ou du service.

### **Pro-sexe**

Le féminisme pro-sexe naît aux États-Unis dans les années 80, principalement en réponse aux féminismes abolitionnistes° du travail du sexe° et de la pornographie. Le mouvement pro-sexe met en avant la libération sexuelle, la déconstruction des stéréotypes de genre dans la sexualité et la réappropriation positive de la sexualité en considérant toute activité sexuelle consentie comme fondamentalement saine et plaisante. Les enjeux sont de politiser la sexualité en déconstruisant ses dynamiques patriarcales°, d'abolir la primauté de l'orgasme masculin, les discriminations au sein des relations sexuelles et de mettre en avant le consentement, l'acceptation des désirs et le sexe sans risques. Voir aussi *Sex-positive*°.

### **Queer**

Queer est un anglicisme signifiant littéralement « étrange » ou « bizarre ». À l'origine injure homophobe et transphobe, les minorités concernées se sont réapproprié ce mot au début des années 1990 en lui attribuant une connotation positive. Il est utilisé pour désigner l'ensemble des personnes ayant une orientation sexuelle° autre que l'hétérosexualité ou se reconnaissant dans une identité de genre° différente de la cisidentité°.

**Racisation / personnes racisées**

La race n'existe pas comme essence ou nature distinctive biologique de tel ou tel groupe humain. Par contre, des individus et des groupes de personnes font l'objet de processus de racisation (ou racialisation), liés à des contextes culturels, sociaux et économiques. Lorsqu'on utilise ce terme comme un adjectif (une personne racisée), on désigne des personnes qui subissent le racisme systémique qui découle de cette assignation raciale, de la race en tant qu'elle existe comme représentation culturelle partagée.

**Rooter**

Désigne, en informatique, le fait de relier ensemble deux éléments, ou de ramener un système à sa racine (*root*).

**Safe Space**

Un *safe space*, littéralement « espace sûr », est un lieu qui entend permettre à des personnes marginalisées et opprimées de se réunir dans un environnement sûr et bienveillant, qui tente d'instaurer un cadre dépourvu des formes de dominations habituelles. L'idée de *safe space* désigne souvent un processus d'autocritique permanent visant à réfléchir à la manière dont se reproduisent des oppressions dans des espaces temporaires ou permanents. Les *safe spaces* émergent dans les années 60 aux États-Unis au sein des milieux LGBTQIA+. Cette notion est étroitement liée à la mixité choisie°. Nombre de collectifs s'accordent à dire que le *safe space* est un idéal critique vers lequel tendre plutôt qu'une réalité objectivement observable, c'est pourquoi on parle parfois de *safer space* (espaces plus sûrs). Aussi, l'idée d'un *safe space* tend à universaliser l'expérience de chacun·e : un espace peut être plus *safe* pour des femmes cis° blanches sans forcément l'être pour des femmes cis noires par exemple.

**Sex-positive**

Apparu dans les années 60 et lié au féminisme pro-sexe° dans le

sens où il se place également en opposition à la vague antisexe et au féminisme abolitionniste°, le mouvement *sex-positive* vise à déconstruire les hiérarchisations morales associées à la sexualité, souligner la diversité des expressions sexuelles et mettre au centre de la sexualité le droit au plaisir, le *body positivisme*° et le consentement.

### **Sit-in**

Le *sit-in* est un type de manifestation dans lequel des personnes s'assoient pacifiquement pour bloquer un espace, comme une rue ou un bâtiment.

### **Socialisation, socialiséex**

En sociologie, la notion de socialisation désigne les processus par lesquels un individu acquiert et intériorise les normes, les rôles et les valeurs qui structurent la vie sociale en construisant ainsi son identité sociale et psychologique. La socialisation se fait à travers des instances multiples dont l'éducation ou le contact avec les pairs. Le concept de socialisation différenciée ou socialisation de genre permet d'expliquer la transmission et l'intériorisation des normes et codes sociaux relatifs au masculin et au féminin ainsi que le développement des identités de genre qui s'y rapportent.

### **Sororité**

Le terme sororité provient du terme latin *soror*, qui signifie sœur ou cousine. La sororité est la solidarité entre femmes. Elle désigne les liens entre les femmes qui se sentent des affinités, ont un vécu partagé en tant que personnes socialisées femmes et au statut social qui y est lié. L'équivalent inclusif et non binaire° de sororité est adelphité°.

### **Street medic**

Les *street medics* sont des personnes qui fournissent une aide médicale de premiers secours dans un contexte de lutte politique (manifestations, squats, etc.).

### **Suffragettes**

Le terme suffragettes désigne les mouvements du début du XX<sup>e</sup> siècle en faveur du droit de vote des femmes au Royaume-Uni. Le terme prend son origine dans la *National Union of Woman's Suffrage Societies (NUWSS)*, fondée en 1897 par Millicent Fawcett en Angleterre. Issu majoritairement de classes bourgeoises blanches, le mouvement a essaimé dans des classes sociales et pour des causes diverses, trouvant pour point commun la lutte pour le droit de vote des femmes. Deux lignes de force principales constituent le mouvement : l'approche dite modérée et constitutionnaliste du *NUWSS* et l'action directe<sup>o</sup> représentée notamment par la *Women's Social and Political Union (WSPU)* d'Emmeline, Christabel et Sylvia Pankhurst.

### **Spywares**

Logiciels invisibles qui infectent les appareils numériques puis enregistrent et transmettent les actions des utilisateurixes, par exemple les mouvements de la souris et du clavier sur un ordinateur.

### **Systémique**

Terme issu des approches holistes/structuralistes des sciences sociales, qui insistent sur l'influence des structures sociales, culturelles et politiques sur les individus et les pratiques, mais aussi sur les institutions et les représentations partagées. Il est souvent utilisé dans le langage militant pour dégager une question d'un niveau de problématisation individuel et l'inscrire dans des déterminations sociales plus larges (systémiques, causées par un système et non par des caractéristiques ou des dispositions individuelles).

### **Test osseux**

Datant de 1959, le test osseux est un moyen utilisé par les tribunaux et les autorités, afin de déterminer si une personne est majeure. Dans le domaine de l'asile, il est souvent utilisé pour

accorder ou non la protection aux mineurexs non accompagnéxs (puisque le test est supposé permettre d'identifier l'âge réel d'une personne). Il s'agit de radiographies de la main et du poignet qui sont ensuite comparées à des planches d'images similaires dans un atlas de référence. La croissance osseuse des personnes est évaluée subjectivement à partir des images, c'est-à-dire à l'œil nu et sans quantification précise. Cette méthode est scientifiquement très contestée, notamment parce qu'elle ne tient pas compte des facteurs socioéconomiques et nutritionnels et que la marge d'erreur des tests est d'un à deux ans pour les adolescentxs entre 16 et 18 ans. Elle reste pourtant très utilisée par les tribunaux et l'administration en charge des questions migratoires.

### **Torrent**

Dans le système de distribution de fichiers BitTorrent, un fichier torrent ou de méta-info est un fichier informatique qui contient des métadonnées sur les fichiers et les dossiers à distribuer, et généralement aussi une liste des emplacements réseau des *trackers*. Un fichier *torrent* ne contient pas le contenu à distribuer ; il ne contient que des informations sur ces fichiers, telles que leurs noms, la structure des dossiers et les tailles obtenues via des valeurs de hachage cryptographiques pour vérifier l'intégrité des fichiers. Le terme *torrent* peut faire référence soit au fichier de métadonnées, soit aux fichiers téléchargés, selon le contexte.

### **Trans / transgenre / transidentités**

On parle de transidentité, ou de transidentités, au pluriel, pour désigner les identités pour lesquelles, contrairement à la cis°-identité, l'identité de genre° vécue et le sexe assigné à la naissance ne correspondent pas.

### **Transition / transitionner**

Le parcours de transition est le processus que traverse une personne trans°, *genderqueer* ou non binaire, afin de changer



d'identité de genre. Le terme peut être utilisé pour tous les actes psychologiques, administratifs, sociaux ou médicaux (hormono-substitution, chirurgie de réattribution de genre, chirurgie de réattribution sexuelle, etc.), qui peuvent permettre à une personne de se sentir mieux dans son corps et de s'identifier au genre auquel elle appartient. Il est important de préciser qu'une transition n'implique pas toujours une réattribution sexuelle ou une prise en charge médicale.

### **Travail du sexe / travailleureuxses du sexe**

Le travail du sexe (en anglais *sex work*) est un synonyme de prostitution, mais il peut aussi englober d'autres métiers liés à l'industrie du sexe : acteurixes dans l'industrie pornographique, *escorting*, *camgirls/camboys*, assistanxtes sexuelles, etc. Il a été utilisé pour la première fois par la travailleuse du sexe militante, féministe et pro-sexe Carol Leigh dans le but de dédiaboliser le mot « prostituéex ». Ce terme permet aussi de mettre l'accent sur les droits, les garanties sociales et les conditions matérielles qui devraient être liées au travail du sexe comme ils le sont dans tous les autres corps de métier.

### **Troll (verbe : troller)**

Lutin des légendes scandinaves qui traîne trop sur internet.

### **Vénèrex**

Verlan de « énervéex ». Est fréquemment utilisé dans les slogans militants pour désigner la colère et la détermination présente dans les luttes, à l'instar du slogan féministe : « Fièrè, vénèrè et pas prêtè de se taire ».

### **White hats**

Les *white hats* sont des hackeureuxses agissant dans la légalité, souvent experxtes en sécurité. Les *white hats* informent généralement les déteteurixes des sites dont iels ont testé, et éventuellement percé, les défenses. Il est difficile d'établir d'autres traits communs

liés à ce terme : les *white hats* peuvent agir pour des buts et des bords politiques très différents.

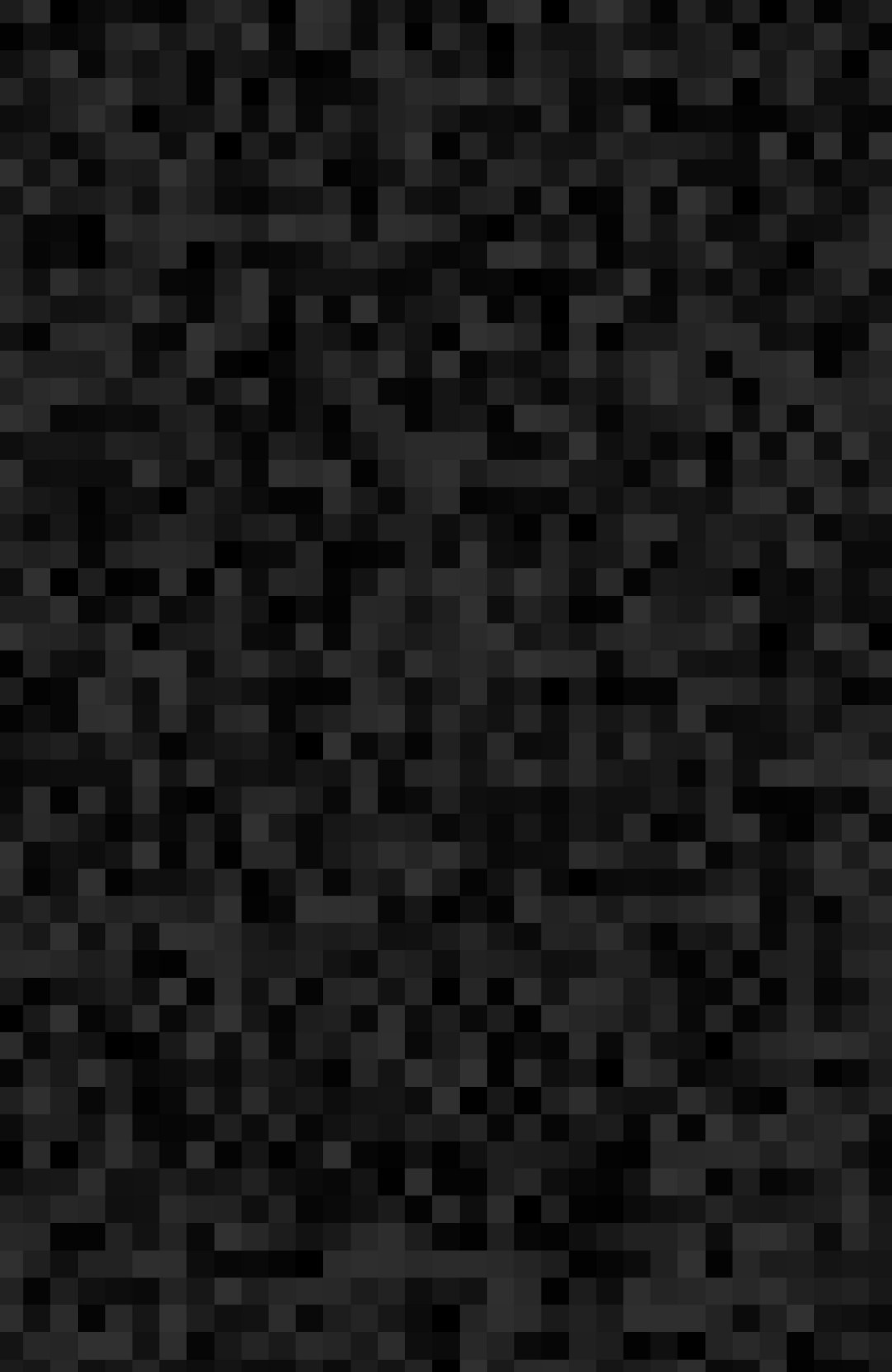
### **ZAD**

Acronyme de Zone À Défendre, le terme ZAD désigne une tactique de lutte qui s'oppose à des projets considérés inutiles, dangereux et nuisibles à l'environnement en occupant la zone destinée à être aménagée pour empêcher la réalisation du projet en question. Ce mode d'organisation politique a notamment été utilisé dans la lutte contre l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, le barrage de Sivens, la ferme des mille vaches ou l'extension de la cimenterie holcim en Suisse.

### **Zbeul**

De l'arabe, زبل, *zebl'*, fumier, ordure, désordre. Souvent utilisé dans le vocabulaire militant pour désigner le fait d'agiter une manifestation ou de mettre en place des actions de dégradation matérielle.

**Mots-clés**

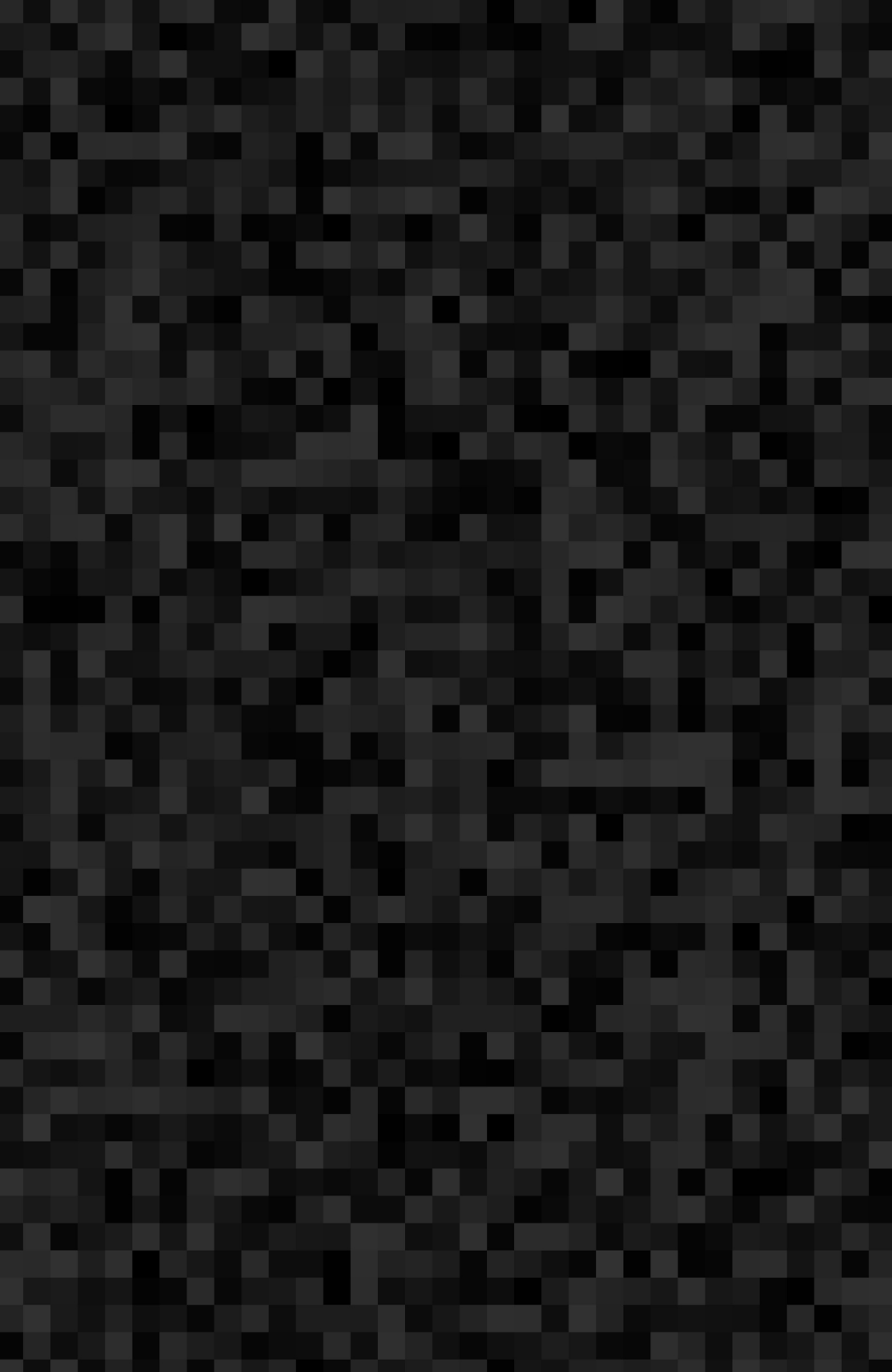


*Ces mots-clés sont les hashtags qui organisent la base de données. Ils invitent à lire les textes en suivant des thématiques. L'index proposé par la suite offre des itinéraires plus décalés. (Les numéros font ici référence aux numéros de texte.)*

[DIY] .....	2, 15, 21, 22, 32, 36, 38, 40, 54, 55, 56
[antiracismes] .....	4, 9, 10, 13, 14, 16, 17, 25, 31, 34, 39, 50, 53
[antispécisme] .....	29, 35
[autodéfense] .....	2, 15, 20, 23, 33, 40, 53, 55, 57
[autogestion, expérimentations collectives] .....	13, 18, 19, 21, 26, 27, 28, 31, 43, 44, 45, 47, 51
[combats institutionnels] .....	8, 19, 34, 45, 50
[féminismes, questions de genre] .....	2, 14, 17, 20, 24, 30, 33, 36, 37, 42, 49, 52
[hack, offensive numérique] .....	5, 40
[lutttes migratoires] .....	4, 7, 9, 10, 13, 16, 25, 31, 34, 50
[manifestation, émeute] .....	1, 3, 15, 41, 48, 49
[police] .....	1, 4, 15, 23, 33, 39, 53, 55, 57
[prison, justice, répression] .....	4, 5, 7, 13, 16, 23, 33, 34, 39, 40, 53, 55, 57
[relation à la militance] .....	1, 3, 9, 10, 11, 12, 17, 19, 20, 25, 26, 27, 33, 42, 48, 49, 52
[sabotage, action directe] .....	1, 5, 6, 15, 22, 28, 29, 38, 41, 47, 51, 53, 54
[sexualités] .....	11, 24, 37, 46

[squat, occupations, logement] . . . . . 4, 7, 8, 13, 18, 22, 43, 51  
[syndicalisme, luttes des travailleureuxes] . . . . . 19, 22, 37, 42  
[transpédégouines, queer] . . . . . 11, 32, 36, 46, 52  
[travail du sexe] . . . . . 2, 37, 42, 46  
[violence, non-violence] . . . . . 1, 15, 23, 44  
[écoféminismes] . . . . . 30, 41  
[écologie] . . . . . 28, 41, 43, 44, 45, 51

**Index**





*L'index ouvre des lectures non linéaires. L'index invite à décaler le regard sur le corpus, à ouvrir les portes dérobées des mots du quotidien — d'un quotidien à transformer. (Les numéros font ici référence aux numéros de page.)*

absrude/absurdité .....	298
absurde/absurdité .....	199, 207, 351, 352
administration/administratif .....	119, 152, 181, 238, 340, 395
adrénaline .....	37, 38, 88, 94, 105, 134, 497
alcool .....	273, 383
amende .....	352, 485, 535, 574, 587, 591, 600
amour/love/amoureuse .....	37, 47, 53, 76, 127, 142, 233, 278, 339, 362, 483, 484, 528, 538
anniversaire .....	323, 370, 437
arbre .....	436
arrestation .....	63, 479, 485, 560, 574, 585, 591
art/artiste .....	64, 101, 208, 254, 324, 469
autocritique .....	342, 443, 487
bambou .....	195, 199
banque .....	111, 142, 439, 486
barricade .....	82, 477
bienveillance .....	37, 38, 133, 221, 223, 225, 227, 456, 465
bière .....	88, 279, 324, 436
blague .....	328, 456
bouche .....	36, 171, 244, 259, 510

bouffe	204, 255, 382, 454, 477, 483, 486–491
brèche	207, 290
brûler	218
café	175, 420, 438, 478, 486, 487
caméra	88, 93, 261, 387, 536, 559, 560
canapé	195, 281
cellule	263, 278, 279
chat	220
cicatrice	284
cigarette/clope	217, 272, 279, 536
coller	89, 93, 94, 106, 307, 342, 383, 485
colère	35, 153, 160, 169, 218, 220, 317, 318, 328, 419, 421, 483, 486, 496, 507, 528–530, 538
compost/composter	314, 417–421, 482
confiance	59, 61, 96, 118, 235, 346, 405, 407, 513, 547, 584, 585, 598, 603, 604
conviction	155, 199
corps	35, 36, 44, 51, 154, 171, 212, 236, 267, 281–285, 308, 328, 396, 425, 427, 428, 430, 431, 472, 503, 536, 539, 567, 604
coulant	482
courage	124, 150, 153, 297, 309, 340, 539
crier	52, 218, 293, 343, 447
crime/criminellex	535, 573, 580
créatifvex/créativité	118, 421
cuisiner/cuisine	180, 328, 352, 484, 486, 487
cul	141, 217, 221, 225, 226, 343, 421
câlin	171
dissonance	426, 427, 495
doute	38, 39, 88, 196, 280, 297, 342, 347, 369, 397, 405, 486, 536, 548, 581
drone	38, 559
Dublin	101, 103, 321–323, 513
déception	73, 204

- déconstruire/déconstruction ..... 132, 257, 282, 283, 342,  
471
- délit ..... 246, 527, 573, 580, 600
- détruire/destruction ..... 70, 198, 199, 297, 397, 429, 519,  
520, 523, 528, 581, 599
- eau ..... 35, 53, 171, 172, 308, 360, 420, 435, 436, 471, 482,  
491, 492, 547, 548, 565
- effondrement ..... 316, 437
- empathie ..... 38, 53, 255–257, 457, 538
- engrais ..... 87, 417
- erreur ..... 260, 367, 439, 453, 455, 489, 538
- essence ..... 87, 90, 93, 243, 548
- fatigue ..... 105, 226, 299
- feu ..... 35–37, 80, 90, 91, 124, 172, 195, 314, 393, 499, 516,  
549, 556
- film ..... 58, 60–62, 209, 469
- fleur ..... 539
- fluide/fluidité ..... 330, 402
- foot ..... 59, 102, 327, 487, 490
- force ..... 38, 46, 53, 63, 71, 104, 133, 135, 153, 188, 198,  
203–205, 213, 218, 247, 255, 258, 271, 273, 274, 300,  
301, 307, 321, 338, 339, 342, 344, 347, 387, 421, 426,  
445, 447, 448, 455, 471, 513, 515, 522, 538, 573, 575,  
579, 593, 595
- fourmi ..... 57, 151, 469, 482
- foyer ..... 188, 322, 352, 353, 514
- France ..... 62, 167, 169, 208, 243, 244, 253, 259, 271, 272,  
369, 373, 453, 455, 462, 535
- frontière ..... 243
- fête ..... 91, 207, 208, 218, 219, 221–224, 323, 330, 362, 435,  
505
- garage ..... 277, 278, 282
- gare ..... 51, 53, 87, 182, 369
- gouvernement/gouverner ..... 80, 151, 322, 453

graines	382, 383, 419, 439
gueule	142, 143, 221, 222, 226, 256, 284, 314, 328, 417, 429, 457, 479, 489, 496–498, 505, 515, 527
horde	38, 52, 395, 499
horizontal/horizontalité	232, 465
huile	220, 437, 486, 488, 491, 545, 548
impossible	88, 115, 134, 150, 159, 182, 222, 300, 343, 374, 413, 513, 536, 558
injustice	58, 107, 197, 341, 452, 499
internet/web	43, 81, 82, 106, 132, 133, 262, 308, 384, 395, 396, 400, 402–404, 407, 411, 426, 429, 446, 472
intime	280, 344
isolement	81, 387, 389
jardin	151, 195, 198, 438, 461, 463, 482
justice	63, 94, 103, 106, 152, 159, 160, 196, 280, 337, 339–342, 345, 395, 453, 489, 509, 519, 549, 554, 572
liberté	160, 166, 199, 243, 285, 507, 573, 580, 582, 591, 596, 599–602
limite	78, 172, 226, 337, 464, 513
logique	141, 142, 199, 218, 263, 297, 313, 315, 340, 444, 448, 487, 553
logo	273, 382, 446
lunettes	171, 172, 243, 536, 578
luxe	196, 197, 317
machine	60, 91, 107, 297, 336, 395, 397, 398, 400, 401, 408, 479
mail/email	70, 79, 399, 400, 404, 406–409, 412, 414, 480, 560, 574, 603
mcdo	52, 430
mercredi	92, 277, 479
merde	38, 74, 203, 210, 212, 219, 220, 222, 255, 307, 339, 344, 428, 449, 497, 528
militaire	321, 322
mère	142, 187, 188, 314, 338, 370, 503, 527, 529

- média ..... 262, 407
- nuit/obscurité ..... 63, 91–93, 111, 112, 148, 150, 196, 220,  
307, 327, 382, 383, 401, 505, 527, 530, 546
- négociation ..... 374
- outil ..... 136, 137, 189, 210–213, 232, 236, 237, 262, 291,  
335–338, 341, 344, 394, 411, 421, 483, 571
- paradis ..... 318
- parole ..... 36, 160, 168, 232, 233, 236, 254, 260, 307, 321,  
340, 346, 513, 549, 565
- passport ..... 59, 60, 187, 589
- permanence ..... 87, 93, 104, 302, 323, 387, 584–586
- peur ..... 35, 38, 61, 91, 94, 111, 132, 135, 167, 188, 223, 258,  
271, 277, 278, 283, 285, 314, 316, 324, 327, 329,  
343–346, 362, 393, 449, 480, 489, 496, 504
- pirate ..... 79, 567
- pizza ..... 207, 327, 454, 484
- poil ..... 142, 268
- poule ..... 359
- pouvoir ..... 35, 39, 45, 46, 63, 71, 72, 82, 95, 105, 119, 124,  
132, 152, 155, 165, 173, 179, 195, 198, 206, 212, 213,  
223, 225, 226, 235, 244, 257, 259, 261, 273, 274, 281,  
284, 298, 309, 324, 330, 338, 347, 352, 388, 407, 408,  
411, 425, 426, 429–431, 437, 443, 461, 472, 497, 516,  
533, 571, 582, 594
- prix ..... 77, 119, 180, 198, 225, 324, 462–464, 484, 487, 489,  
514
- procès ..... 134, 260, 262, 340–342, 437, 557, 560, 567, 571,  
581, 582, 584, 586, 594, 596, 598, 599
- propriétaire ..... 148, 150, 154, 199, 395, 413
- pute ..... 43, 47, 374
- racine ..... 199
- radeau ..... 111
- rage ..... 36, 160, 197, 209, 316–318, 419, 457, 498, 516, 537
- raisins ..... 268, 420

religion	159, 272, 273
rire/se marrer/rigoler	180, 314, 382, 470, 497, 528, 548
rue	37, 43, 51, 53, 62, 72, 88, 147, 149, 151, 155, 175, 180–182, 190, 254, 278, 279, 324, 377, 388, 394, 440, 451, 505, 506, 510, 528, 533
rupture	315, 505, 523
réunion	95, 115, 211, 212, 232, 234, 279, 489
sabot/saboter/sabotage	59, 64, 87–90, 93, 94, 297, 302, 449, 450, 549
salade	488, 489, 491, 492
sang	124, 284
sexe	43, 47, 128, 138, 328, 373, 377, 425–429, 471, 472, 576
silence	232, 233, 290, 307, 308, 343, 345, 360, 374, 388, 445, 446, 449, 451, 455, 457, 536, 537, 539, 582
soleil	247, 261, 328, 419, 497, 533, 536
solution	104, 148, 149, 358, 411, 448, 472, 540
souffle	195, 244, 278, 522
stockage	396, 419, 482, 558
sucré	89, 91, 478, 486
sueur	268, 490
tension	91
thé/tisane	53, 171, 328
théorie	36, 119, 262, 344, 345, 453, 496
théâtre	37, 47, 70, 102, 168, 236, 514
torture	337, 387, 388
tuto	246
téléphone	43, 58, 59, 63, 95, 258, 273, 307, 395, 401, 406, 410, 411, 413, 555, 557, 559, 574–577, 590, 591
urbanisme	420, 537
usine	51, 90, 148, 152, 153, 397, 400, 401, 430, 528
vacances	111, 321, 592
violence	35, 36, 57, 58, 62, 64, 107, 123, 124, 153, 167, 168, 176, 180, 198, 218, 253, 255, 259, 262, 280, 315,

- 316, 330, 340, 362, 395, 428, 450, 452–454, 495, 497,  
 499, 504, 508, 534, 553–556, 559, 587, 599, 601
- visage ..... 35, 36, 44, 167, 171, 246, 280, 321, 481, 496, 497,  
 546, 560
- voiture/bagnole ..... 43, 46, 87, 89, 115, 220, 243, 254, 308,  
 388, 469, 481, 485, 548
- voix ..... 38, 43, 53, 64, 159, 231, 233, 234, 271, 346, 373,  
 374, 377, 393, 425, 497, 510, 530, 537, 540, 566, 567
- vote ..... 206, 257, 445, 450, 549







√<sub>Σ</sub> L1 TITN V



La continuité de cet ouvrage se fabrique sur le réseau.  
<https://www.noussommespartout.org>

La matière papier résonne en l'antimatière numérique, l'information identique  
se multiplie, elle découvre sa gratuité, et ce livre trouve son écho  
en son antilivre.  
<https://www.antilivre.org>

Le mot se disperse dans l'obscur, et il ne nous reste plus qu'à jeter des livres  
au monde pour manifester rêves et hurlements.  
<https://abrupt.cc/manifestes>

0111010101101110001000000110001101100101011100100110001101101100011001010010000  
0011100110110000101101110011100110010000001100100110000111010100101100010011101  
010111010000100000011011100110100100100000011001100110100101101110

Version : 1.0  
Abrüpt, Internets & Zürich  
Colophon : <https://abrupt.cc/colophon>

Fabriqué sur les Internets  
ISBN de l'antivivre : 978-3-0361-0153-8  
Dépôt (il)légal : quatrième trimestre 2021